G. T.

Ecrits et exposés

- 1 -

- 2007 -

l'Bwana Café
James Tissot à l'enseigne des vanités
De deux leçons sur le Banquet
Les Liaisons Dangereuses, séances 3 et 4
Théorie des marées

Quartette pour un moment
La Spirituelle Bouchère
L'image du corps
Le corps et ses représentations
La psychose de l'enfant

Le graphe par éléments
Présentation du graphe de Jacques Lacan
Post-scriptum à un article de Claude Comté

Présentation du séminaire de J. Lacan sur l'Identification
Présentation du séminaire sur l'Angoisse
Exposer Jacques Lacan
L'aliénation chez Jacques Lacan
Sources du séminaire III

Ne doit-on pas le dire ? De même que pour les amants la vue de l'aimé est ce qui les réjouit par dessus tout, et qu'ils préfèrent le sens de la vue à tous les autres, dans la pensée que c'est de lui que dépendent principalement l'existence et la naissance de leur amour, pareillement aussi pour les amis la vie en commun n'est-elle pas ce qu'il y a de plus désirable ? L'amitié en effet est une communauté. Et ce qu'un homme est à soi-même, ainsi l'est-il pour son ami; or en ce qui le concerne personnellement, la conscience de son existence est désirable, et dès lors l'est aussi la conscience de l'existence de son ami; mais cette conscience s'actualise dans la vie en commun, de sorte que c'est avec raison que les amis aspirent à cette vie commune. En outre, tout ce que l'existence peut représenter pour une classe déterminée d'individus, tout ce qui rend la vie désirable pour eux, c'est à cela qu'ils souhaitent passer leur vie avec leurs amis. De là vient que les uns se réunissent pour boire, d'autres pour jouer aux dés, d'autres encore pour s'exercer à la gymnastique, chasser, étudier la philosophie, tous, dans chaque groupement, se livrant ensemble à longueur de journée au genre d'activité qui leur plaît au-dessus de toutes les autres occupations de la vie : souhaitant en effet vivre avec leurs amis, ils s'adonnent et participent de concert à ces activités, qui leur procurent le sentiment d'une vie en commun.

Aristote, Ethique à Nicomaque,
IX, I2.

═

I'Bwana Café

******

Sonnet en or

******

Je suis dans un Café sans nom

Où règne un bordel, son or,

Où de jolies filles s'honorent

Des fumigènes vapeurs

De rhums bruns et blancs

Qui voilent de leur esprit

Monotonement

Les envies de conque et de mâts

Bientôt noyées dans la nuit glauque

D'un génie déboulonné

Devenu pisseur d'eaux sales

****

Gérôme Taillandier
Le 4 Mars 1996, Iguana Café

JAMES TISSOT
A L'ENSEIGNE DES VANITES

James TISSOT, peintre, devient très vite la coqueluche de la bonne société. Son art du portrait léché, flatteur, son sens du marché et du commerce, agacent prodigieusement ses contemporains, critiques, peintres, amis. Rien n'y fait et Tissot s'enrichit, autant que prospère son œuvre.

Puis arrive un événement : Tissot tombe amoureux de K. Holland. Celle-ci, à peine mariée, a trompé son mari dès la première semaine de mariage, le quitte et quitte son amant de passage. Voilà donc une femme qui sait ce qu'elle ne veut pas.

Elle et Tissot seront l'heureux produit de cette rencontre. Ils filent un parfait amour durant huit ans. Il n'y aurait rien à dire à cela, même dans la bonne société, où avoir amant ou maîtresse font partie des choses reçues à une condition : qu'on n'en dise rien, sinon au fumoir, ou au salon de thé. Bref voilà qui ressemble furieusement à la nôtre.

Or Tissot et K. Holland manquent à tout devoir : non content de s'afficher avec elle, Tissot la peint sans cesse, elle est la seule présence de ses œuvres. Ce manquement grave à la loi du silence va avoir des conséquences : Tissot n'est plus "accommodé" à la bonne société. Il n'est plus reçu ou plus exactement, décide de ne plus l'être.

Sa peinture prend un nouveau tournant, d'une érotique évidente. Tissot désormais ne craint plus la mise en scène de situations où l'amour dans tous des excès tient la première place, au scandale des critiques entre autres. Tissot est donc libéré.

Toutefois ce magnifique éclat ne va pas durer : K. Holland meurt de tuberculose en 1882. Tissot va la rechercher au plus profond du désespoir, n'hésitant pas à convoquer son ombre par la voix des médiums. Sa peinture, paradoxalement, semble se faire plus légère. Ce ne sont plus que "petites femmes de Paris" l'une après l'autre. La femme dans tout ses états.

Sa peinture est en fait à un autre tournant : celui où s'étale la Foire aux Vanités, avec un excès, une rage que la maîtrise de la technique, le léché du coup de pinceau, dissimulent aux yeux de qui ne veut pas voir.

Un dernier portrait de femme : la Demoiselle du magasin, est suivi d'un tableau représentant la Vierge, pour Saint-Sulpice, œuvre inachevée et heureusement perdue. Alors qu'il peint cette œuvre, Tissot a une révélation : il doit consacrer son œuvre à l'Eternel. Ce sera désormais son seul souci. Autant oublier cette peinture-là.

Je suis dans une boutique de modiste, apparemment : rubans, dentelles soieries.

Je : le spectateur. Pour voir un tableau, il faut savoir de quel point de regard celui-ci doit être regardé, sinon, vous ne saurez rien de l'œuvre.

Mon regard s'échange avec celui d'une Demoiselle du magasin qui, attentive, servile, maîtresse de son geste, inflexible, attend que je sorte. Alors, elle remettra au cocher qui piétine à l'entrée, les paquets de mes achats.

Qui puis-je donc être, sinon une femme ? Mais aussi, le regard du peintre. Aussi celui des spectateurs (de la spectatrice). On attend notre sortie.

Dehors, coupé en deux par le plan du miroir, le cocher, héraut des enfers m'attend, comme à demi sorti de l'au-delà pour me diriger, Eurydice, vers quel côté de la réalité ?

La porte est ouverte.

De l'autre côté de la vitre, un homme regarde, apparu récemment dans les pénultièmes œuvres de Tissot. Un peu rigolard, un peu blagueur, un peu lubrique, un peu trop bon vivant, ce barbu aux petits yeux, reluque une autre vendeuse qui, sans vergogne, lui rend son regard.

Ainsi quatre regards s'échangent, deux à deux.

Mais qu'est donc cet intrus assez audacieux pour regarder par la vitrine d'un magasin de Dames ? Le mari de celle qui va sortir ? Son amant ? Un passant indifférent ? Une seule chose est sûre : il n'est pas sans présence dans l'échange des regards.

Un dernier couple, coupé en deux par l'ombre du corps de la Demoiselle, est là, on ne sait pourquoi. Sont-ils ensemble ? Se croisent-ils simplement ? L'homme a t-il d'un geste de la main au chapeau, cédé le pas à la Dame ? On ne le saura jamais, eux non plus sans doute.

Une figure de griffon grimace dans l'ombre de la scène. Elle aussi nous invite à sortir.

Orphée et Eurydice enfin réunis. Orphée s'est retourné vers les enfers et a regardé la Demoiselle. Eurydice ne sortira jamais des enfers, ou y rentrera à jamais, conduite par son cocher inexorable.

Tissot a réalisé sa métaphore : puisqu'il n'est pas temps de rejoindre celle qu'il aime, c'est la Vierge qui lui parlera et qui lui enjoindra de passer dans le champ de l'Eternel, où la présence de la femme n'est plus nécessaire, où il l'aura (peut-être) aussi rejointe.

Cette dernière œuvre visible de Tissot sur les femmes, est la porte de sortie qu'on nous ouvre obligeamment sur le pays sans frontière d'où nul ne revient. Le regard bienveillant de la Demoiselle du magasin des vanités nous invite avec une tranquille inflexibilité, à la franchir, si nous voulons avoir une chance de rejoindre l'aimée.

G.T. 22/6/01, 21:27

GEROME TAILLANDIER

De deux leçons sur le Banquet
tenues
en module en 1994

où

il est question de tranfert,

de Socrate, d'Alcibiade,

d'amour et autres

sornettes

MODULE : LECTURE DU SEMINAIRE SUR LE TRANSFERT, DE J.LACAN
Séance du 7/07/1994

Gérôme Taillandier :
Nous en sommes à, "Personne n'a jamais vu ce dont il s'agit, comme il m'est arrivé de voir et je les ai vus, je les ai trouvés ces agalmata..."

Catherine Victor :
" Il y a avait l'idée que le seul signe que donne Socrate c'est finalement, ce rien. Là où Alcibiade croit qu'il y a un trésor, une agalma, en fait il n'y a rien. Tu disais que ce qu'il donnait c'était ce rien. "

J'essaie de prendre le texte à la lettre, c'est à dire que ce n'est pas un signe qu'il donne, à moins qu'on appelle cela un signe, il dit : "Je ne suis rien."

XF :
" Ca doit être possible, mais après."

Ce dont nous nous sommes aperçus c'est que c'est Alcibiade qui donne des signes à la place de Socrate. On s'était posé la question de savoir si on devait considérer Alcibiade comme rendu désirant par cette rencontre dans Socrate, cet événement qui consiste à avoir aperçu ce que, techniquement, nous allons résumer, réduire comme des agalmata. J'espère qu'on enrichira ce terme parce que les agalmata, je commence à en avoir par dessus la tête depuis dix ans. J'espère qu'avec "Les Liaisons Dangereuses" ou autre chose, on arrivera à enrichir cette notion et à ne pas rester cloué à des histoires d'objet petit a et de boite à secret. Pour une fois qu'on a un texte qui nous dit des choses plus intéressantes, à savoir que ce qui est important c'est ce qu'on a aperçu dans l'autre, à savoir son désir, c'est ça les agalmata c'est d'avoir aperçu le désir dans l'autre. De ce fait, pour des raisons qui nous restent obscures, sauf que grâce à la formule de Patrice Jocourt, nous avons bien éclairé ce point pour l'instant, en attendant mieux ; à savoir que finalement les signes que Socrate ne peut pas donner, non pas parce qu'il ne veut pas parce que ce serait un personnage extraordinaire, mais simplement parce qu'il ne peut pas, à cette place Alcibiade, certes, est rendu désirant mais sur ce mode particulier qu'il produit des signes à la place de l'autre, de Socrate en tant que désirant. C'est un peu comme s'il essayait de donner, je ne sais plus quelle était la formule de Patrice Jaucourt qui était très élégante, il essaie de donner les signes que Socrate ne peut pas donner.

Maria-Cristina Aguirre :
" Dans le séminaire, sur l'identification, leçon 13, J.Lacan aborde la question de Saint Augustin, et la jalousie envers le petit frère. Là il le travaille du point de vue de l'identification, mais il montre clairement que c'est à ce moment là qu'il y aurait du désir chez Saint Augustin. Au moment où il voit son petit frère qui est en train de téter la mère. Il fait la déduction(?) en disant : c'est clair qu'il ne s'agit pas du

besoin, il n'a pas faim à ce moment là, c'est parce qu'il voit l'autre en train de jouir d'une situation privilégiée. Il prend le terme de jouir."

Nicole Zaoui :
" Qu'il a perdu, l'objet qu'il a perdu."

Maria-Cristina :
" Oui mais c'est à ce moment là qu'il se rend compte que ça, il ne l'a pas. "

Nicole Zaoui :
" Il y a une symbolisation à ce moment là."

Catherine :
" La formule de J.Lacan est qu'il s'aperçoit à ce moment là que son désir n'est pas sans objet. Il l'a perdu mais en même temps il le voit attribué à l'autre. Ca ressemble à ce que fait Alcibiade, il voit un signe là. Et le désir de Socrate (G.Taillandier). "

Nicole Zaoui :
" La question sur le modèle, c'est qu'ils sont dans une situation où ils sont à trois. "

Là aussi. Mais, effectivement ce n'est pas la même situation et on va réfléchir dans cette perspective.

Catherine :
" Il y a trois dans la jalousie... "

Nicole :
" C'est cet aspect là qui permet l'organisation du désir, c'est à dire le désir symbolique. "

Maria-Cristina :
" Je ne rentre pas encore dans la question du symbolique, c'est simplement cette position dans laquelle Saint Augustin est projeté de se mettre à la place de ce que l'autre est en train d'avoir, que lui n'a pas, et ce n'est pas du tout le registre du besoin mais de l'ordre du désir. Et c'est de là que vient la jalousie. Mais il faut qu'il y ait cet autre à qui l'on suppose quelque chose. C'est ce qu'Alcibiade fait pour Socrate. "

Ce qui est intéressant c'est que ça semble manquer dans la situation. Or, Socrate va répondre en introduisant le tiers. L'introduction du tiers à savoir Agathon, qui pose un problème qui est qu'on ne comprend pas bien la raison de l'interprétation de Socrate ou de J.Lacan, va peut-être nous apparaître nécessaire, pourquoi, c'est la question qu'il faut qu'on essaie de dégager. Précisément, sous ce chef général qu'il faut introduire un tiers dans le coup pour que le désir d'Alcibiade prenne sa portée par rapport à l'autre, en tant qu'ils sont déjà au moins deux dans le coup.

Nicole :

" C'est vrai qu'on a tout supposé la dernière fois, y compris le côté érotomaniaque d'Alcibiade. On a beaucoup parlé de ce qui était réciproque ou pas, dans ce jeu là. Peut-être, effectivement, on peut sortir de ces suppositions : le désir de Socrate est vrai, n'est pas vrai, il faut le prendre comme tel, tout ce qu'on supposait autour de cela. On ne connaissait pas l'adresse de ces signes. L'introduction du tiers va peut-être nous permettre de sortir de chercher à savoir à qui ces signes sont adressés ou pas."

C'est juste, ça va réaliser une interprétation. Pourquoi, comment? Saint Augustin donne l'interprétation de sa position. Le problème c'est qu'on a cette interprétation de Socrate. J'aimerais qu'on y arrive mais en même temps, on peut pas y aller trop vite. C'est beaucoup plus loin. On a un problème c'est que dans la mesure où pour aimer, il faut être trois, pour l'instant apparemment nous ne sommes que deux. Nous avons Socrate et Alcibiade. Nous constatons avec l'exemple auquel je n'aurais pas pensé de Saint Augustin, qu'il nous dit qu'ils sont trois, dont une femme. Là, des femmes, il n'y en a pas tellement. Dans "Les Liaisons Dangereuses", il y en a.

Maria-Cristina :

" Ils sont tous en situation de créer une liaison comme ça. "

Tous, y compris Cécile Volanges, tout le monde y est.
On a un problème c'est qu'ici, en apparence, ils sont deux et on constate au moins a minima, le ras du ras de départ, c'est que l'interprétation de Socrate a au moins une fonction c'est d'introduire du tiers dans cette relation apparemment duelle. Il fallait absolument que ce fût interprété, il fallait qu'il y ait de quelqu'un - Alcibiade, Socrate, ou n'importe qui - une interprétation de cette relation afin qu'ils soient trois à aimer. Ce qui chez Saint Agustin nous apparaît comme un point de départ de la situation, nous apparaît ici comme un aboutissement interprétatif, alors qu'en fait on est en train d'apercevoir qu'il faut une interprétation pour qu'il y ait du tiers dans cet amour. Soyons Alcibiade et Agathon, ou bien le premier connard venu dans la situation, je n'aurais jamais trouvé qu'Agathon était l'adresse du discours d'Alcibiade.

Chantal Radiguet :

" Quelque part Alcibiade le dit au bout d'un moment. "

Catherine :

" Il vient voir Agathon, Alcibiade. "

Chantal Radiguet :

" Il me semble qu'à un moment il parle et c'est lui qui introduit Agathon. "

Maria-Cristina :

" C'est vrai qu'on n'aurait pas trouvé. Si on nous le dit pas, si Socrate ne le dit pas... "

Si J.Lacan ne nous le dit pas surtout.

Nicole :
" Jamais trouvé quoi ? "

Maria-Cristina :
" Que le discours d'Alcibiade était adressé à Agathon. "

S'il l'est.

Chantal :
" Je ne dis pas qu'il soit adressé à Agathon. "

C'est ce que dit J.Lacan.

Chantal :
" Je dis que le discours n'a lieu que parce qu'il y a la relation Agathon/Socrate qu'Alcibiade perçoit. C'est la jalousie d'Alcibiade par rapport à Agathon, comme tout à l'heure pour le petit frère, qui fait naître tout ce mouvement là. "

Je n'ai rien contre. C'est une bonne interprétation, c'est une interprétation augustinienne. Tu pars de l'idée qui est intéressante que ce serait la jalousie qui ferait sortir ce discours. Il faudrait savoir ce qu'est la jalousie. L'idée de J.Lacan est un peu différente, me semble-t-il. Alcibiade essaie d'obtenir d'être aimé par Agathon. Ce n'est pas forcément incompatible. Est-ce qu'on peut définir la jalousie, disons normale, comme étant une tentative de se faire aimer par un tiers.

Maria-Cristina :
" Ce que je trouve intéressant dans cet exemple là, c'est qu'on sort du circuit en vase clos, de la mère et de l'enfant qui a ou qui n'a pas. La question est de savoir si Saint Augustin était jaloux du sein de la mère, de l'amour de la mère, ou de ce que l'autre a et qu'il n'a pas. "Qu'est-ce que toi, tu as pour être dans cette position là, et moi je ne suis pas là ? " Je crois qu'il y a de cela dans le désir. C'est à dire, " Quel agalma tu as, quel ornement, quelle parure tu as, pour être dans cette position là, pour te faire aimer ? ". "

Catherine :
" C'est la question sur ce qui cause le désir de l'autre. "

Nicole :
" Mais il n'y a pas tellement le fait d'avoir. Je crois qu'il y a d'essentiel dans cette question le fait que c'est qu'il voit que l'autre l'a, qu'il se rend compte qu'il ne l'a plus. Les deux questions sont complémentaires(?). "

Maria-Cristina :
" Si tu vas plus loin, ce n'est pas simplement parce que l'autre a quelque chose dont il a besoin. J'ai envie de souligner que c'est du désir là. Mais pourquoi ? "

Nicole :
" Parce que tant qu'il était attaché dans la position du petit frère, sans doute dans une relation vitale, à ce moment là c'est peut-être du besoin. "

C'est faire reposer le désir sur la vitalité et la séparation.

Catherine :
" Je crois que le désir repose sur ce qui semble la mère, que la mère est, que l'objet déjà perdu a fonctionné, mais du côté de la mère.(...?...) Quand ça rate dans la structure que (...?...), parce que le sujet n'a pas pu avoir accès à ce que la séparation soit entre (...?...), et entre lui possédant le sein et la mère. "

Voyons ce dont il s'agit là. La question de Maria-Cristina Aguirre est à retenir, même s'il faut qu'on l'affine : qu'est-ce que tu as pour être aimé, pour être aimable. Je crois qu'il vaudrait mieux formuler le problème en ces termes là, ce qui nous éviterait d'avoir à faire à des allusions à des histoires de séparation qui, moi, me donnent des boutons.

Nicole :
" Je ne sais pas si dans cette affaire, il est question d'amour ; il est question de pulsion et d'avoir envie simplement, et on ne sait pas si la question d'aimer ou pas est présente dans la question des deux petits frères. Il dit pâleur mortelle, mais ça ne va pas jusqu'au fait de l'amour. "

Maria Cristina :
" Je pense que lorsqu'on parle de jalousie, on est au-delà des pulsions. "

Catherine :
" Normalement, c'est contemporain du stade du miroir cette histoire, même dans la structure. C'est un moment de structure, indépendamment du scénario de la jalousie, et c'est concomitant de l'image, du stade du miroir. Donc l'amour est en jeu. "

Qu'est-ce que tu as que je n'ai pas pour pouvoir être aimé. C'est ce qui me semble être le point autour duquel il faut essayer de tourner. Le problème est que pour l'instant, chose curieuse, la question ne semble pas tellement s'adresser à un tiers. C'est la difficulté du texte. Si on ne se précipite pas sur l'interprétation de Socrate, on a un homme qui manifeste un discours de la passion ; mais si on suivait le parallèle avec Saint Augustin, il vaudrait mieux dire que celui qui a quelque chose que je n'ai pas pour être aimé, c'est Socrate. Manifestement, ce discours est passionnel en ceci qu'il fait l'apologie de Socrate parce qu'on a aperçu dans Socrate la chose qu'on n'a pas. L'enfant au sein c'est Socrate. Ce qui en tout cas, commence à nous indiquer pourquoi il n'est pas question de mère dans l'affaire. Une des difficultés et un des intérêts de la difficulté qu'on a, c'est que précisément on n'a pas de mère pour nous faciliter la tâche. On n'a pas de solution de facilité proposée dans le texte. S'il y a une mère dans le coup, ce serait le personnage absent au sein duquel Socrate serait.

Maria Cristina :
" S'il y a du mère dans cette affaire ce serait au moment où Socrate fait parler Diotime. "

C'est ce qui s'est passé entre Socrate et Diotime l'instant d'avant, qui doit nous dire où était la mère au sein de laquelle Socrate était. Evidemment, Alcibiade, second né, ne le sait pas. Il fait effraction comme le petit frère débarque au monde sans savoir ce qui s'est passé entre son frère et sa mère. C'est amusant de voir les choses comme ça. L'autre question est que nous, nous avons assisté au discours de la mère à Socrate, dont on sait que ça a d'ailleurs fait changer Socrate de position à un moment donné. Comment se destituer de ce supposé savoir ? C'est ce qui est très difficile, il y a un problème technique. Nous ne sommes pas censés savoir quand Alcibiade fait irruption, que ça a eu lieu. Si Alcibiade est jaloux, il ne doit, en bonne logique, pas savoir ce qui s'est passé. Ca vient de se passer et il vient de faire irruption, il vient de naître. Ce discours dont on perçoit que ça doit le rendre jaloux, comment sait-il que ce discours a lieu. C'est l'aîné, à savoir Socrate qui est ici privilégié, pas le petit frère, puisque le puîné c'est Alcibiade.

Maria Cristina :
" Si on met Alcibiade à la place de Saint Augustin comme celui qui sait. Il fait irruption sur une scène qui est en train de se dérouler, dont il ne sait pas ce qui s'est passé avant, pour que sa mère prenne dans les bras ce petit. On peut le penser aussi comme cela. "

La scène est actuelle, le petit est bien Socrate et lui, il est l'aîné. Autre solution possible, c'est Socrate l'aîné et il a les faveurs de la mère pour des raisons qu'on ne comprend pas. Ce qui expliquerait le côté déchaîné du discours de Diotime qui pose quelques problèmes.

Nicole :
" Pourquoi déchaîné ? "

Le platonisme c'est à dire le fait qu'on devient aimable sous prétexte qu'on est amant. Admettons l'hypothèse minimum : l'enfant assiste à une scène où l'autre enfant est aimé, reçoit les faveurs de la mère, et par conséquent, a, apparemment, l'attribut qui provoque le fait qu'il est aimable. Quel est cet attribut ? Le seul attribut qu'Alcibiade nous donne est qu'il a aperçu chez Socrate, son désir.

Maria-Cristina :
" Il l'a aperçu une fois et c'est cela qui l'a rendu fou et c'est cela qu'il lui aurait trouvé. "

Catherine :
" Qu'il cherche à répéter, et il faudrait que ça soit sensible. "

Voilà ce qu'il a aperçu, c'est du moins ce qu'Alcibiade nous dit.

Maria-Cristina :

" Il y a quand même quelque chose, je dirai que, là, quand Alcibiade a aperçu le désir de Socrate, Socrate était à ce moment là, en position de la mère. Qu'est-ce que le petit a comme agalma, il y a cet appel au désir de la mère de le nourrir. "

Il est devenu la mère. Ca collerait assez bien avec le fait que Socrate a changé de position et qu'il a adopté la position de Diotime. On sait que Socrate a changé d'avis concernant l'amour et ceci précisément sous l'effet du discours de Diotime qui elle-même a été amenée à changer d'avis."Socrate, autrefois, je croyais comme toi que..." Autour de ce changement de position lié à "je croyais comme toi..." et maintenant "je crois comme Diotime" parce que je suis Diotime, c'est dans la mesure où à ce moment là Socrate est la mère, qu'il a pu apercevoir ça.

Chantal:

" Je suppose qu'à ce moment là le grand frère ne verrait non pas le désir du petit mais le désir de la mère comblé par l'autre."

Comblé, je ne sais pas.

Maria-Cristina :

" Le désir de mère d'être mère et de nourrir. "

Catherine :

" Et puis de sembler trouver son objet dans l'autre. "

Chantal :

" Le désir de la mère pour l'autre. "

Le désir de la mère pour l'autre puisque Socrate n'oublions pas qu'en apparence, il aime les beaux garçons ; mais en réalité, si on y regarde de près, ce n'est pas cela du tout. Ca conviendrait assez bien à la formule. Le désir de la mère serait en apparence un désir des beaux garçons, mais en vérité, ce n'est pas cela du tout.

Maria Cristina :

" Et on voit bien la métonymie : le désir c'est le désir de l'autre. On peut bien relever comme il est difficile qu'il y ait un désir entre eux deux, il faut un tiers pour le désir. "

C'est un désir en tant que Socrate s'est substitué Diotime, c'est à dire qu'ils sont déjà trois. Diotime est sous-jacente à ce qu'il a aperçu au moment où il l'aperçoit dans Socrate. Il y a déjà un tiers en présence.

Maria-Cristina :

" Comme Socrate est très malin, il ne veut pas reconnaître cela. Il renvoie tout ça chez Agathon. "

Il est évident que cette réponse deJ.Lacan à savoir que c'est une interprétation géniale parce qu'elle met en évidence le désir de mort de l'analyste... Mon oeil ! C'est beaucoup plus astucieux que cela. C'est probablement une déflexion de la reconnaissance de ça.

Maria-Cristina :
" Ne venez pas chercher chez moi la mère, allez chercher Agathon, l'un quelconque des beaux garçons qui sont dans l'assemblée. "

Catherine :
" Pourquoi tu supposes que Socrate est tantôt mère, tantôt enfant ? "

Ce n'est pas des suppositions. Je dis parce que c'est dit, que Socrate s'est substitué Diotime. Pourquoi appeler cela des hypothèses et des suppositions ?

Catherine :
" C'est la première qui est une supposition quand tu disais que Socrate est en place d'enfant aîné ou puîné. "

On a vu que là-dessus que les suppositions ne tenaient ni l'une ni l'autre.

Catherine :
" Alors tu retiens la dernière ? "

Je n'en retiens aucune. Je constate qu'effectivement, il est témoin d'une scène où Socrate a été désirant. Ce que nous voyons maintenant, ce que nous affirmons et ça c'est une supposition d'accord, mais qui est liée à un fait qui est qu'à un moment donné Socrate s'est substitué Diotime. Nous faisons l'hypothèse que cette substitution par Socrate de Diotime, ferait le point de départ de ce qu'Alcibiade a aperçu. Ca c'est une hypothèse, je suis d'accord, qui a le mérite d'être nouvelle.

Nicole :
" Ca introduit la question du désir de l'autre. C'est ce qu'on n'avait pas la dernière fois. "

On y avance doucement, mais on ne savait pas de quoi ça pouvait venir. On attendait qu'Agathon fasse apparition. Là on commence à apercevoir ce dont il fallait trouver la solution, la nécessité d'interpréter -c'est ce que nous avons trouvé tout à l'heure- et que cette interprétation est probablement une réponse faux-jeton. J'en suis persuadé depuis longtemps mais je ne savais pas pourquoi. Là, on commence à avoir une bonne idée.

Nicole :
" Pourquoi réponse faux-jeton ? Il me manque un lien. "

Maria-Cristina :
" Alcibiade, une fois, a aperçu chez Socrate la question du désir. Cette expérience là, il la recherche, il n'arrive pas à la trouver. Cette question du désir chez Socrate, on peut penser que c'est la question du désir de la mère si on fait le lien avec la substitution opérée par Socrate en étant à la place de Diotime ou en étant Diotime. Lorsqu'Alcibiade adresse l'éloge à Socrate et qu'il lui reproche de ne pas lui donner ça et que Socrate dit : "Tout ce que vous me dites, ça ne s'adresse pas à moi, ça

s'adresse à Agathon." c'est pour ne pas reconnaître que tout ce qu'Alcibiade dit est bien adressé à Socrate en tant que Diotime, en tant que ce moment où il aurait cette aperception du désir, du féminin, de la mère chez Socrate. Il dit : "Non, allez chercher ailleurs. "

Pour ne pas reconnaître le désir du féminin, il le dévie sur "allez chercher ailleurs" : "Ce serait Agathon le support de tout cela."

Nicole :
" La dernière fois tu disais qu'il ne fallait pas supposer cela. "

D'abord ce n'est pas une supposition, c'est un fait, il dit :"Je ne suis rien." Ca, je pense que c'est vrai.

Nicole :
" Quand il disait, l'autre, "j'ai vu des signes...", tu disais "non". Je me souviens que tu disais qu'il fallait croire à la bonne foi de Socrate. Il n'y avait pas de faux-jeton. "

Ce n'est pas une question de bonne foi, c'est une question de fait, il dit : "je ne suis rien."

Catherine :
" Ce n'est même pas qu'il est faux-jeton, c'est qu'il écarte de sa personne qu'on aille chercher en lui le désir de la mère. Pourquoi qualifier cela de faux-jeton ? "

Pas de faux-jeton, très bien !. Ce qui est faux-jeton c'est l'interprétation de J.Lacan en tout cas, qui consiste à dire que ça c'est la révélation du désir de l'analyste qui renvoie au désir de l'autre... J'exagère un peu. Laissons cela. Ce qui est un fait c'est que cette position du désir de la mère qu'il est au moment où Alcibiade l'a aperçu, il le dévie vers "voyez plutôt les beaux garçons". Il ne peut pas donner de réponse, mais il dit : "allez donc voir les beaux garçons", ce qui est une réponse homosexuelle qui est la signature de la position de tout cela. Faute qu'on parle de castration on va répondre "allez donc voir du côté des beaux garçons", entre autres choses, c'est secondaire mais c'est quand même cela.

Nicole :
" De castration de la mère là. Mais Socrate s'y substitue, il est aussi dans la position d'avoir quelque chose, s'il se substitue à Diotime. "

Oui, il a rien. "Je ne suis rien."

Nicole :
" Si la castration maternelle ne s'est pas opérée, elle ne s'est pas opérée pour lui non plus. Si peut-être..."

Catherine :
" Dans sa position, Socrate, on dit bien qu'il aime les beaux garçons. "

En apparence du moins. C'est là qu'une ombre de castration effleure le problème, c'est que malgré qu'il aime les beaux garçons, ce n'est pas cela qui l'intéresse.

Maria-Cristina :
" Il reste à dormir, sans bouger. Il n'est pas opérant. "

Catherine :
" Comme une mère ou une femme pourrait se chercher des objets d'amour tout en sachant que ce n'est pas vraiment cela. "

Ce qui est certain c'est que ce n'est pas vraiment cela, c'est à dire comme me le disait une de mes amies récemment : "Ils sont vraiment fous de m'aimer."
C'est une autre question, mais enfin ça n'empêche pas de bouger un peu aussi. En l'occurence, Socrate ne bouge pas. Nous sommes loin de poser la question de l'Oedipe féminin dans un pareil contexte, vous le pensez bien. A savoir, pourquoi diable les petites filles se mettraient-elles à bouger ? C'est amusant parce qu'on voit bien apparaître par défaut, bien sûr, la nécessité d'une interrogation sur la castration, d'une part, mais aussi de l'Oedipe féminin parce qu'on sent bien que le texte bute sur ces points capitaux. Là,on n'a pas d'autre réponse que "je ne suis rien" et "allez donc voir du côté des beaux garçons".

Maria-Cristina :
" Tu as raison parce qu'il dit bien "je ne suis rien" et pas "je n'ai rien". "

Ce qui est pousserle bouchon un peu loin.

Catherine :
" Il a cette position là, il refuse les signes dont Alcibiade veut le couvrir. "

Nicole :
" Alcibiade se présentait en sachant des choses sur le désir et le "je ne suis rien" venait en réponse à cette question d'Alcibiade qui se présentait comme sachant. "

Comme ayant les moyens, "je ferai jouer mes appuis, tu auras de l'argent..."

Catherine :
" Il le couvre d'un manteau. C'est à partir de là, on avait pris ce manteau comme métaphore. "

Il n'y a pas que cela.

Nicole :
" Il lui offre des choses, il lui offre d'avoir des choses. "

Il le couvre de bijoux. Et l'autre répond "je ne suis rien". C'est où l'histoire du manteau ?

Maria Cristina :
" J'ai trouvé, 219a-220a "Après cet échange de propos, je pensai qu'il était blessé du trait que je lui avait décoché ; je me levai, sans lui permettre de rien ajouter, et déployant sur lui mon manteau, car on était en hiver, je me couchai sous la vieille capote de cette homme-là et, jetant mes deux bras autour de cet être vraiment divin et merveilleux, je passai ainsi la nuit entière."

Il y avait d'autres choses qui tournaient autour des cadeaux qu'il était prêt à lui faire.

Maria Cristina :
" (un peu plus loin dans le texte 219a-220a) : "Le fait est que je ne pouvais lui en vouloir et renoncer à sa compagnie, et que d'autre part je ne voyais pas le moyen de la gagner ; car je le savais plus complètement invulnérable à l'argent qu'Ajax ne l'était au fer, et la seule amorce par laquelle j'espérais le prendre n'avait pu le retenir. J'étais donc embarrassé et j'allais, asservi à cet homme, comme nul ne le fut jamais à personne. "

Je suis persuadé qu'il est question de...(c'est un peu plus haut, fin 218/ début 219 : "Pour moi voici mon sentiment : ce serait montrer peu de raison de ne pas te complaire en ceci comme en toute chose où tu pourrais avoir besoin de ma fortune ou de mes amis ;"/F.Margerin)

Nicole :
" Là, c'est dit déjà."

Maria-Cristina :
" Après, il essaie de l'enivrer et ça ne marche pas non plus. Il y a le froid..."

Catherine :
" C'est un exploit. "

Ce n'est pas un exploit, c'est qu'il ne sent pas. Ce n'est pas un problème si c'est un exploit. Les psychotiques ne font pas d'exploit en marchant dans la neige, ils ne sentent pas. Socrate ne sent pas. L'important est qu'il est anesthésique, il ne sent pas, il n' est rien. C'est cela le problème.

Catherine :
" Tu crois que "il ne sent pas" et "il est rien" c'est pareil? "

Ca c'est une supposition. Il ne sent pas c'est à dire il est hystérique. Peu importe qu'il soit hystérique ou pas. Relire les études sur l'hystérie où le problème numéro un de l'hystérie pour Freud est l'anesthésie ou la perte de fonction. Il y a quelque chose qui n'est pas senti. (...)

Maria Cristina :
" Socrate est unique. On ne peut pas le comparer à aucun homme du passé, ni à aucun homme du présent. "

Le terme grec n'est sûrement pas "unique". Ce doit être singulier ou quelque chose de cet ordre-là.

Maria-Cristina :
" Original. "

Ce doit être atopos, probablement. Il n'a pas de place, il n'a pas de semblable.

Maria Cristina : (...inaudible...)

On a pas mal progressé et on commence à apercevoir plusieurs choses dont la nécessité d'interpréter, et nous avons bien dépassé ces histoires d'agalma.

Catherine :
" Tu as vu dans la petite digression étymologiques que fait J.Lacan (Le Transfert, Ed. du Seuil, p 170, §2) ; "La racine d'agalma n'est pas commode... jusqu'à ... qui veut dire être indigné."

Initialement on a vu que les agalmata sont des objets apotropeïques, des pièges à Dieux destinés à défléchir l'envie des Dieux mais aussi à attirer leur attention.

Catherine :
" J.Lacan fait un commentaire qui ne porte pas sur l'idée d'envie ou de jalousie, il déduit qu'une idée d'éclat est là cachée dans la racine. L'éclat qui fait signe. Dans la jalousie, il y a de la fascination puisque quelque chose semble trouver le désir de l'autre. La jalousie n'est pas exploitée par J.Lacan mais elle affleure dans le commentaire d'agalma. "

Plus exactement, ce qui affleure c'est l'envie et pas la jalousie.

Catherine :
" J.Lacan dit : je porte envie, je suis jaloux de. Ca ne veut pas dire que Lacan en fait quelque chose. "

Le problème c'est qu'effectivement, on confond envie et jalousie. Mais on constate qu'il y a des choses qui ne sont pas exploitées.

LECTURE DU TEXTE (Ed du Seuil, à partir de la page 167, §3)

Après tout ce passage remarquable, bien sûr le texte retombe.

"...cette tombée sous le coup des commandements de celui qui les (les agalmata) possède." Ca c'est quelque chose qu'on n'a pas exploité.

Chantal :
" On en a un peu parlé en parlant d'aliéné, captif. "

Mais ça n'explique pas. C'est un vrai problème de savoir pourquoi celui qui possède les agalmata, on devrait tomber sous le coup de ses commandements.

Catherine :
" Je pensais que c'était bêtement une question codée, comme l'amour grec... "

Mais je ne veux pas avoir à faire à des références culturelles. La seule référence que j'ai c'est l'éthique et le fait que la chose, c'est cela qui nous commande. Je n'ai pas non plus envie de replier sur l'Ethique (Séminaire VIII).

Texte de J.Lacan :
"Y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ?"...

Catherine :
" On peut dire que le désir de la mère est là mais sous forme de question : qu'est-ce que tu désires ?"

Non, "Y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ?" c'est "Le désir de l'autre c'est ma volonté." Ce n'est pas moi qui désire c'est l'autre qui désire, c'est cela l'idéal du moi. L'idéal du moi c'est que ce n'est pas moi qui désire c'est l'autre. Je passe ma vie à accomplir le désir de l'autre.

Maria-Cristina :
" J'ai trouvé ce que j'avais noté la dernière fois : ce qu'Alcibiade a aperçu chez Socrate c'est qu'il est désirant. "

Maintenant il reste une chose à faire c'est d'accomplir le désir de l'autre, le désir de la mère.

Catherine :
" En même temps qu'il y a question et réponses, c'est (.?.) l'idéal du moi. "

On a une réponse qui ne nous simplifie pas la vie parce qu'il s'agit de savoir comment se produit ce passage qui fait que le désir de la mère c'est la volonté du sujet. Pour prendre les expressions et les termes de J.Lacan, che vuoi ? ; y a-t-il un désir qui soit vraiment ta volonté ?

Catherine :
" La réponse bateau c'est que c'est à cause de la position phallique où est l'enfant nécessairement au départ. S'il veut correspondre à cette place de phallus, il n'a pas le choix. Il est bien obligé de repérer le désir de l'autre pour se réaliser, se vouer à être le phallus de la mère. C'est comme cela qu'il le fait avec son image, comme dit J.Lacan "avec", le moyen de se ménager(?) de tout ça. C'est une position de départ. C'est celle que lui assigne le fait qu'il a un objet comme enfant par la mère. Toutes les demandes de la mère peuvent faire idéal du moi. Qu'est-ce qui fait trait plutôt qu'autre chose, c'est parce que la mère tient un discours et qu'elle a un enfant (...?...). Par exemple, une mère artiste qui joue du piano, et les mains(...?...), moyennant quoi les choix amoureux du sujet sont complètement

déterminés par cette histoire là. Je ne sais plus exactement sur quel matériel cela repose. Le travail de l'analyse c'est justement de faire venir au jour les réponses que le sujet a données. Il n'y a pas d'autre chose à faire de l'existence. Sauf qu'il y a quelque chose à faire chuter. Je pense qu'en même temps, dans la mécanique lacanienne, l'histoire du <u>Che vuoi ?</u> c'est aussi ce qui fait fonctionner que l'enfant advienne au langage au stade du miroir. Quand ça bloque et que l'enfant ne peut pas se poser cette question-là, c'est mal barré. En général, l'histoire de la jalousie par rapport à l'autre, ça fait partie du même commentaire. Il faudrait que je le retrouve. Je sais que l'interrogation sur le désir de l'autre est concomitante, n'est possible que s'il y a une perte suffisante qui est la base sur laquelle le stade du miroir est rendu possible, sans laquelle il ne peut pas fonctionner. Un enfant psychotique qui n'accède pas au stade du miroir, il y a une perte qui ne s'est pas faite et cette question du <u>Che vuoi ?</u> n'a pas pu se poser. Ce qui est dominant c'est la jouissance de l'autre, c'est cela qui remplace le "qu'est-ce qu'il veut?". Il est soumis à ce dictat, moyennant quoi, il ne peut pas se poser la question du désir de l'autre. Il y répond d'une façon telle qu'il ne risque pas d'avoir un corps qui lui est donné par du signifiant, donc de la perte d'objet. Il ne peut pas. Il est littéralement voué à la jouissance de l'autre. Il s'emploie à trouver des défenses mais psychotiques pour essayer d'en sortir. Quand le <u>che vuoi ?</u> ne fonctionne pas, ce qui fonctionne c'est le mode psychotique "jouissance de l'autre", et la façon dont le sujet n'y est pas, n'ayant pas de corps, ne pouvant pas avoir de corps. Je sais que les commentaires sur la jalousie avec St Augustin, sont situés chez J.Lacan dans ce contexte-là du stade du miroir. "

La question est de savoir comment il se fait qu'on suive le désir de l'autre.

Catherine :
" Dans une perspective psychotique, il n'y aurait pas de question. Il y aurait simplement la volonté de l'autre et pas de désir de sujet. "

Il est question d'<u>un</u> désir qui soit <u>ta</u> volonté. Un désir mais il n'est pas dit <u>ton</u> désir, il y a un seul désir.

Maria-Cristina :
" C'est par rapport à la question du commandement. La question est pourquoi, une fois que l'on a des agalmata, c'est à dire qu'on a du désir, au lieu d'être maître de ça en disant que je fais quelque chose de ma volonté, on tombe sous le coup du commandement de cet agalma. La question c'est : <u>Che vuoi ?</u> que je ne voyais pas comme lui parce que je le traduis en espagnol et en espagnol c'est autre chose, étymologiquement ça n'a rien à voir. C'est le lien qu'il fait ; on dit par rapport au désir "qu'est-ce que tu veux ?" mais en fait on est soumis à cela, ce n'est pas une question de volonté."

Ce n'est pas que tu le veux c'est que de toute façon c'est cela que tu veux.

Maria-Cristina :
" Il y a quelque chose de l'ordre, du commandement. "

Le désir de l'autre c'est le commandement que le sujet suit.

Catherine :
" Ce que j'avais comme parallèle c'est que le commandement dans la psychose c'était autre chose que ce commandement-là. "

La question qui nous intéresse c'est comment cela se produit. Pourquoi résulte-t-il du fait qu'on a aperçu les agalmata dans l'autre, qu'on suive le commandement. Ce qui devient le devoir, c'est tout ce qu'il plaît à Socrate commander.

Maria-Cristina :
" Voilà pourquoi il fait le lien. Alcibiade dit "j'ai aperçu l'agalma chez Socrate, et ça me fait mettre en position d'être à ses ordres parce qu'il aime commander". Pourquoi lorsqu'il y a du désir, on tombe sous le commandement. On a du désir pour l'agalma de Socrate ou de X. Pendant que Catherine parlait, j'associais dans ce film "La leçon de piano", cette femme muette et la scène où c'est la fille qui va chercher le mari, lorsqu'elle est en train de s'envoyer en l'air avec le piano et l'amant...
Là ça me donne envie d'aller chercher dans le désir et son interprétation. "

MODULE : LECTURE DU SEMINAIRE SUR LE TRANSFERT, DE J. LACAN
Séance du 22/09/1994

Catherine Victor (Rappels de la séance précédente) :
" On se demandait pourquoi Socrate fait cette interprétation du discours d'Alcibiade qui est en fait adressée à Agathon. Maria-Cristina Aguirre avait apporté cette idée qu'il y a dans la situation de Saint Augustin et de la jalousie à la vue de l'enfant au sein, une situation à trois où il y a de la jalousie en jeu. Saint Augustin est projeté à la place de ce que l'autre est en train d'avoir. De ce que l'autre à qui on suppose quelque chose, est en train d'avoir, et que lui a perdu. Ca nous a fait chercher dans plusieurs directions. On a essayé d'appliquer le modèle en se demandant à la place de qui était Socrate, avec les hypothèses d'aîné ou de puîné. Finalement, il faut se démarquer de plaquer cette situation sur les trois personnages. D'abord, il y a une mère absente, ce qui n'est pas inutile comme remarque parce que, du coup, ça guidera les choses autrement. La première remarque qui avait été faite c'est que celui "qui a quelque chose que je n'ai pas" est essentiel dans le parallèle qu'on peut faire, celui qui a quelque chose "que je n'ai pas pour être aimé" c'est Socrate. Si on se réfère à ce qui avait été le moment de poids dans l'éloge d'Alcibiade, c'est quand il déclare avoir aperçu le désir de Socrate. Je vous relis ces lignes qui sont dans Platon où il est question de Socrate comme d'un silène, d'une apparence grossière. D'abord on parle de l'amour de Socrate pour les beaux garçons, "il tourne sans cesse autour d'eux avec des yeux ravis" ; c'est un aspect des choses. D'un autre côté, "il ignore tout et ne sait rien, il en a l'air du moins" ; c'est curieux ce balancement. Ca le fait le comparer aux silènes. Ce silène, à l'intérieur a des trésors de sagesse, la sagesse en question est de mépriser à un point incroyable tout ce qui est de l'ordre du beau, de la richesse. Alcibiade n'est pas dupe et dit même "on n'est rien pour lui". Une fois, il y a eu un moment tout à fait particulier, quand on n'est rien pour lui c'est le personnage du naïf, celui qui "passe toute sa vie à railler et à plaisanter avec les gens". Il y a un moment privilégié, "quand il est sérieux, que le silène s'ouvre, je ne sais si quelqu'un a vu les images fascinantes (les agalmata) qu'il contient, moi je les ai vues déjà, et elles m'ont paru si divines et précieuses et parfaitement belles et extraordinaires, qu'il me fallait en un mot exécuter toutes les volontés de Socrate". C'est le passage qui nous avait arrêtés à plusieurs titres. La question des agalmata et pourquoi cela amène Alcibiade à être en position d'exécuter toutes les volontés de Socrate. En se référant à Saint Augustin et en déplaçant les agalmata vers celui qui a quelque chose que je n'ai pas pour être aimé, ce serait cela les agalmata aperçues par Alcibiade, le moment de désir. A ce moment là, si on fait jouer cette référence, il est plus probant de dire que celui qui a "quelque chose que je n'ai pas pour être aimé", c'est Socrate. "

Gérôme Taillandier :
Le quelque chose, si je me souviens bien, ce serait en fait le désirant. Ce qui nous est dit, c'est que ce qui a déclenché le

discours de la passion c'est d'avoir aperçu les agalmata, mais je ne veux pas entendre parler grec. Qu'a-t-il aperçu en Socrate ?

Catherine :
" Ca a progressé avec cette histoire d'enfant au sein. Il y a une mère qui n'est pas là. Ne serait-ce pas Diotime ? En retenant l'hypothèse minimum, l'enfant assiste à une scène où l'autre enfant reçoit une faveur de la mère, on commence à y voir plus clair. Apparemment, c'est l'attribut qui provoque le fait qu'il est aimable. C'est ce qu'on a sorti en le rapprochant du moment de fulgurance du désir. On s'est demandé quel est cet attribut. Si on reste dans le texte, le seul que nous donne Alcibiade c'est qu'il a aperçu chez Socrate son désir. "

C'est cela, il a aperçu chez Socrate son désir. C'est le point nouveau qui permet la progression. Il a aperçu Socrate en tant que désirant.

Catherine :
" Ce désirant, on a essayé de le comprendre en référence à la position de la mère et de l'enfant, puisqu'on était parti sur cette image de Saint Augustin. On a pensé à Diotime. Dans cette logique là, quand Alcibiade a aperçu, bien qu'il n'ait pas assisté au discours de Diotime, Socrate qui s'est substitué Diotime. Socrate est la mère. "

Nicole Zaoui :
" C'est le tiers en Socrate. Il ne me semble pas qu'on ait dit qu'ils se recouvraient, Socrate et Diotime. C'est le tiers en Socrate c'est à dire son désir. "

Catherine :
" C'est une question de position. C'est Socrate qui a changé de position et qui a adopté celle de Diotime. "

Puisque l'enfant a quelque chose qui cause le désir de Diotime, il est quand même bien question de dire que Socrate s'identifie, c'est ennuyeux de dire cela...

Catherine :
" Dans le mouvement même du texte on a : avant je pensais que... ; maintenant je crois comme toi, dans la mesure où je suis Diotime. Il adopte la position de Diotime dans l'éloge de l'amour. On est désirant et par là même aimable. "

Ce qu'on peut dire c'est que la position de Diotime ce serait d'être désirant. L'impasse dans cette affaire est d'ajouter "et par là même aimable", ce qui me paraît bien impliqué par ce que dit Diotime. C'est en effet le saut qui ne s'impose pas de conclure du fait du désirant, au fait d'être aimable.

Catherine :
" En aimant on se rend aimable ? "

J'essaie désespérément de me débarrasser des formules lacaniennes, non parce que je les crois fausses mais parce que je ne les

comprends plus. On dit "aimer c'est vouloir être aimé", et on en conclut que se présenter comme aimant c'est vouloir être aimable.

Catherine :

" Le couple grec, tel qu'il existe dans les mots avec un désirant et un objet aimé, c'est désirant dans le sens où ça amène un discours comme celui de Diotime. L'objet aimé dans l'amour grec, ça élève, toute cette propédeutique que l'amour réalise. Alcibiade aurait pu apercevoir quelque chose comme Socrate trouvant son désir dans le désir de la mère pour l'autre. En tout cas il a été dit dans le texte par Alcibiade que Socrate était amoureux de lui. Il a eu un moment où il était amoureux de lui, donc ça fonctionnait comme un couple grec, dans cette logique-là. Or, il semble que là, on ait un dépassement de ce qui se passe habituellement dans le rapport, rapport d'Alcibiade essayant de séduire Socrate, "puisqu'il aime les beaux garçons, que je suis un objet aimé et qu'il est désirant, qu'est-ce qu'il attend ?". Il se réfèrerait au moment où Socrate avait été amoureux, du dire même de Socrate dans le texte. Est-ce qu'on n'en est pas à un pas plus loin quand justement intervient cette logique à trois, qui devient trois dans le texte avec l'entrée d'Alcibiade. Le passage du deux au trois est marqué puisqu'Alcibiade ne voit d'abord qu'Agathon auprès duquel il se met ; il lui met une couronne. Il est tout prêt à vivre une relation amoureuse avec Agathon. Agathon est prestigieux et il est privilégié par Alcibiade à ce moment-là. Agathon qui sait que c'est une table à trois, dit à Alcibiade "tu vas être le troisième". Alcibiade veut mettre une couronne à Socrate aussi. Il substitue Socrate à Agathon. Dans un premier moment, quand Alcibiade commence l'éloge de Socrate, il est dans une logique du deux, Agathon est écarté. Socrate ne va pas admettre ce jeu-là, il va rétablir trois par sa réponse. "

Est-ce que dans le texte de J.Lacan il va être question de ce trois et du changement de position ?

Catherine :

" Il dit que c'est cela qui marque (.?.). Mais comment il l'élucide, c'est autre chose. Ce fait notable pour J.Lacan est le moment où Socrate le laissera échapper dans sa réponse à Alcibiade. "Après cet extraordinaire aveu", celui-ci lui répond"ce n'est pas pour moi que tu as parlé c'est pour Agathon". Peut-être que le désir des beaux garçons ne met en jeu que deux. "

Ca ne peut pas être vrai puisque même là, ils sont au moins trois c'est à dire que l'homosexualité fait partie du contexte oedipien. Du moment qu'il y a désir, ils sont au moins trois. Ca ne peut se passer à deux. Je ne crois pas que ton hypothèse soit fausse si on met en avant la notion d'imaginaire ou des choses comme cela. Mais la tendance perverse de l'affaire s'incarne par l'impasse diotimienne, "si je suis amant, alors je suis aimable". Il y a le forçage donjuanesque. Le donjuanisme diotimesque consiste en ceci que si je peux me montrer comme désirant, ça va finir par me rendre désirable. C'est la gonflette donjuanesque que J.Lacan a soulignée précédemment. Sur ce terrain-là, tu as raison. Néanmoins, même à ce niveau là, il y a déjà du trois dans le jeu. Le discours de Diotime a eu lieu largement avant l'entrée d'Alcibiade. Déjà, il y a des tiers en présence puisque nous avons

vu qu'il y avait déjà une série de substitutions dans lesquelles Socrate se substituait Agathon. Il lui disait : "Mon cher Agathon, si j'étais toi, voilà ce qu'on m'aurait dit. Et c'est Diotime qui, à moi qui pensais comme toi autrefois, m'a dit ceci, cela grâce à quoi aujourd'hui je ne pense plus comme toi, mais je pense comme elle". A la formule, "l'amour est l'amour du beau", l'ancienne formule, s'est substituée une nouvelle formule à savoir "l'amour est manque de quelque chose". On a une ancienne formule, "l'amour est amour du beau", une nouvelle formule de l'amour et ce changement de formule est capital car c'est en fait lui qui introduit, qui est corrélatif d'une première introduction du tiers en présence, pour autant que Socrate se substitue à Agathon et Diotime à Socrate. Donc, ils sont au moins trois, Agathon, Socrate et Diotime. Nous avions cherché à mettre en évidence que Diotime occupait de quelque façon, même homosexuelle, la place de la mère absente. Ce en quoi nous n'avons pas à faire au petit Hans. Il y a la place d'une mère potentielle, même si c'est une mère un peu bizarre. Ta formule "si on est désirant, alors on est aimable", est une bonne remarque sur la conclusion homosexuelle du discours de Diotime. Mais ce n'est pas une troisième formule de l'amour. C'est ce qu'on pourrait appeler le "coinçage" de la position de Diotime. C'est la butée de la fonction tiers en présence dans ce qu'on a vu. Il faudra réfléchir à la succession de ces tiers en présence. Malgré l'intervention d'une présumée femme, car on a quand même essayé de faire intervenir une femme. Il est remarquable que cette intervention échoue. Pourquoi diable le discours de la mère dans cette position ne parvient pas à faire dépasser à Socrate, la butée "si on est désirant, alors on est aimable". Nous nous trouvons devant un problème d'impasse subjective dans l'amour qui doit nous intéresser.

Nicole :
" Quand tu dis, les trois en présence sont Agathon, Socrate et Diotime, c'est pour le regard d'Alcibiade ? "

Il n'est pas encore là Alcibiade. Il n'a pas à être encore là puisqu'il va nous apporter quelque chose de nouveau. Son regard n'est pas présent. On arrive un peu à une butée. Alcibiade débarque. L'importance d'Alcibiade c'est qu'il nous permet de dépasser les impasses du discours de Diotime, et les impasses du discours socratique, le côté alternatif lié à la logique interne du discours. Il y a certes une impasse dans le discours de Diotime mais il y en a aussi une dans le discours de Socrate. Dans cette entrée d'Alcibiade, Socrate s'écarte en silence, il ne dit rien . Il laisse une place vide. Ce qui veut donc dire que déjà, il introduit du tiers en présence. Il y a trois places : celle d'Agathon, une place vide et Socrate écarté.

Catherine :
" C'est Alcibiade qui saute sur Agathon. " Il vint s'assoir à côté d'Agathon entre Socrate et celui-ci, car Socrate s'est écarté quand il l'a vu. "

Socrate a vu Alcibiade et il s'est écarté.

Catherine :
" Au contraire, Alcibiade avait des bandelettes devant les yeux. "

Comment ça se dit bandelette en grec ?

Catherine :
" Taenia. "

Comme le ténia. Ce serait intéressant de voir en grec à quoi ça correspond. Donc, il a des bandelettes devant les yeux et c'est cela qui l'empêche de voir Socrate, ça ne tient pas debout évidemment. Premièrement, il est ivre et deuxièmement il a des bandelettes devant les yeux. Pourquoi ne voit-il pas Socrate ? Il y a deux facteurs mais je ne sais pas ce qu'il veulent dire. Chez Platon, les choses sont écrites d'une façon telle que ce n'est jamais fait au hasard. Si on nous dit premièrement, il est ivre, deuxiément, il a des bandelettes, c'est que ça veut dire quelque chose. On a un problème. Laissons ce problème en suspens. Toujours est-il qu'au moins il voit Agathon. Donc en fait, ça ne l'empêche pas tant que cela.

B.Rabeau :
" C'est après qu'il y a un déplacement sur Socrate, au départ il est amoureux d'Agathon. "

Catherine :
" J'arrive maintenant avec ces bandelettes sur la tête pour les faire passer de ma tête sur la tête de l'homme le plus savant et le plus beau."

Comme il est dans un état un peu bizarre, à défaut qu'on en sache plus...

Catherine :
" Il vient vraiment pour cela parce qu'il dit :" Accepteriez-vous un homme complètement ivre pour boire avec vous ou devrons-nous partir en nous bornant à couronner Agathon pour qui nous sommes venus tout exprès ? "

Ca veut dire qu'il parle de soi à Alcibiade. Donc, avoir des bandelettes et être ivre sont deux choses incompatibles. En d'autres termes, il demande permission qu'on accepte un homme ivre car le geste de couronner avec des bandelettes est un geste purement rituel et si j'ose dire de politesse. Les bandelettes, c'est le geste social de couronner le vainqueur, tandis qu'être ivre est un geste asocial qui demande qu'on en autorise l'introduction, dans le champ du banquet qui est un acte social, un acte oû on ne reste pas ivre. Autrement dit est-ce qu'on va rester aux beaux discours, ou est-ce qu'on va enfin se mettre à désirer. Le problème de ce texte c'est qu'on n'est toujours pas sorti des beaux discours. On n'a toujours pas cessé de dire qu'on allait parler de l'amour et finalement personne n'a changé de statut. Ce qu'on demande c'est : est-ce qu'on peut laisser entrer le désir ou est-ce qu'on va en rester au geste social de couronner? Alcibiade demande l'autorisation de changer les règles du banquet : être ivre ou continuer à parlotter en faisant des

beaux discours. Il vient pour Agathon, il vient pour le couronner. On n'a pas dit qu'il est amoureux là. On a simplement dit qu'il vient pour couronner le vainqueur ; <u>ou</u> pour proposer qu'on boive avec lui,

Catherine :
" Il n'a pas été présent, c'est peut-être ça. "

Pourquoi était-il absent ?

Catherine :
" Ce qui et curieux c'est qu'il arrive avec des bandelettes sur la tête pour les faire passer "de ma tête à moi sur la tête de l'homme le plus savant et le plus beau et l'en couronner". "

Pourquoi a-t-il eu lui des couronnes ? Ce sont des choses à élucider mais je ne sais pas comment. Pour l'instant, il n'est pas exact qu'il soit amoureux d'Agathon, il vient le couronner ou plus exactement, il propose une alternative, est-ce que je le couronne et je me tire, ou bien est-ce qu'on se met à boire un coup. Est-ce qu'on se met à passer dans le champ du désir puisque boire c'est l'état dyonisien. Quelque chose qui rompt avec, comme dirait Nietzsche, l'état apollinien de tous ces messieurs qui sont en train de parler du beau, du bon, du vrai mais qui ne font rien à part ça. Pour l'instant il n'est pas amoureux d'Agathon. Ca c'est Socrate qui va nous le dire et c'est là qu'on se fait baiser. Comme Socrate nous dit qu'Alcibiade est amoureux d'Agathon, on anticipe déjà. Non seulement Socrate nous baise mais J.Lacan aussi nous baise. On se fait baiser par des textes comme cela pour l'éternité, parce qu'on ne fait pas attention. <u>Il n'est pas dit pour l'instant qu'Alcibiade soit amoureux d'Agathon</u>. On prend pour argent comptant l'interprétation de Socrate et après cela c'est embarqué pour deux mille ans.

Catherine :
" C'est curieux quand il découvre Socrate. On a plus loin dans le texte : "Pour le moment Agathon, passe-moi quelques unes de ces bandelettes, que je sème aussi la tête de cet homme, sa tête merveilleuse." ; "Je veux éviter ses reproches à lui Socrate pour t'avoir couronné toi, Agathon, tandis que lui, Socrate, qui par ses discours est <u>vainqueur</u> de tout le monde, et ne le fut pas seulement avant hier comme toi, il l'est <u>toujours</u>, je l'ai laissé sans couronne." Il donne le pas à Socrate de la supériorité. "

Ce n'est pas une question de supériorité c'est une question de ce qui est variable. Il ne faut pas oublier que dans le <u>Gorgias</u>, la question qui se pose c'est : qu'est-ce qui fait le vrai philosophe? Est-ce que c'est celui qui plaît à la foule et qui par conséquent suit ses mouvements ou est-ce que c'est celui qui se réfère à ce qui est éternel et est indépendant des variations de la foule. Ici on a affaire à autre chose, on a affaire au problème platonicien du fait que Socrate ne varie pas. Agathon c'est l'homme des foules, avant-hier il s'est fait applaudir. Socrate ne se fait pas applaudir, mais il ne varie pas. Agathon est un copain des Sophistes. Ca c'est plus de l'érudition et ce qui nous intéresse ce n'est justement pas cela. Maintenant qu'on sait qu'il ne nous dit pas qu'il vient parce qu'il aime Agathon, alors qu'on

avait déjà vu trois places s'instaurer : premièrement, Agathon, deuxièmement, une place vide, troisièmement, Socrate écarté et qui a créé cette place vide, plus si l'on peut dire Alcibiade qui arrive puisque la place vide est pour lui, ça ne fait donc pas tout à fait quatre. Nous constatons que dans cette situation nouvelle où Alcibiade vient proposer un changement du mode du discours, autre chose que du discours, nous venons de voir se créer, au moins trois places, à nouveau un "pour aimer, il faut être trois". Sauf que la place vide n'est pas encore remplie et pour cause, il n'a pas vu Socrate, donc, il ne peut pas occuper la place vide. Pour cela, il va falloir qu'il voie Socrate. Dans ce deuxième temps, on a déjà au moins trois places, maintenant la question est comment vont se faire les déclarations d'amour, dans ce deuxième moment.

Catherine :
" Il va changer la règle qu'Eryximaque tente de continuer et il demande "Qu'allons-nous faire à présent, Alcibiade ? Allons-nous rester ainsi sans parler ni chanter après boire ? Allons-nous boire tout bonnement comme des gens altérés? Je dois l'accepter ivre mais en même temps continuer les éloges de l'amour. "

J'aimerais savoir comment il voit Socrate. Au moment où il aperçoit Socrate et comment est-ce qu'il l'aperçoit, qu'est-ce qui se passe sur le tiers en présence ?

Catherine :
"Je le veux bien, dit Alcibiade ; mais quel est ce troisième convive près de nous ? "

On lui dit "Viens donc par ici", mais "le troisième, c'est qui ?", il vient d'apercevoir un troisième convive.

Catherine :
" Il se retourne et il voit Socrate. "

Il devait faire face à Agathon, il se retourne et il voit Socrate à sa droite.

Catherine :
" Il fait un bond en arrière, "encore un piège que tu me tends, qu'est-ce que tu viens faire là ?". Tu as trouvé le moyen de te placer près du plus bel homme de la compagnie."

Ce qui est important c'est que Socrate est près du beau et du bien.

Nicole :
" Au départ, il est près du beau. Il s'éloigne. "

Effectivement, il était près d'Agathon, le plus beau garçon de la compagnie. D'autre part, il vient de s'écarter en laissant une place vide entre lui et Agathon. Ce qui est normal puisque l'amour est une médiété. Donc la place moyenne, la place entre les deux, est la place de l'amour et ne peut donc pas être occupée par Socrate. Encore que Socrate participait un peu de la médiété. Mais il ne peut pas vraiment l'occuper et je ne sais pas pourquoi. La

place moyenne, ça ne peut pas être Socrate qui l'occupe. C'est une ambiguité où à la fois, il était près du beau et s'en est écarté. Qu'est-ce qu'Alcibiade fait en venant occuper cette place de médiation ?

Catherine :
" On dirait qu'il l'occupe sans le savoir, Alcibiade. On a vu que Socrate s'est écarté mais lui ne l'a même pas remarqué. Il l'annule en un sens. Il lui dit " tu as trouvé le moyen de te placer près du plus bel homme de la compagnie", c'est vrai qu'il vient se glisser entre eux deux, mais se glisser entre eux deux ce n'est pas occuper la place de la médiété. Je vois cela différemment. C'est comme s'il prenait, lui, la place du plus bel homme de la compagnie. En disant cela, il trahit sa position. Il va n'avoir de cesse que, persuadé qu'il est d'avoir été un beau garçon pour Socrate, il reprenne sa place d'avant. La preuve, il fait une crise de jalousie. "

Donc, ça nous ramène à cette histoire de l'enfant au sein.

Catherine :
" Ce n'est pas qu'il fait une crise de jalousie mais Socrate le dénonce en tant que jaloux. "

On commence à se méfier des propos de Socrate. N'oublions pas que J.Lacan s'en sert pour justifier son histoire du désir de l'analyste. Ce que tu dis c'est que c'est Socrate qui dit qu'Alcibiade est jaloux.

Catherine ;
" Socrate dit "Alcibiade est un sacré jaloux" et il s'adresse à Agathon. "

Mais c'est Socrate qui le dit. Je ne suis pas sûr que ce soit pour autant vrai. Ce n'est pas parce que c'est Socrate qui le dit que c'est vrai. Si à la place de Socrate, je mets Epiménide, le menteur et que je dis que tout ce qu'il raconte est vrai parce que c'est faux et le contraire, comment est-ce que je vais savoir si ce que Socrate dit est vrai.

Catherine :
" Il commente simplement le discours que vient de tenir Alcibiade. "

C'est une interprétation.

Catherine :
" C'est adressé à Agathon très fortement. Est-ce qu'il joue cela en direction d'Agathon de faire d'Alcibiade un jaloux ? "

Je ne sais pas ce qu'il joue et c'est pour cela que je ne veux pas me faire piéger dans ce truc parce que je voudrais qu'on avance c'est à dire comprendre ce qui se passe. L'interprétation de Socrate, j'aimerais bien ne pas la prendre au pied de la lettre. Qu'est-ce qu'on peut dire de ce que dit Alcibiade. Tout ce qu'on peut dire c'est "tu as trouvé le moyen de te placer près du plus beau".

Catherine :
" Il me semble qu'il se savait beau garçon pour Socrate. Donc, ça aurait dû marcher. "

Alcibiade s'installe près d'Agathon et il reproche à Socrate de s'être installé près du plus beau. C'est tout ce qu'on sait pour l'instant. Qu'est-ce qui se passe après cette histoire ?

Catherine :
" Socrate dit qu'Alcibiade est un envieux, jaloux, qui fait des scènes et il demande à Agathon de le protéger de cet horrible jaloux qui serait capable de le battre. Il demande qu'on le protège d'Alcibiade. " Tâche de nous réconcilier ou bien s'il tente quelque violence, défends-moi car sa fureur maniaque et sa passion d'aimer me font une peur terrible."

Socrate a peur terriblement de la passion d'aimer.

B.Rabeau :
" De la passion d'aimer d'Alcibiade. "

Alcibiade est un amant furieux. Il a la mania qui est l'état des ménades dans les bacchanales. C'est un état dyonisiaque. Alcibiade est dans un état ordinairement dyonisiaque. C'est le personnage qui incarne la passion d'aimer. Il est animé de la mania. De cela Socrate nous dit qu'il a très peur. Il n'y a pas de raison de ne pas le croire. De surcroît, Agathon sert de force de protection à l'endroit de la passion d'aimer. Donc on n'est pas très étonné qu'ensuite Socrate nous dise : " C'est juste parce que tu voulais faire du plat à Agathon". C'est une manière de prolonger le service qu'Agathon lui rend. Dire "tu es venu ici pour faire du plat à Agathon", ce n'est rien d'autre que de se servir d'Agathon contre la passion d'Alcibiade. Ce qui confirme bien que tout cela, ce sont des <u>salades à Socrate</u>. Socrate est quelqu'un qui a peur de la passion d'aimer, qui tremble devant elle, on ne sait pas pourquoi ; et il se sert d'Agathon pour se protéger de cette passion. On ne pouvait pas trouver meilleure confirmation du fait qu'on nous mène en bateau. Ces deux phrases disent exactement la même chose, "Agathon, protège-moi de la fureur de ce type-là", encore que c'est un peu plus compliqué puisqu'on demande aussi de réconcilier, mais en même temps "Tu es venu pour faire du plat à Agathon ; ce n'est pas moi que tu aimes, c'est lui.". Tout cela entre dans le même cadre.

Catherine :
" Réconcilier c'est tempérer. Alcibiade continue "entre toi et moi, pas de réconciliation" ; c'est impossible. "

C'est quoi le terme grec pour réconcilier ?

Catherine :
" Dialexon, ça vient de dialégo. "

Dialectiser. Dia, c'est disperser. Créer de la médiation entre les choses. Il lui demande de dialectiser son rapport avec la passion d'aimer. Alcibiade dit : "absolument pas question".

Catherine :

" Agathon, passe-moi quelques unes de ces bandelettes que je sème aussi la tête de cet homme, cette tête merveilleuse, je veux éviter ses reproches pour t'avoir couronné, toi... "

Je ne comprends pas bien cette histoire de couronne. Je ne comprends pas ce que veut dire ce mouvement de prendre des bandelettes pour ça. C'est Alcibiade qui couronne Socrate. Il veut quand même le couronner. Est-ce que c'est la réconciliation ou pas? Ce qu'on cherche ce sont les fonctions subjectives qui sont en cause et je ne comprends pas.

Nicole :

" Ca passe de la tête de l'un à l'autre ? "

Mais pourquoi est-ce Alcibiade qui justement fait cela alors qu'il dit qu'il ne veut pas de réconciliation, c'est ce que je ne comprends pas.

Catherine :

" Il fait sauter Agathon dans l'affaire. Socrate vient de demander quelque chose à Agathon et Alcibiade l'efface en disant "je sème aussi". "

Qu'est-ce qui va se passer maintenant en matière d'amour. On voit déjà qu'Alcibiade ne veut pas de réconciliation, pas de dialectique. Il est la passion d'aimer qui fait très peur à Socrate lequel prie Agathon de le protéger de cette passion jalouse ou envieuse qu'il y a chez Alcibiade.

Catherine :

" C'est là où ça pourrait continuer, tout est en place pour que l'oeuvre de l'amour continue, Eryximaque tente de relancer le mouvement mais Alcibiade reste dans sa logique exclusive vis à vis de Socrate. Il soutient que Socrate ne va supporter la concurrence même de l'amour. Il n'est pas question de prononcer l'éloge de quelque chose ou de quelqu'un en présence de Socrate, il faut prononcer l'éloge de Socrate seulement. "

Socrate a, jusqu'à présent, très bien supporté.

Catherine :

" On a l'impression qu'Alcibiade dit la même chose de Socrate que ce que Socrate a dit de lui. Socrate a dit qu'Alcibiade est un horrible jaloux qui ne supporte pas qu'il s'approche des beaux garçons, et Alcibiade dit que Socrate ne supporterait pas qu'on fasse l'éloge de quelqu'un ou de quelque chose autre que lui."Si en effet je loue quelqu'un en sa présence, soit dieu, soit homme autre que lui, il ne se tiendra pas de me battre.". C'est complètement symétrique parce que Socrate avait dit d'Alcibiade : "Il me fait des scènes extraordinaires, il m'injurie et pour un peu il me battrait."."

Qui dit quoi de qui ? Je ne comprends pas. Socrate demande de l'aide contre Alcibiade.

Catherine :
" En disant que cet Alcibiade lui fait des scènes extraordinaires. Alcibiade ne peut pas prononcer l'éloge de l'amour parce que Socrate est tel que "si je faisais l'éloge d'une autre personne que lui, il n'hésitera pas à me battre." "

C'est donc bien Alcibiade qui cette fois le dit. Il y a une impossibilité pour Alcibiade de faire un éloge d'autres que Socrate parce que Socrate lui fait des scènes sinon. Ce qui est très surprenant, vous avouerez. C'est à partir de là qu'il va s'engager à faire l'éloge de Socrate ?

Catherine :
" Surveille ton langage, dit Socrate... "

"Surveille ton langage" c'est à dire, "pas devant tout le monde, je t'en prie". "Ne me fais pas une scène devant tout le monde, tu es en train de mettre en avant le fait que je suis capable de te faire une scène parce que je t'aime".

Catherine :
" Alcibiade n'en démord pas : "Je t'interdis de protester car je ne ferai l'éloge d'aucun autre en ta présence.". Il le prend à son compte là. Ce n'est plus parce qu'il craint d'être battu c'est parce qu'il(..?..)"

Tu vois comme les traductions sont traîtres. C'est le contraire même de l'interprétation universitaire. L'interprétation universitaire dit : " Restons polis" ; Socrate dit : "Ne me fais pas une scène devant tout le monde.". Ce n'est pas du tout pareil. C'est cela qui est drôle. C'est un texte comique. Il faut jouer cela comique. C'est une mise en scène entre deux amants, ce n'est pas "restons polis, parlons bien". Le point est donc le suivant : il y a une impossibilité -mais on sent bien qu'Alcibade est en train de nous rouler dans la farine, il a envie de parler de ce qui lui est arrivé avec Socrate, ça le démange- je me demande si Alcibiade n'est pas en train de jouer une scène en miroir à Socrate pour reprendre, humoristiquement, ce que Socrate vient de dire, histoire de pouvoir parler de Socrate parce qu'il veut parler de sa passion. Là, il est en train de nous faire du théâtre, lui, Alcibiade.

Catherine :
" Ce qui fait théâtre c'est ce truc en miroir. "

C'est à mettre en scène au théâtre. Ca n'a pas été fait. Ca fait longtemps que je voudrais le faire. C'est du théâtre. Indépendamment de l'histoire psychologique, il y a cette histoire en miroir. On peut se demander où sont les chausse-trapes. Une interprétation possible c'est qu'Alcibiade invoque la jalousie de Socrate avec le "Surveille ton langage, gardons cela entre nous". Tout le monde doit rire gras ; les mecs qui sont là se fendent la gueule parce que Socrate, le monsieur bien sous tout rapport, très poli, qui parle de philosophie, se fait des scènes avec son petit ami. C'est drôle quand même, il faut voir cela.

Catherine :
" Je tombe par hasard sur la description de la couronne que portait Alcibiade. "...portant une sorte de couronne touffue de lierres et de violettes, et la tête couverte d'un tas de bandelettes. "

B.Rabeau :
" Ca devait être assez chouette. "

Nicole Zaoui(?):
" Il y avait eu un film à la télé sur le Banquet. Tout était très mauvais, sauf ça, ce que tu viens de décrire. "

Je vois très bien une mise en scène de cela genre les Bains-Douches, avec les mecs en cuir. C'est cela qu'il faut faire. Il faut l'imaginer avec sa petite casquette, son pantalon en cuir, débarquant avec sa bande de motards, dans cette assistance de messieurs un peu passés, coiffés de perruques... Ca n'empêche pas de faire des choses intéressantes. Ce serait drôle.

Catherine :
" La façon dont répond Socrate est intéressante. Alcibiade fait un peu une coquetterie. "Tu crois qu'il faut, Eryximaque ? Dois-je m'attaquer au personnage et être vengé de lui devant vous?" ; "Mon garçon, dit Socrate, qu'est-ce que tu as en tête, c'est pour être plus drôle que tu veux faire mon éloge ? ". C'est le bouffon. "Je peux dire la vérité. A toi de voir si tu l'acceptes." Il lui lance une espèce de défi. Là Socrate lance : " La vérité ? Mais bien sûr que je l'accepte. Je te demande même de la dire."

Il se passe des choses entre eux qui sont très intéressantes mais qui sont assez subtiles. Pourquoi est-ce que Socrate ne dit pas tout seul sa vérité ? On lui a demandé : "Socrate, qu'est-ce que tu penses de l'amour ? " ; il répond : "Je ne sais pas trop mais on va demander à Diotime. De toute façon, Socrate ne dira jamais rien jusqu'à la fin. C'est clair et net. A chaque fois que Socrate s'apprête à parler, il se passe quelque chose qui fait que justement, il ne peut pas parler. Pourquoi ne veut-il pas dire lui-même sa vérité ?

Catherine :
" Il aurait pu entrer dans un jeu d'interrogation avec Alcibiade. "

Il n'est pas capable du tout de parler en son propre nom. Il a besoin qu'Alcibiade le fasse à sa place. La meilleure idée qu'on ait, c'est celle de Patrice Jaucourt qui est qu'Alcibiade est la fonction qui s'agite sur scène pour parler du désirant, parce que Socrate, en tant qu'opérateur du désirant ne peut rien dire de soi. Socrate en tant que fonction, est une fonction qui ne peut pas répondre à l'amour qu'on lui porte. Il n'y a pas de réciprocité avec la fonction du désirant. La conjecture qu'on faisait, cet état maniaque qu'il y a chez Alcibiade, c'est en provenance de l'impossibilité de parler de Socrate, de l'impossibilité pour le désirant de répondre à l'amour qu'on lui

porte. Ca le rend dingue parce qu'il ne peut pas obtenir d'aveu de Socrate.

B.Rabeau :
" On avait dit : Alcibiade captif du désir aperçu chez Socrate. "

Il y a plusieurs choses qui se superposent, il y a cela principalement. Il vient de se passer très vite, une série de répliques extrêmement tendues. "Dis la vérité, puisque je ne peux pas la dire." Il y a aussi un morceau dramatique très intéressant qui met en cause le problème fondamental qui est que Socrate en tant que désirant, ne peut rien dire de ce en quoi il est désirant.

B.Rabeau:
" Et c'est Alcibiade qui parle à sa place. "

Catherine :
" C'est plus subtil que de penser que c'est une vérité partagée, que de dire l'un ou l'autre. La première lecture nous laisse penser cela, leur vérité, comme si c'était leur secret d'amant partagé, l'un ou l'autre peut le dire. Tu penses que "je te demande de la dire", c'est au sens fort, parce que je ne peux pas."

Il n'a jamais pu la dire, il ne la dira jamais. S'il le pouvait, ça se saurait.

Catherine :
" Ca n'est pas dans son mode. D'habitude quand il est question de vérité, Socrate interroge. "

En ce qui concerne sa vérité, il ne peut rien en dire.

Catherine :(...?...)

Ca c'est un aspect de la chose et puis il y a l'autre aspect contradictoire. Il le sait mais il ne peut rien en dire. On est bien avancé.

Catherine :
" Ce n'est pas quelque chose que J.Lacan a remarqué. "

On voit comment les choses se répartissent en termes d'opérateurs comme on dit en mécanique quantique. Il faut bien voir que ces personnages sont en quelque sorte des fonctions psychiques. Socrate, Alcibiade, sont des fonctions psychiques. Socrate, en tant que désirant, ne peut rien dire de son désir. Il faut donc quelqu'un dans l'état de la passion d'aimer, avec la question de savoir en quoi consiste cette passion d'aimer pour que quelque chose dit, concernant le désir. A quel prix, c'est justement le problème. Il va y avoir besoin du tiers en présence. Il va y avoir besoin, probablement de ce renvoi à Agathon. On est pas encore tout à fait sûr, ni là. Ensuite va venir l'éloge...

Catherine :
" Pour faire l'éloge de Socrate, j'aurai recours à des images. "

On sait qu'il a besoin de mise en scène. La nécessité de la mise en scène, de la représentation, tient au fait que le désirant ne peut rien dire de soi.

Catherine :
" L'image aura pour but la vérité, non la drôlerie. Il commence avec l'histoire des silènes. Quand il est question des silènes, il est question de Socrate sérieux, Socrate dont il a aperçu le désir, l'enjeu est important. "

Manifestement, on ne peut pas penser que la vérité soit quelque chose qui soit contraire de la drôlerie. Le point, la deuxième séquence, à savoir l'entrée d'Alcibiade où ce qui nous préoccupe est de savoir comment va s'introduire le "pour aimer, il faut être trois", maintenant. On vient de voir qu'après toute cette séquence extrêmement complexe, on est en somme où on a vu l'existence d'un tiers en présence particulier du "pour aimer, il faut être trois. A savoir Agathon, une place vide pour Alcibiade et Socrate écarté. On a vu que, moyennant un jeu extrêmement complexe dont je ne comprends pas bien la structure, on entre dans un troisième temps où Alcibiade dit la vérité de Socrate par images, parce que Socrate ne peut la dire. Qu'il ne peut la dire, c'est une interprétation mais ce qui est sûr c'est qu'il ne la dit pas. Je crois que, mais je ne comprends pas encore pourquoi, ce "Vas-y, dis la.", c'est ce qui nous ouvre à un nouveau moment. N'oublions pas que c'est grâce à ce moment que plus tard va réintroduire à nouveau Agathon, en disant : "ce n'est pas pour moi, c'est pour plaire à Agathon que tu as dit tout cela." C'est à la fin de tout cet éloge que va intervenir cette formule où Alcibiade va se montrer comme fascinant avec cette histoire de silène. Donc cette séquence va nous donner certainement une nouvelle structure qui doit nous amener à quelque changement concernant l'existence du "pour aimer, il faut être trois. On a déjà vu Socrate essayer le coup du "Agathon protège-moi parce que j'ai très peur", et apparemment ça n'a pas suffi. Pourquoi l'appel fait à Agathon ne suffit pas pour introduire le tiers en présence ? Il doit manquer quelque chose dans ce deuxième temps qui doit être donné par le troisième mais je ne sais pas quoi. Ce qu'on est en train de nous décrire, même s'il y a certainement des impasses dans tout cela mais je ne sais pas lesquelles et après tout des impasses, il y en a toujours, on en verra d'autres dans "Les Liaisons Dangereuses", ce qu'on est en train de voir dans ces moments que je ne décris comme des moments logiques, c'est le traitement du désir dans l'amour. On essaie de comprendre comment le traitement des rapports entre l'amour et le désir, se met en place à partir de positions dont nous voyons que souvent elle ne suffisent pas et que par conséquent, il faut trouver autre chose pour sortir de l'impasse. Comme la formule c'est "pour aimer, il faut être au moins trois", la question est de savoir comment s'élaborent les impasses de l'amour pour qu'entre autres choses, il y faille un tiers. Dans "Les Liaisons Dangereuses", ils sont au moins quatre, même un peu plus, puisqu'il y a aussi Cécile Volanges que tout le

monde veut considérer comme une pauvre petite innocente. En fait, je pense qu'elle a son importance.

Catherine :
" On se pose toujours la question d'Agathon là-dedans. "

Le problème c'est qu'il s'agit de ne pas se laisser couillonner par l'interprétation reçue sur ce sujet. Comme on ne sait pas comment le "être trois" s'introduit dans l'amour et comme Agathon nous sert à cela, il s'agirait de ne pas le louper.

Catherine :
" Agathon, à part être beau parleur, il n'a pas l'air subtil."

Mais ça c'est une fonction, Cécile Volanges est censée être une petite innocente. Mais est-ce que c'est si simple ?

****

Dernière séance d'un "module" qui a duré quelques années. Parmi les participants étaient :
N.Zaoui
P.Jaucourt
Ch.Radiguet
B.Rabeau
C.Victor
MC.Aguirre
R.Aït Siselmi
G.Taillandier
M.Petitjean
et quelques autres.

Fin
d'un premier cycle d'étude du
Séminaire de J. Lacan sur le
Transfert.

THEORIE DES MAREES

Deux séances enregistrées avec Agnès Constantin et sur son invitation sur le thème de la rencontre, vers 1984. L'enregistrement en a été ensuite transcrit sur sa proposition par Frédérique Margerin, en 1996. Comme ce saut hors du néant n'aurait pas eu lieu sans l'une et l'autre femmes, elles peuvent donc être à bon droit tenues pour co-auteurs de cet événement.

Gérôme Taillandier - Agnès Constantin - Frédérique Margerin

Premier entretien

G.T. :
C'était aux environs de 1975 à peu près quand j'étais revenu d'une plongée très intéressante que j'avais faite en 1974. Je t'ai donné le petit recueil de poèmes ? Dedans il y a un poème qui résume.

A.C. :
" Tu peux resituer un petit peu ce que tu dis ? Tu as passé le Bac à quel âge, en quelle année ?

G.T. :
" En 1966, j'avais dix-huit ans. Le premier cycle de philo je l'ai fini en 1968. Tout cela est écrit. J'ai écrit des éléments de biographie très précis, au mois près parfois. J'ai passé ma fin de premier cycle en 1968, il y aurait plein de choses à dire, c'était drôle. Ensuite, je suis allé à Vincennes pour toutes sortes de raisons dont on pourrait reparler. Je me suis peu à peu enfoncé dans Dieu sait quoi parce que Vincennes était un endroit où on s'enfonçait et parce que moi-même j'avais la propension à cela. 1974, c'est la grande année où vraiment j'étais au plus bas.

A.C. :
" Et là tu étais à Vincennes, tu faisais des études de philo?"

Je ne faisais plus grand chose, j'étais là. Je faisais de la psychanalyse à peu de chose près vingt-quatre heures sur vingt-quatre depuis déjà quatre ans. En 1974 c'est là que j'ai vraiment eu mes dépressions les plus graves mais enfin pas des dépressions pathologiques, si j'ose dire. Je date cela de 1974 parce que 74 c'est 47 à l'envers c'est à dire l'inversion de ma date de naissance. Je me souviens d'avoir passé si ce n'est pas le nouvel an c'est noël 73, avec une fille qui s'appelait Marjolaine que j'ai donc rencontrée - je la connaissais depuis quelques années mais c'est ce qui se passe souvent c'est qu'on se rapproche peu à peu.

A.C. :
" Elle était en fac ? "

G.T. :
Elle était à Vincennes, c'est là qu'on s'est croisé, je pense. Il y a tellement de croisements qui se sont faits dans les années précédentes. Il y a eu Marjolaine. et puis corrélativement, à peu près, ma dépression assez profonde. C'est donc vers le début de 1974 que se sont noués - je ne sais d'ailleurs pas exactement comment, ça vaudrait la peine d'essayer de retrouver cela - des liens avec elle et avec une autre fille qui s'appelait Elisabeth. qui est une fille tout à fait étonnante. Une fille un peu du genre de Lou-Andréa Salomé, ce que j'appelle une hystérique de très fort calibre, mais une hystérique bien. Pas seulement hystérique mais très intelligente et très belle et en même temps une fille qui rencontre beaucoup d'hommes, toutes sortes de types - j'ai fait partie de la série très accessoirement ; elle est importante pour moi, la réciproque n'est pas vraie bien entendu. J'ai une idée sur la question, quand même...

A.C. :
" Rien ne t'autorise à dire cela. "

G.T. :
J'ai fait partie de la série et ces deux femmes avaient la spécialité de prendre les hommes en série c'est à dire que quand l'une d'entre elles le prenait, l'autre le prenait après et elles en ont fait comme cela un certain nombre dont des amis. C'est pourquoi je parle de série puisque l'ami que j'avais à l'époque Patrick B. qui est un type très étonnant - je le vois très rarement parce que je l'aime beaucoup et qu'il est insupportable et on n'a rien à se dire mais je l'aime beaucoup - avait passé peu avant moi dans la série. Ce sont des événements importants pour l'histoire que je ne raconterai pas aujourd'hui. Je me suis trouvé embarqué dans la série au début de 1974 entre Marjolaine et Elisabeth, me disant - il faut voir que je suis quelqu'un d'extrêment inhibé, à l'époque c'était bien pire et par conséquent avoir des idées de fantasmes étaient une manifestation exceptionnelle de ma personne - "Tiens ces nanas, on pourrait faire des petites choses amusantes ensemble."

A.C. :
" Tu peux me redire le prénom de la première ? "

G.T. :
Marjolaine. Donc je me disais qu'on pourrait faire des petites choses amusantes ensemble. J'avais vraiment cette idée au début puis c'est quand même des femmes d'un calibre assez supérieur, donc la conséquence a été qu'on s'est mis à faire des groupes de travail, des tas de machins, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvé vers je dirais approximativement mai-juin 1974, c'est à dire l'ouvrage qui est capital sur la question à part les "Ecrits" de J.Lacan qui est "La Trinité" de Saint Augustin. C'est un ouvrage à lire une fois dans sa vie, ça vaut la peine. Il faut lire cela dans de bonnes conditions. Alors quand on a deux femmes près de soi c'est très, très bien. On s'est trouvé à lire cela et puis on s'est dit que lire le séminaire sur l'identification de J.Lacan et "La Trinité", ce serait très bien pour les vacances.

Donc on est partis en vacances ensemble dans un endroit très extraordinaire qu'on appelle le Couvent à Bonnieux dans le Lubéron. On l'appelle le couvent mais ce n'est pas un couvent, c'était une demeure de curés dont on parle dans le livre de Gilbert Lély sur Sade. C'est là que j'ai retrouvé de la documentation sur ce fameux couvent.

A.C. :
" Tu disais que c'était une maison de vingt ou trente pièces."

G.T. :
Il faut imaginer une très grande maison de maître mais pas un château, pas le truc d'apparat mais très, très beau. Donc à part la gardienne et ses enfants, on s'est retrouvé là tout seul à trois pendant deux, trois jours. J'étais assez bien. Il se trouve que les jules respectifs de ces dames, pour des raisons d'apparence accidentelle n'étaient pas là pendant ces deux, trois jours. Il s'est passé deux, trois jours avec elles où je ne sais plus ce qui s'est passé. C'est peut-être une semaine, il y a des incertitudes de dates. Bien sûr, diverses personnes sont arrivées dont les messieurs. Il s'est passé plein de choses importantes pour moi, mais ce n'est pas cela que je veux raconter. J'étais vraiment ravi dans tous les sens du terme mais ça on y reviendra plus tard peut-être. Ensuite sont arrivées les diverses personnes qui devaient passer les vacances là. C'était évidemment beaucoup moins bien pour moi, il y a avait vraiment trop de monde et pas les personnes que je souhaitais.

A.C. :
" Tu es resté ? "

G.T. :
Il faut bien voir que tout cela est un problème très complexe dont je ne parle que par allusion parce que ce n'est pas ce dont je voudrais parler aujourd'hui ; mais c'est l'événement clé sur le fond duquel se profile ce dont je voudrais parler. Donc je ne peux pas ne pas en parler quitte à y revenir. C'est l'événement clé pour moi, cela. L'autre n'est pas un événement clé, mais en même temps il est plus racontable mais moins immédiatement. Il y a donc eu une première période de vacances d'environ un mois qui s'est très bien passée, pas aussi bien qu'il aurait fallu mais lié à des inhibitions de moi, "je n'ai pas fait ce qu'il fallait faire" comme dirait un de mes patients. Ca se résume pour moi à une chanson, il y a deux disques du Deller Consort, de chansons élisabéthennes, d'Alfred Deller et il y a une chanson de John Dowland qui s'appelle, je ne sais plus le titre. Enfin, j'ai compris des années après.

A.C. :
" Tu peux me dire en quelques mots ce que ça raconte ? "

En fait je n'avais pas repéré du tout ce que disait cette chanson à l'époque. Elle dit tout simplement " Et elle ne dit jamais non", "She never says no" ou quelque chose du genre. Elisabeth, la belle

des deux, chantait très souvent cette chanson. Je dis chanter parce qu'elle prenait des leçons de chant à l'époque. Cette chanson me fait toujours beaucoup d'effet. Ca se trouve dans le premier disque de Deller, sur les chansons élisabéthennes, madrigaux et autres. Donc je n'ai pas fait ce qu'il fallait faire au regard de cette chanson. De toute façon le problème pour Elisabeth n'était pas là du tout.

Puis nous sommes revenus à Paris pour des raisons que j'ignore ; et nous sommes retournés là-bas. Là ça s'est très mal passé c'est à dire qu'Elisabeth m'a très vite fait comprendre, très brutalement, parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, que ça n'était pas son affaire. Nous nous sommes donc séparés. Elle est partie finir ses vacances ailleurs. Je suis resté ; avec Marjolaine et son ami nous sommes partis dans une maison toute proche du couvent de Bonnieux.

A.C. :
" Excuse-moi, vous êtes revenus à Paris et repartis là-bas, pourquoi ? "

G.T. :
Dieu seul le sait. Il y avait des raisons. Peut-être des recherches d'emploi d'Elisabeth. Quant à moi, je n'avais je crois aucune raison.

A.C. :
" Vous êtes revenus. Qui c'est "nous" ? "

G.T. :
Il s'est passé quelque chose d'assez curieux, finalement je ne comprends pas bien. Elisabeth est revenue à Paris. Je suis revenu à Paris aussi. Marjolaine a dû resté dans le midi. Il y avait des raisons contingentes qui faisaient qu'il fallait aussi changer d'endroit parce que le couvent allait être occupé par des chanteurs qui allaient venir y travailler pendant une quinzaine ou un mois. Il fallait qu'on change de lieu, c'est ce qui je pense a expliqué mon départ et mon retour à Paris provisoire. Nous sommes allés nous installer ensuite dans une maison qui se trouvait dans la plaine en-bas de Bonnieux un peu plus loin, en raison de cette nécessité. Non sans un retour à Paris entre temps. Il y a eu cette brouille, cette rupture de la situation antécédente. Ca m'a beaucoup marqué comme peut marquer une histoire d'amour. Ca m'a beaucoup marqué... Nous reparlerons de l'histoire. Je l'ai élaborée comme le grand moment de rupture amoureuse de ma vie même s'il ne s'est pas passé grand chose pour les autres. Pour Elisabeth d'abord, le problème clé c'était simplement de se débarrasser un peu de son hystérie et d'avoir un enfant, pas de moi bien sûr mais de son ami Patrick M. Elle l'a eu et quand elle l'a eu, il s'est passé ce qui devait se passer, au bout de deux ans il se sont séparés. C'était téléphoné. Elle a une très charmante petite fille, encore plus belle qu'elle, ce que sera son avenir on verra. Patrick M. est allé souffler ailleurs. Il avait déjà des enfants, très précoces d'un premier mariage et il vient de refaire un enfant. C'est un type que j'aime beaucoup. Très curieuse histoire. Elle a son enfant, elle a fait son analyse avec

J.Lacan, elle a tout ce qu'elle voulait. Mon interprétation sur ma place dans l'affaire a été de lui servir de levier de rupture avec Marjolaine c'est à dire avec le point de focalisation de son hystérie puisque ces deux femmes étaient toujours ensemble depuis au moins dix ans et je crois que j'ai servi à les faire rompre. De fait, je continue à voir Marjolaine - enfin nous ne nous sommes pas vus pendant presque dix ans et je la revois depuis un an ou deux - alors que je ne veux pas revoir Elisabeth, c'est autre chose. L'histoire s'est un peu interrompue là et puis j'ai revu Elisabeth deux, trois mois après, je n'ai pas pu faire autrement que de la revoir et elle n'a pas pu m'éviter et la rupture a été effectivement faite c'est à dire que ce n'est pas possible de se revoir, ce n'est pas possible. L'histoire se termine au mois d'Août 1974, la suite n'est qu'un reste des événements. Cette histoire est importante pour moi parce qu'elle marque l'issue de ma dépression et c'est là en septembre 1974 que j'ai commencé à écrire seul. Auparavant j'avais déjà écrit avec Nasio deux articles, mais c'était des articles écrits ensemble. Une chose très importante, nous travaillions déjà ensemble depuis 1970 pratiquement toutes les semaines mais Nasio me disait il y a quelques temps qu'il avait l'impression qu'à ce moment-là, que je perdais mon temps. Mais hélas comment ne pas perdre son temps ? J'avais de bonnes raisons sûrement de le perdre. 74 c'est donc la grande année en ce sens que la dépression et cette histoire ont fait que j'ai - envisagé du point de vue des lois sociales - cessé de perdre mon temps. J'ai donc commencé à écrire seul des textes qui valent ce qu'ils valent, ils ne valent peut-être rien du tout, mais enfin je les ai écris. J'ai commencé par écrire un texte d'une centaine de pages sur ce qui s'appelait les formules quantiques de J.Lacan parce que ça m'était indispensable pour essayer de comprendre quelque chose à ce qui m'arrivait et puis parce qu'il fallait que j'écrive. Là je suis sorti de la dépression et aussitôt que j'ai pu, ça a été très difficile pour moi - et là Elisabeth m'a aidé. Elle m'a aidé d'une manière très étrange. Il faut savoir qu'à l'époque, on ne pouvait en principe pas s'inscrire dans une faculté dont on ne dépendait pas géographiquement. J'avais une angoisse extraordinaire, je ne pouvais pas faire d'études hors du contexte où je l'avais décidé, c'était absolument exclu. Il fallait que je fasse mes études à Censier et nulle part ailleurs. Il a donc fallu que je trouve une adresse du ressort géographique de Censier. Mon adresse chez ma mère n'en dépendait pas, alors la seule solution que j'avais trouvée et j'aurais peut-être pu en trouver d'autres mais je n'ai pas pu ; la seule solution c'est que j'ai pris l'adresse d'Elisabeth. J'ai donc envoyé mon courrier universitaire chez elle le temps que ça se passe, donc elle m'a bien servi et elle a été témoin de mes débuts à l'université et c'est là que mes cheveux sont tombés. Tu vois que ça n'est pas rien. J'ai donc commencé à Censier mes études de psycho. Très difficilement au début parce qu'à chaque instant je pouvais me demander si je n'allais pas abandonner. Rapidement, en trois mois, c'était bien parti. Il restait l'angoisse de la fausseté sur l'adresse, des choses de ce genre mais j'étais quant au reste tranquille, je savais que je le ferais. Je me suis lancé dans cette histoire. C'est surtout en licence qu'il s'est passé une série de choses miraculeuses. Dès

qu'on se met à vouloir faire quelque chose, il se passe des miracles. J'ai rencontré toute une série de personnes. Nasio était toujours dans le circuit, un peu moins parce qu'effectivement il fallait que je prenne mon indépendance. Une série de personnes surtout des femmes dont J.Manenti, dont C.Dacier très importantes, dont L.Iskowicz-Zolti moins importante mais à d'autres titres elle m'a bien aidé. Elles m'ont aidé à faire ce que je n'aurais pas pu faire seul, elles m'ont trouvé des stages, elles m'ont pris en stage avec elles, elles m'ont beaucoup servi en me permettant de faire des trucs que je n'aurais pas fait sinon. En deux ans, j'étais disons tiré d'affaire. J'essaie de repérer les éléments clé de la situation. J'essaie de voir le balayage de l'affaire autour de 1975 à peu près. Pendant deux trois ans ensuite, jusqu'à 1979/1980, j'ai écrit énormément, j'écrivais mille pages par an au point d'avoir un cal au doigt à force d'écrire. Vraiment j'écrivais une quantité industrielle de papiers. J'ai maigri. Je suis allé voir le médecin d'Elisabeth qui était un médecin très bien et qui était je crois très amoureux d'elle, il y avait de quoi. J'ai soigné mes problèmes intestinaux tant bien que mal. Bref 1975 était une année coup de fouet. Deux trois ans où je me suis mis à l'écriture à fond. Une écriture certainement très lourde et maladroite, quand on peut relire ce que j'ai écrit, mais j'ai appris à écrire. Ensuite, j'ai beaucoup moins écrit, hélas, mais pour écrire, il faut être absolument seul, absolument envoyer promener tout. Donc, je ne peux plus écrire mais probablement sans doute ne pouvais-je pas continuer, c'est à dire que l'interdiction était interne. J'ai remarqué que mon écriture s'inhibait, je ne pouvais pas continuer à écrire. J'étais d'ailleurs sorti de mon trou ou descendu de ma montagne comme dit Niestzche. J'ai écrit très peu, des choses utilitaires pour la faculté, des choses qui étaient du rendement social jusqu'à ce que je considère comme pour l'instant ma grande année d'écriture c'est à dire 81. Il y a des bonnes et des mauvaises années comme pour les vins, ma grande année d'écriture c'est 81. C'est là que j'ai écrit mes meilleurs textes. Je n'ai toujours pas parlé de ce dont je veux parler. Ce dont je veux parler se situe donc - et c'est là que ça prend son intérêt - à la période charnière, l'autre versant de la charnière 1975/76 où sur cette nouvelles base, j'allais dans des groupes de travail organisés par Nasio et je me suis retrouvé d'ailleurs dans un groupe où il n'y avait que des femmes et moi, parfait. Il y avait donc là dans ce groupe en particulier Clara Dacier, c'est là que je l'ai connue de plus près, il y avait Liliane et il y avait - mais est-ce que je me suis arrangé pour y être, ou est-ce que c'est le hasard, et je ne me souviens plus du tout du début - Marie-Claude, femme de quelqu'un qui s'appelait Dominique. Il n'y a pas grand chose à dire de lui, je pense que c'est sûrement un type bien, je pense aussi que c'est un pauvre type mais on fait ce qu'on peut. Il s'est trouvé il y a quelques temps avec un cancer, une maladie de Hodgkin, des trente pour cent dits incurables, je ne sais pas s'il est encore vivant ou mort. Je ne pense pas qu'il ait été un garçon bien heureux, mais enfin c'est son affaire.

C'est là que j'ai rencontré Marie-Claude. C'est une femme très curieuse, elle est petite et on pourrait ne pas la voir. Quand on la regarde mal, elle n'est pas très jolie. Elle a un

visage presque à la limite de la boufissure et quelque chose un peu fermé. C'est uniquement quand on regarde bien qu'on s'aperçoit qu'elle est très jolie, il faut vraiment bien la regarder. Surtout à l'époque, il y avait quelque chose qu'on ne voyait pas encore, Nasio avait dû le voir, d'autres aussi ; c'est une fille que je connais très peu, mais c'est une fille qui s'intéresse beaucoup à la littérature. Comme je ne m'y intéresse pas, je crois que ça vaut mieux pour ma peau. Elle connaît énormément d'écrivains mais je ne supportais pas parce que ce serait répéter le truc d'Elisabeth, et je ne peux plus, une fois suffit. J'avais remarqué très vite son extraordinaire intelligence, très astucieuse et son habileté à écrire. J'ai donc commencé à lui faire du charme. Je ne voulais pas lui faire du charme, ce n'est pas le problème. Je voulais m'approcher d'elle parce qu'elle écrivait et je ne sais pas trop ce que je voulais mais je voulais m'approcher d'elle. Dieu sait que pour que je cherche à m'approcher d'une femme surtout à l'époque, il fallait vraiment que j'en veuille parce que ce n'est pas quelque chose que je faisais bien facilement. J'ai fait des pieds et des mains pour m'approcher d'elle très discrètement. Je ne sais pas si c'était discret mais j'ai eu l'impression, simplement sur la base de ses textes et des miens, je crois que les miens ne valaient pas grand chose. Je lui ai proposé d'en lire et d'ailleurs c'est là-dessus que porte sa première lettre, j'ai dû lui filer un texte quelconque. Elle a dû faire semblant de croire que ça l'intéressait. Je ne sais pas très bien non plus ce qu'elle cherchait de son côté, elle. Toujours est-il qu'elle m'a répondu et je ne sais plus trop comment mais autour de textes. Nous nous sommes vus pour en parler. La première fois c'était chez elle, au mois d'Août, il devait faire très chaud, il y avait un ventilateur qui tournait. Nous avons parlé, puis nous nous sommes séparés. Elle sortait de passer trois jours chez les religieuses, chose qu'elle faisait de temps en temps. Elle allait de temps en temps dans des couvents pour se déconnecter, où elle y allait ? Je ne sais plus. On a parlé de littérature. Et on a joué à ce petit jeu-là pendant un certain temps, je ne peux pas dire combien, il faudrait que je revoie par la correspondance les dates. J'ai totalement oublié les dates. Avec l'idée d'une très grande inhibition de mon côté, à partir de quand l'affaire a-t-elle commencé à prendre ouvertement une tournure amoureuse, amoureuse je dis bien et rien de plus ? Je ne sais pas, je suis totalement incapable de dater. Je suis incapable de dater - et là peut-être la correspondance me le redirait - à quel moment j'ai pu lui dire quelque chose ou elle me dire quelque chose. Il faudrait que je revoie ça. Je pense que ce qu'elle cherchait c'était d'abord à trouver son indépendance par rapport à son mari, elle était en analyse avec J.Lacan. donc je faisais un peu partie des gens qui ont l'indépendance, sans plus. Mais ce qui est important du point de vu amoureux... Oui, je pense que c'est autour de Mallarmé que ça a dû se passer. Je ne sais pas comment j'ai découvert qu'elle aimait Mallarmé ou est-ce que je lui ai dit? Alors comment est-ce que ça a commencé ? Il faut que je retrouve cela dans les lettres. Ce n'est pourtant pas un poème de Mallarmé mais sans que je me souvienne exactement des circonstances, c'est autour du problème des équinoxes que ça a dû commencer. Nous avons dû sortir un soir peut-être au "Rosebud" et

soit elle ne savait pas ce qu'étaient les équinoxes et leur fonctionnement, le fonctionnement des grandes marées... Oui, elle était allée en vacances en Normandie, elle m'avait écrit de là-bas et parlé des marées, peut-être bien de la grande marée d'équinoxe et j'avais dû lui expliquer le fonctionnement des grandes marées d'équinoxe, en particulier la conjugaison de l'attraction solaire et de la lune qui cause ces grandes marées et j'avais dû lui écrire une lettre autour de cela. Je crois, mais je ne suis plus très sûr. Je ne suis plus très sûr si c'est avant ou si c'est après. Et ou elle m'a écrit, ou elle m'a téléphoné pour me proposer de venir lui expliquer cela au bord de la mer. Toujours est-il qu'elle a dû m'écrire une lettre et nous sommes donc allés, j'ai dû lui téléphoner, ça devait être un samedi à dix heures du matin ou quelque chose de ce genre. J'ai dû lui écrire ou lui téléphoner pour lui parler... J'ai dû le faire, j'ai dû passer aux actes. J'ai dû lui dire "Ecoute, qu'à cela ne tienne, allons voir cela au bord de la mer", elle a dit "oui, le prochain train est à quelle heure ?", ou alors j'ai dû l'appeler un soir et on est parti le lendemain matin. En tout cas, il arrive donc que je voyage, contrairement à ce qu'on pense. Nous sommes donc partis par le premier train... Non, nous sommes partis le soir, j'avais dû appeler le matin et nous sommes partis assez tard le soir sans rien préparer du tout. Nous sommes arrivés à Dieppe, ça devait être le dernier train qui arrive vers quatre heures, un truc comme ça. Je ne sais plus très bien. Qu'est-ce qu'on a fait ? On a mis nos affaires à la consigne, je ne sais plus. On a cherché un hôtel parce qu'on est parti sans réserver une chambre d'hôtel, par le dernier train, donc il n'y en avait plus pour revenir. A Dieppe, le problème c'est que contrairement à ce qu'on pense, il y a toujours beucoup de monde, il y a toujours plein d'anglais qui débarquent. Donc, des hôtels il n'y en a jamais, donc quand on y va il faut toujours retenir. Il n'y avait plus de chambre dans Dieppe... Non, on a dû partir directement chercher un hôtel, je ne sais plus, il se passe un truc assez curieux, je ne sais plus comment ça s'est passé. Toujours est-il que la seule chose qu'on ait trouvée c'est un hôtel à cinq, six kilomètres de Dieppe, je ne sais plus très bien où, ça s'appelait... Je me souviens qu'il y a le mot bouteille dedans. Il devait y avoir une fabrique de bouteilles autrefois. Et donc un petit hôtel, il n'y avait plus qu'une seule chambre avec un lit pour deux personnes. Il n'était pas prévu au programme que nous devions coucher ensemble, il était simplement prévu d'aller expliquer l'équinoxe au bord de la mer, nuance. Se retrouver seuls dans une chambre alors que rien de tel n'était prévu, c'est un problème. Donc, on s'est retrouvé dans cette chambre et je ne sais plus soit on est allé à l'hôtel déposer les affaires et on est reparti aussitôt, un truc de ce genre et le soir nous nous sommes retrouvés, elle avec un pantalon et un pullover bruns et moi, avec un costume en velour noir, au bord de la mer, nous sommes allés tout de suite à Dieppe, il faisait nuit. Nous avons été vers le bord de la mer et là elle s'est mise à courir vers la mer devant moi. Elle s'est assise au bord de la mer. Moi, ça devait être la deuxième fois que je voyais la mer. La première fois, je l'avais vue à Montpellier quelques années auparavant. Il faisait nuit donc on ne la voyait pas, seulement on l'entendait. Il faut d'ailleurs faire attention pour

ne pas foutre les pieds dans la flotte, et c'est uniquement avec l'accoutumance que j'ai vu le bord des vagues. J'ai dû la prendre dans mes bras, enfin être derrière elle. Nous sommes restés un moment, je ne sais pas de quoi on a parlé... Et est-ce que c'est là ou est-ce que c'est au retour à l'hôtel qu'elle m'a dit que dans la chambre de ses parents, je ne suis pas très sûr, il devait y avoir un boudha qui souriait et une glace. Je ne me souviens plus très bien mais simplement l'intérêt de la chose c'est que je l'ai mis dans un de mes poèmes, mais je ne sais plus quelle est l'importance de cela. Je l'ai prise dans mes bras. Je ne pense pas que nous ayons fait grand chose d'autre. Puis nous sommes restés, il y avait les embruns. Soit qu'il faisait froid, soit je ne sais pas, nous sommes repartis vers la ville et là elle s'est mise à chanter "Le Temps des Cerises" pendant qu'on rentrait. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Je faisais allusion au costume que je portais parce que quand nous allions vers Dieppe, elle me dit "Nous pourrions aller au casino si nous avions de l'argent. Toi à la rigueur tu serais accepté avec ton costume mais moi, je ne serais pas acceptée comme je suis.", en plaisantant tout cela, bien entendu. Nous sommes de là repartis vers la ville, peut-être au grand café qui se trouve vers la grande place de Dieppe. Nous avons dû prendre une sangria, un truc de ce genre. Je ne sais pas de quoi nous avons parlé. Puis nous avons dû retourner assez tard à l'hôtel. Je ne sais même pas comment nous y sommes allés. Est-ce que c'était à pied ? Ca me surprend parce qu'évidemment cinq kilomètres, je ne crois pas. Nous avons dû prendre un taxi à nouveau. Il fallait se coucher parce que quand même il était tard. Alors comme il n'était pas du tout prévu au programme que nous devions coucher dans le même lit, nous avons donc fait ce qu'il fallait pour ne pas coucher dans le même. J'ai pris le matelas, elle a pris le sommier ou le contraire. Elle a gardé sa petite culotte comme il fallait. Je me suis retourné quand elle s'est déshabillée parce que tout de même... Elle a bien laissé échapper un bout de sein, il fallait bien ça. Nous nous sommes couchés, moi sur le matelas et elle sur le sommier ou le contraire. Peut-être elle est venue un moment près de moi, mais je ne suis pas très sûr et elle m'a dit quelque chose du genre "en tout bien, tout honneur" comme disent toutes les femmes en ces circonstances où il faut respecter le bien et l'honneur. Moi, je respecte à tort ou à raison. Nous nous sommes donc couchés l'un près de l'autre, l'un à côté de l'autre. Je ne sais pas du tout comment c'est venu, mais nous avions emmené Mallarmé puisqu'il était du voyage à cause de l'équinoxe mais je ne sais plus comment ça se lie au texte de Mallarmé. Il faudrait que je retrouve. Ou est-ce qu'elle l'avait par hasard sous la main pour lire un peu... Toujours est-il qu'il était du voyage et j'ai dû lui proposer de lui lire Mallarmé. J'ai dû lui proposer, et je lui ai donc lu quelques poèmes de Mallarmé. Je ne le fais en principe jamais, enfin je le fais rarement. Et j'ai dû lui dire que j'allais lui lire le "Coup de dés", et je lui ai lu le "Coup de dés" de Mallarmé et je lui ai bien lu, ça je lui ai très bien lu. C'est la seule fois où je l'ai bien lu, mais je l'ai vraiment très bien lu, et je suis sûr que personne ne fait aussi bien que moi. Je le lis vraiment très bien le "coup de dés" de Mallarmé. J'ai dû le lire trois fois mais ce n'est pas facile, c'est très difficile. Il y a même un acteur qui s'est inspiré de

cette idée et qui allait chez les gens, il se faisait payer, et il récitait le "Coup de dés" en soirée. Je ne sais pas ce qu'il est devenu cet acteur, si ça lui a réussi ou pas. Je ne sais ce qu'il fait ni comment il le fait mais moi je le fais bien. Je lui ai donc lu le "Coup de dés" de Mallarmé et d'autres choses, mais j'ai dû finir là-dessus, je suppose. Je ne sais pas si nous avons parlé, et nous avons dormi. Nous avons essayé de dormir, enfin moi j'ai très mal dormi. J'ai très mal dormi, non pas pour les raisons qu'on peut croire, mais d'abord mon intestin à l'époque me faisait très mal et puis dormir avec quelqu'un ce n'est pas du tout évident pour moi. Je sais que j'ai très mal dormi. Elle, je crois aussi, peut-être pour d'autres raisons. On s'est levé tard, à moitié de bonne humeur parce que ce n'est pas très évident de se réveiller comme ça. Je ne sais pas très bien comment on a fait. Puis nous sommes descendus déjeûner d'un tourteau mayonnaise assez mauvais au restaurant de l'hôtel, avec un patron pas particulièrement sympathique. Le déjeûner n'a pas été bien facile, il fallait trouver des choses à se dire, pas très facile. Et puis ensuite il y a eu la journée où nous sommes repartis je pense vers Dieppe. Nous avons passé une journée à Dieppe, mais la suite je te la raconterai une prochaine fois.

Second entretien

G.T. :

Je ne sais s'il reste encore grand chose à dire, on va bien voir. Ce n'est pas évident qu'il reste beaucoup, on va voir. Nous en étions au matin et au déjeûner sous réserve qu'il n'y ait pas eu d'erreur. Je suis un peu surpris de penser finalement que nous avons dû déjeuner tout de suite après nous être levés, vu qu'il ne s'était pas passé de choses si extraordinaires qu'on doive dormir si longtemps et si tard. Enfin apparemment c'est quand même comme cela ou alors est-ce qu'on aurait pris un petit-déjeûner. Ca ne colle pas non plus, il y a un élément qui historiquement ne convient pas tellement, je me souviens fort bien du tourteau mayonnaise. Peut-être est-ce le soir en arrivant ou alors le lendemain matin. Non ça n'a pas pu être, il y a une erreur sur un événement précis.

Je crois me souvenir de la manière... Il y a quelques éléments qui sont difficiles à recoordonner. Nous avons dû prendre nos affaires et partir à Dieppe et les mettre à la consigne à nouveau. Je me souviens que nous nous sommes faits véhiculer par un anglais qui avait sa voiture là et à qui Marie-Claude avait demandé s'il allait à Dieppe et s'il pouvait nous emmener. Il avait répondu "possiblement". Elle m'avait dit "ah! c'est joli possiblement". Nous sommes partis ensuite vers Dieppe et là - effectivement il y a des erreurs chronologiques puisque nous sommes restés une journée seulement - ou nous sommes allés nous promener vers la plage à nouveau, ou nous sommes allés déjeûner. Donc il y a une erreur et elle m'a dit "tiens je vais te montrer quelque chose d'amusant ou d'intéressant", il y a à Dieppe un petit restaurant très curieux qui est un restaurant comme on dit populaire - ce qui est vrai d'ailleurs en l'occurence - c'est à

dire où vont manger des gens du peuple et où on mange essentiellement comme il se doit ou du poulet ou alors des moules et des frites. C'est un restaurant très bon et pas cher du tout, du moins à l'époque il n'était absolument pas cher. On y mangeait très bien dans une ambiance qui bien que populaire n'était pas désagréable. Ca n'a pu se passer qu'à midi parce que ce restaurant n'ouvre pas très longtemps de sorte que quand on va à Dieppe on a de fortes chances de le manquer si on part le matin. Ca a donc dû se passer à midi puisque nous sommes partis le soir. Et nous sommes allés vers la plage... Nous nous y sommes allongés. C'est une plage de galets mais ce n'est pas spécialement désagréable. Il n'y avait pratiquement personne, c'était très bien. Il faisait un temps un peu gris et soleil comme il fait là-bas. Je me souviens d'avoir à un moment fait quelque chose qui n'était pas destiné à faire imitation de quoi que ce soit, mais je me souviens d'avoir pris un galet et d'avoir écrit dessus, quelque chose que j'ai oublié et comme l'encre s'est effacée peu à peu, je suis incapable de me souvenir. Je lui ai offert. Et l'événement amusant qui justifie quand même qu'on reparle de cela c'est que pendant que nous allions vers la plage, je crois me souvenir, nous avons parlé de l'éducation des jeunes-filles telle qu'elle devrait se faire.

A.C. :
" Telle qu'elle devrait se faire ? "

Je ne sais plus comment c'est venu mais c'était une référence qui s'imposait. Nous avons parlé des marées puisque nous étions là pour cela, parler des marées d'équinoxe. Je lui ai donc reparlé du mécanismes des marées et j'ai dû lui dire qu'il y avait un prédécesseur à cette explication des marées aux jeunes-filles qui est André Pieyre de Mandiargues. Je lui ai donc expliqué que dans une nouvelle de Mandiargues qui s'appelle "Mascarets", je lui ai expliqué l'histoire que je peux reprendre puisque ça a sa place : il y a donc un jeune-homme et une jeune-fille qui vont se promener au bord de la mer ceci dans un souci pédagogique louable, et le jeune-homme dit à la jeune-fille qu'il va lui expliquer à fond le mécanisme des marées et en particulier des mascarets pendant qu'elle même sera pédagogiquement occupée à autre chose qui est ce qu'on appelle "faire une pipe", c'est la relation enseignante par excellence. Toute l'histoire qui est fort bien écrite consiste en ceci que ce jeune-homme pendant que cette jeune-fille l'écoute attentivement, lui explique le phénomène des marées. Ca n'a pas déplu à Marie-Claude, et on va en avoir le signe qui fait l'intérêt de ce récit-là, maintenant. Il ne faut pas croire que nous avons passé aux travaux pratiques puisqu'apparemment ça n'était pas dans l'ambiance de la journée. On a parlé de choses et d'autres... qui autant que je me souvienne n'avaient plus d'intérêt propre en dehors du moment, mais nous n'étions pas certainement tout à fait à l'aise, en particulier j'ai remarqué, à un moment, qu'elle marchait les épaules baissées et les mains dans le dos ce qui n'est pas une démarche du tout féminine. J'ai remarqué et elle m'a dit que quand ça n'allait pas très bien, elle prenait cette démarche de garçon. Donc, c'était agréable mais pour l'instant les choses importantes étaient passées, avaient eu lieu. Puis, nous sommes donc repartis, le soir pas très tard parce que

le dernier train n'est pas tard, qu'il n'y avait pas d'hôtel, et puis que c'était comme ça, nous avions fait l'essentiel. Nous sommes repartis vers Paris. La vraie nature des rapports humains se manifeste toujours à un moment ou à un autre. Nous sommes repartis, moi comme je ne suis pas très courageux, je voulais monter en seconde classe, je n'avais guère les moyens de payer une première. Elle m'a entraîné en première classe, en me disant "on paiera le supplément en partant", ce qui n'était pas une démarche idiote, mais moi je suis un peu inhibé. Nous sommes donc montés en première classe, j'ai payé mon supplément en temps voulu. Alors la différence entre les banquettes de première classe et de seconde classe, il y en a une, il y en a plusieurs, il y a plus de place, des petits napperons, plein de choses qui ont des avantages. Il y en a une autre qui n'est peut-être pas un avantage, c'est qu'il y a une séparation entre les places. Donc, je me proposais de la prendre un tant soit peu dans mes bras comme on avait fait à l'aller et évidemment c'était plutôt difficile donc je n'ai pas insisté ou elle m'a fait comprendre que ce n'était pas vraiment très facile, et elle a eu cette phrase merveilleuse qui fait signature des rapports : "En première, ça ne se fait pas." Ca fait aussi partie de la rencontre. J'ai inscrit cela sur mes tablettes. Nous sommes arrivés à Rouen, nous avons fait une petite pause liée à un changement. Ca a aussi son importance pour la condensation de l'événement ensuite. Là nous avons pris un café, nous avons parlé de choses et d'autres et je lui ai expliqué le fait que je n'aimais pas le tabac. Je lui ai dit que je trouvais cela infect, j'ai essayé de lui souligner en quoi il me semblait que le tabac tenait à certains éléments fantasmatiques. La seule importance c'est la place que ça va avoir ensuite.

A.C. :
" Attends, parce qu'elle fume ? "

G.T. :
Oui, elle fume. Je dirais bien entendu. Donc peut-être qu'elle m'a dit qu'elle essayait d'arrêter de fumer... Elle a dû dire qu'elle devait arrêter de fumer ou qu'elle aimerait bien arrêter de fumer. A la suite de deux trois choses de ce genre autour d'un verre en attendant le train, nous sommes repartis. Nous sommes arrivés à Paris et là encore des éléments me manquent car, il devait être tard, or le train n'arrive pas si tard. Il devait faire nuit. Soit nous sommes allés au restaurant, soit nous sommes passés chez elle. Oui, nous sommes passés chez elle. Comme évidemment le voyage fatigue, elle m'a proposé de prendre un bain après en avoir pris un elle-même. Je suis donc allé prendre mon bain. Elle m'a donné ce qu'il fallait pour cela, y compris un rasoir, en disant que bien entendu, elle avait toujours ce qu'il fallait pour les messieurs de passage. J'ai donc pris ce qu'il fallait et j'ai pris mon bain. Et puis je suis sorti, et là il s'est passé une très jolie scène qui fait passer bien des choses. Elle était assise dans un fauteuil, les pieds sur une chaise, judicieusement calculé, habillée d'une très jolie jupe à corolle, un peu gitane, et d'un corsage transparent à souhait, c'était très bien. Et là quand je suis entré elle m'a reproché de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, ce qui n'était pas tout à fait vrai, elle

m'a reproché de ne pas l'avoir empêchée de fumer. Elle m'a reproché de ne pas l'avoir empêchée de fumer sur un ton de ne pas lui avoir soustrait ce paquet de cigarettes qu'elle avait. C'était vraiment très bien, le seul problème c'est que, moi, hélas, je n'ai pas quant au désir des chemins très ordinaires. Enfin, ordinaires, je les ai peut-être banaux mais pas ordinaires. Au lieu de faire ce qu'il aurait fallu c'est à dire lui soustraire son paquet de cigarettes et beaucoup d'autres choses encore, je l'ai écoutée et je n'ai pas fait grand chose. Ce n'est pas évident qu'elle avait d'ailleurs envie que je fasse grand chose. Je ne sais pas, honnêtement je ne sais pas, peut-être que ça suffisait, comment savoir ? Je ne parle pas d'autres jours où l'invitation avait été beaucoup plus nette. De sorte que je n'ai sûrement pas fait ce qu'il fallait faire, mais comment savoir ? A nouveau il est question bien sûr des cigarettes à soustraire. Alors est-ce qu'elle me l'a donné ce paquet, ou est-ce que je lui ai soustrait? Je n'arrive plus à retrouver sa place. Toujours est-il qu'après ce très joli moment, nous avons dû sortir. Ca a sans doute été une erreur. Mais enfin, il faut faire avec les inhibitions puisque finalement l'objet de la chose est simplement une question d'écriture. Nous avons dû sortir et puis aller justement au "Rosebud", je pense, où sauf erreur nous avons, ce qui est de rigueur, prendre une pêche flambée ou quelque chose comme ça. D'abord on fait fort peu de chose au "Rosebud", et de toute façon elles sont toujours très bien. Et de quoi a-t-on parlé? Je ne m'en souviens plus. Elle habitait à l'époque à deux pas du "Rosebud", j'ai dû la raccompagner, comment ? Je ne m'en souviens pas. Mais enfin, elle est rentrée. Ah ! C'est peut-être ça qui fait condensation... Non, c'est impossible, je n'ai pas pu dormir chez elle. Alors ça, je ne sais pas, est-ce que j'aurais dormi chez elle, je ne sais pas. Ce n'est pas à exclure, j'ai peut-être dormi chez elle. Là, il y a un élément qui me manque. Ou j'ai dormi chez elle dans un coin, ou je suis rentré à la maison. Ce qui justifie de parler de cela, c'est l'aboutissement. Ou le lendemain, ou deux jours après, elle m'a écrit un petit mot, justement dans la correspondance, avec le paquet de cigarettes que j'aurais dû lui prendre, je pense, un poème d'elle, et dans la lettre qui l'accompagne, elle me dit qu'elle me remercie d'en avoir été l'occasion. C'est un poème qui commence par je crois : "Nulle pipe très écumeuse ne franchira ma bouche victorieuse" ou quelque chose comme ça. Un poème qui condense l'événement autour de la pipe et de la marée, le rapport entre la pipe et les lois de l'équinoxe. Là, j'ai eu le réflexe presque immédiat d'écrire moi-même un poème en réplique que j'ai mis également dans la correspondance. J'ai un petit peu cherché parce que tu as les deux états, tu as les manuscrits là. Il faut le voir graphiquement aussi parce qu'il est un peu écrit. Ce poème dit à peu près ceci, car je savais ce que j'allais faire qui explique le poème : "Va coursier sur ton cheval d'écume / Et diligente l'éclat / Que la corolle réponde à la corolle / Bien qu'elle attige / De cette tige / A Marie-Claude." Car nous avions parlé des glaïeuls à Dieppe, en particulier parce que Mallarmé a écrit un poème très important qui s'appelle "Prose pour des Esseintes" qui est en forme de glaïeul et qui est autour du glaïeul. Elle m'avait dit qu'elle aimait beaucoup les glaïeuls en raison de leur forme équivoque, où on ne sait pas ce qui

l'emporte de la fleur ou de la tige. J'avais décidé de lui porter un glaïeul avec ce mot ; ce que j'ai fait dans la journée même, en ne sachant d'ailleurs pas comment le tenir mon glaïeul, en haut, en bas, parce qu'un glaïeul tout seul, ce n'est pas facile à porter. Je me souviens à quel point j'avais du mal à le tenir. Je lui ai donc porté le glaïeul, enfin je l'ai laissé à sa concierge, je crois qu'elle n'était pas là ou je n'ai pas voulu lui donner moi-même. A proprement parler, l'événement s'arrête là. Ensuite, nous avons probablement dîné ensemble quelques jours après. Nous avons eu des relations assez suivies à l'époque, puis c'est tout. C'est tout, c'est à dire que nos relations se sont poursuivies assez longtemps au-delà de cela, je ne sais pas combien, deux ans... Mais, pour une part par mon fait, par les événements, ça s'est peu à peu usé, elle avait d'autres choses à faire et la correspondance à la suite de divers incidents autant provoqués par moi que issus du fait qu'elle cherchait autre chose, s'est usée et on voit que la correspondance s'étale plus dans le temps. Après s'être bien usé, ça s'est éteint. Pas tout de suite, il y a eu des rebondissements, mais rien d'équivalent. C'est donc à partir de là que j'ai écrit deux trois de mes poèmes. Finalement, tout l'intérêt de cette rencontre c'est qu'elle se transmute en littérature, puisqu'en dehors de cela, elle n'en a à peu près aucun. Je pense que c'est ce qui fait son intérêt pour moi. Pour elle, je ne peux pas en juger. Des rencontres de ce genre, je dirais heureusement j'en fait peu. Parce que d'abord, je suis censé être casé et puis c'est fatigant, et puis nous parlerons un autre jour du type de rapport que ça suppose aux femmes, c'est assez fatigant. Je crois que l'intérêt de cette rencontre c'est de constituer une sorte de dissipation de la première, celle à laquelle j'ai fait allusion la dernière fois, avec Marjolaine et Elisabeth. Comme une sorte de retombée de l'énergie de la première qui la rendait plus supportable, qui en même temps annonçait la fin d'une époque, on peut toujours dire le commencement d'une autre, et qui signe que dans les rapports entre homme et femme, je ne vois guère qu'un balancement entre beaucoup de choses - il y a aussi la mère - ces rapports littéraires seulement sans espoir et des rapports physiques sans intérêt, je parle de ceux qui ne sont plus littéraires. Je force un peu la dose mais pas tant que cela ; ça supposerait qu'on parle de ma dynamique de mon rapport aux femmes au cours de mon histoire, il y aurait beaucoup de choses à en dire. Ca ne se résume pas à ça. Ca permet de situer les données du rapport amoureux, mais pas toutes. Il y a les femmes qui m'intéressent, mais ce que cette histoire montre c'est que ça se paye au prix d'une inhibition et puis il y a le reste. J'ai appris à être moins inhibé - je suppose que c'est censé être mieux - mais ça ne change rien au fait que les événements qui m'importent sont ceux qui touchent à la lettre. C'est pour cela que j'écris de moins en moins, je pense que ça ira en s'accentuant, que je lis peu. Comme il est dit dans un écrivain, je crois taoïste, "je m'astreins à garder les cochons, pour atteindre la sagesse". Ca suffit.

- LES LIAISONS DANGEREUSES - (3)

INTRODUCTION : LES CONDITIONS DE LA TRAGEDIE

Ce que j'ai écrit ne tient pas directement aux «Liaisons dangereuses» ; ça porte sur les conditions de la tragédie. Vous savez qu'il existe un texte de Jacques Lacan qui porte sur la tragédie, son Séminaire VII sur l'éthique de la psychanalyse, dans lequel il étudie en particulier la tragédie d'Antigone. J'estime que ce texte permet de comprendre quelque chose à la tragédie et surtout de comprendre à quoi sert la tragédie dans le fonctionnement humain. Il me semble que le texte auquel nous avons à faire est une tragédie. Il me semblait qu'une tragédie avait un certain nombre de conditions dont certaines proviennent de ce qu'a dit Lacan et d'autres pas, mais ça n'a qu'une importance moyenne ; il y a pour la tragédie plusieurs conditions.

L'une qui est très connue c'est que toute tragédie suppose ce qu'on appelle de divers noms, la prédestination, le destin, la généalogie, l'hérédité au sens généalogique du terme. La figure la plus vulgaire de cela étant bien sûr les familles grecques, les grecs ayant donné à cette figure du destin la forme généalogique de la famille mais cela ne s'impose absolument pas, rien n'impose que la famille soit le lieu unique et actif de l'action tragique. On peut aussi appeler cela le Dieu caché. Ce que nous pouvons dire c'est que le sujet ou comme dirait Jacques Lacan dans son parler spécial, l'as/sujet de la tragédie, a une dette à payer. C'est le point de départ vraiment crucial de l'affaire. Ce terme de dette s'il ne vous plaît pas, remplacez-le par autre chose, mais moi je l'aime bien parce qu'il est commode à manier. Le sujet tragique sait assurément qu'il a cette dette à payer ou du moins il en connaît la provenance mais il ne sait pas en quoi la dette le cause, lui. Du reste la révélation de la dette pour le sujet tragique n'est jamais antérieure à l'action, elle procède de l'action tragique elle-même c'est à dire que cette révélation vient après coup. Le mouvement tragique c'est à dire la nécessité d'une action tragique étant le mouvement par lequel la révélation de la dette se fait au sujet de la tragédie lui-même.

Cependant, il me semble que l'existence de cette prédestination, de ce destin dans la tragédie ne suffit pas. Il faut d'autres conditions dont l'une de ces conditions supplémentaires est qu'il faut un événement dont le degré de nécessité reste à discuter, c'est à dire cet événement, est-il contingent, est-il nécessaire, est-il fictif, autrement dit la tragédie se serait-elle déclenchée si l'événement n'avait pas eu lieu ; en tout cas il faut un événement et cet événement déclenche l'action tragique. Cet événement on pourrait le baptiser de termes, vous m'excuserez de beaucoup citer les termes de Jacques Lacan qui ne sont d'ailleurs pas inventés par lui, cet événement tient à une rencontre. L'événement qui déclenche l'action tragique est une rencontre. Cette rencontre se présente toujours comme étant de pur hasard, et est contingente, aurait fort bien pu ne pas avoir lieu. On peut se demander si dans l'hypothèse où un tel événement ou une telle rencontre n'avait pas eu lieu, il y aurait eu une tragédie, rien n'est moins sûr. Peut-être y aurait-il simplement eu une absence d'événement. A partir du moment où cette rencontre a eu lieu, l'action tragique s'enclenche et devient irréversible. L'irréversibilité dont nous avons vu depuis quelque temps l'importance dans le fonctionnement tragique.

Cette rencontre doit bien avoir une nature spéciale pour qu'elle puisse déclencher l'action tragique. Là encore on pourrait essayer de cerner la nature de cette rencontre, en l'appelant d'un terme un peu

bizarre d'*erreur inévitable*, du reste le terme d'erreur rejoint le terme grec d'até, terme autour duquel J. Lacan a beaucoup brodé. Il faut une erreur et une erreur qui pour le sujet de l'action tragique est inévitable. Le sujet de l'action tragique, en quoi consiste son erreur ? En ceci que son être est menacé et qu'il doit pour lutter contre cette menace exister sur le mode du désir. Le désir est probablement la modalité d'existence inévitable à laquelle le sujet de l'action tragique est condamné ou porté en raison même de la menace qui pèse sur son être. Désirer, dans ce contexte particulier, c'est instaurer de la part du sujet en question, la part de vie à laquelle il a droit, mais l'instaurer dans la dimension de l'irréversible, c'est à dire que la vie, à partir du moment où l'action tragique s'enclenche par le fait de cette rencontre, la vie est déjà perdue, mais il s'agit d'éterniser cette perte comme commémoration. La vie devient l'élément d'un enjeu où ce dont il s'agit n'est plus tellement de la vie elle-même, mais de l'éternisation de la perte et je le rappelle dans la dimension de la commémoration ; il y a quelque chose à commémorer.

Comme il y a une rencontre tragique c'est donc qu'il y a un autre. Il me semble puisque j'ai parlé en terme de désir, que dans la rencontre tragique le sujet a cette perception sans doute erronée mais cette perception néanmoins que seul le maintien de son désir dans l'autre de la tragédie, peut assurer l'éternisation, la pérennisation du souvenir de ce qui bien autrefois et bien auparavant a amené à la dette tragique. L'autre de la tragédie n'est pas forcément quelque chose de très compliqué à trouver, dans le cas d'Antigone c'est Créon, Créon que nous pourrions prendre comme un personnage accessoire parce qu'odieux mais qui en fait est très capitalement celui en qui Antigone doit éterniser son désir. S'agirait-il d'une forme d'Oedipe féminin ? Par cette erreur inévitable qui consiste à maintenir le désir sur ce mode si particulier, on peut dire que la dette initiale n'est en aucun cas annulée mais qu'elle est remémorée comme non annulable. Elle est remémorée comme non annulable exactement comme dans le Moïse de Freud la position du peuple juif est de refuser d'annuler la dette contractée par le meurtre du père. C'est cette remémoration de la dette qui en accomplit la transmutation en désir. Le désir est ici la forme sublimée de la dette. Il n'y a probablement pas d'autre sens à la sublimation. Il me parait que dans notre texte « Les liaisons dangereuses « puisqu'il me semble que c'est une tragédie, l'amour n'a pas d'autre structure que celle de l'action tragique, comment, c'est ce qui nous reste à préciser. J'aurais envie d'user des formules déjà reçues en suggérant quelques phrases approximatives en disant que le sujet tragique donne ce qu'il n'a pas. Il paye sa dette. Autrement dit, il jouit dans l'amour, puisqu'on nous l'a appris, prenons le pour l'instant comme une ritournelle. Le sujet donne ce qu'il n'a pas, il manque. Que reçoit-il en échange de ce don ? Il reçoit la perte qu'instaure en lui l'amour. L'instauration de l'amour et la rencontre tragique me paraissent avoir au fond les mêmes structures et il faudra approfondir dans notre texte comment ce qui paraît être une histoire d'amour un peu compliquée instaure pour les sujets en présence, une action tragique par l'intermédiaire de rencontres dont nous avons à analyser les modalités, pour apprendre du nouveau sur l'amour.

Claude Grosberg

" Tu as dit quelque chose qui pose discussion tout de même. Je trouve que ça ne va pas de soi que pour lutter contre la menace... Le cadre c'est : il faut une rencontre. Enfin ce hasard en question c'est cette rencontre qui crée l'irréversibilité de l'action. Donc il y a quelque chose d'une erreur, d'une erreur qui crée la menace mais ce que tu dis c'est qu'il doit, pour lutter contre cette menace, désirer. Ca je trouve que ça pose question. "

Oui, ça ne va tellement de soi mais je ne sais pas bien où est le passage. Je dirais par illustration pour l'instant que dans le cas d'Antigone, ce qui est clair, c'est qu'il faut absolument qu'Antigone désire c'est à dire en particulier, qu'elle enterre ses frères. C'est un acte de désir puisque ça revient à les restituer comme des êtres humains. Donc, initialement, il faut d'abord qu'elle désire et qu'elle maintienne ce désir envers et contre tout, y compris contre la loi de Créon. Pour des raisons qui ne me sont pas forcément très claires mais qui tiennent certainement à la généalogie incestueuse d'Antigone, il lui faut à tout prix désirer et en particulier enterrer ses frères, quelque soit le prix à payer. Voilà déjà l'exemple.

Claude G.

" Donc ce n'est pas Créon qui est cause de son désir."

Ce serait à voir de plus près avec l'histoire d'être aimé mais je ne suis pas très au clair sur ce sujet là. Après tout nous sommes en milieu grec et il n'est pas certain qu'en milieu grec antique on puisse traiter de l'amour d'un père pour sa fille. Mais si on cherchait bien, peut-être s'apercevrait-on que Créon est très important pour la condition du maintien du désir chez Antigone. Antigone n'est pas sa fille mais qui dit que nous ne sommes pas là devant une histoire d'Oedipe féminin. On le sait déjà, mais Créon est peut-être plus important qu'on ne croit dans l'événement tragique.

Claude G.

" Le désir ne serait pas tant d'enterrer ses frères mais d'avoir quel que chose à voir avec s'affronter avec Créon. "

Frédérique Margerin

" Il y a un rapport à loi aussi dans cette histoire. "

La loi d'enterrer les morts doit être respectée à tout prix. On rencontre nécessairement Créon puisque Créon lui veut que les corps restent exposés. En tout cas ils sont déjà trois, pour aimer il faut être trois, n'est-ce pas ? Même quand c'est des cadavres, il faut être trois, ils sont déjà trois. Je n'oserais peut-être pas faire plus allusion que cela à un film que l'on m'a fait connaître, mais pourquoi pas, et qui s'appelle en français, " Les épices de la passion ", tiré de " Como Agna para Chocolate " de Laura Esquibel. Vous pourriez peut-être voir dans ce film comment les sujets croient devoir maintenir leur désir à tout prix sur un mode certainement erroné.
Je reconnais que le passage n'est pas forcément très clair.

Frédérique M.

" Ce qui me posait question c'est le début, l'hypothèse qui consiste à dire qu'on connaît la provenance de la dette. "

On la connaît mais j'ai ajouté et c'est une correction qui met un peu de sauce dans l'affaire, on la connaît mais après coup dans l'action tragique. On connaît la provenance de la dette c'est à dire qu'Antigone doit quand même bien savoir que du fait qu'elle a un père incestueux, ça doit lui causer quelques en-

nuis. De la même manière qu'Oedipe connaît la provenance de la dette, il sait déjà qu'il est condamné à tuer son père et à coucher avec sa mère. Si cet idiot laissait les choses là où elles sont, il n'en saurait pas plus mais il commet l'erreur de vouloir en savoir plus.

??? " Sauf que c'est la conséquence de la faute du père."

Donc il connaît l'origine de la dette. Il y a bien un coin de sa petite mémoire où il sait qu'il y a une dette à payer.

Frédérique M. " Dans la modalité de la dette, il y a plusieurs natures et notamment le fait que on ne sait pas des fois à qui on doit payer la dette, on ne connaît pas forcément l'origine de la dette, et on ne connaît pas toujours la nature de la dette. Selon ces trois modalités, on a des conséquences, et il faudrait savoir où situer la tragédie. Par ailleurs, vous avez fait allusion à la modalité du peuple juif qui est complètement anti tragique, dans son option. "

Je n'ai pas dit que c'était tragique, j'ai simplement dit que c'était un maintien du désir. C'est sous cet aspect là que je l'ai pris. Nuance...

Frédérique M. " Je pose la question c'est juste pour éclaircir... "

J'ai simplement dit que c'était le maintien des conditions du désir. Je n'ai même pas fait allusion au fait que c'était tragique. Je ne l'ai absolument pas dit. J'ai dit que la dette était remémorée comme non annulable. Ce qui est important, ce qui fait l'exception juive pour Freud, c'est que le peuple juif refuse de faire comme si c'était passé. Voir là-dessus le « Moïse «, sur lequel Patrick Hochart a fait cette année un cours à l'Université Paris VII.

****

Il nous faut une Cécile Volanges...

Claude G. " On pourrait peut-être rappeler qu'on en était resté à la question de la virginité chez Volanges et chez Merteuil. Une des questions qui étaient sous-jacentes dans la dernière lettre me faisait penser à comment la question de la virginité était abordée chez Cécile Volanges d'une part et chez Merteuil d'autre part. "

Ce qui est sûr c'est que Cécile est dans un état d'excitation pour reprendre un terme que tu as souligné et Merteuil est elle même effrayée, elle a une crainte .

Catherine Victor " Elle a une crainte qu'elle suppose que n'ont pas les hommes. "

Elle sait très bien que les hommes l'ont mais elle provoque Valmont en lui suggérant qu'il pourrait ne pas l'avoir afin qu'il passât aux actes, tout en sachant fort bien qu'ainsi elle dissimule le fait de sa propre crainte à elle en la lui imputant.

Catherine V. " Elle a quelque chose d'homosexuel qui motive sa crainte."

Je ne sais pas de quelle crainte il peut s'agir, peut-être celle d'entrer dans le champ du désir pour une femme. Comment est-ce que cela concerne Merteuil ? De la même manière que Dora instaure Madame K dans une position qu'on pourrait appeler une fonction Madame K c'est à dire de lire dans Madame K « son propre mystè- re «, nous sommes ici devant quelque chose qui pour l'instant paraît un peu comparable, Merteuil trouve dans Cécile, une fonction Madame K c'est à dire qu'elle trouve en elle sa virginité.

??? " Est-ce qu'elle n'y voit pas plutôt un outil, un instrument par rapport à Valmont ? "

L'aspect instrumental me paraît extrêmement suggéré par le texte et c'est ce dont nous devons nous méfier ; comme précisément ces lettres se veulent perverses et ne le sont pas, si nous les prenons par le biais de l'instrument, nous sommes sûrs de nous perdre. Donc nous ferions bien de faire attention au fait qu'en essayant d'attirer Valmont sur le terrain de la séduction, elle dissimule ce qui fait le véritable enjeu pour elle c'est à dire qu'il s'agit d'une autre femme. Dans l'hypothèse même où ce serait un instrument, ce serait un instrument de quoi ? Ce serait un instrument qui dans la perspective où nous sommes, serait une manière de ranimer la flamme, de ramener Valmont vers quelque chose comme un amour. Le problème de Merteuil ce n'est pas qu'elle aime tellement mais c'est qu'elle ranime une flamme.
Il faut une Cécile...

Rachid Aït Siselmi " Ca court pas les rues..."

Lecture de la lettre 3
Cécile Volanges à Sophie Carnay

Autrement dit, à la différence du " Banquet " où Agathon dont on nous dit qu'Alcibiade est censé être amoureux - c'est Socrate qui nous le dit - ne parle pas beaucoup, et on ne demande pas au Bien de parler, Cécile, elle, parle. Ca va certainement avoir des conséquences pour l'action tragique. Cécile parle beaucoup. Alors comment parle-t-elle ?

Claude G. " Elle a deux positions. Une position extrêmement excitée, les hommes, sa joliesse et puis cette affirmation à plusieurs reprises que tout ceci est bien ennuyeux."

Alain Stecher " Ennuyeux par rapport au fait que comme elle le dit:" c'est moins amusant que nous ne l'imaginions "

Louisa De Bernardi (?) " Les fantasmes étaient plus excitants que la réalité "

Je ne pense pas. Je pense que l'ennui est lié à ce qui se passe, au fait qu'on a soupé et que dans ce souper on a rencontré des gens, et il s'agirait de savoir qui. L'ennui est lié à cela. Qui a-t-on rencontré au cours de ce dîner ?

Colette (?) " Madame de Merteuil, c'est la seule avec laquelle elle ne s'ennuie pas puisqu'elle lui parle... "

Ca ne prouve pas qu'elle ne s'ennuie pas.

Frédérique M. " Ca l'a déçue puisque là elle est venue pour voir quelle était la tête de son mari. "

Tout à fait, et que c'est une femme qui lui saute dessus.

Claude G. " Oui, tu crois que c'est cela qui l'ennuie. J'avais une autre hypothèse. C'est d'apprendre que ce ne sera que dans quatre mois. " Il faut laisser mûrir cela, nous verrons cet hiver. " ; " C'est peut-être celui-là qui doit m'épouser ; mais alors ce ne serait donc *que* dans quatre mois ! " "

L'hypothèse c'est que ça va encore durer quatre mois et que c'est bien long.

Frédérique M. " Déjà elle n'est pas fixée de savoir qui est son mari et le peu sur quoi elle est fixée c'est que ça va encore durer quatre mois. "

Claude G. " Toi, tu penses que c'est la rencontre avec Merteuil qui crée l'ennui."

F ? " Ca la sort de l'ennui là, le reste du temps elle s'est ennuyée. "

Claude G. " Elle s'est ennuyée... Elle a bien profité de ce que tout le monde a dit. Elle avait les oreilles bien ouvertes. "

Colette Hochart " Position apparemment passive mais complètement active en fait."

F ? " Sauf quand elle dort. "

Ca ce n'est pas si sûr. Et alors le monsieur qui dit qu'elle est jolie ou plus exactement qu'on va se la réserver pour cet hiver, à votre avis ça peut être qui ? Ca ne peut surtout pas être Valmont. Mais ce qui est intéressant c'est que Frears a interprété que c'était lui. Je ne dis pas que ça doit être lui, mais Frears qui a éprouvé précisément le besoin de couper a interprété la première scène comme un jeu de cartes où Valmont s'annonce et est reçu. Je ne dis donc pas que Valmont était là puisque qu'il ne le pouvait apparemment être là pour des raisons géométriques, mais c'est un homme du style de Valmont. Donc le séducteur est déjà présent et attend l'hiver.

Claude G. " Il y a déjà une annonce de sa séduction. Elle sera séduite. "

Même si elle ne sait pas que c'est cela parce qu'elle feint de penser que ça doit être un mari qui parle comme cela, alors qu'un mari ne parlera pas comme cela, elle est déjà dans la position d'être séduite. et d'y être par conséquent active sur le mode d'être passive.

Claude G. " Je disais qu'elle est offerte, pleinement offerte."

Tout à fait, offerte.

Frédérique M. " Le sommeil c'est n'être qu'un corps aussi. Etre là à table et endormie..."

N'être qu'un corps, vous exagérez peut-être. Je ne sais pas ce qu'on peut en dire. Voyez la Marquise d'O, filmée par Eric Rohmer (K7 VHS), il n'est pas certain qu'être endormie ce ne soit qu'être un corps.

Claude G. " Il y a du rêve. "

??? " Est-ce que ça lui fait peur à Cécile d'être offerte comme cela puisque du coup elle s'ennuie. "

C'est une hypothèse qui n'est pas idiote. Pourquoi est-ce qu'elle s'ennuie, est-ce parce qu'elle a peur ?

Catherine ? " Je pensais qu'elle était presque angoissée à la limite. L'ennui est comme une défense. Il y a quelque chose qui la dépasse beaucoup et elle finit par s'endormir pour trouver sa place. Il n'y a que la Merteuil qui lui donne où se retrouver un petit peu, il n'y a qu'elle qui lui a parlé. Ce n'est pas facile de ne pas avoir de parole. Elle écrit mais c'est une soirée où elle est peut-être active par certains côtés mais par d'autres, elle n'a pas de parole. Elle n'est pas encore introduite dans les échanges de la parole qui peuvent avoir lieu au cours de cette soirée ; on note des sensations épidermiques, le regard des autres, le rougissement, tel propos, tout cela est fragmenté. Ca frise presque l'angoisse, mais une angoisse qu'elle ne saurait pas."

C'est ce qu'on appelle un effroi. Non ? J'ai le droit d'exagérer, si j'exagère vous le dites.

??? " C'est un peu fort. "

Catherine ? " Peut-être mais malgré elle."

H ? " C'est la première soirée où il se passe quelque chose. C'est pour elle quelque chose de neuf. Elle est introduite dans un monde qui est nouveau. "

F ? " Mais alors sa curiosité devrait faire qu'elle s'ennuie pas."

Je crois que l'idée qui se dégage un peu de votre point de vue c'est que manifestement cet ennui et cet endormissement sont destinés à la protéger de trop d'excitation, de quelque chose qui frise l'angoisse, le trouble.

Colette H. " Qu'est-ce que l'ennui chez les adolescents ? "

Claude G. " L'ennui permet souvent de sortir de la situation, là elle s'en sort encore plus puisqu'elle s'endort."

M. Gaugain " Qu'est-ce que cela produit quand deux adultes disent, " Il est grand pour son âge " devant un enfant qui est là ; il s'absente. A part Merteuil, tous les autres parlent de Cécile comme cela. "

??? " On parle d'elle mais pas à elle, sauf Merteuil. "

Claude G. " Merteuil aussi parle d'elle, elle dit qu'elle est *gauche* et immédiatement elle lui donne la forme de sa gaucherie, elle s'endort. Le texte c'est : " J'ai entendu bien distinctement celui de *gauche* et il faut que cela soit bien vrai, car la femme qui le disait est parente et amie de ma mère ;..." et beaucoup plus bas elle dit : " Je veux pourtant encore te raconter une de mes *gaucheries*. Oh ! Je crois que cette dame a raison." Et là, elle raconte qu'elle s'est endormie. "

??? " Elle est parlée aussi par Merteuil. "

Elle est parlée. Elle est d'autant plus parlée que ce que nous savons nous déjà, mais peut-être a-t-on tort de le savoir, c'est que Merteuil n'est pas sans penser la place que Cécile doit occuper et peut-être qu'elle sent que cette soudaine amitié n'est pas de l'amitié.

F ? " Tu la crois si fine que cela ? "

Je pose simplement l'existence de l'inconscient c'est à dire du discours de l'autre.

Alain S. " En fait elle est quand même inquiète puisqu'elle dit :" Ce qui m'inquiétait le plus, était de ne pas savoir ce que l'on pensait sur mon compte. " "

Frédérique M. " C'est cela qui la trouble."

Qu'est-ce qui la trouble ?

Frédérique M. " J'ai parlé de cette histoire de corps tout à l'heure, de cet endormissement. Il est sûr qu'il y a du rêve mais ça c'est une perception intime. Pour les autres qui la voient dormir et pour les autres qui l'ont regardée tout au long de la soirée, ce qu'elle a ressenti c'est que personne ne s'intéressait à elle. "

S'intéresser en quel sens ?

Frédérique M. " Essayer de la rencontrer (Claude) "

Ana Bedouelle ? " Laissons mûrir cela "

C'est un objet.

Chandra Covindassamy ? " En s'endormant, elle joue son rôle d'objet."

C'est un objet cause du désir.

Frédérique M. " C'est en même temps une défense et en même temps elle répond tout à fait. Le sommeil c'est aussi le fait d'échapper à l'ennui parce que l'ennui ça veut dire qu'en étant au milieu de beaucoup de gens qui ont des relations, une connivence dans la quelle elle n'est pas, elle est complètement solitaire et, seule dans son ennui, elle trouve

peut-être ce sentiment d'angoisse ; voulant y échapper elle s'endort. "

M. Gaugain " Mais l'ennui ce n'est pas comme le sommeil une façon d'être là tout en étant pas là, d'être très présente sous le regard des autres, mais en même temps ne pas être là. L'adolescent c'est souvent cela, il est très pris et en même temps il s'absente. Dans Pierrot le fou, " qu'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire."

Catherine " C'est dans la dimension de l'embarras qui est liminaire à l'angoisse. "

Rachid A. " Elle est empêchée d'agir comme si elle ne pouvait agir. "

Colette H. " Au contraire, il y a des choses inconscientes qui doivent lui venir et donc elle s'endort pour se protéger de ses pensées inconscientes. "

H ? " Mais en même temps, elle s'expose. "

Un éclat de rire la réveille.

Frédérique M. " C'est une situation difficile dans la mesure où elle doit donner une image d'elle qu'elle n'a pas les moyens de donner encore. "

Colette H. " Tout à fait c'est l'image qui permet aux autres de croire qu'ils ne s'ennuient pas. Les femmes ont du rouge aux joues qui leur évite d'être dans l'embarras quand on leur parle. " Elle dit : "...ou bien c'est le rouge qu'elles mettent qui, empêche de voir celui que l'embarras leur cause ;..." "

Frédérique M. " D'ailleurs le film de Frears commence par une superbe scène de maquillage. C'est fascinant..."

Il reste donc qu'elle est tout de même très active. Colette a raison de souligner cela. Ce serait, je crois une erreur de croire qu'elle n'est qu'un objet exposé. Elle se fait objet et je dirais même qu'elle en fait un maximum dans ce contexte car après tout rien ne l'empêchait d'aller se coucher plus tôt. Elle se fait objet car est très active, la pensée inconsciente qui l'amène à se mettre à l'épreuve de cette position. De sorte qu'en réalité on ferait bien de faire attention au fait que Madame de Merteuil est en train de se faire piéger sans le savoir. Rien ne dit qu'en se faisant objet comme elle le fait, elle n'est pas dans la position où une femme peut venir vers elle pour précisément croire qu'elle est manipulable.

F ? " C'est la Madame K de Cécile. "

F ? " C'est plus dans la logique de celle qui sait. "

"Je ne sais encore rien ma bonne amie."
Elle ne sait rien, il faudrait savoir ce qu'elle ne sait pas...

Alain S. " Il y a quand même une différence entre la première phrase et la dernière; " Je ne sais encore rien " et ça se termine par " Je t'assure que le monde n'est pas aussi amusant que nous l'imaginions. "

Frédérique M. " Ce qu'elle veut dire par je ne sais encore rien c'est qu'elle a fait tout un tas de tentatives pour savoir au cours de cette soirée sûrement. "

Elle a fait des tentatives sur le mode particulier d'avoir l'air de rien.

Ana B. " Ce n'est pas avoir l'air de rien ; elle a promené ses beautés en espérant impressionner tout le monde et en fait on a parlé de *cela qui devait mûrir encore* et que c'était joli. Ce n'est pas avoir l'air de rien ! "

Ce qui est quand même intéressant dans cette histoire c'est qu'elle n'est pas un objet. Elle promène ses beautés aussi. Non seulement elle a les oreilles grande ouvertes pour savoir de quoi il s'agit, non seulement elle a des pensées qui ont lieu sur le séducteur et sur pas mal d'autres choses mais en plus elle promène ses beautés.

H ? " Et elle réussit sa sortie quand même ! "

Ana B.

C'est à dire ?

Frédérique M. " Pour le coup, elle a attiré l'attention. "

Par l'endormissement ?

" Par le réveil (...inaudible...) "

Alain S. " Elle attire par la gaucherie, elle attire Merteuil entre autres par sa gaucherie. Son endormissement, elle le nomme comme une gaucherie qui attire Merteuil qui se dit " il y a quelque chose à faire ", tout comme les autres hommes disent " il faut attendre qu'elle mûrisse ". Elle est peut-être objet mais un objet qu'on peut façonner, qu'on peut accompagner, qui attire."

Frédérique M. " Donc elle est autant séduite que séductrice."

Alain S. " Je pense qu'elle est plus séductrice. "

Nicole Zaoui " Elle ne triche pas bien. Elle n'est pas dans le semblant, un jeu qu'elle ne joue pas très bien, le fard... "

Il faut dire qu'elle n'en a pas besoin.

Claude G. " Ce terme de " gauche " c'est ce que Merteuil disait dans la lettre précédente à Valmont. C'est le mot clé de son point d'accroche. "

Elle la trouve gauche et ça manifestement elle n'en peut plus.

Ana B. " D'ailleurs Merteuil l'appelle *cela*, cela n'a que quinze ans, gauche à la vérité."

Claude G. " C'est gauche à ravir. "

M. Gaugain " C'est quoi gauche ? Ni droite ni gauche, ni femme ni homme... "

Alain S. " Gauche ça fait naturel comme une planche qui est gauchie ; maladroit c'est une erreur. Gauche, on peut redresser, on peut oeuvrer dessus."

Colette H. " En fait elle se débrouille pour savoir un peu qui elle est, elle est active en fin de compte. "

Elle est ouverte à entendre ce qui se passe, ce qui se dit.

Alain S. " Mais en même temps, elle induit. Par rapport à la dernière phrase on peut se demander ce qu'elles imaginaient pour induire de cette façon là."

F ? " Elles imaginaient la vie hors du couvent beaucoup plus gaie que ce qui se passe là. Elle est la seule de son âge, elle n'est qu'avec des vieux croûtons."

Francine Casanova " Et pourtant elle se sent femme parce qu'elle dit "..j'ai remarqué que quand on regardait les autres femmes..", elle aurait pu dire les femmes tout simplement. "

Là, elle prend son rang. Et même elle leur envoie une pique avec cette histoire de rouge. Elle se met en position de rivaliser en prenant son rang.

H - Chandra ? " Ce rouge c'est aussi une protection qu'elle regrette de ne pas avoir. "

Ana B. " Cette soirée elle est faite pour la présenter. Elle est vraiment l'objet de la soirée, pour que les autres la voient et elle est au centre des regards. "

Alain S. " Ca pose aussi la question de la position de la mère par rapport à sa fille. Elle présente sa fille à un certain nombre de personnes qu'on ne nomme pas. "

Ca paraît être une cérémonie assez banale, une entrée dans le monde. Le problème c'est que Cécile n'a pas envie que ce soit banal parce qu'elle est dans la position d'être au centre des regards.

(Protestation générale des dames et de quelques messieurs)

Ana B. " Ce n'est pas banal l'entrée dans le monde. Avoir quinze ans et être invitée dans une soirée où il y a des hommes. "

Frédérique M. " Il y a le fait qu'elle suppose que peut-être parmi ces hommes il y a son futur mari. C'est drôlement gênant car rien ne se définit. C'est très inquiétant comme situation."

Claude G. " Elle examine tous les hommes : " Malgré l'intérêt que j'avais à examiner, les hommes surtout, je me suis fort ennuyée." "

H ? " Un certain regard langoureux, ça fait allusion à cette soirée. "

Frédérique M. " Quand vous parlez du regard langoureux, vous supposez que la lettre de Madame de Merteuil a été écrite après la soirée ? "

Ana B. " Elle est datée du même jour. "

Claude G. " Et d'emblée; elle a organisé un autre souper où sont conviés et Volanges, sa mère, et Valmont. "

F ? " Elle a déjà son idée derrière la tête. "

Claude G. " L'ordre des lettres est tel que Volanges raconte la soirée à laquelle Merteuil fait allusion. "

F ? " On aurait pu changer l'ordre et mettre la lettre 3 en position 2. Ca aurait mis la réponse de Valmont juste derrière. "

Quel est l'intérêt de cette interversion ? Le texte est bourré d'interversions de lettres.

Claude G. " De prévoir les pièges avant que le gibier ne s'exprime. "

Oui, c'est ça, sûrement. Je crois que c'est une dimension importante.

Pablo " Le lecteur est dans le secret. Il sait non seulement qui est Madame de Merteuil et ce qu'elle veut faire mais il sait aussi qui est le mari. Cécile est en position de choix, son désir est titillé par tous ces hommes qu'elle a devant elle et elle n'a plus qu'à " choisir " entre guillemets. C'est curieux comme situation."

Ca me paraît important mais je dégage mal l'idée. Vous ne pouvez pas essayer de préciser ?

Pablo " Au sujet du désir, du choix ? "

Je ne sais pas. Sur l'interversion, vous avez une idée intéressante, mais je n'arrive pas à la cerner.

Pablo " Le lecteur a les deux éléments qui manquent à Cécile. "

Le lecteur a l'impression qu'il a le jeu en main avec Madame de Merteuil, impression qu'il n'aurait pas eue si Cécile avait parlé d'abord. On met le lecteur dans la position de croire qu'il a le jeu en main.

Louisa D. " Il y a un personnage de plus dans cette histoire. Ils sont nombreux à croire qu'il tiennent le jeu. Beaucoup de personnages pensent tenir le jeu dont le lecteur. Petit à petit, on va se conforter dans cette idée dans laquelle on va se faire piéger."

Moyennant quoi nous croyons que c'est un texte pervers. Mais nous voyons que c'est une simple interversion de lettres.

Louisa D. " Mais qui est responsable de l'interversion de lettres ? Pourquoi ce choix de nous mettre dans cette position là, nous lecteurs ? "

M. Gaugain " C'est drôle d'ailleurs d'employer le mot d'interversion. Il y a un ordre. "

Oui, de fait c'est exact. Il y a un ordre choisi. Ce n'est pas une interversion. L'autre ordre aurait fait...

Claude G. " Ca aurait fait qu'on l'aurait cru plus naïve cette jeune fille. "

Ou plus portée sur ses pensées inconscientes comme le disait Colette, ou plus naïve ou plus active, en quelque sorte. Nous aurions pu nous engager sur une voie freudienne. Pour l'instant, on nous la refuse. Non ? C'est plus littéraire parce que ça nous met en position de croire que nous avons le jeu en main.

Pablo " C'est le plaisir de la lettre aussi justement. La lettre serait moins plaisante pour le lecteur si elle précédait. Là c'est presque une position, j'allais dire sadique... Elle ne sait rien, on a presque un pouvoir sur elle, et on prend plaisir à ce pouvoir. "

On est dans la dimension du plaisir sadique de croire qu'on tient le jeu en main. On a du plaisir à cela. Nous pourrions même croire que c'est ça notre plaisir d'être introduits dans ce texte. C'est ça qui nous est tendu, de sorte qu'en fait nous sommes piégés car nous sommes dans la position de Cécile, et que nous ne le voyons pas.

Catherine " C'est parce qu'il y a une réticence à lire ce texte souvent. "

En vérité l'intérêt du texte, c'est de nous laisser ignorer que notre position subjective est celle de Cécile.

Claude G. " Pourquoi on dirait cela que notre position subjective est celle de Cécile ? "

Celle d'être toute ouïe sur toutes les choses qui se passent autour de nous, autour du sexuel, de la soirée d'introduction au rituel qui n'est pas banale.

M. Gaugain " Et on n'est pas mis en avant, il n'y a pas le côté de l'ennui donc on ne s'endort pas."

F ? " Quand on lit la lettre de Cécile on est déjà prévenu qu'il se trame quelque chose, que Merteuil est en train de tramer quelque chose à son propos, elle le dit explicitement. "

Comme on est prévenu, on croit qu'on est du côté de celui ou celle qui est prévenu. Le plus malin.

Ana B. " Il y a une chose que j'aimerais discuter c'est de savoir si Gercourt ne serait pas dans cette soirée..."

Ca ne peut pas être Gercourt...

Frédérique M. " Il est en Corse. "

Ana B. " Il est en Corse ? "

Oui, et on peut même se poser la question de pourquoi il est en Corse.

Frédérique M. " Laclos y a été."

C'est en rapport avec tout un tas de choses et n'oublions pas que c'est la période où la France vient premièrement d'acheter la Corse et de - comme on dit - la pacifier. On apprend qu'en Corse tout est calme c'est à dire que la révolte de Paoli est terminée. Tout cela est extrêmement précis dans la description des événements.

Ana B. " Est-ce qu'on l'a appris avant qu'il était en Corse ? En tout cas il l'a vue, Cécile."

Il sait qu'elle est blonde.

Ana B. " C'est tout. Et qu'elle sort du couvent."

C'est tout ce qu'il veut, qu'elle soit blonde.

Claude G. " On s'aperçoit plus tard qu'il y a une histoire de biens. Mme de Volanges dit que comme elle est riche, elle n'aurait pas tant besoin que sa fille épouse quelqu'un de riche. Au fond, Cécile pourrait épouser le Chevalier Danceny qui est pauvre. Il y a donc une histoire d'association de biens de même niveau. Quand même cette petite Volanges pour le Comte de Gercourt, elle est blonde, elle sort du couvent **et** elle est riche."

F ? " Là on est dans la même position que Cécile, on ne sait pas que Gercourt n'est pas à la soirée. Elle le cherche."

Claude cite la lettre sur la prévention de Gercourt en faveur de la " retenue des blondes ".

Francine C. " On ne sait pas si Gercourt le pense. C'est ce que dit la marquise. Mais je n'en suis pas si sûre. Est-ce qu'elle est brune, la marquise ? "

Frédérique M. " On sait que Gercourt veut une femme blonde, riche et qui sort du couvent mais lorsque Cécile entends :" Laissons mûrir cela, nous verrons cet hiver ", elle suppose que le mari s'intéresse à bien autre chose. "

Elle a quelques illusions sur le mariage.

Claude G. " C'est quand même les quatre mois qui rendent les choses moins drôles. "

Qu'est-ce qu'on a appris en somme au point où on en est ?

Francine C. " Elle nous a apparemment séduites Cécile. "

Cécile nous a séduits, nous sommes séduits. Et en plus, nous croyons que nous avons le jeu en main. C'est d'ailleurs peut-être pour ça que nous sommes séduits. Tu n'es pas séduite ? (à Nicole Zaoui) Bon, alors qu'est-ce qui s'est passé ?

Nicole Z. " Elle ne me séduit pas tellement parce que quand le monsieur dit qu'il y a quatre mois à attendre, elle prend ça à la lettre, elle attend. Elle s'endort. Elle pourrait dire autre chose. Vu qu'elle est gauche, elle dit ça. "

Francine C. " Elle n'a que quinze ans et elle sort du couvent. "

(Discussion sur la gaucherie des filles de quinze ans.)

Frédérique M. " Ce qui me touche dans cette lettre c'est l'enfant qui est là. Elle s'est endormie sur sa mère et c'est ce qui la gêne car elle qui voulait tellement être perçue comme une femme et justement tenir son rang, c'est un petit enfant. C'est émouvant."

Louisa D. " C'est peut-être les deux aspects de cette jeune-fille, à la fois son côté très enfant, elle s'endort sur sa maman, elle dit sa "maman" et puis elle est embarrassée, proche, elle se réfugie pour se protéger, et à la fois on la sent presque femme, ça pointe. Ce qui est touchant c'est qu'on est bien dans le lieu du passage. "

Frédérique M. " Tout à l'heure quelqu'un a parlé de ni enfant, ni femme, ni homme, ni femme, d'indéterminé et de cette douleur qui est attachée à cette double position qu'elle vit et que je ressens quand je lis ça. "

H - Chandra ? " Sur la question du passage on est mis dans la position de ceux qui regardent, qui voient l'émergence, l'affleurement de quelque chose. Pour elle c'est tout à fait clair, apparemment il se disait des choses au couvent et tout ce qui se passe là est vraiment décevant, ennuyeux. L'ennui étant l'affect du désir d'autre chose par rapport à ce qui pouvait se raconter entre elles. C'est vraiment un pâle reflet. "

Rachid A. " Au couvent, il se passait autre chose qu'on s'imagine qu'il se passe. Elle devait bien s'amuser au couvent. Non ? "

F ? " Si on met Cécile trop du côté de l'enfance, le piège - puisqu'on parlait tout à l'heure de piège et du fait qu'on était du côté du piégeur - piéger un enfant ce n'est pas pareil que piéger un adulte."

Chandra C. " Mais ce sont les parents qui pensent que les enfants doivent croire au Père Noël, qui ont besoin de cela. On est dans cette position là, de voir l'enfant qu'on n'est plus. "

Alain S. " Et c'est ce en quoi elle est attirante. "

Catherine " Le jeu est trop réglé donc ennuyeux, elle en est déçue, donc elle va être prête à tomber dans les bras de Valmont pour échapper à ce jeu, vivre. On sent qu'elle est peut-être naïve mais qu'elle a envie d'en sortir. "

Pablo " Elle en sort aussi par l'écriture. Ca paraît important le fait qu'elle soit gauche mais cette gaucherie est corrigée par l'écriture. Raconter une gaucherie, c'est une façon de se remémorer ce qu'elle a fait et de se corriger. C'est pour ça qu'elle écrit. "

Voilà la place de l'écriture clairement marquée dans le texte.

Rachid A. " Est-ce que c'est vraiment une gaucherie que de s'endormir ? "

M. Gaugain " Elle écrit à quelqu'un, elle n'est plus dans la même position que son amie "

C'est une question de transition. L'autre est encore une petite fille et elle n'y est plus. Elle est en train de changer de monde. on voit que la fonction de la lettre est tout à fait importante, ce n'est parce qu'on fait un roman. Ce qui nous amènera, à nous interroger sur la fonction de l'écriture pour les divers personnages en jeu. Pour Cécile, c'est sortir, reprendre, corriger sa gaucherie.

Colette H. " C'est différent du journal intime. "

Ca n'est pas un journal intime, c'est adressé à un autre.

Pablo " Peut-être apprend-on quelque chose sur le roman. Dans l'interversion des lettres, la chronologie n'est pas droite ça veut dire qu'on se trouve dans un roman plutôt analytique que vraiment dans une analyse sur quelque chose. Ce qui est intéressant n'est pas l'action mais l'analyse qu'on en fait. "

L'action est truffée de ce qui se passe dans l'action et qui n'y est pas. Cette interversion porte donc sur l'analyse de ce qui n'est pas dans l'action, de ce qui est dans l'acte. De ce qui précisément doit trancher du sujet dans l'action. C'est à peu près ce que tu voulais dire ? J'espère...

Transcription : **Frédérique Margerin**
Mise en forme : **Alain Stecher**

LES LIAISONS DANGEREUSES (4)

INTRODUCTION : " L'étroit chemin d'amour " (Extrait)

L'idée proposée par Jacques Lacan dans le séminaire sur le transfert est que pour aimer il faut être trois. Si on essaie d'exploiter cette idée, on pourrait commencer, parce que c'est utile d'avoir de mauvaises idées, par se faire une mauvaise idée en matière d'amour et penser qu'aimer consisterait à chercher dans l'autre ce qui nous manque et dont on pourrait espérer qu'il nous le donnerait. Cette conception que je serais assez porté à avoir spontanément, ne m'en paraît pour autant pas moins fausse à partir de plusieurs remarques.

La première est qu'il semble que J.Lacan ait proposé une conception originale de l'amour en proposant qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas. Si c'est le cas, l'amour est plutôt construit par lui dans la dimension du don, certes du don de ce qu'on n'a pas mais du don quand même, et pas du tout comme je le proposais à l'instant comme la recherche dans l'autre de ce qui nous manque. Il paraît là y avoir une autre dimension dans l'idée qu'aimer c'est donner ce qu'on n'a pas et non pas le recevoir de l'autre. A cette première objection à ma conception spontanée en vient une autre, c'est que ce n'est pas parce qu'on cherche qu'on trouve et ce n'est pas parce qu'on cherche dans l'autre ce qu'on n'a pas qu'on va évidemment le trouver. Donc il est clair que si on part de l'idée que ce qu'on cherche et ce qu'on trouve, c'est la même chose, cette conception ne peut pas tenir debout. La plus grave objection qu'on puisse faire à cette idée de l'amour c'est que cette conception reste au fond très narcissique en ce sens que tout se passe dans une telle définition comme si on cherchait dans l'autre plutôt du complément à ce qui nous manque, complément que du reste on ne trouvera pas, ce complément qui n'est pas sans évoquer un certain aspect de la conception de l'amour proposée par Platon dans le «Banquet», dans le discours sauf erreur d'Aristophane, l'idée selon laquelle chacun de nous chercherait la moitié qui lui manque depuis longtemps. Cette conception narcissique de l'amour qui fait que l'on chercherait le complément dans l'autre, est manifestement une conception qui ne tient pas la route. Le narcissisme au sens banal du terme, au sens de la complémentation par l'autre n'est pas une définition satisfaisante de l'amour. Beaucoup de questions restent en suspens à partir de là et cette conception spontanée doit être laissée parmi les idées spontanées, rien de plus.
Des questions peuvent venir ; par exemple, en quoi consiste le fait même de l'amour. Finalement, en y réfléchissant, on s'aperçoit avec grande surprise que la description de l'amour -j'ai trouvé une analogie - est aussi vague et imprécise que celle de l'angoisse. Je n'ai pas besoin de vous rappeler à quel point il n'existe pas de phénoménologie satisfaisante de l'angoisse, beaucoup de gens ont essayé, on n'arrive pas à grand chose de bien sérieux. Pour l'amour, c'est exactement du même ordre, une description sérieuse du fait amoureux ne nous a jamais menés bien loin. Il est intéressant de réfléchir à la manière dont la psychanalyse a déplacé le problème de l'angoisse. Comment la psychanalyse a-t-elle déplacé le problème de l'angoisse ? De diverses manières dont la plus simple a été de passer par l'objet. Au fond, le point d'appui du levier que Freud a trouvé pour parler de l'angoisse en psychanalyse et pour sortir de la phénoménologie de l'angoisse, a consisté à parler de l'angoisse par l'objet, l'objet cause de l'angoisse. A partir du moment où on se pose la question de l'objet cause de l'angoisse, par exemple de l'objet phobique dans le cas du petit Hans, il devient possible d'élaborer une conception de l'angoisse quand on s'interroge sur les diverses caractéristiques de cet objet. Je n'ai pas besoin de vous rappeler à quel point l'objet phobique a de multiples caractéristiques entre le père Barbichu qui veut castrer son fils, la mère qui est un grand cheval qui traîne la petite fille dans le ventre... Donc le passage par l'objet semble rendre manipulable le "concept de l'angoisse" comme disait Kierkegaard.
Au fond, peut-être que pour l'amour il faudrait procéder de même et que passer par l'objet de l'amour nous ferait progresser. Le problème est de savoir quel est l'objet de l'amour car il est loin d'être aussi facile à cerner que l'objet de l'angoisse. Pour l'objet de l'angoisse nous avons une structure particulière qui nous l'indique, qui est la phobie ; malheureusement il n'y a pas de maladie d'amour, sauf l'hystérie. Justement là l'objet n'est pas si facile à cerner. Alors je me suis dit que sur ce point Platon avait peut-être ouvert une voie

nouvelle en nous proposant la fameuse fonction. Platon a ouvert quelque chose d'assez nouveau concernant l'amour dans la mesure où il a introduit cette idée qu'il fallait en faire l'éloge. Cette fonction de l'éloge qui est très importante dans le " Banquet " puisque tous les convives présents ont à en faire l'éloge y compris Alcibiade et on s'aperçoit que l'éloge de l'amour est une *fonction* d'ailleurs très connue dans le discours grec ; l'éloge semble être pour Platon la démarche originelle qu'il a trouvée pour constituer l'amour comme objet. On va laisser cette question mais il mériterait réflexion de reprendre ce phénomène de l'éloge et sa définition dans le " Banquet ". Comment cerner le fait de l'amour ? Réponse : passer par l'amour comme objet, et remarquez bien que je n'ai pas dit : l'objet d'amour mais plutôt par l'amour comme objet. De la même manière que nous pouvons dire qu'il y a un discours phobique sur l'objet phobique, il y a un discours amoureux sur l'amour comme objet et c'est l'éloge ou l'aveu. IL y a donc probablement dans l'éloge et dans l'aveu une dimension structurelle à laquelle il faudrait réfléchir. Cela pour la question en quoi consiste le phénomène de l'amour.
Autre question : Pourquoi l'amour a-t-il lieu ? Pourquoi est-ce que cela commence ? Il doit bien y avoir à l'amour un commencement et un commencement non circulaire. Puisque pour aimer il faut être trois, il faut bien être au moins deux. Il faut qu'il y ait au sein des personnages en présence, un commencement qui ne soit pas circulaire c'est à dire qu'on ne puisse pas dire qu'X aime Y parce qu'Y aime X. Il faut bien qu'il y ait quelque chose qui commence quelque part qui fasse qu'on sorte d'une circularité et surtout de toute réciprocité puisque l'amour est évidemment quelque chose dont on sait qu'il ne fonctionne pas comme réciproque même quand il est " commun ". L'idée que j'ai extraite du séminaire sur le transfert est la suivante : se demander ce qui rend quelqu'un ou quelqu'une *amant* que je mets au sens lacanien du terme de désirant. L'idée que j'ai extraite à partir de ce qui arrive à Alcibiade c'est à dire à partir du fait que Socrate a été celui qui l'a aimé lui, Alcibiade, c'est qu'on est constitué comme amant par le fait d'avoir été aimé. Vous me direz le premier qui a aimé, qu'est-ce que c'était ? Laissons cette difficulté de côté. On ne devient amant, désirant, que parce que quelqu'un d'autre, d'abord, nous a aimés. On devient amant par le fait d'avoir aperçu cet amour dans l'autre amant, le premier, celui ou celle qui nous a premièrement aimés. C'est le premier mouvement de l'affaire. Le deuxième mouvement que nous proposent Alcibiade et J.Lacan et Platon bien entendu, c'est d'ajouter que ce premier amour, l'amour premier qui a fondé le fait que l'amant devienne amant, ce premier amour a subi une transformation très particulière, il s'est retiré. Je n'ai pas dit qu'il avait disparu ou qu'il s'était annulé, j'ai seulement dit qu'il avait subi un retrait. Tout se passe comme si le premier à avoir aimé ne pouvait plus pour une raison X manifester cet amour et qu'il devait maintenir cet amour dans un état de retrait en sorte que ...

Catherine Victor :

" Il est réveillé par le fait qu'il lui est demandé de manifester. "

Par qui ?

Le deuxième temps est que la personne qui devient amant par le fait d'avoir été aimé, est soumise à une épreuve c'est que le premier amant, la personne qui l'a aimé en premier est soumise à ceci : son amour se retire. Plus exactement, tout se passe comme si l'amour de ce premier amant se retirait du jeu ou plus exactement de la possibilité de s'exprimer. Il en procède une conséquence qui serait pour ainsi dire le troisième temps de ce mouvement c'est que cet amant, le premier, qui s'est ainsi retiré au coeur de ce "premier amant", devient la cause du désir de ce nouvel amant. Autrement dit pour m'exprimer en terme de personnages, Socrate a aimé Alcibiade puis pour des raisons X, Socrate n'a pas pu continuer à faire l'aveu et la manifestation de cet amour. Cet amour s'est retiré sans pour autant cesser, j'ai bien précisé. Du coup, Socrate restant amant mais sur ce mode particulier, et c'est en tant qu'il est amant, devient pour cela même la cause du désir d'Alcibiade. Alcibiade devient amant de Socrate parce que Socrate est amant de lui, mais sur ce mode particulier du retrait de l'amour initial. Pour reprendre alors une conception proposée par Patrice Jaucourt et des personnes appartenant à notre module sur le transfert, Patrice Jaucourt dont je regrette l'absence ici et par Marie-Christine Aguirre, tout se passe comme si le rôle d'Alcibiade était désormais d'avoir à rendre manifeste le fait que Socrate est désirant mais qu'il ne peut pas l'avouer. Alcibiade prend la place de rendre manifeste ce désir en devenant lui, le désirant qui si j'ose dire fait l'aveu de son

propre désir. En somme Alcibiade rend manifeste ce que Socrate garde caché en son coeur, en tant qu'amant. Tout se passe comme si dans ce couple, je dis bien couple, les choses étaient ainsi faites que le premier amant aime sur le mode du retrait et de ne pas pouvoir manifester, tandis que le deuxième a pour mission, tâche et devoir d'amour de rendre manifeste que le premier amant était bien amant et l'est toujours. Sa tâche amoureuse est de rendre manifeste l'amour de l'autre en soulignant l'existence de cet amour.

Catherine V. :

" Quand tu disais, pour des raisons X il y a retrait de l'amour, est-ce que dans le texte de Platon il n'apparaît pas que l'insistance d'Alcibiade auprès de Socrate pourrait aussi jouer un rôle dans ce retrait ? "

Je ne sais pas quel est le facteur déterminant, j'ai dit raisons X point. Je veux bien que ce soit l'une des causes possibles du retrait mais je n'ai pas d'explication sur le sujet. Je constate le fait. Qu'est-ce qui provoquerait le retrait de Socrate dans les manifestations d'Alcibiade ?

Catherine V. :

" Il insiste lourdement sur les poursuites dont il était l'objet, lui Socrate, et que ça l'affolait littéralement. "

La cause n'est donc pas la poursuite d'Alcibiade mais l'affolement qu'il éprouvait.

Catherine V. :

" Cet affolement étant énigmatique. Tu avais cherché aussi dans la direction de la position qu'il avait par rapport à Diotime. "

Effectivement, pourquoi diable Socrate est-il affolé par les déclarations et les poursuites d'Alcibiade ?

Dans ce que je vous ai proposé il y a au minimum une question qui n'est pas posée c'est ce que j'ai appelé le premier amant et je n'ai pas expliqué pourquoi le premier amant, lui, a aimé justement. De sorte qu'il s'agirait d'expliquer pourquoi néanmoins ce commencement n'est pas circulaire puisque je dis d'un côté que quelqu'un est rendu amant par le fait d'avoir été aimé et pourtant j'ai introduit qu'il y a une dissymétrie fondamentale d'entre les deux puisqu'il y a eu un premier amant d'abord. Or il est clair qu'il y a un commencement sur lequel je n'ai rien dit et qui fait partie du deuxième point que je n'ai fait que suggérer et qui paraît extrêmement curieux parce que ça n'est évidemment pas dans le « Banquet « de Platon, sauf si on introduit Diotime, c'est qu'il faut supposer que le premier amant absolu c'est toujours une femme c'est à dire la mère. Finalement que ce soit pour Socrate, Alcibiade ou n'importe qui d'entre nous, homosexuel ou pas, initialement il a fallu qu'une femme aime et c'est cela si j'ose dire le commencement non circulaire qui fait qu'il y a des amants possibles. Pourquoi une femme dans ces conditions peut-elle aimer ?

Rachid Aït Siselmi :

" Ce serait pour cela que Socrate ne parle pas de l'amour mais donne la parole à Diotime ? "

Probablement. Là je n'ai pas la connexion. Il semble qu'effectivement donner la parole à Diotime - et on observe là entre le " Banquet " et le petit Hans d'étranges parallèles, Diotime, c'est après tout une femme - c'est faire qu'une femme, au départ, a conditionné ces nouvelles conceptions en matière d'amour. Il y a bien quelque chose de non circulaire dans le fait que ce soit une femme à qui soit attribué le discours présumé pertinent sur l'amour.

Lecture de la lettre 4

Le vicomte de Valmont à la Marquise de Merteuil
à Paris le 5 août

Evidemment, c'est moins marrant que les dames qui parlaient auparavant.

C. V. " Lui, il est très entier. "

F.? " Il donne des jalons intéressants du fait qu'ils ont eu une liaison, qu'il espère s'unir de nouveau à cette marquise. "

Voyons ces jalons...

F.? " Il dit cela d'une manière un peu ironique : "donner avec vous un exemple de constance au monde" Ca veut bien dire une liaison qui perdurerait dans la fidélité."

Pourquoi est-ce ironique et en quoi ça l'est ?

H.? " Parce que ce sont des gens inconstants. "

Est-ce parce qu'ils sont inconstants ou au contraire parce qu'ils sont constants.

A.S. " J'ai l'impression qu'au contraire c'est quelque chose qui les lie et en même temps juste après il dit : " conquérir est notre destin ". Le désir est peut-être d'être ensemble mais le destin en a jugé autrement. "

Ils ont un destin qui est de conquérir.

H.? " Si le désir était aussi grand, ils seraient ensemble. "

Si à chaque fois qu'on désire, on était ensemble avec la personne qu'on désire...

C. V. " Conquérir est notre destin, pourquoi...(suite inaudible) Tu te souviens de la note ? "

En tout cas, ils ont été l'Un avec l'autre, ils ont un destin qui les sépare, qui est de conquérir. Néanmoins, nous dit-il, *j'aimerais bien donner au monde avec vous un exemple de constance.* Leur carrière fait qu'ils sont séparés mais que peut-être ils se rencontreront encore. Prenons d'abord les métaphores. Ils ont été ensemble à la même école, le même couvent ou le même séminaire. Un séminaire c'est quelque chose qui sert à disséminer comme le dit fort bien Jacques Derrida. C'est un endroit où l'on forme des germes pour ensuite les emmener se promener sur le monde. Donc ces deux personnes ont été au même séminaire et comme tout séminariste qui se respecte, ils ont une tâche religieuse car la métaphore évidemment prosélyte ou religieuse est très présente, ils ont à conquérir c'est à dire qu'ils sont des propagateurs de la foi. Ils ont une foi à propager. Ce n'est pas dans le style de ce que disait Merteuil, mais c'est dans le style humoristique ou ironique - et pourquoi l'est-il - que nous propose Valmont. Ils ont une carrière qui les attend et ils doivent par conséquent se séparer car leur carrière, leur destin l'exige.

F.? " Ce n'est plus une carrière qui les attend, c'est une carrière qu'ils ont déjà bien entreprise. "

Ils sont amenés à prêcher la foi. Cette foi est une "mission d'amour". Ils sont en mission, en terre de mission.

H.? " *Pour le bonheur du monde*, c'est dit. "

En vérité dans cette histoire il n'est pas question de leur bonheur à eux mais du bonheur du monde.

A.S. " C'est altruiste."

C'est à dire que d'ores et déjà, la dimension de la renonciation ou de la perte de leur bonheur est inscrite dans leur destin. Ils ont à faire à un Dieu qui comme l'autre, "juge sur les oeuvres". Le fait est que ce sont des *apôtres (Rachid)* chargés de propager la mission d'amour.

P.CROSS ? " Il est possible de dire là que ce qui les a réuni c'est le fait qu'ils étaient abandonnés. "

A.S. " Ils s'attachèrent l'Un à l'autre. "

On sait ce qui les a réunis mais pas ce qui les a séparés. Sauf si on suppose que c'est parce qu'ils ont une mission et que toute mission suppose qu'on se sépare. Ce n'est pas clair, ça suppose une certaine perspective néoplatonicienne où l'Un doit se diviser en êtres dispersés par rapport à l'Un. C'est une explication qui n'est pas très satisfaisante.

Chandra Covindassamy " Là où il est question de la mission et de ce qu'ils ont à propager, il y a peut-être déjà indiqué dans ce projet Madame de Tourvel qui est elle-même une dévote. IL prend des propos homogènes. "

Il prend des propos homogènes à son objet. Chose étrange c'est finalement l'occasion de se servir de l'objet par la manière de l'éloge. Ne le prenons pas comme une démarque ironique de la position de Madame de Tourvel. Il prend un langage homogène à la nature de l'objet.

ChandraC. " Et de ce qui l'attire lui. "

Et de ce qui l'attire lui. Il a d'ores et déjà cesser de rigoler.

ChandraC. " Il est amoureux. "

Il est amoureux. On va y aller doucement car il s'agirait un peu de savoir de quoi. Qu'est-ce qu'il nous décrit comme la nature de l'objet. Le petit Hans quand il voit son cheval qui tombe dit : " j'ai peur que le cheval ne tombe et ne fasse du charivari..." Il y a une phrase phobique. Il va nous falloir cerner la nature de cet objet. On n'a pas de réponse à la question de ce qui les sépare, il faut qu'on se garde cette question là, mais on peut dire la chose suivante - est-ce que ça va les séparer ou les réunir, Dieu seul le sait - quelque chose l'attire d'une manière irrépressible, c'est cet objet particulier qui s'appelle Tourvel et qui est de nature mystique. Ils se séparent pour le bonheur du monde mais pas pour le leur. On ne sait pas pourquoi, on ne sait pas ce qui les sépare et ils sont partis prêcher la foi chacun de leur côté. Prêcher la foi dans une "mission d'amour".

H.? "C'est aussi la réponse à la Marquise de Merteuil, il ne peut pas revenir."

A.S. " C'est désobéir même, c'était un ordre."
" Vos ordres sont charmants. "

Luc Godevais " Vous feriez chérir le despotisme ... "

Donc elle est à la place de ce qui donne des ordres voire des commandements comme on dirait chez certains dont en particulier chez " Hamlet " et aussi chez J.Lacan dans le séminaire sur l'éthique et même dans le séminaire VIII où il est parlé du commandement qu'Alcibiade reçoit par le fait d'aimer Socrate. Il est certain que Merteuil donne des ordres auxquels néanmoins Valmont désobéit. La question est : est-ce qu'on peut désobéir aux commandements de l'autre ? Parce qu'il y a quelque chose à quoi il ne va pas désobéir là.

A.S. " Il tente. "

Il peut tenter de désobéir... Comment est-ce prononcé ? " Mais depuis huit jours, je n'entends, je n'en parle pas d'autre ; et c'est pour m'y perfectionner, que je me **vois forcé** de vous désobéir. " Attention, on tombe d'un commandement dans l'autre.

F.? " Il est pris dans un ordre encore plus contraignant. "

Il y a un commandement plus impératif que le commandement de Merteuil. On ne sort pas du registre des commandements.
Au fond pour rester fidèle à ce commandement par delà même les caprices de Merteuil.

Francine Casanova ? " Il va choisir un objet encore plus difficile."

Ce n'est peut-être pas plus difficile mais pour rester fidèle à Merteuil et à la tâche qu'ils ont en commun, il y a un objet auquel il doit obéir plus qu'à elle.

Francine C. ? " Plus difficile dans le sens où Cécile Volanges, vingt autres que lui peuvent y réussir."

Plus difficile que Cécile. Cécile est un objet qui lui paraît facile mais c'est l'objet qui lui paraît facile ce n'est pas le commandement.

ChandraC. " Il y a une chose qui me frappe c'est que la Marquise de Merteuil est dépositaire de tous ses secrets. "

Luc Godevais " (...), il se met à sa merci. "

F.? " Il dit dépositaire de tous les secrets de mon coeur comme si depuis très longtemps, elle était dépositaire. "

Elle est la dépositaire des secrets de son coeur, c'est sa structure.

A.S. " On peut imaginer depuis qu'ils se sont trouvés attachés l'Un à l'autre par leur abandon. "

Position de Merteuil pour Valmont, elle est ce qu'on appellerait dans l'hystérie sa confidente, sa Madame K, elle est la dépositaire des secrets de son coeur. Du reste elle nous l'a elle-même annoncé puisqu'elle nous a dit que plus tard elle écrirait ses Mémoires à lui. Il y a sur ce point une sorte de pacte. Elle a à écrire ses Mémoires à lui et par conséquent elle est la dépositaire des secrets de son coeur.

A.S. " La gardienne. "

Avant de dire adieu provisoirement à ce passage, il y a cette histoire d'exemple de constance à donner au monde et non à eux-mêmes et ironie ou pas, Valmont nous dit que peut-être au bout de la carrière *nous rencontrerons-nous encore* ; on ne sait pourquoi il dit cela, est-ce pour lui faire plaisir à elle, est-ce parce qu'il y croit, on ne sait pas, c'est une phrase très mystérieuse. Est-ce un fait qu'ils vont se rencontrer encore ? Est-ce qu'il y a un point oméga, pour parler Teilhard de Chardin, où ils se sont déjà-toujours rencontrés et où ils se rencontreront nécessairement encore ? Quel est le mode particulier de cette rencontre qui aura lieu peut-être. On sent bien que Merteuil et Valmont gardent depuis toujours et garderont toujours une rencontre qui ne cédera jamais malgré ce qui arrive avec Madame de Tourvel. Par delà l'amour.

C.V. " Qu'est-ce qui les enchaîne l'Un à l'autre ? Quelque chose de quasiment transcendant. "

Vous sentez bien à quel point il serait facile de faire déraper ce texte, comme j'en ai d'ailleurs la tentation, sur un versant néoplatonisant où elle et lui seraient complémentaires, seraient dans un monde qui ne serait pas loin de l'intellect agent... Néanmoins si on veut éviter cela...

C.V. " Est-ce que ce ne serait pas le mythe sur le mode de la dérision de cela, justement ? "

Dérision de quoi ?

C.V. " De ce modèle amoureux là. "

Certainement. D'ailleurs, on parle de mission donc on est sur un versant plutôt chrétien et non pas platonisant.

C.V. " Ce n'est même pas cela. Ils seraient eux même au-dessus de toutes ces lois divines qu'ils s'amusent à..."

H.? " transgresser ? "

C.V. " Une dérision..."

Je ne vois pas sur quoi elle porte. Je ne suis qu'à moitié d'accord avec l'idée que vous émettez de dérision et de transgression. Je ne trouve pas qu'ils transgressent grand chose. Ils tombent d'un commandement dans l'autre. Tout cela ne m'évoque pas tellement l'idée d'une transgression.

C.V. " Comme une insulte au monde, et une rencontre à ce moment là"

H.? " J'ai l'impression qu'en tombant amoureux, il transgresse le pacte qu'ils ont entre eux. "

Ca d'accord. Mais leur relation n'est pas d'ordre transgressif.

Luc G. " Tout le langage qu'il tient est tout à fait nouveau, ce n'est pas du tout un langage qu'il emploie avec elle. "

Qui est celui de l'objet. (Tourvel)

ChandraC. " Il y a une petite phrase aussi un peu tendancieuse, quand il dit " Ma très belle Marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal. ". Dans le texte que vous aviez préparé, vous discutiez sur la différence d'âge qu'il y a

entre eux, est-ce qu'il n'y a pas là un peu la question de la mort qui se profile ? Dans l'humour plus que la dérision, il y a une espèce de notation qui va évidemment tout à fait du côté mystique, quelque chose qui les dépasse complètement. "

C'est quelque chose qui est effectivement au-delà de la vie, qui est de l'ordre de la pulsion.

ChandraC. " Il est plus âgé qu'elle mais elle aussi elle vieillit. "

A.S. " En même temps, cette phrase là renvoie à *conquérir est notre destin.* Ils sont là-dedans. "

ChandraC. " Il y a une notation qui peut faire penser que ça va encore très au-delà de leur vie à tous les deux. "

F.? " Est-ce que ce ne serait pas d'un pas égal dans le libertinage ? "

Bien sûr qu'il faudrait réfléchir au rapport entre le narcissisme et la pulsion de mort. Il y a en effet cette dimension du libertinage, ce n'est pas la question. La question c'est de savoir à quoi le libertinage sert de masque. Si on lit " Les Liaisons dangereuses " et qu'on s'engage sur le versant du libertinage, ce n'est même pas la peine de les lire. Je n'ai rien contre le libertinage. La question n'est pas là, la question c'est le désir et la pulsion de mort et c'est ça qu'on suit. On n'a pas beaucoup réfléchi à son refus de Cécile comme objet. Alors que vous avez remarqué à quel point Cécile a beaucoup suscité de réflexions de la part des dames présentes. Vous avez vu que cette petite Cécile qui paraît d'abord comme une petite idiote sans cervelle dans l'idée qu'on s'en fait spontanément, n'est pas du tout cela dans la structure du texte. Donc, celui qui pour l'instant semble juger de Cécile en ces termes, c'est Valmont. On a vu que pour ce qui est de Merteuil ce n'est pas du tout cela, elle la juge plutôt par la fascination qu'exerce sur elle sa virginité. Lui, pour des raisons qui nous échappent un peu, semble la situer dans cette dimension du " elle ne fait pas le poids ".

H.? " Elle est à Paris. "

De plus elle est à Paris et il faudrait qu'il rentre.

Louisa Debernardi " Il est accaparé. Est-ce qu'il y a de la place pour quelqu'un d'autre ? "

Dans la version de Frears c'est magnifiquement bien montré parce qu'il y a des silences qui se passent pendant un certain temps. La question est de savoir si on doit prendre l'interprétation de Frears comme " la bonne " - ça ne veut rien dire - mais est-ce qu'il la rebute simplement pour ne pas dire qu'il est accaparé. Chez Frears c'est comme cela que la chose est présentée. On sent bien que Merteuil n'est pas convaincue et qu'elle attend qu'il mange le morceau. Ce discours sur cette jeune-fille qui ne fait pas le poids, est-ce une manière de ne pas parler - même si ça le démange d'en parler - de l'objet de son amour ? Puisque l'objet d'amour, il faut le manifester ! De la même manière qu'Alcibiade doit absolument dire qu'il aime Socrate parce que Socrate l'aime. Ca le démange d'en parler, comment va-t-il s'y prendre pour pouvoir en parler enfin.

Béatrice Rabeau ? " Il y a une progression, il en parle d'une façon assez distante au début, l'ennemi qu'il attaque et il finit en parlant de passion, du fait qu'il est amoureux."

Vous voyez bien que Valmont parle toujours sur un mode très narcissique au sens commun du terme c'est à dire sur un mode de défi, de conquête. Des rapports extrêmement rivalitaires avec tant Merteuil que les femmes en général. On s'aperçoit que derrière ce parler rivalitaire, ce n'est pas du tout cela. Il est amoureux et ça l'embête bien.

F.? " Parce que c'est ridicule... "

Oui mais si on dit ça, ça veut dire qu'on considère que ce qui l'embête, c'est uniquement son narcissisme. Puisque c'est ridicule, ça veut dire que c'est son narcissisme qui lui reproche cela. Exactement comme Alcibiade est honteux d'aimer Socrate. Ce n'est pas une explication suffisante. Elle est vraie mais insuffisante. Il doit y avoir autre chose qui l'embête dans le fait d'être amoureux.

Catherinr V. " Peut-être que la relation qu'il a avec la Merteuil le protégerait à son insu de ce vers quoi l'embarquerait l'amour. "

Je crois que c'est un point très important. Effectivement, la relation "narcissique" qu'il entretient avec Merteuil est une relation de protection contre les risques de l'amour.

Catherinr V. " Il fait semblant d'emprunter un langage parce qu'il l'entend à tel point qu'il prétend ne faire qu'emprunter un langage en parlant de mystique sans savoir que c'est une autre langue qu'il est en train de parler. Il y est pour quelque chose, lui, c'est une autre langue qu'il se met à parler à son insu. "

Francine C. " Il y a une question que je me pose peut-être bizarrement, c'est : est-il amoureux ? "

Catherinr V. " Est-il déjà amoureux ? "

Alors est-il amoureux premièrement, est-il déjà amoureux deuxièmement.

Francine C. " Et pourquoi le lui dit-il ? "

Catherinr V. " Il présente cela comme un exploit, encore l'aspect narcissique. "

C'est encore un exploit mais attention ce n'est pas tout à fait vrai car il ajoute qu'il est quand même amoureux et c'est bien embêtant. Il dit qu'il est amoureux mais effectivement la question est : est-il amoureux ou l'est-il *déjà* ? Ce n'est pas du tout pareil. Et pourquoi le lui dit-il ? Il ne faut pas oublier que, exactement comme le fameux rêve de la jeune homosexuelle dont on ne sait jamais si effectivement c'est cela ou si c'est au contraire un mensonge, ou si Freud n'est pas en train de se planter en interprétant comme un mensonge. En tout cas le problème qui nous est posé est du même ordre à savoir que Valmont nous donne l'impression de jouer une carte, mais on ne sait pas si c'est la bonne, parce que tout cela est pris dans une historicité où avancer une carte, ça peut être tromper, se tromper, être trompé... Alors comment vous répondriez à ces trois question. Pour l'instant il n'est pas certain qu'on puisse y répondre. Vous souhaitiez qu'il soit amoureux manifestement.

Francine C. " Il y a un style qui est dans sa lettre qui n'est pas dans les autres qui fait que je ne sais jamais où il est quand il parle. Il est ironique, il ne l'est pas, il se moque d'elle, il se moque de qui ; et là, il est amoureux, il ne l'est pas, il a un type de langage curieux."

Va-t-il sortir un jour de cela ?

Colette Hochart " Il y sera plus tard dans l'authenticité. Je crois qu'il n'y est pas encore. "

Catherinr V. " Beaucoup plus tard mais d'une manière sacrificielle. "

De fait on ne sait pas où il est quand il parle. Comme on ne sait pas où il est, on doit d'autant plus coller au texte, sans savoir ce que le texte dit, c'est à dire que pour l'instant tout ce qu'on sait, c'est que - je ne sais pas comment on pourrait appeler cela en termes littéraires - on nous fait l'exposition de la situation et de l'objet, on nous décrit l'objet. L'objet en question n'est pas forcément très enthousiasmant. Quelles sont donc les caractéristiques de l'objet, qui semblent susciter son discours sur l'amour. " Vous connaissez la Présidente Tourvel " c'est bien dire qu'on nous met en scène l'objet exactement comme Alcibiade nous met en scène Socrate dans son éloge. " Vous connaissez la Présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; ... ". On irait tirer ailleurs...

A.S. " Non, pas quand notre destin c'est de conquérir. "

Alors évidemment si notre destin est de conquérir, c'est une bonne carte. Si notre destin c'est de conquérir voilà le plus difficile à prendre, on y va.

Luc G. " Peut-être surtout n'a-t-il pas envie de revenir. Dans l'autre lettre, Merteuil lui disait " revenez " et il dit au début de la lettre : " ce n'est pas la première fois que je ne rentre pas ", il n'a pas du tout envie de rentrer. "

C'est bien en effet une des hypothèses. Si effectivement, elle et lui sont menacés d'inceste, il essaie d'échapper à l'inceste mais c'est notre interprétation.

Louisa D. " On ne sais pas où il est aussi parce qu'il donne des messages très contradictoires. Quand il dit " notre destin est de conquérir " ça veut bien dire qu'il ne peut pas être amoureux parce que l'objet de ses conquêtes, *il s'en fiche*(G.T.). C'est conquérir pour conquérir quelque soit l'objet donc il ne peut pas y avoir d'objet dont il est amoureux. C'est pourquoi on a du mal à savoir d'où il parle et qu'on a presque envie de le traiter de menteur."

Comme tout hystérique qui se respecte car il est clair qu'il est hystérique. Menteur à condition d'ajouter que lui même ne sait pas s'il ment. De sorte que quand il dit : " je suis amoureux ", on ne peut pas y croire et lui même sans doute n'y croit pas, pas vraiment. D'où l'importance du *déjà*, mais le *déjà* on n'y est pas encore.

A.S. " Sauf que cette lettre a une fonction qui est de dire "non" à Merteuil. Il dit *non* et ensuite il justifie avec des trucs qui sont à multiples facettes mais l'objectif principal c'est de dire *non* pour l'instant. "

Je ne sais pas si c'est l'objectif principal, mais c'est certainement un des objectifs importants. Faisons de la fiction, supprimons Tourvel, mettons une autre nana à la place qui ne serait pas trop vertueuse mais quand même un peu difficile. On se trouverait simplement devant une échelle de la difficulté. Il pourrait très bien dire non à Cécile et dire : " celle-là je la veux ". Or, ce n'est pas ce qui se passe. Manifestement un des objectifs est bien de dire non à Merteuil avec toutes les résonances des raisons pour lesquelles il lui dit non mais l'objet Tourvel est quand même là et donc il y a autre chose qui se passe. Que se passe-t-il avec Tourvel ?

A.S. " C'est là qu'il y a les deux aspects. "

Je ne sais pas si ça ne fait que deux mais il y a un aspect de plus. Cette nana décrite comme elle l'est, on n'a vraiment pas envie de la tirer. C'est de l'apostolat pur.

Louisa D. " Ca existe... On pourrait dire aussi que par rapport à Merteuil, c'est le sentiment que j'ai en lisant cette lettre, on pourrait la considérer comme son alter ego, elle n'étant pas forcément femme ni lui homme. Donc, elle peut être dépositaire de tous ses secrets et faire des Mémoires sur tout ce qu'il peut faire. Tout cela n'a pas de sexe. "

H.? " Quelqu'un disait c'est une relation fraternelle. "

Louisa D. " Presque le même, une identification du même au même. Donc je le vois plus comme cela que de dire non à Merteuil. Dire non à Merteuil, il y a une relation qui pourrait être sexuée dans " dire non ". Là l'alter ego ce n'est pas sexué. "

Luc G. " Je ne suis pas tout à fait d'accord, pour une seule raison c'est qu'au début il dit : " ...je regrette de ne plus être votre esclave..." "

Esclave ce n'est pas une relation sexuée. C'est une relation de domination, très narcissique.

A.S. " Ce serait plus rivalitaire "

C'est une relation rivalitaire. Ce n'est pas sexué. *Elle* lui dira non une seule fois et à ce moment là ils vont se sexuer mais alors en franchissant carrément la barrière.

Luc G. " Quand il était son esclave, il était bien sexué. "

Non ça ne prouve rien. Ca prouve simplement qu'ils entretenaient des relations d'ordre et de commandement. Ils faisaient joujou à la conquête. Que ce soit des châteaux forts avec des boules de neige ou que ce soit des nanas ça revient au même. C'est une relation qui est tout à fait prégénitale. Pour nous exprimer grossièrement. C'est une relation où il n'y a pas d'autre, il y a juste des amusements. C'est bien ce qui va lui pendre au nez, c'est que là du coup, il est en train de se passer quelque chose qui est en train de le sexuer. Et ce con il croit qu'il peut encore faire mumuse. Il dit : " je suis amoureux ". Papa est à la campagne, le Président est parti. C'est curieux cela, pourquoi faut-il que le Président soit parti pour qu'il s'occupe d'elle. Comme le faisait remarquer Frédérique Margerin, si le Président était là, ça régulerait la situation. Or, effectivement, d'abord le mari de Merteuil est mort, Cécile n'est pas mariée, Volanges est veuve, le Président est à la campagne, Gercourt veut sa petite mais il est en Corse... On ne peut pas dire que les pères potentiels soient très présents dans tout cela. D'où vont tomber les fonctions paternelles, c'est aussi une question.
Tourvel prie, se promène, a de pieux entretiens... " Mon bon ange m'a conduit ici pour son bonheur et pour le mien.", est-ce du sarcasme ou pas ? " Heureusement il faut être quatre pour jouer au Wisk ..." Il n'y a pas que pour jouer au wisk qu'il faut être quatre, il n'a pas lu J.Lacan. Et la tatie qui l'a pressé de lui sacrifier quelques jours. Parce que cette Madame de Rosemonde qui est une personne finalement très attachante, on n'en parle pas beaucoup de tout ce qu'elle fait. Pourquoi diable l'a-t-elle pressé de lui sacrifier quelques jours alors que Madame de Tourvel était là ? Connaissant son neveu qui comme chacun sait est le diable incarné. Qu'est-ce qu'elle a deviné ?

Louisa D. " Elle a envie de se divertir. "

Madame de Rosemonde ne se divertit pas tellement dans le texte.

Catherinr V. " Elle a une sagesse sur le cours de l'amour, une fonction initiatrice."

Louisa D. " Elle vit l'amour par procuration. "

Elle a peut-être envie qu'il se passe quelque chose pour lui. Elle a peut-être envie que son neveu sorte de son merdier. Elle lui fait une thérapie. " Elle ne se doute pas de la divinité que j'y adore ", on va voir qu'elle s'en doute très bien.

ChandraC. " Il ne trompe personne. "

Sauf soi-même.

Rachid A. " Il est dans la méconnaissance. "

Il est dans la méconnaissance la plus complète. On revient à la structure narcissique de la méconnaissance. Plus il va se tromper, plus il va s'enferrer jusqu'au point tragique qu'on aura à identifier. Il s'enferre vers le point où il y a du désir pour lui. " Me voilà donc depuis quatre jours livré à une passion forte. " " Vous savez si je désire vivement ", c'est de la rigolade, c'est complètement outré, ce n'est pas du désir, ce n'est pas sexué. " Ce que vous ignorez c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du désir ", c'est toujours le registre de la rigolade. " Je n'ai plus qu'une idée, j'y pense le jour, j'y rêve la nuit. ", bien sûr c'est de la dérision, croit-il.
" J'ai bien besoin d'avoir cette femme pour me sauver du ridicule d'en être amoureux." ; là par contre on a un aveu dans la dimension de la honte à savoir qu'il est amoureux et qu'il en a honte. Certes son narcissisme est atteint mais on ne peux pas se satisfaire de cela parce qu'il faut quand même se souvenir que la pudeur est une dimension importante. Dans le séminaire sur le transfert, J.Lacan parle de Dalio montrant son orgue de Barbarie et rougissant en s'effaçant devant son objet, c'est ça la structure de l'aveu de l'amour, c'est de rougir devant la présentation de l'objet, cause du désir. Je n'essaie pas de plaquer Lacan sur ça mais, le fait est qu'être amoureux ça embête bien Valmont.

Luc G. " Est-ce que ça l'embête totalement ou est-ce qu'il a envie aussi de faire un peu mal à Merteuil ? "

Tant qu'à faire. Pour l'instant on est encore dans le narcissisme, on va en sortir y compris pour Merteuil.

Louisa D " Donc Madame de Rosemonde le considère comme un enfant, et elle a envie qu'il se casse un peu le nez sur des choses sérieuses. Parce que fatalement il ne peut que se casser le nez, surtout que Tourvel est mariée. "

Catherine V. " Je pense le contraire, elle pense qu'il va en triompher. "

Triompher pour quoi faire ? Elle pense qu'il va en triompher, de quoi ? Qu'est-ce que le fait de triompher de Tourvel apporte au jeu ?

F.? " Je crois qu'elle a envie qu'il se risque à aimer vraiment. Peut-être Tourvel est quelqu'un qui peut lui donner cette occasion. "

Louisa D. " Qu'il aille au-delà de l'échec."

Pour l'instant il ne fait que des échecs. Il fait des réussites à rien du tout.

Louisa D. " Socialement, ça ne peut être qu'un échec, on ne parle pas sur ce plan là, mais Tourvel est mariée donc c'est impossible que cette relation aille au-delà. Donc elle envisage que cet échec lui soit bénéfique."

Il aura franchi un seuil dans sa vie.

Rachid A. " Il sera tombé amoureux. "

Louisa D. " Il aura franchi le seuil du prégénital. "

Qu'il passe à l'interdit de l'inceste. Je ne peux pas m'empêcher de penser à autre chose car j'insiste sur le fait que si elle dit cela c'est que Madame de Tourvel, je crois qu'elle a aussi pensé qu'à Madame de Tourvel, ça lui ferait du bien. Son neveu a peut-être des choses à lui apprendre à Madame de Tourvel. Quand elle va lui parler beaucoup plus tard à Madame de Tourvel, elle ne va pas être vache avec elle, au contraire. Elle ne la sacrifie pas. Je crois qu'elle pense tout autant au bienfait que Madame de Tourvel avec sa bigoterie est susceptible de recevoir de cette confrontation.

Catherine V. "C'est une initiatrice. "

C'est une initiatrice parce que les petits malins, Merteuil et Valmont croient qu'ils vont initier Cécile ; il y a ce thème de l'initiation de la jeune-fille qui est très important pour eux. En vérité, on s'aperçoit que ce sont eux qui font l'objet d'une véritable initiation.

Louisa D. " Avec des rites de passage. "

A savoir devenir homme et femme, alors qu'ils s'imaginent qu'il s'agit simplement de séduire les petits gamins pour leur montrer comment on fait. Madame de Rosemonde est un personnage très important parce que c'est elle qui les met en présence très certainement parce qu'elle en attend beaucoup pour tous les deux. Là encore, faisons toujours du texte fiction, supprimez Madame de Rosemonde et le séjour à la campagne et il n'y a plus de texte. On voit que si on retire certaines chevilles dont on ne voit pas qu'elles sont ouvrières, il se passe des choses bizarres.

F.? " Ce qui est plus difficile à comprendre c'est : "Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! Nous ne serions auprès d'elle que de timides esclaves." "

Il y a un aspect sommaire qui est que si elles se défendaient un petit peu, on serait à leur pied et on ne pourrait plus en bouger. L'aspect le plus élémentaire c'est l'aspect rivalitaire. Heureusement qu'elles ne se défendent pas grâce à quoi on n'est pas esclave, on les quitte. C'est l'aspect simple.

A.S. " Sauf qu'il dit cela après avoir dit qu'il était ridicule d'en être amoureux."

Il ne se rend pas compte qu'il dit le contraire de ce qu'il vient de raconter. Ce n'est pas qu'il soit esclave puisqu'être esclave c'est une relation prégénitale, en vérité il est amoureux ce qui

n'est pas prégénital.

Catherine V. " Il est caché, l'objet. "

Il est vachement caché, l'objet, parce qu'on ne sait toujours pas pourquoi il veut la tirer. Qu'est-ce qui dans cette bigote peut bien le rendre amoureux ? On ne comprend pas. Entre autres, les attributs de cet objet, pour l'instant on ne comprend pas pourquoi il en est amoureux. Néanmoins c'est cela qui nous est présenté comme les caractéristiques de l'objet. Alors ?

Chandra C. " Je dirais que c'est peut-être parce qu'il est *seul* face à cet objet. "

C'est sûrement très important. Il est seul au sens subjectif du terme.

Catherine V. " Il sort d'un cercle où il était ... "

F.? " Il n'est plus à Paris. "

Il est coupé du monde, il est seul.

Chandra C. " Il fait une retraite. "

C'est une retraite spirituelle. C'est quasiment quelque chose qui fait que comme tout apôtre qui se respecte, après avoir fait son travail de mission, néanmoins il est en retraite pour récupérer ses forces. En retraite devant l'objet.

Louisa D. " Si on reprend les rites de passage, l'individu qui a lieu de les faire, est seul. Il est seul confronté à des épreuves. Il n'a plus le soutien de sa famille. Il est face à lui-même et soit ça se passe la nuit... Ce point de solitude est important. Quand il a passé l'épreuve il peut éventuellement réintégrer l'ordre social (G. T.) mais tant qu'il ne l'a pas fait, non. C'est vraiment un moment très particulier. "

Francine C. " Je trouve cette lettre lourde. Quand on éclate de rire à la fin, sur cette pique qu'il lui envoie, ça nous soulage de quelque chose. Je ne saurais dire de quel ordre. C'est difficile de dire pourquoi. "

C'est angoissant ce que Valmont raconte. Je ne sais pas si c'est votre idée.
Je ne sais pas non plus.

Chandra C. "Il ne sait pas bien ce qui lui arrive non plus."

D'abord, il n'a jamais su et en plus maintenant il ne sait pas non plus.

Francine C. " D'apparence, le style est assez léger et enjoué."

Luc G. " Ou il est amoureux ou il ne l'est pas, s'il l'est ça a une signification, s'il ne l'est pas on en une autre. Ce que dans le film puisqu'il y a eu film, j'ai trouvé dommageable c'est que chaque fois la Présidente est une très belle femme. Ce qui aurait été étonnant c'est qu'elle ne soit pas belle. " (...)

Fin de bande

Transcription, Frédérique Margerin
Mise en forme, Alain Stecher

- ORIGINAL . . M -

GEROME TAILLANDIER

QUARTETTE POUR UN MOMENT

(Lacan commentateur de Dora)

08/03/1991

****

Le présent article naît d'une question : Comment identifier la conception de l'amour produite par Jacques Lacan ? Si sa production du désir est assez claire, sa doctrine de l'amour paraît complexe, partielle, voire énigmatique dans ses énoncés. Formuler que : aimer c'est donner ce qu'on n'a pas, qu'aimer, c'est vouloir être aimé, nous laisse sur notre faim concernant le caractère opérant effectivement de ces propos.

C'est pourquoi il a paru utile de tenter d'élucider l'un des textes les plus remarquables produits par Jacques Lacan sur ce sujet : la description du quadrille hystérique du Séminaire IV.

****

Définir la position de l'hystérique nous oblige à distinguer divers termes de cette position, ainsi que des conditions suffisantes et nécessaires de cette structure.

En sus des multiples déterminations cliniques, voire pathognomiques de l'hystérique bien connues, nous utiliserons une voie d'accès qui procède de la reconnaissance de la disparité subjective qui spécifie le sujet de l'inconscient.

1 - L'hystérique aime par procuration.

1.2 - Par conséquent et pour ce faire, l'hystérique s'identifie ; et de surcroît à un personnage viril (ici, Monsieur K.). Ce personnage viril n'est autre que son moi (au sens topique du terme). Ceci se justifie si l'on se souvient que le moi est l'image de l'autre.

Reste la délicate question de l'"identification virile", qui constitue l'un des mystères parmi tant d'autres de la structure.

1.3 - c'est en tant que Dora est Monsieur K., qu'elle est attachée à Madame K. On n'interprètera pour l'instant ceci pas plus loin qu'à l'entendre ; son moi est Monsieur K.

2 - L'hystérique a un objet d'amour <u>homosexuel</u> et aborde cet objet par identification à quelqu'un de l'autre sexe. On remarquera l'ambiguïté de cette thèse qui reprend l'idée de Freud sur l'objet homosexuel de Dora. Jusque là, rien de neuf sinon la thèse sur l'identification virile.

Mais là où est la question, est si cette affirmation est aussi valable dans l'hystérie de l'homme ? Il faudrait en conclure que l'hystérique mâle aborde son objet homosexuel au moyen d'une femme ? Ceci n'a rien d'impensable, et rendrait assez clairs certains cas présumés d'homosexualité masculines qui sont clairement des hystériques déguisés.

3 - Enfin, Madame K. est la <u>question</u> de Dora. Cette thèse reprend et affine la thèse 2 : si Madame K. est objet d'amour, c'est en tant qu'elle est une <u>question</u> incarnée pour l'hystérique. Le point

important est pour l'heure que nous disposions d'une définition structurale de l'hystérie :

L'hystérique soutient un rapport à son objet d'amour (homosexuel) par l'intermédiaire d'une identification virile constitutive de son moi.

****

Il est temps d'entrer dans le fonctionnement des déterminants de la structure.

1 - La cause déterminante de l'hystérie s'exprime dans un non-franchissement de la crise oedipienne.

2 - Cette cause déterminante est que le père de l'hystérique est constitué comme impuissant (à la différence du père de l'homosexuelle) (1).

3 - Cette thèse suppose à son tour une analyse de la fonction du père : le père est, dans cette fonction, donateur du phallus ; il donne symboliquement l'objet manquant.

4 - L'impuissance du père dans l'hystérie consiste en une perturbation de cette fonction : le père ne donne pas parce qu'il n'a pas cet objet symbolique. On peut bien sûr se demander qui l'a (nous n'avons guère parlé de la mère !).

Surtout on constate que la fonction du père est référée au don, ce qui permet de situer cette fonction dans l'événement amoureux. Nous n'avons pas l'intention de discuter les divers arrière-plans historiques de cette référence (Lévi-Strauss, Mauss, voire la théologie de la Grâce).

Toutefois, si l'impuissance du père constitué comme non-donateur est bien la cause déterminante de l'hystérie, cette condition suffisante ne nous dit rien sur la raison d'être de la crise hystérique.

Bref, de cette condition déterminante, il nous faut passer aux symptômes comme activité du sujet, et c'est loin d'être gagné!

*****

Lacan est alors amené à introduire un nouvel apport théorique pour construire un deuxième temps de la structure hystérique : le facteur déclencheur de la position hystérique. On remarquera que l'ensemble du texte est construit selon un schéma assez contrapunctique où apport théorique et construction du cas alternent sur deux lignes différentes.

Reprenant la question du don Lacan introduit une distinction: Qu'est-ce qui est donné dans le don ? Est-ce l'objet du don lui-même ? Assurément non. Ce qui est demandé dans l'amour, l'est comme signe et non comme objet, et ne vaut que comme signe.

1 - Dans cette mesure, il n'y a pas de plus grand don que le don de ce qu'on n'a pas.

2 - Dans la mesure et seulement dans cette mesure, où le don résulte et est effet de la loi (qui est la loi de la parole),

2.2 - C'est pour autant que le sujet donne gratuitement - pour rien - que derrière l'objet du don,

2.3 - s'offre tout ce qui manque au sujet du don.

2.4 - Ainsi le sujet sacrifie au-delà de ce qu'il a.

Je n'ai pas l'intention de développer toutes les finesses de l'entrelacement don-amour ainsi réalisé. J'en soulignerai seulement :
- que cette théorie inspirée exprès du schéma de l'échange généralisé de Lévi-Strauss-Mauss le dépasse largement, pour autant qu'elle introduit la gratuité du don et le signe d'amour, idée bien sûr étrangère à ces auteurs(2).

- Que d'autre part l'instauration de la loi de la parole est seule génératrice du don, et que celui-ci est effet et manifestation de la loi en tant qu'instauratrice du sujet désirant. Et qu'enfin, ce passage nous fournit une des rares et difficiles liaisons entre deux thèmes liés et pourtant distincts : l'amour don de ce qu'on n'a pas ; l'au-delà(3) constitutif de la demande d'amour (comme de son offre).

****

Cela posé, Lacan dispose de l'appareil qui lui permet d'introduire le moment suivant de constitution de l'hystérie : le facteur déclencheur de la crise.

Ce facteur est divisé en deux et il faut dire que ces deux versants posent l'un et l'autre à l'auteur de la présente, maint problème.

1 - Au premier chef, c'est pour ce que son père ne lui donne pas, que Dora l'aime et reste attachée à lui, fauteur de crises liées

à cet amour. C'est à la mesure de ce que son père, symboliquement, ne lui donne pas, que Dora reste attachée.

1.2 - L'amour du père par Dora est coextensif à cette impuissance, à cette représentation d'un père blessé.

2 - Mais, au second chef, le père s'engage devant Dora dans ce que Dora a par ailleurs largement induit : une relation amoureuse avec Madame K.

2.1 - Cette relation duelle, entre Madame K. et son père, Dora vient s'y insérer, point capital du raisonnement de Lacan.

2.2 - Il en résulte, dans le schéma suivant :

```
Mme K.                Dora                 Père
  *--------<-----------*---------<---------*
```

que Madame K. est quelque chose que le père peut aimer au-delà de Dora.

2.3 - Aimée, Dora se situe entre son père et Madame K.

2.4 - Il en "résulte" que Dora s'attache à ce qui est aimé par son père dans une autre.

3 - Enfin point terminal de la démonstration, ce qui fait la cause de cet attachement, est que cette autre, Dora ne sait pas ce qu'elle est.

****

Autant dire qu'avec ces trois points, nous atteignons presque le coeur du raisonnement, mais aussi sa zone la plus turbulente et la plus obscure. Tentons de démêler quelques fils.

Premier point, pour l'auteur, le plus incompréhensible : l'attachement au père. Si en effet ce lien est bien prédominant dans le discours de l'hystérique, il y a un pas à dire que c'est là le facteur de la crise. Mais ce n'est pas encore le plus difficile à saisir, puisque le décisif, est que cet attachement est lié au refus de don du père blessé. Il y a là une démarche curieuse et qui <u>retourne</u> semble t-il le sens de la preuve. Si aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, comment conclure que c'est pour ce qui <u>n'est pas donné</u> que l'amour a lieu ? Or c'est là le sens de l'argument, et on avoue ne pas suivre le schéma.

Le second point non moins énigmatique est d'une fascinante élégance : que l'hystérique soit inductrice de liens amoureux où elle a la fonction du regard en tiers, n'est pas originale. Mais la thèse va plus loin : le démarrage est que, dans cette position tierce, l'hystérique,

1 - se situe comme <u>aimée</u>,

2 - pour autant qu'une autre femme est aimée <u>au-delà</u> d'elle. Là encore, le point banal est la nécessité de la place de la rivale dans l'hystérie. Mais la subtilité est cette ambiguïté de l'amour, où l'hystérique ne peut se situer comme aimée que sous cette condition <u>d'au-delà d'elle</u>. <u>On aurait spontanément pensé le contraire</u> : que l'hystérique se situe comme aimée au-delà de la rivale. Or, le schéma

de Lacan est sans équivoque : c'est au-delà d'elle même que l'hystérique est aimée - et ainsi constituée comme aimée.

Saisir la raison de ce schéma est difficile. On lui trouvera une ébauche de solution en posant - que l'autre femme, en tant qu'au-delà, occupe une fonction phallique, que le sujet hystérique, dans cette insertion, réalise l'être aimée qui la constitue comme image spéculaire (moi ?) sous le regard du père. L'élégance de la démarche tiendrait à ce que, dans ce jeu de leurre, l'hystérique offre l'autre femme au désir du père sous la condition d'être aimée sur le chemin de ce don.

****

Mais laissons cette énigme pour nous attacher à l'issue (qui est aussi commencement) de cette ruse de la raison : l'attachement de Dora à Madame K(4).

Sans doute reconnaît-on là la reprise, banalisée par l'usage, des fameux "attachements homosexuels de l'hystérique". Mais l'originalité de Lacan est de renouveler ce thème et de lui donner sa véritable portée, qui n'est pas l'interprétation craspecte pour analyse de quatre sous, mais définition des conditions existentielles du sujet de l'inconscient.

Soulignons, en passant un premier point de difficulté technique : déjà en ce moment du raisonnement, l'attachement (et non l'amour !) de Dora n'est nullement immédiat et nu, puisqu'il n'a lieu qu'en tant qu'elle-même est interposée entre Madame K. et son père. Ainsi, le regard du père est déjà supposé à la situation.

Mais l'important se développe ainsi :

1 - Si le désir vise le phallus seulement en tant qu'il est reçu comme don (don d'amour s'entend, donc de parole),

2 - et en raison de la structure propre de l'oedipe féminin,

3 - alors le sujet féminin n'entre dans la dialectique de l'ordre symbolique que pour autant qu'il y a don de phallus (second temps de l'oedipe féminin).

4 - A contrario en cas de tout défaut de ce don phallique, il faut conclure que cette entrée dans le champ symbolique du désir n'a pas lieu.

5 - Il en résulte que le sujet féminin qui se trouve confronté à ce défaut n'a littéralement pas d'accès à son être femme,

6 - et qu'il lui faudra user du détour d'une autre femme pour incarner sa question.

7 - Dora s'interroge : qu'est-ce qu'une femme ;

8 - et Madame K. incarne pour elle cette fonction féminine : elle est pour Dora la représentation de ce en quoi elle se projette comme question.

Ici une parenthèse s'impose. Le problème de l'auteur restera strictement technique et analytique : comment concevoir la structure

et le fonctionnement de l'hystérie. Dans cette mesure, notre problème n'est nullement de traiter de la question "qu'est-ce qu'une femme", mais seulement de saisir par quels chemins l'hystérique comme sujet de l'inconscient, arrive à élaborer la structure de désir qui fait son centre de gravité. Comment en effet théoriser la nécessité du détour par une autre femme dans cette position du désir ? s'agit-il d'identification ? Si oui laquelle ? Pourquoi cette "identification" exige t-elle cette ruse si complexe qui consiste - ayant fait aimer l'autre femme -, à s'insérer sur le chemin de cet amour pour, en second terme, participer à cet amour sous prétexte que l'autre est aimée ?

****

Précisons avec Lacan :

1 - Si Dora s'est insérée sur le chemin du rapport duel à Madame K.,

2 - c'est que Madame K. est dans cet amour, au-delà de Dora; Madame K. est aimée au-delà d'elle, Dora.

Nous retrouvons sans explication, cette fameuse structure d'au-delà qui nous agite tant. Nous le précisons en ajoutant :

3 - Dans l'amour, un être est aimé au-delà de ce qu'il est.

4 - Il est, dans un être, ce qui lui manque.

Ces deux thèses sont bien sûr clés à élucider ce qui précède, malgré leur obscurité. Si nous affirmons plus haut qu'on aime au-delà de ce qu'on donne, la thèse ici se retourne à dire que l'aimé lui-même n'est pas aimé pour ce qu'il est, mais pour son au-delà. La liaison de l'au-delà et du manque réapparaît, mais au champ de l'autre, de l'aimée. Comment entendre qu'il est ce qui manque de l'être ? S'il est certain que ce qui est aimé dans l'aimé est bien ce en quoi il manque - doit-on en conclure à la nécessité d'un autre aimé au-delà de ce manque ? Si oui, comment en articuler la nécessité.

****

Non obstant ces difficultés, nous concluons que :

1 - Parce que son père aime Madame K., Dora se sent satisfaite.

2 - Mais cette satisfaction n'a lieu que pour autant que sa position de go-between est maintenue.

3 - Ce à quoi le père impuissant supplée par les dons symboliques de son amour dispensés sur Dora comme sur Madame K.

****

Nous en finissons ainsi avec le second moment constitutif de l'hystérie. Mais ce temps suffisant, n'est pas condition nécessaire ; ou plutôt il nous manque une condition supplémentaire sans laquelle

l'hystérique ne saurait équilibrer sa structure. Dans ce second temps, la position de l'hystérique reste essentiellement duelle (imaginaire), dans sa dépendance "homosexuelle" à Madame K.

L'exigence d'équilibrer en ce terme de désir (donc de structure symbolique) cette situation, s'impose et appelle une solution.

C'est l'introduction d'un troisième moment de "triangulation" de la situation qui nous la donne.

1 - Vis-à-vis de la femme en qui elle pose sa question, Dora essaie de rétablir une situation triangulaire en introduisant Monsieur K. .

2 - Elle tente ainsi de restituer l'accès à une "position en sens inverse" expression à entendre diversement, on le verra.

3 - Par Monsieur K. se ferme un triangle en position inversée :



où Dora est cette fois l'initiatrice de la position subjective.

4 - Monsieur K. est ainsi pour elle, la façon dont elle normative sa position en réintégrant quelque chose qui fait entrer le

masculin (désirant d'une femme) dans le circuit jusqu'ici hautement "homosexuel", (duel).

Que faut-il entendre par "position en sens inverse", là est la question. Formellement parlant, il est clair que Monsieur K. est "moyen terme" entre Dora et Madame K. : Dora <u>n'est plus seule</u> sur le chemin de l'amour ; un "homme de paille" lui est substitué, qui l'écarte de l'immédiateté de sa position homosexuelle (mais au prix de la "viriliser" dans l'identification, ce qui est moindre mal).

Toutefois, un sens plus subtil est sans doute à trouver, en ceci que, métaphore du second moment, ce troisième moment met Dora en position d'amante (et non d'aimée) la restituant à une activité qui la fait échapper à la captation imaginaire homosexuelle.

****

Ainsi, au bilan :

1 - Par intérêt pour sa propre question, elle peut considérer avoir élevé Monsieur K. à ce qui <u>symbolise</u> le côté <u>question</u> de la présence de Madame K. : son adoration.

2 - C'est en tant que participant (avec Monsieur K. pense t-elle) à <u>l'adoration</u> de la Dame que Dora se situe par rapport à Madame K.

****

Toutefois, ces thèses sur la participation, qui ne sont pas sans évoquer la théorie platonicienne, sont encore bien obscures (quoi participe à quoi et en quoi ?) et exigent de nombreux dépliements.

Notons seulement que Lacan ne parle nullement de l'amour de Madame K., mais de son adoration. Or il y a beau temps que les théologiens ont repéré l'antinomie de ces deux termes. Dora idolâtre Madame K., mais elle ne l'aime pas ; bien au contraire, elle la déteste, mais elle en dépend.(5)

Il est du reste bien connu que la relation homosexuelle dans l'hystérie est tout ce qu'on veut sauf de l'amour, mais plus ordinairement de la haine, de la rivalité, de la détestation, de l'envie, et que les choses se terminent toujours par une série de coups bas entre pestes dont on jure bien qu'on ne s'y laissera plus prendre. Jusqu'à ce que l'on remette ça deux mois plus tard.

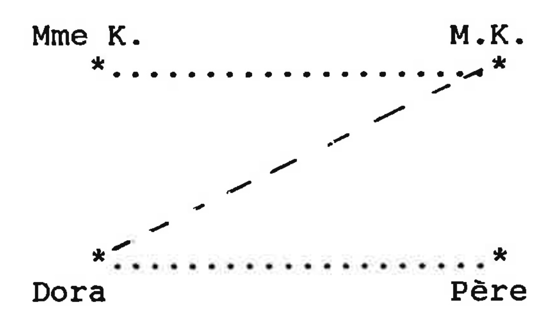
Relevons pour terminer que Dora a ainsi réussi à produire un désirant dans l'histoire : Monsieur K., mais que sa participation à elle, à ce désir monté de toutes pièces, ne dit rien sur son désir à elle, sinon qu'elle a trouvé de quoi déplacer la question.

****

Ce n'est pourtant que dans un quatrième temps de la constitution de l'hystérie, celui que nous dénommerons temps de constitution du symptôme, que le sens de ces deux temps précédents va se révéler, par l'absurde, comme il se doit.

1 - Monsieur K. n'ayant manifestement pas compris à quoi il servait ou ayant au contraire décidé une bonne fois de s'y soustraire en affirmant sa "virilité", joue la carte décisive, croit-il, du "ma femme n'est rien pour moi", suivi à peine prononcé, de la gifle de Dora. Le génie de Lacan est d'avoir compris que cette gifle ne trouve pas sa source dans la tentative de séduire Dora, mais au contraire dans le <u>défaut à cette tentative</u> que représente la carte du "ma femme..."

2 - Au bilan général des temps précédents, s'était en effet constitué le quadrille fatal, véritable jeu des Parques(6), matrice constitutive de toute hystérie et peut-être critère pathognomonique de la structure hystérique :



où l'on remarquera que la place du sujet est tenue par Madame K. (et non par Dora).

3 - Or l'effet du dire de Monsieur K., est de la <u>soustraire</u> à ce quadrille mortel.

4 - En avouant que sa femme n'est <u>rien</u> pour lui, Monsieur K. révèle que sa femme n'est pas dans le circuit. C'est donc que Monsieur

K. n'occupait pas la place que Dora souhaitait lui assigner dans son montage (rôle de la scène de séduction dans l'hystérie).

****

Comment analyser la structure de ce quadrille. Il repose sur une relation d'équivalence, elle-même faite de termes triples.

1 - Dora peut admettre que son père aime en <u>elle</u> et <u>par</u> elle ce qui est <u>au-delà</u> : (de) Madame K.

2 - Mais pour que Monsieur K. soit tolérable dans sa position (n'oublions pas que Dora est hystérique et qu'elle est à ce titre prise dans un <u>noli tangere</u> absolu), il faut qu'il occupe la fonction inverse et équilibrante :

3 - Que Dora soit aimée par lui <u>au-delà</u> de sa femme.

4 - Cette condition suppose à son tour que sa femme soit quelque chose pour lui :

5 - <u>Ce rien, au-delà</u> de la demande d'amour, dont Dora occupe la place.

****

Le dévoilement de la situation provoqué par Monsieur K., qui rompt le fragile équilibre ainsi réalisé, nous est offert :

1 - Si Dora ne peut tolérer que Monsieur K. ne s'intéresse qu'à elle, c'est que la situation est rompue :

2 - Dora en déduit par métaphore que son père ne s'intéresse qu'à Madame K. (donc pas à elle).

L'équilibre imaginaire du quadrille est rompu.

3 - Dora se révolte et constate ce qui est le fait de cette situation : "mon père me vend à un autre en échange d'une femme". La structure d'échange de la situation est bien révélée, sans les fards de la constitution imaginaire de l'hystérique - qui n'a donc plus qu'à révéler le vrai de cette situation en venant le dire à Freud, puis à nous, au grand dam de tous les partenaires.

La signification de l'équilibrage hystérique de la situation se révèle ainsi :

1 - Monsieur K. s'est avoué ne pas faire partie d'un circuit où:

2.1 - Soit Dora puisse s'identifier à elle-même,

2.2 - Soit imaginer qu'elle-même Dora, est l'objet de Monsieur K. au-delà de sa femme,

3 - par laquelle elle se rattachait pourtant à lui.

****

Reste alors en conclusion à savoir pourquoi l'hystérique a nécessité d'un tel montage. La réponse tient à l'examen des conditions générales de la structure :

1 - Dora n'ayant pas franchi vraiment les passes de la normativation oedipienne, elle ne peut rien dire de ce qu'elle est comme femme.

2 - Elle ne peut non plus dire à quoi sert l'amour.

3 - Elle sait cependant qu'il existe.

4 - Et à défaut de pouvoir en user, elle en trouve et en produit une historisation dans laquelle elle trouve sa place,

5 - mais ceci sous la forme d'une question : Qu'est-ce que d'être une femme ?

****

Ce que nous venons d'établir dans ces dernières sections reste loin de l'évidence, et gros de chausses-trappes logiques difficiles à éviter. Quant à la théorie de l'amour sous-jacente à ce texte, elle nous échappe largement, malgré les principes déjà isolés. Nous proposerons quelques remarques, faute d'une vue d'ensemble possible.

1 - Que Lacan procède en établissant des équivalences sur le modèle de l'échange généralisé de Lévi-Strauss ne doit pas nous empêcher de remarquer que Dora, dans ces deux équivalences, n'occupe pas la même place.

2 - Que Madame K. soit à la place de $\not{S}(\varphi)$ dans le schéma L ainsi constitué indique que la division du sujet hystérique *n'identifie pas* le locuteur au sujet. Dora, qui nous parle, est autant divisée (imaginairement) en Madame K., qu'en Monsieur K., etc...

3 - Mais c'est à la recherche d'une théorie de l'amour que nous sommes. Nous devons nous demander ce que ce texte nous apprend sur les places qu'occupe Dora dans l'amour.

En reprenant tant bien que mal les catégories proposées par Lacan au Séminaire VIII, nous dirons que dans la première équivalence, Dora est *aimée*, se constitue comme aimée de son père, pour autant qu'il aime, au-delà d'elle, Madame K.

Ici un intéressant théorème : se constituer comme aimée (eromenos) n'est possible que pour autant qu'un autre au-delà est aimé, sur le chemin duquel se trouve l'aimé.

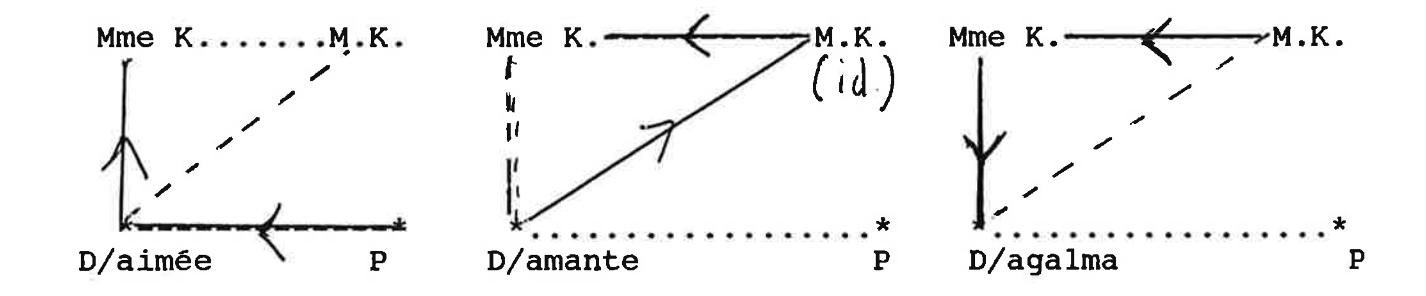
Si c'était le cas, ceci éclairerait la remarque qu'Alcibiade, déclarant son amour pour Agathon, cherche en fait à être aimé de Socrate.

Mais l'introduction de Monsieur K. semble poser de nouveaux problèmes.

Si Dora S'identifie à Monsieur K. (ou l'identifie à elle !), elle se constitue comme amante (eron) de Madame K. par l'intermédiaire de Monsieur K. ; elle occupe donc cette fois une autre place, celle de l'amant (adoration de Madame K., éloge de Socrate).

Si de surcroît Dora peut ainsi accepter d'être aimée par Monsieur K. au delà de sa femme, elle occupe encore une nouvelle place. Ici, les termes sont trompeurs ; cet être-aimée n'est pas le même que le précédent (la place occupée n'est pas la même). Il est à parier que, pour autant que cette place est celle du rien adoré en Madame K. (position précédente), ce n'est de rien d'autre que du phallus qu'il s'agit : agalma recelé au coeur de Socrate, ou ici de Madame K. (la Vierge à l'enfant).

Au résumé, nous avons une confrontation de divers parcours :



Ce texte que nous n'avons fait que déplier mériterait d'autres commentaires plus pertinents que le nôtre, mais nous ne pouvons mieux faire à l'heure actuelle, et nous espérons retrouver le lecteur sur ce sujet difficile de l'amour et de sa structure.

NOTES

(1) - Je délaisse exprès le parallèle que Lacan établit entre ces deux positions dans sa leçon. Le travail est déjà bien assez difficile ainsi !

(2) - Mais que l'on rencontrerait dans une référence à Pascal, voire au néo-platonisme. Sur ce dernier point : Gilles Deleuze : Présentation de Sacher-Masoch.

(3) - Terme récurrent dans l'enseignement de Lacan, et qu'on a déjà remarqué à propos du Graphe. Cf. mes articles sur le sujet.

(4) - Nulle part mieux illustré que dans "Claudine en ménage" de Colette.

(5) - Toujours : Colette !

(6) - Dont on n'ignore pas qu'elles sont Trois plus Un spectateur.

-

.M.

GEROME TAILLANDIER

"LA SPIRITUELLE BOUCHERE"

Commentaire d'après-Lacan du "REVE DE SAUMON FUME"

Ce texte est la transcription presque littérale réalisée par Brigitte VANÇON-MYTNICK, de deux séances de notre module : concepts majeurs de J.LACAN, en date des 18 JUIN 1991 et 9 JUILLET 1991.

J'ai délibérément laissé à cet exposé son style oral, en l'allégeant des tournures répétitives. Il faudrait se faire à cette idée que la littérature orale a son style propre que l'écrit ne saurait effacer. Problème de transcription auquel les oreilles ne sont pas encore bien ouvertes...

Ce module est alors constitué par :

Rachid AIT SI SELMI - Annie-M.ARCANGIOLI - Richard ASSUIED - Louisa DEBERNARDI - Françoise ELLIEN - Claude GROSBERG - Sylvie HOFFMANN - Richard LABROUSSE - Alain STECHER - Brigitte VANÇON-MYTNICK et moi-même.

(certains membres étaient absents ce jour, ainsi A.M.ARCANGIOLI et Louisa DE BERNARDI).

1 — SEANCE DU 18 JUIN 1991

Ce rêve est très connu il a été commenté par LACAN dans "la direction de la cure et les principes de son pouvoir. On peut considérer que c'est grâce à ce commentaire de Lacan que ce rêve a pris place dans la littérature analytique : on s'en sert beaucoup comme illustration de toutes sortes de choses. Ce commentaire a été repris ensuite par divers auteurs au moins deux, dont le premier s'appelle Jean FLORENCE dans un livre : l'identification dans la théorie Freudienne, où il reprend le commentaire de Lacan, lui ajoute quelques détails importants, et je crois que le mec qui a écrit un bouquin qui s'appelle "que veut la femme", Serge André, aurait à son tour repris le commentaire de ce rêve dans son livre. Alors je n'ai pas vérifé la dernière référence car je ne veux pas me laisser noyer sous la littérature.

RICHARD : Je l'ai lu ce livre, c'est un gros livre, mais je ne me souviens pas qu'il en parle, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y est pas je ne me souviens pas.

GEROME : En tout cas Florence c'est certain. Alors, parler de ce rêve présente toutes sortes d'intérêts, d'abord parce que Lacan nous a déblayé le terrain ; donc de ce fait ça nous

facilite la lecture, c'est une des raisons qui font que je prends celui là plutôt que d'autres. L'intérêt de ce rêve est d'abord sa remarquable clarté, concernant la structure du rêve, sa brièveté, c'est un rêve court et le fait qu'il a relativement, - tu veux quelque chose ?

CLAUDE : Mon bon cahier, j'ai pas le bon !

GEROME : Ton bon cahier : Ah t'as pas le bon ! tu veux du papier non t'as du papier ?

CLAUDE : Regarde sous le bouquin...

GEROME : Là il y a un autre livre.

CLAUDE : non, j'ai du papier.

GEROME : Donc ce rêve peut être commenté de diverses manières, mais son intérêt c'est sa clarté, sa brièveté. Le fait qu'il est analysé d'une manière qu'on pourra qualifier de complète, si on veut, enfin ça veut pas dire grand chose. Enfin on y comprend à peu près quelque chose c'est-à.dire qu'on n'a pas besoin d'arrière-plan pour voir comment il est foutu et enfin ce rêve il a pour principal mérite technique de nous illustrer aussi bien qu'il est possible la théorie du désir dans le rêve et spécialement du fonctionnement du désir dans l'hystérie. Je crois que c'est l'intérêt tout spécial de ce rêve. Tout le problème est d'arriver à dégager ça : comment fonctionne le désir hystérique; je crois que c'est ça le principal pour nous dans ce commentaire et c'est ce qu'on va essayer de mettre en évidence sans commentaires préalables sur l'hystérie ce qui

fait la difficulté de l'exposé, parce que comme je ne suis pas chauffé, je ne sais pas si je vais arriver à sortir des trucs importants. Bon nous allons entrer dans ce rêve dans la traduction française, dont nous verrons, grâce à Jean Florence qu'elle n'est pas bonne et nous allons reprendre le récit du rêve parce qu'on va être obligé de le désosser. Moi je travaille toujours sur un tableau noir quand j'enseigne et c'est très utile, là il n'y a pas de tableau noir, donc il va falloir que je vous dicte pour bien vous faire comprendre quelque chose.

D'abord le contexte, non pas de la belle bouchère comme dit Lacan mais d'une "spirituelle malade". Lacan parle quelque part du rêve de la belle bouchère mais en vérité ce n'est pas du tout le qualificatif, elle est simplement qualifiée de spirituelle. C'est un petit détail en passant et le contexte, c'est que nous sommes aux alentours de 1900 et même avant, que Freud est au tout début de sa démarche, à une époque où il a essentiellement besoin de se convaincre de ce qu'il raconte. Il ne faut pas oublier cet aspect des choses, c'est très important pour la compréhension du démarrage du rêve. Il a besoin de se convaincre de ce qu'il raconte, alors il est obligé de convaincre les autres car la seule manière de se convaincre de quelque chose, c'est de convaincre les autres, voir le temps logique. Il a besoin de convaincre ses malades que ce qu'il dit est exact or, la théorie de Freud,

dont Freud essaye de se convaincre, c'est que le rêve est un accomplissement de désir, voilà si on veut le topique proposé en début de rêve sur quoi bien sûr notre dame, qui est très clairement hystérique comme on va le voir, ne manque pas comme toute hystérique de faire ce qui convient dans un pareil contexte, c'est-à-dire de résister et de lui prouver le contraire de ce qu'il raconte, c'est de bonne guerre!.

Donc puisque Freud nous dit que le rêve est un accomplissement de désir, notre patiente hystérique va se faire un plaisir de démontrer au docteur que son savoir est mis en défaut et que sa théorie est fausse ou en tout cas, qu'il y a une exception à cette théorie et c'est ce qu'elle lui raconte. Si le rêve est un accomplissement de désir, notre patiente va rêver que voilà un rêve où le désir est représenté comme non accomplissable. Voilà docteur qu'en pensez-vous ? La charge de la preuve étant bien sur laissée au docteur d'avoir à prouver qu'il a bien raison, ce que Freud va évidemment s'empresser de faire, c'est-à-dire de lui démontrer que ça ne fait rien, il a raison quand même ! La conviction est un facteur déterminant dans la situation. Voilà le contexte très humoristique de ce début de rêve ; il faut effectivement lire les textes là où ils sont, en voyant bien le côté humoristique de ce démarrage, sinon c'est pas la peine, c'est pas drôle.

Alors: "vous dites qu'un rêve est un désir réalisé je vais vous raconter un rêve qui est tout le contraire d'un

désir réalisé;comment accordez-vous cela avec votre théorie?" Voici le réve, alors je le relis mais en vous le désossant.

ALAIN : Est-ce que c'est cette phrase là qui en quelque sorte nous indique qu'elle est hystérique ?

GEROME :Y a ça qui est déjà pas mal, mais t'en fais pas, y a la suite qui est pas triste non plus. Alors première phrase du rêve : "je veux donner un dîner" et si j'avais un tableau noir je vous montrerais comment faire, mais vous mettez ça avec un premier point à la ligne en décalé pour souligner le balancement du style :

- "Mais je n'ai pour toute provision qu'un peu de saumon fumé". Le saumon va avoir aussi son importance. Deuxièmement à la ligne :

- "Je voudrais aller faire des achats" en décalé :

"Mais je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que toutes les boutiques sont fermées"

Troisièmement :

-"je veux téléphoner à quelque fournisseur", en décalé :

"mais le téléphone est détraqué".

Vous voyez le côté extraordinairement logique de cette construction de ce rêve, c'est évidemment pas tous les jours qu'on rencontre des rêves comme ça. Conclusion : donc, on tire un trait, et dessous on met une conclusion à ces trois propositions préliminaires n'est-ce pas ! conclusion : "je dois donc renoncer au désir de donner un dîner". On voit bien

comme ça la structure logique du rêve ; nous avons trois (il y aurait sans doute des tas de commentaires à faire à ce sujet mais je les ferai pas tous parce qu'ils ne me viennent pas forcément), il y a 3 voeux qui sont exprimés, - je laisse délibérément le mot voeu. Nous allons voir qu'il faut en changer rapidement -, 3 voeux qui sont exprimés : je voudrais donner un dîner, c'est ça mon voeu, mais ; je veux ...Mais; je veux... Mais...; je dois donc renoncer à mon voeu. Conclusion: "votre théorie est fausse puisque mon rêve représente un désir non accompli ; Docteur Freud démerdez-vous!". Comme évidemment Freud (alors là on va pas faire de théorie Freudienne car elle est acquise) ne confond jamais le récit manifeste et le contenu latent, bien évidemment la première phrase qu'il dit, c'est : "je réponds naturellement que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve" c'est pas parce qu'on veut me conter fleurette avec des histoires de désir non réalisé que bien sûr on va s'arrêter là. Le Docteur Freud part à la charge ; il a affaire à une hystérique, une vraie, qui résiste, donc il y va gaiement tag à dac! tag à dac! il est tout content, parce qu'en voilà enfin une qui résiste, il est ravi, il commence à saliver, ça l'intéresse là, ça l'intéresse quand elles commencent à résister c'est-à-dire quand il est confronté lui en particulier, à leur caractère phallique. Et là bien sûr quand les hystériques sont en train de manifester leur caractère phallique, le docteur Freud est tout content

parce qu'il aime bien que les femmes soient phalliques. Il est tout ravi d'en avoir une qui lui fait le coup, voilà, donc du coup on va analyser.

Donc chaque phrase est pleine de sous-entendus touchant à la position subjective du partenaire : la petite phrase "je réponds que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve", ça veut donc dire en fait "d'abord moi Freud j'ai raison... donc j'en ai un plus gros", deuxièmement il est quand même bien content d'avoir affaire en face de lui à une femme dans sa dimension phallique puisque c'est ça qui l'intéresse, il aime bien Freud que les hystériques aient une dim-ension phallique, il est content, il en a une, donc attention ça va chauffer ! tout le tour est joué.

.../...

ALAIN : C'est bien l'analyse et non pas l'analyste qui va décider. C'est quand même plus astucieux.

GEROME : "L'analyse c'est moi", l'analyse c'est Freud à l'époque !

CLAUDE : Il n'a pas encore découvert le concept (...).

BRIGITTE : Il veut peut-être même vouloir dire : de toute façon c'est vous qui allez vous-même changer d'avis et dire comme moi.

GEROME : Oui mais de toute façon "j'aurai raison et vous direz comme moi" ! ... enfin je crois qu'il y a quand même de ça dans l'histoire. Bon alors "j'accorde toutefois qu'il paraît peut être raisonnable et cohérent (parce que bien sur Freud aime bien faire des concessions) et paraît tout le contraire de l'accomplissement d'un désir". Bien sûr la méthode reprend le dessus : "mais de quel matériel provient ce rêve ? Vous savez que les motifs d'un rêve se trouvent toujours dans les faits des jours précédents". On commence par appliquer la méthode analytique : qu'est ce qui s'est passé les jours précédents puisqu'on va procéder à une régression dans le matériel avec la patiente . Ici, nous ouvrons une parenthèse puisque nous allons voir se confirmer l'importance des termes pour remarquer que dans ce rêve, le mot désir n'apparaît qu'une fois : "je dois donc renoncer au désir de donner un dîner. Dans les trois propositions initiales que nous avons prononcées nous avons le mot "veux" : "je veux", je n'ai pas

pris le texte Allemand, mais je pense que c'est WILL ou quelque chose comme ça, non pas "Wunsch" qui veut dire le voeu. Les trois phrases qui sont censées nous donner ce qui serait le voeu de la patiente avec les conséquences subordonnées, sont en fait des volontés et non pas des désirs, c'est de l'ordre de la volonté et non du désir et c'est uniquement quand il est question de renoncer, mais ça uniquement dans la dernière phrase : "je dois renoncer au désir de donner un dîner", il est évident que la patiente en fait, nous a déjà obligés à faire une distinction qui est la distinction de la volonté et du désir, il est clair qu'elle nous floue ou elle se floue en croyant que c'est la même chose, en disant, "je veux et je dois renoncer au désir", comme si c'était pareil. Il est clair que ça n'est pas pareil pour nous, et qu'il s'agit justement de progresser dans cette distinction tout au long de l'analyse du rêve.

BRIGITTE : - et ça peut devenir un désir, seulement quand c'est impossible.

GEROME : - tout à fait et justement pour elle exactement, et ça c'est déjà un trait de plus dans le sens de l'hystérie, pour elle dans la mesure ou elle est névrosée et pour nous on va le voir, pour l'hystérique, ça ne peut devenir un désir que pour autant que c'est comme tu dis, impossible ou nous dirons plutôt pour l'hystérique, insatisfait, c'est-à-dire pour

autant que son désir ne peut pas être satisfait, voilà sous quelle condition ça peut être un désir.

BRIGITTE : Donc si elle avait réussi à donner un dîner ça n'aurait pas pu combler quelque désir que ce soit ?

GEROME : En aucun cas.

ALAIN : Elle n'a pas eu de désir ça aurait été de la volonté.

GEROME : Ah, où est son désir ? Elle n'a pas eu de désir, elle a seulement eu des volontés voilà dirons-nous, la solution névrotique au problème du désir : avoir des volontés au lieu du désir. Il va falloir qu'on voit l'articulation, assez complexe du jeu de la volonté et du désir dans tout ce rêve.

Analyse : chaque mot mériterait un commentaire et je ne suis pas certain d'arriver à vous dire tout - Analyse :

"Le mari de la malade est boucher en gros, c'est un brave homme très actif. Il lui a dit quelques jours auparavant qu'il engraissait trop et voulait faire une cure d'amaigrissement. Il se lèverait de bonne heure, ferait de l'exercice, s'en tiendrait à une diète sévère et n'accepterait plus d'invitation à dîner". Invitation à dîner bien sûr fait aussitôt tilt. Bref notre dame est mariée, elle a un mari qu'apparemment elle aime bien, ce qui ne l'empêche pas elle , d'être hystérique, donc ce sont des choses différentes ! mais ce mari dont on ne voit pas ce qu'il vient faire là, n'oublions pas que nous sommes dans le champ de l'inconscient, on ne voit pas du tout pourquoi le mari est évoqué ici, sauf

que le mari a un voeu : le voeu de maigrir et par conséquent de ne plus accepter d'invitation à dîner.

Alors, le mari est boucher, ça nous renvoie à toutes sortes de choses, on va les voir se dessiner peu à peu à l'horizon, ça nous renvoie à la viande, éventuellement au corps morcelé, ça nous renvoie à des choses qui se mangent et il est question de maigrir, donc de se mettre à la diète et voilà la signature hystérique ; ici nous sommes devant une signature hystérique de la névrose : la position orale de l'hystérique. Pour l'hystérique refuser dans la dimension orale, c'est vraiment, je crois une signature de cette structure. C'est-à-dire que la position phallique-orale de l'hystérie, ici on a pas encore parlé de phallique mais on en parlera soyez tranquilles, la position phallique-orale de l'hystérique est vraiment la signature de la position subjective de l'hystérique avec toutes les conséquences qu'on voit régulièrement : des aphonies, la voix blanche, la toux chez Dora, tout ce que vous pouvez imaginer dans la dimension de la voix en tant que c'est une voix inhibée, empêchée et en même temps jouissante, c'est-à-dire c'est une dimension qui fait jouir l'hystérique, la voix et qui en même temps se connecte à la dimension orale (ici il faudrait parler de l'oralité dans tous ses sens). Donc, qui se connecte à la dimension orale comme dimension de refus, l'hystérique se situant sur un versant de refus de l'oralité justement parce

que au fond elle confond mais en même temps nous oblige à distinguer tout ce qui passe par l'oral, c'est à dire que par la bouche non seulement on mange mais que aussi on parle. Si l'hystérique au fond refuse de manger ou de donner à dîner, c'est dans la mesure où il s'agit pour elle de faire place à la question de la voix tant que cette voix est pour elle, un instrument phallique. Je dis des choses abrégées parce que j'ai pas envie de me lancer là-dessus mais c'est le fait que nous sommes devant la connexion d'un refus touchant au manger, et à la dimension sociale du manger : l'invitation à dîner voilà vraiment une bonne signature de la position subjective de l'hystérique. Là vraiment c'est qu'on a affaire à une hystérique et que c'est pas par exemple un obsessionnel ou une obsessionelle.

CLAUDE : Pour faire place à la question de la voix comme tu dis ?

GEROME : En tant je pense que pour une hystérique la voix est une dimension phallique, ce qui fait que la voix est elle-même inhibée, frappée de refus, voix blanche, toux, aphonie, qui sont des symptômes ordinaires de l'hystérie en tant que l'hystérique est confrontée à une impossibilité de parler, mais en même temps parce que cette impossibilité de parler fait sa jouissance, c'est là qu'elle jouit. Elle jouit phallique-oralement en quelque sorte et il faudrait développer le sens de cette notion de la position phallique-orale.

En tout cas nous sommes devant une signature à savoir, plus d'invitation à dîner. Nous sommes devant ce que nous appelerons et je regrette de l'appeler maintenant parce que c'est un thème qui va nous obscurcir les méninges mais tant pis, nous sommes devant un processus d'identification, c'est à dire qu'elle est en train de produire une identification à son mari en tant que refusant une invitation à dîner.

Mais ça pour l'instant on a prononcé un terme trop précoce d'identification. En fait c'est un de nos problèmes dans le texte, c'est de savoir ce que c'est qu'une identification. Il est intéressant de constater qu'en préliminaire du rêve comme en exergue d'un livre où il est censé donner au fond le sens du livre au lecteur, eh bien ! de la même manière, nous sommes devant l'exergue du rêve, on est en train de nous dire autour de quoi tourne tout ce rêve, à savoir d'une identification à son mari, d'une identification virile, et ceci n'est pas sans importance. Nous constatons avec amusement que, au cours des associations de notre patiente, dont nous allons supposer qu'elles sont ordonnées d'une façon qui n'est pas neutre, nous constatons que la première identification, la toute première au sens spontané du terme, c'est une identification à son mari en tant que voulant maigrir et refusant les invitations à dîner. Voilà le premier point qu'on peut souligner dans ce rêve: l'identification

virile présentée comme l'exergue du texte. Nous allons laisser de côté le "trop engraisser" que nous allons retrouver plus loin, on le retrouvera. Elle continue à associer, elle raconte encore en riant que son mari a fait, à la table des habitués du restaurant où il prend souvent ses repas, la connaissance d'un peintre qui voulait à tout prix faire son portrait (à lui, au mari) parce qu'il n'avait pas encore trouvé de tête aussi expressive. Je continue... Mais son mari avait répondu avec sa rudesse ordinaire, qu'il le remerciait, le peintre, très vivement, mais était persuadé que le peintre préfèrerait à toute sa figure un morceau du derrière d'une belle jeune fille.

BRIGITTE : ça c'est passé en vrai ça ?

GEROME : Oui, ça c'est passé en vrai, c'est une association sur des souvenirs récents, "Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse" on va revenir là-dessus.

ALAIN : ça c'est passé en vrai mais c'est elle qui rapporte ça et qui associe.

GEROME : ça fait partie des associations, ça c'est passé en vrai, mais maintenant ça fait partie du contexte inconscient ; donc la question est de savoir pour nous, ce que ça raconte ça, on voit pas très bien ce que ça raconte, ça arrive là comme un cheveu sur la soupe, ça fait partie des choses qui dans l'analyse, paraissent complètement contingentes et

dépourvues de sens. On raconte des petites histoires à l'analyste, qu'est-ce que ça vient faire là ? Alors déjà ça nous donne un petit aperçu sur la personnalité du mari, ce qui n'est pas inintéressant : un homme manifestement énergique genre boucher, n'oublions pas que c'est un boucher en gros, non seulement c'est un boucher, bien vulgaire avec plein de sous-entendus j'oserai dire saignants mais en plus, en gros, l'homme d'affaires genre les Halles on voit très bien le personnage. Evidemment, la petite hystérique distinguée qui se promène avec ce monsieur, ça fait un contraste tout à fait amusant. Comme par hasard, cette hystérique avec toute sa réserve touchant à la bouche, a choisi un homme comme ça, ça n'est évidemment pas indifférent, on peut voir ici une certaine complémentarité de style dans les personnages. Au fond, elle a été chercher un mari qui doit bien la soulager de sa névrose sur ce terrain là, mais un mari aussi un peu problématique quand ça touche à son symptôme, un mari qui peut tout aussi bien évoquer des dimensions de viol qui ne sont pas du tout à exclure dans l'affaire, des fantasmes de viol pour autant que ce mari boucher en gros et manifestement assez énergique, ne doit pas... alors ça c'est de mon invention à moi, vous n'êtes pas obligés de prendre ça pour argent comptant. Mais je vous le suggère comme un aspect de la personnalité qui peut titiller cette dame qui est hystérique et qui par conséquent ne peut pas ne pas être intéressée aux

fantasmes de séduction, revenons au texte. Il bouffe, une fois de plus, on est dans un contexte de bouffe, il prend ses repas et là il rencontre un peintre qui bien sûr cherche des têtes et qui trouve qu'il a vraiment une tête vraiment bien, donc il lui fait du plat. Le peintre fait des propositions au mari à savoir : Monsieur, ou mon cher, ou mon très cher, est-ce que tu voudrais pas que je te tire le portrait ? donc on est entré dans un champ de la proposition, de l'invitation, je prononce ce terme délibérement car nous allons y revenir constamment, grâce à Jean FLORENCE, qui a repéré ce problème, qui a enfin donné une bonne traduction du texte, de la phrase - d'un autre passage très important où le mot invitation le mot "Einladung" qui veut dire en Allemand(1) : invitation ou invite et je prononce tout de suite ce terme, car c'est un des mots clefs de ce rêve, le peintre fait une invite au mari, nous allons devoir revenir de manière constante sur le problème de l'invite donc de l'invitation ... invitation à dîner... invite ... Vous voyez bien l'équivoque qui existe en Allemand puisque tout le rêve est fait autour de cette équivoque.

Le peintre fait du plat au mari, nous sommes devant une scène homosexuée et ceci est également très important et tellement typiquement hystérique. Finalement nous savons, même si nous n'avons pas approfondi la question que la position

---

1 - Voir ma note en fin de texte. Ce n'est pas EINLADUNG qui compte, mais AUFFORDERUNG.

subjective de l'hystérique est une position homosexuelle inconsciemment. Je dis ça en première approche, je ne développe pas maintenant parce qu'il faudrait savoir ce que veut dire l'homosexualité hystérique, y en a pour longtemps ; j'en sais rien, on fait comme si on savait. En tout cas nous sommes devant une position homosexuée pour ne pas dire homosexuelle où un homme fait une invite homosexuée au mari. Cette invite homosexuée, on va la retrouver plus loin. Mais avec un autre sexe. Seulement quel est le sexe quand il s'agit d'homosexualité ? Mais en même temps il faut marquer les points capitaux, à savoir, qu'effectivement tout le problème de l'hystérique c'est comme le dit FREUD à propos de Dora, son attachement homosexuel pour Mme K, eh bien ! ici nous voyons notre hystérique poser le problème homosexuel concernant son mari, à savoir un peintre faisant une invite à son mari dans une dimension homosexuelle, ce qui veut dire que nous sommes encore dans l'exergue, donc que cette invite homosexuelle, on va la retrouver plus loin, autrement dit nous voyons que l'identification virile sert en fait à mettre en scène l'invitation homosexuelle, et elle sert d'autant plus à la mettre en scène que, comme par hasard, et c'est ce qui fait que ce rêve est magnifique, c'est un peintre qui a fait du plat au mari c'est-à-dire quelqu'un qui est chargé de la représentation, autrement dit il nous est clairement désigné que nous sommes dans le champ de la mise en scène, de la

représentation comme condition d'accès au désir. Sous quelles conditions le désir est-il représentable ou pas ? Réponse: il est représentable sous la forme d'une invite, une invite à se voir peindre le portrait, peindre une figure, et voilà comment on pourrait cerner, ce qu'on pourrait appeler la clef initiale qui caractérise, qui nous donne une fois de plus une signature tellement typique de l'hystérie. On voit que ce passage qui nous paraissait comme un cheveu sur la soupe, est vraiment la clef qui démarre la partition.

RICHARD : - J'ai pas compris là est-ce que le fait que tu viens d'évoquer c'est un retour à l'identification ou l'invite homosexuée ou est-ce que c'est ce que tu as mis en (...)?

GEROME : - C'est les trois c'est à dire l'invitation homosexuée, la question de la représentation de l'invite et du personnage du mari et la question de l'identification,ça c'est peut être pas typiquement hystérique; ce qui est typiquement hystérique c'est la position homosexuée de l'invitation. Le peintre est important en ceci qu'il nous fait signe que la question est une question de mise en scène de la question du désir et même si ce n'est pas tout à fait typique, c'est typiquement névrotique de poser la question de savoir comment on peut représenter l'accès au désir ; si on peut représenter l'accès au désir, autrement dit : y a t'il une voie spéculaire de mise en scène du désir ? Mais cette idée de représenter le

point où le désir serait accessible est quand même très marqué dans l'hystérie.

Cette question de : comment mettre en scène le désir, c'est un problème majeur de l'hystérie, c'est les hystériques qui nous font ça d'une manière très spéciale. Donc même si c'est pas uniquement hystérique cette question de la représentation du désir, de la mise en scène du désir, c'est très accentué dans l'hystérie.
Je continue :

Le mari refuse. Alors on peut répondre : il refuse parce qu'il n'est pas pd c'est une première explication, c'est probable, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse. Il y aura sûrement des commentaires à faire sur le refus du mari. Finalement il explique au peintre que ça n'est qu'un sale pd*, premièrement et deuxièmement, s'il était un homme normalement constitué, il peindrait plutôt le derrière d'une jeune fille, et qu'en tout cas, le mari, lui, ce qui l'intéresse c'est le derrière des jeunes filles et en particulier celui de sa femme. Nous sommes ici devant un problème qui est le refus opposé à une invite, nous voyons que nous approfondissons l'exergue de notre rêve. Il y a une invite homosexuée et cette invite est refusée de la part du personnage qui sert à la mise en scène, le mari. Nous allons voir que le refus de l'invite est bien sûr le thème constant de ce rêve, un refus opposé à

* Je ne partage pas forcément ce point de vue ! Il s'agit ici du style indirect. G.T.

l'invitation. Il est évident que cette histoire du morceau du derrière d'une belle jeune fille a aussi son importance bouchère, c'est-à-dire que les jeunes filles, c'est des morceaux, mais des morceaux pour qui ? C'est la question, peut être pour le mari mais c'est peut-être pour elle aussi : Enfin la question peut se poser de savoir ce que ça peut être pour elle. Comme on ne sait pas ce que c'est pour elle pour l'instant, elle va nous répondre en se servant des mots du mari : on se trouve dans la poursuite de l'identification virile, c'est à dire qu'à défaut de trouver une réponse qui serait féminine pour l'instant à la question, nous allons lui trouver une réponse par identification virile. On va se contenter de la réponse virile : "le morceau de derrière d'une belle jeune fille", un morceau donc un objet partiel ; voilà à quoi se réduiraient dans le champ de la représentation, les belles jeunes filles. Il y a le côté boucher, il y a aussi quelque chose qui n'est pas sans intérêt je pense qui est le fait que...

RICHARD : - c'est une métonymie !

GEROME : - oui, c'est une métonymie exactement c'est un objet métonymique. C'est un objet qu'on appelera objet petit a. Il y a ici quelque chose qui est très intéressant c'est ce que le mari pointe du doigt en disant : "morceau de derrière d'une belle jeune fille". Voilà l'objet intéressant, l'objet métonymique qui est en cause. Où ? Alors là je ne sais pas

quoi vous répondre, disons l'objet qui pourrait servir à la mise en scène. Mais est-ce que cela va suffire ? car il est évident que si une belle jeune fille, ça se réduit à un morceau de derrière, qu'est-ce que la belle jeune fille peut en penser ? Il n'est pas certain qu'elle soit d'accord, il se pourrait qu'elle refuse l'invitation à dîner très spéciale qui est l'invitation chez les cannibales ; on peut inviter les gens à dîner de plusieurs manières chez les cannibales, il y en a une qui est peut être celle qui est proposée à notre charmante bouchère, dont on ne sait pas si elle est charmante mais c'est possible.

BRIGITTE : - Où est-ce qu'elle se situerait la charmante bouchère ? est-ce qu'elle se situerait dans la belle jeune fille, ou est-ce qu'elle se situerait dans la femme désirant un morceau de la belle jeune fille ?

GEROME : - Oui ça c'est en effet une question tout à fait judicieuse.

BRIGITTE : - Est-ce qu'on le sait à la fin ?

GEROME : - Est-ce qu'on le sait à la fin, je ne sais pas, mais ça vaut la peine de garder la question. Moi je ne sais pas quoi répondre, mais ça vaut la peine d'y penser. Après tout peut être qu'elle aussi elle a envie d'un morceau on ne sait pas au fond, c'est une question intéressante. Alors si elle est invitée chez les cannibales, il est certain que ça peut présenter diverses objections de conscience, on peut être

amené à refuser la partialisation du corps, c'est une voie possible, on est amené à refuser la partialisation du corps qui est en jeu dans l'invite proposée, je ne peux pas en dire plus. Il y aurait sûrement mille choses à explorer, en particulier la question de Brigitte. Voilà quelques points d'interrogation sur ce sujet.

En tout cas notre exergue, il est ponctué, il y a de quoi faire déjà. Nous avons notre exergue, nous avons le commentaire de mise en scène de ce qui va être toute la suite du rêve et nous l'avons sur le mode de l'identification virile et tout cela va vite changer, nous allons essayer d'autres solutions plus subtiles. "Ma malade est actuellement très éprise de son mari et le taquine sans cesse" bon, Freud entend ça et alors ? "Elle lui a également demandé de ne pas lui donner de caviar". Freud tombe sur son cul : qu'est-ce que c'est que cette histoire ? qu'est-ce que ça peut vouloir dire?

ALAIN : - C'est Freud qui dit que la patiente est très amoureuse de son mari et qu'elle le taquine tout le temps ?

GEROME : - Oui, mais on croit comprendre de la manière dont c'est écrit que c'est du style indirect, il nous dit : ma malade est actuellement très éprise de son mari, elle le taquine sans cesse on croît comprendre que c'est quasiment sa phrase ou en tout cas "en ce moment mon mari et moi ça marche bien, j'aime bien le taquiner et je lui ai récemment demandé de ne pas me donner de caviar".

CLAUDE : - (...) c'est que c'est l'inverse de l'histoire du morceau de caviar parce que ça fait bizarrerie quand même, ça fait grosse plaisanterie de fin de dîner, donc elle aussi, elle taquine comme le mari taquine le peintre.

GEROME : - Ah c'est intéressant.

BRIGITTE : - c'est pendant le restaurant qu'elle lui a demandé de ne pas lui donner de caviar ou c'est en général ?

RICHARD : - c'est la situation telle qu'elle se présente ?

GEROME : - oui tout à fait.

CLAUDE : - ça fait partie des associations d'idées.

GEROME : - mais ça n'a rien à voir avec le restaurant, alors la remarque de Claude est intéressante, j'y avais pas pensé comme quoi on peut toujours enrichir ce commentaire sans fin, tu veux redire ?

CLAUDE : - la taquinerie de la femme viendrait en inversion de la grasse plaisanterie du mari en fin de dîner vis à vis du peintre.

GEROME : - plaisanterie assez appuyée, tout à fait.

CLAUDE : - ça serait une association d'idées de la bouchère, de la patiente de Freud en fonction de ce qu'elle vient de dire.

GEROME : - oui, il y a quelque chose d'intéressant que je n'avais pas vu : comme par contraste avec le côté morceau de derrière. Alors effectivement on va se situer maintenant sur le terrain du caviar et du refus du caviar ce qui

effectivement fait plutôt contraste avec le morceau de derrière. Il est intéressant de voir une réponse je dirai féminine à la partialisation du derrière des belles jeunes filles, je crois que c'est très intéressant de voir ça.

ALAIN : - en gros : tu me parles du cul, je te parle de caviar?

GEROME : - non seulement je t'en parle mais je te demande de me le refuser ; n'oublions pas l'astuce. Elle lui a demandé, elle, à lui, de ne pas lui donner de caviar. C'est elle qui demande qu'on lui refuse quelque chose à elle. Ça accentue l'opposition à la trivialité du morceau de derrière, on change de registre ; on était dans le morceau de derrière, on parle maintenant de caviar avec toutes les oppositions que Claude a tout à fait raison de souligner mais que je n'avais pas vues.

CLAUDE : - comme ça dans la situation analytique on le voit pas ; c'est après quand on fait une analyse de texte qu'on le voit, qu'on peut l'associer.

GEROME : - oui c'est ça ou alors il faut prendre mot à mot les séances, ce qui est très difficile, ce qui fait vraiment chier. Moi je le fais plus mais quand on le fait ça se voit.

BRIGITTE : - faut y passer la nuit.

GEROME : - ben oui, tout à fait...

On continue !

Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? Effectivement Freud est assis sur son cul. Alors le côté rigolard du morceau de

derrière s´imposait dans l´exergue, ici nous sommes devant quelque chose qui finalement sidère Freud, je crois qu´on peut le dire, il ne comprend pas vraiment ce que c´est que cette histoire de caviar. Ce qui est amusant c´est que le morceau de derrière de la belle jeune fille ça, ça va, il a compris. Mais le refus, la demande faite au mari de lui refuser du caviar alors ça il ne comprend pas ! car c´est une demande de la patiente, alors effectivement y a de quoi être un peu surpris. Donc après la partie avec le boucher, nous changeons de champ et voilà le caviar qui vient comme objet d´une demande refusée pourrait-on dire, mais avec toutes les inversions subtiles que Claude nous a pointées.

Commentaire, la patiente continue à parler. Mais de toute façon c´est toujours au style indirect : "elle souhaite depuis longtemps avoir chaque matin un sandwich au caviar, mais elle se refuse cette dépense", c´est une petite dame économe. Vous pensez bien que vue la richesse du mari, qui ne peut qu´être riche si c´est un boucher en gros, c´est évidemment pas le problème, la dépense. Alors il faudrait essayer de savoir quel est le terme Allemand... "Naturellement elle aurait aussitôt le caviar si elle en parlait à son mari, mais elle l´a prié au contraire de ne pas le lui donner de manière à pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela". C´est là toute la subtilité de la démarche hystérique. Le problème c´est pas : "je veux mon caviar tous les matins", c´est : "je n´en veux

pas parce que grâce à ça, je vais pouvoir te taquiner : le matin au réveil, "alors quand est-ce que tu me l'apportes mon caviar" et le mari doit répondre : "non tu n'auras pas ton caviar". Ca doit prêter à quelques conséquences je suppose, puisque le mari sait déjà que de toute façon il doit lui refuser le caviar, donc s'il joue bien le jeu de sa petite femme qui est hystérique, en bonne logique, il ne dois pas lui apporter de caviar. C'est d'ailleurs ce qui se passe. Nous sommes devant quelque chose de très typiquement féminin, sans doute, et hystérique d'autre part, ce qui n'est pas pareil quand même !

Ce qui est intéressant c'est qu'elle a une demande et en plus, elle demande qu'on la lui refuse, cette demande. Nous sommes dans un champ où on commence à voir apparaître le désir avec cette demande refusée, mais en plus, cette demande refusée, ou plus exactement cette demande dont elle demande qu'on la lui refuse : c'est vraiment le jeu assez sportif, il est clair que, il y a anguille sous roche, y a quelque chose qui se passe.

Alors dans la suite de ce que nous a dit Claude et dans ce que moi j'ai aperçu et qu'on va voir se dégager avec le saumon et le caviar c'est qu'on a aussi changé d'objet. Tout à l'heure on était dans la boucherie ; Maintenant nous sommes aux fruits de mer, nous sommes au caviar. L'expression "fruits de mer" qui tombe bien en Français doit être prise

dans tous les sens ; nous sommes passé d'un champ je dirai viril à un champ féminin.

BRIGITTE : - C'est ce que je pensais en me demandant ce que ça pouvait représenter les oeufs, justement.

GEROME : - Oui les oeufs féminins et aussi ce que représentent tous les fruits de mer, l'odeur du sexe féminin et tout ce que ça représente, quelque chose qui est d'ordre maternel ou féminin. Nous sommes entrés dans le champ d'objets qui appartiennent au corps de la mère, nous allons changer de clef, "caviar" donc "fruits de mer" ce qui veut dire que nous allons changer de discours malgré l'exergue que nous avions.

CLAUDE : - Le saumon et le caviar, je ne sais pas si c'est le cas en Autriche, mais ils représentent des mets extrêmement raffinés.

GEROME : - Voilà, ça c'est un aspect complémentaire de celui-ci, se sont des mets raffinés par opposition aux pièces de boucherie du mari. Nous sommes entrés dans le champ des objets raffinés, des objets de luxe, des objets futiles et chers, futiles au sens où c'est là que la vie devient intéressante n'est-ce pas ; ils n'ont pas de pain à manger, donnez-leurs de la brioche ; finalement la vie devient marrante uniquement quand on peut manger du caviar, ou ne peut pas en manger peu importe, mais de toute façon c'est sur ce terrain-là que les choses deviennent intéressantes, dans le champ de l'excès, de l'objet qui n'a pas de prix, qui n'est plus l'objet de

consommation, de besoin, on a quitté le terrain du besoin pour entrer dans un autre champ qui est celui du raffinement.

ALAIN : - de plus ?...

GEROME : ... ou du moins ce qui revient au même, mais en tout cas du désir, nous sommes entrés dans le champ du désir, ou du désirable. Donc elle le taquine, on est ici dans un champ nouveau et Freud fait une parenthèse - c'est lui qui parle - Freud n'est pas richissime, Freud le caviar et le saumon, à mon avis, c'était pas son truc ; je pense pas qu'il crachait dessus, mais je ne vois pas Freud invitant des dames a dîner, leur offrant du caviar.

CLAUDE : - C'est plutôt des oeufs de carpe.

GEROME : Voilà, c'est plutôt des oeufs de carpes et du gefilte Fisch. C'est pas du tout la même chose. Le gefilte Fisch, c'est la carpe farcie, le mets central de la table juive.

CLAUDE : - et maintenant c'est vraiment le symbole du mets juif.

RICHARD : - la carpe est un poisson de pauvre.

GEROME : comme chacun le sait le gefilte Fisch c'est vraiment dégueulasse(*2).

RICHARD : - c'est parce que t'en a jamais mangé de bon.

GEROME : j'en ai mangé, mais je sais que ta mère ou ta grand-mère en fait un qui est bien meilleur que les autres (quelqu'un s'y reconnaitra !)

(*) - Jugement qui n'engage que moi. G.T.

(Suit un débat passionnant difficile à retranscrire car tout le monde parle sur les façons de manger la carpe et qui en a mangé, comment c'était et où, etc...)

GEROME : - Alors Freud nous fait une parenthèse avec son côté pas tellement caviar..."cela me paraît tiré par les cheveux", lui Freud le caviar ça ne lui dit rien du tout, le caviar il en a rien à secouer, ce qui l'intéresse c'est l'hystérie, "ça me paraît tiré par le cheveux,... ces sortes de renseignements insuffisants cachent pour l'ordinaire des motifs que l'on n'exprime pas", ça Freud : caviar, rien à secouer ! qu'est ce que vous êtes en train de dire là ? "Songeons à la manière dont les hypnotisés de BERNHEIM accomplissant une mission posthyptnotique, l'expliquent quand on leur en demande la raison, par un motif visiblement insuffisant au lieu de répondre : je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela". Là on est dans un passage extrêmement compliqué auquel je ne comprends rien, donc je ne comprends rien ! Mais je vous le dis on ne voit vraiment pas ce que vient faire l'allusion à Bernheim ici, enfin on comprend rien. Je vais pas vous le commenter mais je suis sûr qu'il y a anguille sous roche, - en tout cas saumon. Alors l'idée de Freud en fait : cette histoire de caviar c'est un motif mais c'est pas la vraie raison et je pense qu'on peut trouver plus. "Le caviar de ma malade sera un motif de ce genre". Autrement dit, c'est du blabla tout ça, donc, interprétation de derrière les fagots, Freud lance la

cavalerie, il y va gaiement et bloum dans les gencives : "je lui fait remarquer qu'elle est obligée de se créer dans sa vie un désir insatisfait". - Il continue - je vais revenir à cette phrase -"son rêve lui montre ce désir comme réellement non comblé ; mais pourquoi lui fallait-il un tel désir ?" "Mais Madame pourquoi avez-vous besoin d'un désir comme ça?" Je relis.

"Je lui fait remarquer... insatisfait" et voilà là super signature hystérique, le désir insatisfait : interprétation de Freud qui est tout content de pouvoir lui flanquer dans les gencives que lui a raison : son rêve lui montre ce désir comme réellement non comblé, il est content il a gagné.

Mais heureusement Freud ne s'arrête pas là, il n'est pas uniquement content d'avoir défoncé la résistance : "Mais pourquoi lui fallait-il un tel désir" donc Freud après avoir été tout content de son coup resitue la question là où elle doit se poser : la question du désir.

BRIGITTE : - Il lui a posé la question directement ?

GEROME : - on peut le supposer parce que "Mais pourquoi y avait-il un tel désir?" et elle va continuer à parler donc il est très probable qu'il lui a balancé come ça.

Jusqu'ici, nous sommes arrivés au point d'un désir d'avoir un désir insatisfait. Voilà le premier acquis de notre démarche, il y a un premier désir accompli par le rêve : le

désir d'avoir un désir non comblé, voilà un premier gain, nous avons obtenu un premier désir, dans ce rêve, on va peut être en avoir d'autres. Et comme selon la notion freudienne de régression dans le matériel, plus les désirs sont anciens, plus ils sont indestructibles et plus importants, ce premier désir qui est lié aux restes diurnes ne peut être qu'un désir relativement superficiel, utilisons la métaphore de la superficialité, même si elle n'est pas très bonne. Ce qui veut dire qu'il y a d'autres désirs qui sont plus importants que celui-là. Que l'hystérique ait besoin de se créer un désir insatisfait et que ce soit ça la position de son désir, certes, c'est important, mais si on s'en tient là, c'est pas suffisant, il faut poser la question à la dame : pourquoi lui faut-il un tel désir ? Il faut essayer de comprendre pourquoi la position subjective de l'hystérique consiste en ceci, on va être obligé de continuer. Freud pense qu'il doit y avoir autre chose, qu'on doit aller plus loin sur la question du désir.

"Ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pu servir à interpréter le rêve" ça c'est Freud qui le dit : "j'insiste, alors ça vient, ces associations ? à quoi pensez-vous Madame ? - Non je ne pense à rien - Mais si vous pensez à quelque chose. - Non d'ailleurs, il fait beau - Mais si!"... C'est ça Freud et puis si ça suffit pas, on met la main sur le front et puis on voit que ça vient. C'était la bonne vieille

époque héroïque..."J'insiste". Alors évidemment ça résiste puisqu'il insiste.

"Au bout d'un moment, comme il convient lorsqu'on doit surmonter une résistance... elle me dit qu'elle a rendu visite hier à l'une de ses amies". Voilà , nous sommes enfin au féminin, maintenant on va laisser de côté l'identification virile et on va enfin parler des amies, on va pouvoir parler des femmes et puisque nous avons affaire à une hystérique, il faut parler des femmes et de la relation homosexuelle aux autres femmes puisque c'est là que sont les questions importantes. Allons-y gaiement.

"Elle a rendu visite à une de ses amies, elle en est fort jalouse". Ca c'est toujours pareil, les hystériques ont besoin de rivales pour des tas de raisons essentielles mais difficiles à comprendre; faire comme si c'était simple pour nous ce soir. Elles ont absolument besoin de rivales, donc quand elles en n'ont pas, elles vont leur rendre visite de façon à être sûres qu'il y en une. Ou alors s'il y en a pas, elles les inventent, mais de toute façon il en faut une, c'est capital, la fonction de la rivale dans l'hystérie. Donc si par hasard la rivale se dégonfle un peu, on va leur rendre visite histoire de la regonfler. Elle en est fort jalouse, mais ça fait rien elle y va quand même, parce que son mari en dit beaucoup de bien, c'est une rivale voilà ouf on est contente. Alors pourquoi faut-il une rivale à l'hystérique, question

complexe qu'on pourrait résumer en disant que cela permet de reconstituer un triangle oedipien.

Mais on pourait chercher des choses un peu plus subtiles aussi.

"Fort heureusement l'amie est mince et maigre et son mari aime les formes pleines"....C'est une rivale mais on est sûre que ça marchera pas ; on prend une rivale mais on s'assure que le mari ne pourra pas la désirer parce que c'est une vraie planche à pain. Son mari aime bien les gros morceaux, et nous voilà une fois de plus sur le terrain oral : mince, maigre, formes pleines. Dans ces conditions, "de quoi parlait donc cette personne maigre?" là c'est Freud qui cause, il fait des jeux de mots mauvais. "Naturellement de son désir d'engraisser". Deuxièmement l'amie lui a aussi demandé : "quand nous inviterez-vous à nouveau ? On mange toujours si bien chez vous".

Là on est sur le terrain comique mais on voit qu'apparaît un nouveau désir : le désir d'engraisser. Donc nous avons eu à propos du mari des désirs divers et en particulier le désir de maigrir, nous avons eu des invites, à savoir l'invite du peintre, nous avons eu l'histoire du caviar qui pour l'instant reste un point d'interrogation ; eh bien! nous avons ici l'expression d'un nouveau désir, le désir de l'amie d'engraisser, nous voilà avec un désir mis en scène ; le désir d'engraisser de son amie, et deuxièmement nous avons

demandé : quand nous inviterez-vous à nouveau ? Voilà le terrain oral ; on mange et - je préfère éviter le mot désir - nous avons une invite, ou pour ainsi dire une invite d'invite; une demande d'être invité.

BRIGITTE : - et dans le rêve elle veut inviter mais elle ne peut pas.

GEROME : - et voilà ! donc ça va nous mener à la deuxième interprétation, mais ça n'est pas la seule.

Nous sommes sur le terrain de l'amie qui premièrement a un désir ; ce désir du mari servait à se référer initialement; et nous trouvons ici la démarche essentielle de l'hystérie : se servir du désir du petit autre pour référer la question du désir. Nous voyons apparaître le mécanisme. On n'a pas encore fini avec cette formule, nous allons peu à peu la serrer.

A défaut qu'on sache ce qu'est son propre désir, on sait ce qu'est le désir de l'autre, et ça lui sert à créer l'identification. Voilà tout le problème du moi tel qu'il est formulé par Lacan, c'est que l'hystérique ne sait pas ce qu'est son désir, elle est pas la seule mais enfin ! elle, elle ne le sait vraiment pas. Alors comme elle le sait pas, elle s'identifie au désir du petit autre.

BRIGITTE : - est-ce que le désir n'est pas caché dans le problème du caviar qu'elle veut qu'on lui refuse ?

GEROME : - certainement, alors c'est une question : où est-il caché et pourquoi n'y a t'elle pas accès ? C'est la question posée par Freud, le problème que l'on va voir, c'est pourquoi son désir ne peut apparaître que sous la forme d'un objet refusé, insatisfaisant : C'est tout le problème de l'hystérique.

RICHARD :-parce que là, on a deux données : - l'identification au désir du petit autre et le désir insatisfait.

GEROME : - tu as raison, le désir insatisfait, on l'a vu apparaître à propos du caviar. Mais le fait est que l'explication n'est pas donnée, tu as tout à fait raison. J'avais pas repéré ça. C'est un point important que tu as raison de souligner, finalement on a d'un côté l'identification au désir de l'autre et deuxièmement le désir insatisfait. Mais tu as raison de souligner qu'on n'a pas encore fait la jonction, on a: l'invite refusée, on a l'identification au désir de l'autre, on a le désir insatisfait, on a un troisième terme qui est dans un coin, qui est l'invite refusée, on l'a vue trois fois à propos du peintre, du caviar et on va le voir maintenant bien sûr, mais le fait est que pour l'instant on a pas fait la jonction logique entre les deux.

BRIGITTE : - mais dans le rêve elle y est !

GEROME : - tout ce qu'il y a dans le rêve c'est une invite refusée, oui il y a un désir refusé.

BRIGITTE : – le désir de la femme de manger, le désir de l'homme de ne pas manger, son désir à elle de faire manger, mais de ne pas pouvoir. On retrouve tout.

GEROME : – c'est pas faux, on retrouve tout, mais on ne le retrouve pas bien logiquement articulé. La seule chose qu'on remarque, c'est que c'est la demande de l'autre qui est refusée : le peintre qui se voit refuser sa demande, elle qui se voit refuser sa demande par son mari, et l'amie qui va se voir refuser l'invitation.. Mais son désir insatisfait à elle, on ne sait pas encore exactement pourquoi ça se passe comme ça. Il y a un saut logique qui n'est pas effectivement donné ; je crois qu'on doit bien repérer la distinction.

ALAIN : – c'est elle qui demande qu'on lui refuse. Le mari accède à sa demande de refuser en lui refusant, il ne refuse pas, au contraire.

GEROME : – oui effectivement c'est sûr par certains côtés mais l'astuce c'est quand même qu'il y ait quelqu'un qui vienne lui dire : "non t'auras pas ton caviar".

RICHARD : Sinon il n'y aurait pas taquinerie ; s'il n'obéit pas à sa demande, il n'y a plus rien, on n'en parle plus.

GEROME : – tout le problème c'est d'en parler, RICHARD? : – ça continue, il faut que chaque matin ça se réitère c'est que, qu'elle ait demandé qu'on le lui refuse, ne clôt pas l'affaire.

GEROME : – Voilà exactement.

X RICHARD? : – c'est que chaque matin elle revient avec sa demande.

RICHARD : la demande de refus n'abolit pas la demande de caviar, sinon tu ferais sauter tout le problème.

GEROME : c'est vrai que c'est assez vicelard. L'important c'est que l'autre puisse refuser,... enfin que la demande de l'autre soit ... enfin c'est assez complexe, bon je m'en sors pas, continuons. Effectivement il faut bien dissocier tous ces termes. Le problème c'est qu'on est porté à faire comme l'hystérique c'est-à-dire à tout instant à squizzer les éléments logiques, à trouver l'évidence des formulations; on a envie de trouver la réponse, et ce qu'il faut c'est justement pas la trouver trop vite. Parce que sinon on voit plus où est le problème. A chaque étape on a envie de se laisser piéger et ça c'est tout le problème de l'hystérie en analyse: l'hystérique propose des pièges à con du genre de celui là où on a envie de donner des réponses évidentes, c'est constant ça. Et le problème est de ne pas se laisser piéger. Quand je dis : se laisser piéger, en vérité c'est l'hystérique qui est piégée, et qui piège les autres avec. Donc il s'agit de ne pas se laisser piéger pour la dépiéger.

Alors Freud est tout content : "le sens du rêve est clair maintenant", il triomphe il a son interprétation complète, elle est démontée, son hystérique, elle est démontée de bout en bout, il est ravi, il a défoncé les résistances de tous les côtés, il a tout ce qu'il veut, il a des désirs dans tous les coins, "le sens du rêve est clair maintenant, je peux

dire à ma malade "c'est exactement comme si vous lui aviez répondu mentalement...". - nous voici devant un joli texte qu'il faudrait lire en Allemand - "oui da! je vais t'inviter pour que tu manges bien, que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari ! J'aimerais ne plus donner de dîner de ma vie". Voilà une interprétation robuste, rustique et qui nous situe enfin sur le terrain sexuel, puisque c'est quand même le point important et sur le terrain du désir : "tu pourrais plaire à mon mari, il pourrait te désirer, pour peu que tu engraisses en venant chez moi, c'est exactement ce qui va se passer, tu peux toujours compter là-dessus". Nous voici devant le désir du rêve : il n'est pas question de la rendre plus belle, et nous voilà devant une interprétation apparemment réussie, Freud est tout content, "le rêve vous dit que vous ne pourrez pas donner de dîner, il accomplit ainsi votre voeu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie". Il nous manque ici le texte allemand et on le sortira la prochaine fois parce que Jean Florence a lui bien vu que cette traduction est mauvaise et que dans ce texte que je vous lis, mais j'arrive plus à me souvenir où, il est question justement d'une invitation refusée; "il accomplit ainsi votre voeu de ne point contribuer à rendre plus belle votre amie. La résolution prise par votre mari pour ne plus engraisser vous avait indiqué que les dîners dans le monde engraissent," - identification au mari - vous l'avez mis en exergue et du coup

vous vous êtes identifiée à lui, mais en ceci qu'il n'est pas question que vous répondiez à l'invite de notre amie, donc nous voici devant le refus de l'invite homosexuelle apparemment tournée vers un refus que l'autre puisse plaire au mari. Mais en vérité tout cela est encore un peu simple, d'où la suite : "il ne manque plus qu'une concordance qui confirmerait la solution", car nous n'avons pas encore parlé de caviar ni de saumon fumé, on ne sait encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve. Donc l'objet métonymique pour reprendre l'expression qui effectivement s'impose ici, l'objet métonymique saumon fumé qui est présent dans le récit manifeste du rêve n'a toujours pas reçu d'explication et nous ne savons toujours pas pourquoi il a été tout à l'heure parlé de caviar. Caviar, saumon fumé, nous sommes toujours devant le problème.

BRIGITTE : - le saumon, c'est quand même la seule chose qu'elle a dans le rêve.

GEROME : Elle n'en a plus qu'un peu.

CLAUDE : - on peut peut-être lire ça quand même il reste plus que deux lignes.

GEROME : - il faut voir la métaphore, il faut voir pourquoi elle passe du saumon fumé au caviar, il faut voir la liaison avec l'identification au signifiant du manque du désir de l'autre. On ne sait pas encore à quoi le saumon fumé répond dans le rêve. Question de Freud "d'où vient que vous évoquez dans le

rêve le saumon fumé"? "C'est répond-elle, le plat de prédilection de mon amie". Evidemment là c'est très simple, "par hasard je connais aussi cette dame et je sais qu'elle a vis_à_vis du saumon la même conduite que ma malade vis à vis du caviar" et nous revoici avec une identification au second degré : la copine aimerait manger du saumon fumé mais elle aussi se refuse le saumon fumé parce que c'est plus drôle comme ça. C'est une autre hystérique, toutes des hystériques ! Ma patiente s'est identifiée à sa copine, identification au petit autre, substitution du saumon fumé au caviar, et apparemment nous sommes contents.

Mais en fait nous ne sommes pas contents, parce qu'il faut qu'on continue quand même, il faut qu'on voie ce que Freud appelle la théorie de l'identification. On va le voir d'un point de vue théorique, mais ça va permettre d'affiner l'histoire du signe de cette identification et de :

- qu'est-ce que le rapport saumon/caviar dans le rêve, rapport au désir de l'autre ?

Là nous avons répondu grossièrement en terme d'identification à l'amie, mais il nous manque quand même pas mal de choses, il nous manque la liaison entre l'amie et l'objet métonymique, et on aimerait comprendre ce qui se passe entre caviar, saumon fumé, l'amie et elle.

BRIGITTE : - Est-ce que, quand elle demande au mari de ne pas lui donner de caviar, tu disais tout à l'heure que c'était

plus des représentations féminines, caviar... - est-ce qu'elle, dans son désir homosexuel inconscient en fait, elle ne demanderait pas au mari : si jamais ça ne marche plus (c'est à dire qu'elle n'y accède pas à ce désir là apparemment), de demander au mari de l'aider à ne pas y arriver ; c'est à dire: ne m'en donne pas. Si vraiment mon système de défense ne marche pas trop bien, toi tu vas m'aider à ce que de toute façon ça ne passe pas ! ce désir homosexuel.

GEROME : - oui, je crois que c'est intéressant, Cette manière de voir.

BRIGITTE : - elle lui demande de l'aider à renforcer ses défenses.

GEROME : - la protéger de son désir en fait ! tout à fait, exactement ... Ce qui effectivement constitue un des problèmes thérapeutiques assez délicats de l'hystérie puisque, à chaque fois qu'elle trouve un homme elle est toute contente, elle est rassurée. Mais en vérité ça la protège de son désir. C'est ça le gros problème et c'est qu'une fois qu'on en est là, est-ce qu'il y a moyen de la décoincer, qu'elle puisse accéder à ce désir sans pour autant se croire menacée par cette relation dite homosexuelle.

C'est sûr que ça la rassure tellement qu'ensuite elle n'a plus très envie de bouger. Je crois que c'est bien vu cette manière de voir l'intervention de la demande au mari. Ce qui va bien dans ton sens, c'est que par rapport à la situation

homosexuelle du mari, le peintre etc... Le mari répond hétérosexuellement par le morceau de derrière d'une belle jeune fille, ce qui revient à rétablir l'ordre en somme, des choses dans le même sens. Le mari protège sa femme de la débauche... de son désir homosexuel !

Vous voyez que ce rêve, on est loin d'avoir fini de le commenter. Vous voyez que ce rêve apparemment usé si on se donne la peine de le lire ligne par ligne devient très riche.

CLAUDE : - Et là le signifiant du manque est porté par des objets métonymiques.

GEROME : - Oui. Ce qui se passe dans cette histoire c'est que les objets métonymiques ne sont pas des objets ; ce sont des mots et qu'est-ce qui leur arrive à ces mots, ce qui leur arrive, c'est délicat de savoir comment joue la substitution, mais on peut dire que saumon fumé est substitué à caviar. Est-ce que c'est le contraire qui est vrai, c'est une question délicate mais enfin il y a une substitution. Autrement dit il y a une métaphore. Pour nous qui avons appris à repérer la substitution comme métaphore, nous avons quelque chose comme : saumon fumé/caviar.

Si cette substitution amène un effet de sens, alors ça amène à des commentaires comme: le symptôme de l'hystérique est une métaphore comme Lacan nous le dit dans le séminaire sur la Relation d'Objet. En tout cas pour nous, c'est une métaphore, donc c'est de l'ordre du signifiant au sens

Lacanien du terme. Le problème majeur n'est pas tellement qu'elle s'identifie à l'amie en tant que celle-ci à le même problème qu'elle. Autrement dit à l'amie en tant qu'elle a avec le saumon le même comportement qu'elle même avec le caviar. Quel est ce comportement ? Se voir refuser un désir. Pour le formuler en termes freudiens, se créer un désir insatisfait et ce qui est intéressant, c'est qu'elle pourrait s'en tenir là. Mais justement, il faut quand même qu'elle substitue le trait de comportement de son amie au sien. Le fait de se créer un désir insatisfait n'est pas une explication suffisante de sa position, il faut pousser la chose pour ainsi dire au second degré en s'identifiant au comportement de l'amie.

Quel est donc ce comportement ? Alors nous allons lui donner un terme que j'ai peut être trouvé dans les Formations de l'Inconscient, que je crois à peu près valable c'est : à quoi elle s'identifie. Elle ne s'identifie pas non plus au désir de l'amie, mais comme nous le montre la substitution, elle s'identifie au signifiant du manque de l'amie. D'où la formule résultante terminale de l'identification qui est une formule fort complexe à laquelle je ne comprends rien, mais ça ne fait rien, c'est pas grave de ne pas comprendre quelque chose, l'important c'est que les formules puissent nous servir à avancer plus tard. Le processus d'identification dans l'hystérie au moins, c'est peut-être dans toutes les

identifications mais on va pas le postuler - le processus est une identification au signifiant du manque de l'autre.

RICHARD : - cette formule on la voit avec un grand A.

GEROME : - L'hystérique fait feu de tout bois, elle prend des petits autres dans tous les coins, elle prend le mari, elle prend l'amie, mais, et ce n'est pas pour rien qu'on a affaire à des objets du corps maternel, il serait bien évident que si on continuait la régression, et malheureusement l'analyse s'arrête là, on trouverait à l'horizon le manque de l'Autre grand A, le manque de la mère mais on ne l'a pas et pour cause c'est que Freud ne parle jamais de la mère dans l'hystérie, vous le savez bien, c'est un des problèmes majeurs de la démarche freudienne. Si l'interprétation avait continué, si on avait parlé de la mère, il ne fait aucune doute que nos histoires de saumon et caviar auraient abouti à un signifiant du manque du grand Autre, du manque de la mère qu'on n'a pas dans le contexte mais on devine que c'est pas loin. D'où l'idée que le saumon fumé, c'est un phallus, c'est ce que dit Lacan dans son commentaire, le phallus en tant que signifiant, apparaît comme substitué ; notre histoire de caviar, c'est un signifiant phallus en tant que le phallus est le signifiant du désir de l'Autre en tant qu'il manque, en tant qu'il est cause du désir de l'Autre c'est ce que nous exprimions tout à l'heure en disant que nous aurions affaire à des mets raffinés, nous sommes dans une dimension du luxe donc du phallus en tant que dimension du désir.

- FIN DU 18/6/91 -

II - Séance du 9/7/91

GEROME : Ce qui est frappant dans ce rêve c'est sa structure étonnemment logique en particulier dans ce processus curieux qui est la scansion des "je voudrais mais je ne peux pas", dont on a eu l'échelonnement la dernière fois. Quand on le relit et qu'on voit la décomposition logique qu'on peut en proposer on se dit qu'il y a bien des choses qui restent inexpliquées dans le récit manifeste, par exemple "je voudrais aller faire des achats, mais c'est dimanche", on ne sait rien là-dessus, aucune association n'a été produite à ce sujet, "je veux téléphoner mais le téléphone est détraqué", même chose aucune association, sauf une association que relève Lacan qui est : le téléphone comme métaphore de la demande, mais à cette exception ces deux dernières propositions restent tout à fait inexpliquées dans les associations de la patiente et dans l'analyse qu'en propose Freud. Ce rêve garde largement sa part d'inconnu. Dans l'analyse il y a quelque chose qui est frappant c'est l'enchaînement des désirs, des voeux, - appelez ca comme vous voudrez, je vous laisse le soin de réfléchir sur la nuance entre les deux termes - en particulier dans cette sorte d'exergue, le mari qui est boucher en gros et l'identification au mari.

Ensuite première identification virile de la patiente à son mari, le mari venant en exergue à la question de l'invite refusée du peintre qui lui propose de faire son portrait et le fait que le mari l'envoie se faire foutre ailleurs, lui

suggère de peindre le morceau de derrière d'une belle jeune fille. On a cette première identification qui vient donner la clef du morceau. Venait ensuite l'histoire du désir comme réellement non comblé : elle est obligée de se créer un désir insatisfait, Freud ouvrant ainsi pour la patiente la question de sa position hystérique : Pourquoi a t'elle besoin de se créer un désir insatisfait, quelle est la raison d'être de sa position hystérique. Donc, deuxième désir, puisque le premier désir c'était qu'apparaissait en liaison avec, l'invite homosexuelle du peintre et le défléchissement de cette invite du côté de la belle jeune fille.

Apparition d'un deuxième champ à propos du caviar qui ici donne le nouveau terme, la nouvelle clef à la portée, le mot caviar qui va venir comme élément, je dis comme élément pour ne pas trop entrer dans la théorie puisque la théorie va venir à la fin, on nous dit : c'est du caviar et on va nous dire : le caviar, je souhaiterais en avoir, mais je prie mon mari de me refuser de satisfaire la demande que je lui fais de m'offrir chaque matin une tartine de caviar. Position de la question du désir, comme réellement non comblé, deuxième point. Alors apparaît là-dessus à la question de Freud, la résistance que nous avons vue, page 135 en haut : ce qui lui est venu à l'esprit jusqu'à présent n'a pas pu servir à interpréter le rêve, "j'insiste", là Freud met en évidence l'aspect résistance, il faut surmonter la résistance comme il

dit à sa facon : apparaît enfin ce qui va être le coeur du problème et en même temps un des points les moins éclairés du texte, à savoir que son amie, ce personnage fondamentalement homosexuel qui, spécifie la position de l'hystérique et fait que l'attachement de l'hystérique est avant tout homosexuel en un sens qui demande à être précisé. Son amie lui dit : Alors quand est-ce que tu nous invites à la maison ?" et on apprend que l'amie en question est maigre, que si elle vient à la maison, elle va engraisser, donc que, si elle engraisse, elle va plaire au mari de la patiente, puisque le mari, ce que j'oublie de dire, aime bien les femmes bien en chair. Evidemment à cette invite de l'amie, la patiente répond en refusant cette demande.

Freud s'engage dans une interprétation qui vaut ce qu'elle vaut, à certains égards, pas grand chose, qui est de dire : "oui je vais t'inviter pour que tu engraisses et que tu plaises plus encore à mon mari", ça c'est l'interprétation style Dora, au sens ou Freud cherche à précipiter les choses du côté de la rivalité, au sens de plaire à l'homme, alors qu'en vérité, le problème n'est pas là, ce problème serait de savoir quel rapport ambigu elle entretenait avec la demande de l'amie non pas simplement de la rivalité, mais de cet attachement homosexuel à l'amie. Arrive pour Freud, puisque on arrive à cette sorte d'interprétation terminale du rêve, apparition d'un autre désir : le voeu de refuser à l'amie la

satisfaction. Mais il reste encore quelque chose, car nous ne sommes pour l'instant que dans l'apparition sous forme négative du voeu : nous avons des désirs qui ne se satisfont pas. Mais Freud aime bien qu'il y ait des choses plus concordantes, et reste alors quelque chose qui apparaît comme un des éléments qui remonte à la surface dans les associations libres de Freud, qui est : "mais le saumon fumé qu'est ce que ca vient faire dans le rêve?" Freud s'intéresse aux objets métonymiques : "le saumon fumé qu'est ce que c'est que cela".

Nous arrivons à un quatrième plan au moins : "c'est le plat de prédilection de mon amie", et, on apprend que comme par hasard, cette dame a, à l'endroit du saumon fumé, la même conduite que la patiente vis à vis du caviar, ici on quitte le plan de l'interprétation: la rivalité par rapport au mari, on quitte ce plan pour entrer dans autre chose, on est sur un autre terrain qui est l'identification à l'amie. Il s'agit de savoir pourquoi elle s'identifie à cette amie, pourquoi elle a éprouvé le besoin de substituer le saumon fumé au caviar dans son rêve et nous avons souligné la dernière fois que nous avions affaire à une substit<u>ution</u> que nous pourrions écrire comme dans le mot d'esprit fa<u>millionnaire,</u> ou dans la métaphore paternelle, de Lacan :

$$\frac{\text{saumon fumé}}{\text{caviar}} \times \frac{\text{Caviar}}{X} \longrightarrow \text{phallus}$$

Puis on pourrait améliorer en mettant : multiplié par caviar sur x puis on aurait la production du phallus. Nous avons une substitution, une métaphore au sens que nous avons dégagé, il y a dans ce rêve une métaphore et il s'agit de savoir pourquoi. Nous arrivons à un quatrième plan qui est que dans ce désir non comblé, l'histoire du sandwich au caviar, elle substitue le voeu (et dieu sait pourquoi c'est ce qu'il s'agit d'éclairer). Elle souhaite en effet que le désir de son amie ne soit pas accompli certes ; mais au lieu de cela, elle-même rêve qu'elle voit un de ses désirs non accompli.

Ce que je voulais faire ce soir c'est reprendre la succession des points du rêve puis terminer sur une formule amusante qu'on pourrait essayer de construire à partir de ça P. 135 en bas : "nous savons qu'à l'époque de son rêve du désir non comblé, notre malade s'efforçait dans la réalité de refuser de combler un de ses désirs ; l'amie avait aussi exprimé un voeu, celui d'engraisser et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que notre malade eût rêvé qu'un souhait de son amie ne s'accomplît pas". Mais heureusement Freud ne s'en tient pas là ; il va engager la concession : "elle souhaite bien en effet que le désir de son amie ne soit pas accompli", c'est l'interprétation qui vient de lui arriver qui est un peu sommaire, qui nous laisse sur le terrain de la rivalité. Si Freud s'en tenait là ça serait vraiment cul-cul. Heureusement il ne s'en tient pas là.

"Mais au lieu de cela, elle rêve qu'elle a elle-même un désir non accompli". Le vrai mystère n'est pas qu'elle rêve que l'amie ait un désir non accompli, c'est de bonne guerre : le problème c'est, comment se fait-il qu'elle même voie un de ses désirs non accompli ?

La réponse, que Freud va donner à la question qu'il pose, Freud développe cette idée : le rêve acquiert un sens nouveau maintenant que l'on entre dans ce quatrième champ qu'on a essayé de dégager, "le rêve acquiert un sens nouveau" - A quelle condition... "s'il n'y est pas question d'elle mais de son amie, si elle s'estime à la place de celle-ci où en d'autres termes si elle s'est identifiée avec elle". Voilà ce que Freud nous laisse dans les mains il faut avouer que c'est à la fois passionnant et obscur.

Au-delà de ce qu'il peut nous proposer concernant les désirs banals qui apparaissent dans ce rêve, il y a quelque chose de plus important, c'est que, si elle rêve qu'un de ses désirs ne s'est pas accompli, c'est parce qu'elle s'est identifiée avec son amie. Ca demande réflexion parce que ça nous donne vraiment la structure de l'hystérie. "Je pense que c'est là ce qu'elle fait et que le signe de cette identification est qu'elle s'est donné dans la vie réelle un désir qu'elle se refuse de combler". Ce qui témoigne de l'identification à son amie et c'est un signe, il y en a un signe, et ce signe, est qu'elle s'est donné dans la vie réelle

un désir qu'elle se refuse de combler. Je crois que c'est un passage sublime. Finalement le secret pour Freud de l'hystérie c'est que l'hystérique s'oblige à avoir des désirs non comblés, parce qu'elle s'est identifiée avec son amie ça c'est sublime ! La clef du coincage de l'hystérique serait qu'en raison de l'identification avec l'amie, elle est obligée de se refuser un désir ; ce n'est pas à elle qu'elle le refuse, c'est à l'amie au fond. Parce que ne parlons pas de névrose en général mais de l'hystérie, si vous avez l'expérience soit personnelle soit de vos patients, mais ce qui est frappant quand on entend une hystérique c'est vraiment l'élément majeur de l'hystérique à l'état brut, c'est : "je ne suis pas satisfaite, tout ce que je fait rate, mes amies ça marche, moi ça ne marche jamais, mes amies elles arrivent à avoir des copains, moi pas". C'est tout le temps comme ça.

Finalement ce désir non accompli, non satisfait comme le dit le texte, c'est vraiment la clef du fonctionnement de l'hystérique mais pourquoi ? Freud nous propose une explication : c'est lié au fait qu'elle s'est identifiée avec ses amies. Ce que serait l'explication majeure de la raison d'être de ce refus du désir : du fait qu'elle s'est identifiée avec son amie elle doit créer un désir insatisfait.

Si nous prenons l'hypothèse que dans l'identification le moi c'est l'autre au sens spéculaire, il n'y a pas de raison de dire que l'amie est différente d'elle. Prenons les

concepts au sérieux, n'est-ce pas ! Si l'amie c'est elle au sens spéculaire, il n'y a pas de possibilité de distinguer un moi de l'autre.

RICHARD : Mais tu les distingues quand même quand tu dis que le désir c'est à elle qu'elle le refuse.

GEROME : A partir du moment où on parle de désir on ne parle plus de moi, on parle d'autre chose; ta remarque est très juste mais je veux dire par là que le désir, ce qui paraît logique, le désir nous situe sur un terrain qui n'est pas sur le terrain du moi spéculaire dans cette mesure ta question n'est plus une question. Dans la mesure où l'hystérique pour des raisons x s'est située sur un terrain d'identification imaginaire, elle ne peut pas poser sur ce terrain la question de sa différence ; et si elle doit la poser quelque part, ça sera comme pour tout le monde sur le champ du désir, donc sur un terrain qui n'est pas spéculaire. Mais à la condition (et c'est peut être ca la solution qu'elle est obligée de donner), à condition que ce désir lui soit refusé, où qu'il soit plus exactement non accompli pour prendre l'expression de Freud.

La seule chose que je voulais vous dire pour terminer c'était la chose suivante.

Je ne suis pas foutu de savoir où se trouve (ni même si c'est de Lacan d'ailleurs) la formule que l'identification consiste en particulier dans l'hystérie, à s'identifier au signifiant du manque de l'autre. Cette formule qui traîne sans

doute dans le volume sur l'identification où j'ai l'honneur de faire une préface, vous la trouverez dedans, d'autant plus que j'ai fait un index à la fin et avec la pagination. Donc en principe on devrait pouvoir retrouver ca. Donc définition de l'identification en général : S'identifier c'est s'identifier au signifiant du manque de l'autre. C'est une définition de l'identification. Il peut y en avoir d'autres, par exemple on pourrait produire la théorie qui est produite je crois par SAFOUAN, peut-être aussi par Lacan, on pourrait dire : s'identifier c'est s'identifier à l'objet perdu. Attention ces formules sont des éclairages particuliers de l'identification, il n'y en a pas qu'un, il y en a plusieurs. Nasio se sert beaucoup de cette dernière formule il s'en est servi récemment pour expliquer l'oedipe féminin. Je voulais me proposer d'éclairer la première formule : s'identifier c'est s'identifier au signifiant du manque de l'autre et pas : au manque de l'autre. On peut produire à propos de l'identification hystérique des formules successives comme si on précisait la netteté du champ du microscope. On peut dire en première approche : l'identification c'est s'identifier à l'autre. Voilà la première formule la plus grossière ca plaît à tout le monde y compris à moi, c'est commode on comprend. Tout le problème c'est à partir du moment ou on essaye de comprendre ce que veut dire s'identifier à l'autre. On peut dire : l'identification hystérique, c'est une identification

imaginaire Lacan le dit, c'est dans la Direction de la Cure sauf erreur, imaginaire ou spéculaire ce qui est à peu près pareil, je crois me souvenir que Lacan utilise l'idée que dans l'hystérie, l'identification se fait au petit autre.

Alors on commence à mieux s'apercevoir ce dont il s'agit à partir du moment où on s'apercoit comme ca nous est clairement attesté, que l'identification ne se fait pas à l'autre, mais en fait au manque_ de l'autre. En vérité notre bouchère ne s'identifie pas à son amie. Elle s'identifie à son amie en tant que son amie manque de quelque chose, en particulier de Saumon fumé.

BRIGITTE : Ce n'est pas un hasard si dans le rêve, la seule chose dont elle dispose c'est de saumon fumé. Donner un dîner, c'est vouloir faire plaisir à des gens mais, ne pas pouvoir le faire ! la seule chose qu'elle serait capable de faire, c'est faire plaisir à cette amie; elle "possède" ce qui manque à son amie à savoir le saumon fumé, n'est-ce pas en quelque sorte la "preuve" qu'elle s'identifie au signifiant du manque de cette amie ? Elle a le désir de son amie, pour les autres elle n'a rien.

GEROME : Je crois que c'est intéressant ce que tu dis, la seule personne a qui elle pourrait faire plaisir ca serait son amie éventuellement. Mais pour les autres ele n'a rien.

BRIGITTE : Parce qu'elle, elle a des désirs homosexuels, elle demande à son mari de les lui éviter puisqu'elle lui dit : tu

ne me donneras pas de caviar même si j'en veux. Parce qu'elle sait très bien au fond qu'elle en veut et qu'elle a ce désir là !

GEROME : Là, c'est intéressant aussi. On voit comment la demande de non satisfaction au mari est en fin de compte une protection contre, disons, l'inceste avec la mère, en tout cas de la relation homosexuelle avec l'amie. C'est intéressant aussi de voir ca.

BRIGITTE : Est-ce que ne pas pouvoir donner un dîner, ca ne serait pas une façon de respecter le désir de son amie dans sa forme complète ? Je m'explique. Elle a de quoi satisfaire son amie, à savoir le saumon fumé, son mets de prédilection. Celui-ci étant le symbole du manque ou du désir de l'amie en quelque sorte. Mais nous savons que l'amie a à l'égard du saumon fumé la même attitude que la patiente à l'égard du caviar, à savoir se refuser ce désir, celui-ci ne doit pas s'accomplir pour rester un désir. Donc la patiente bien que possédant (ou s'identifiant au) le complément, le signifiant du manque de son amie, ne lui offre pas (ne peut donner un dîner, "renonce au désir de donner un dîner"), le faisant le désir de l'amie dans sa complexité est respecté. On pourrait dire que son rêve semble correspondre ou répondre le plus exactement possible au désir de l'amie. La bouchère aurait donc bien dans ce rêve accompli un désir personnel, celui de satisfaire à celui de son amie.

RICHARD : Le saumon c'est ce par quoi, si l'amie en prenait, elle grossirait et pourait devenir désirable pour le mari. Aller au saumon, c'est aller à la question: qu'est-ce qui fait que l'amie pourrait être désirable pour cet homme ?

GEROME : Ca, c'est un autre aspect tout à fait important comment, est-ce qu'une femme pourrait être désirable pour un homme ?

RICHARD : donc il y a cette interrogation là. La question est de voir pourquoi il faut cette circulation en fait parce que le désir est par essence insatisfait. L'hystérie, c'est se créer un désir insatisfait. L'identification à l'amie renvoie à : comment une femme serait désirable pour l'homme ?

GEROME : Ca c'est une interprétation. On voit qu'il y a une pile d'interprétations, alors ce qui est intéressant, je ne sais pas si vous remarquez quand même (il faut bien se servir de ce que les uns et les autres apportent) c'est la nuance qu'il y a entre ce que vous avez dit tous les deux : Brigitte qui est une femme a bien repéré l'aspect de la satisfaction possible de l'amie et de l'interdiction qu'elle s'impose grâce à son mari.

BRIGITTE : Enfin "grâce"...!

GEROME : Enfin grâce à, quand même, alors que nous en tant qu'hommes, on verra it plutôt la question comment plaire à un homme ? On a déjà posé le problème de l'oedipe féminin. C'est à dire : comment plaire au Père ? C'est amusant il faut aussi

faire travailler nos ressources. C'est pas que ton interprétation soit fausse, c'est que c'est une dans la pile de la constitution du sujet.

CLAUDE : Avec la question: Comment passer de la mère au père ?

GEROME : Voilà comment passe t'on de la mère au père, ce qui est bien le ratage, la difficulté spécifique de l'hystérique : j'y va t'y j'y va t'y pas ?

De toute facon effectivement, elle n'a qu'un peu de saumon fumé donc elle ne pourra pas faire plaisir à l'amie, on est tranquille en quelque sorte, alors le peu, Lacan a souligné autrefois qu'avoir un peu, c'était la dimension de ce qu'il appelait le peu de réalité, ce qu'il rebaptisera plus tard l'objet métonymique, l'objet cause du désir; un peu de saumon fumé, ca laisse à désirer.

BRIGITTE : C'est marrant j'aurais plutôt pensé que justement l'objet cause du désir (en l'occurence le saumon fumé objet cause du désir de l'amie), la patiente en avait un peu justement pour souligner qu'elle en a pour une personne juste et seulement pour son amie. Ca irait peut-être pour une personne et non pour plusieurs (pas pour donner un dîner). Je pensais plutôt qu'elle en avait assez pour l'amie, qu'elle a, dans son désir à elle, de quoi combler l'amie, ne pas le faire (ne pas donner un dîner) la mettant à l'abri d'une réalisation tant de son désir que de celui de l'amie puisqu'il est important chez l'hystérique que le désir ne se réalise pas).

GEROME : Le peu de saumon est important, la modalité de la quantité, ce n'est pas une quantité, c'est une modalité du saumon, c'est une modalité de ce qu'on peut offrir. Alors notre saumon fumé doit renvoyer un tant soit peu au sexe féminin. La question serait de savoir quels rapports on a eu ou pas avec la mère. Sur ces histoires d'objets métonymiques, la dernière fois j'avais beaucoup insisté sur l'aspect fruits de mer : c'est pas vraiment fruits de mer, mais enfin sur le côté maternel quand même qu'avaient les dits objets qui se trouvent dans le corps de la mère. Mais ca n'exclut pas d'autres aspects... phalliques.

Je voudrais terminer ma formule. La fin de la formule serait à peu près celui-ci : nous savons maintenant que l'identification serait l'identification au manque de l'autre, néanmoins, le manque, on sait pas trop à quoi ça ressemble. Tout le travail de cette année a pas mal tourné autour de cette notion de manque, puisque, qu'il s'agisse de privation frustration castration nous avons passé notre temps à éclairer les catégories du manque. On aimerait pouvoir spécifier ce manque dans cette histoire. On ne va pas se demander si c'est de la privation, de la frustration ou de la castration parce que ce n'est pas le contexte, mais dans la formule que j'ai proposée, il y a un mot qui manque, c'est le mot signifiant et c'est là-dessus que je voudrais finir : signifiant du manque de l'autre. [Si nous cherchons dans le

texte de Freud ce que →

ça pourrait vouloir dire "le signifiant du manque de l'autre", Freud prononce lui-même le terme : "Je pense que c'est là ce qu'elle fait à propos de son identification avec l'amie et que le signe de cette identification est qu'elle s'est donné, dans la vie réelle, un désir qu'elle se refuse de combler". En l'occurence, Freud fait porter la notion de signe pas tout à fait où je la ferais porter et puis on va pas discuter pour savoir si Freud avait lu SAUSSURE ou pas, mais la question c'est une question de signe. L'identification, ça donne des signes. Il y a un signe de l'identification, il faut que ça donne du signe.

Dans notre formule, signifiant du manque de l'autre, où serait pour nous la modalisation particulière de la notion de signifiant ou plus précisément du manque de l'autre ? Eh bien ! Précisément dans la métaphore : $\frac{\text{Saumon fumé}}{\text{Caviar}}$

c'est une métaphore. Nous avons substitué un signifiant à l'autre. Un signifiant au sens LACAN bien sûr pas au sens SAUSSURE, et nous pourrions dire que au fond, le signifiant c'est la substitution elle-même. Le signifiant, c'est pas tellement saumon fumé, c'est même pas tellement caviar c'est au fond la substitution de l'un à l'autre. S'il y a du signifiant dans l'histoire c'est dans cette substitution de saumon fumé à caviar et si je peux me permettre de substituer nos formules de tout à l'heure, je disais que nous pouvions

voir dans le saumon fumé, le caviar, les objets qui apparaissent, des objets pulsionnels qui étaient découpés par le circuit de la demande dans tout le rêve, eh bien ! ça commence par une pièce de boucherie et ça finit par saumon fumé, caviar, ces objets métonymiques sont des objets découpés par le parcours de la pulsion, c'est-à-dire de l'invite successive, l'invite faite par le peintre, puis l'invite faite par l'amie, ces invites sont des circuits pulsionnels qui découpent les objets selon les schémas de la pulsion.

Saumon fumé, caviar, ne sont pas uniquement des objets au sens pulsionnel. Ce sont aussi des signifiants dans la mesure où ils sont substitués, ce sont des mots, ce sont des manières de dire. Alors nous commençons à mieux comprendre la modalisation particulière du manque dans le manque de l'autre. Ce dont il s'agit, c'est d'un signifiant; l'hystérique ne s'identifie même pas au manque de l'autre, mais au signifiant du manque de l'autre, elle s'identifie au saumon fumé en tant que signifiant du manque de l'amie, l'amie se refusant le désir de ceci et cela. Voyons ceci, c'est que le fameux caractère symbolique du symptôme hystérique, fait que la paralysie de la jambe, l'aphonie, la toux, renvoient à l'absence de Mr K. à la jambe bandée du père dans le cas d'Elisabeth Von R, ou tout ce que vous voudrez à chaque fois qu'on a affaire à un symptôme hystérique, le caractère symbolique du symptôme hystérique veut dire que ce symptôme

n'est pas uniquement un signe, ce n'est même pas une identification au manque de l'autre, c'est une identification à un signifiant, à quelque chose qui est substitué au titre de ce qui vient à la place, de ce qui efface, mais de ce qui en même temps, produit l'objet métonymique cause du désir.

Nous sommes dans le champ du signifiant ; en fait le symptôme hystérique en tant qu'il est symbolique, qu'il est conversion au sens des Etudes sur l'Hystérie est une substitution, c'est une métaphore, ça Lacan n'a pas cessé de le dire, c'est le signifiant du manque de l'autre.

Alors le mystère devant lequel nous sommes, il ne faut pas cacher ce problème, c'est pourquoi diable l'hystérique procède t'elle comme elle le fait ? et je crois que c'est une question qu'on doit absolument garder. Pourquoi au fond a t-elle besoin de faire ce processus bizarre que Freud a décrit en disant : "elle rêve qu'elle même voit un de ses désirs non accompli, le rêve acquiert un sens nouveau, ici il n'y est point question d'elle mais de son amie, c'est qu'elle s'est identifiée avec elle".

CLAUDE : Quand tu dis s'identifier au signifiant de l'autre, l'autre tu le mets avec un petit a ?

GEROME : J'aime pas trop m'aventurer sur les terrains glissants ! C'est évidemment un petit autre puisque c'est une amie, mais il faut pas oublier que l'Amie, c'est une femme, donc si c'est une femme, ça veut dire que ça vient en

substitut d'elle-même qui est une femme. Par conséquent il doit bien y avoir une histoire de complexe d'oedipe féminin et en particulier de relation avec la mère.

Donc ça pourrait à l'horizon être un grand Autre. Le grand Autre est quand même caché dans un coin du paysage. Mais disons qu'en première approche cette sorte de labilité de l'hystérique qui fait qu'elle est prête à sauter sur n'importe quelle identification, c'est un petit autre. Restant à trouver le grand Autre qui est caché dans le panneau.

Vous remarquerez que j'ai dans ma lecture fait attention de ne surtout pas engager de débat théorique. C'est délibéré parce que après ça, il faudrait sortir toute la cavalerie et il n'est pas du tout certain qu'on y gagnerait grand chose. J'ai voulu dans ce commentaire marquer les points importants et ceux qui prêtent à aussi peu de discussion que possible. Le reste il y a de quoi faire !

CLAUDE : La grosse cavalerie c'est quoi ? C'est le repérage des objets pulsionnels ?.

GEROME : La grosse cavalerie ça serait : qu'est-ce que le désir dans le rêve, enfin surtout: pourquoi l'hystérique a-t'elle besoin de cette curieuse démarche. Ce serait la question de la fonction du phallus, du saumon fumé comme signifiant phallique, ce serait la structure de l'hystérie au fond. Ca engage tout l'oedipe féminin.

BRIGITTE : D'une certaine facon son mari se pose comme un rival avec elle dans la scène si on considère son homosexualité, on peut voir ça comme ça.

GEROME : Il y a aussi ça effectivement.

Vous voyez que c'est un texte vraiment très riche et le commentaire n'en finit pas. Ce qui m'a donné envie d'en parler, c'est le bouquin de Florence qui a en particulier souligné l'ambiguité du mot Allemand dans la traduction Invitation, Invite, qui est tout à fait importante parce que sinon on ne comprend rien dans la traduction Française (N).

Les différents petits gribouillages que vous avez pu admirer dans ces pages sont signés Salomé MYTNICK.

Brigitte VANÇON - MYTNICK

NOTE

Le mot allemand important n'est pas EINLADUNG, comme je l'ai dit à la légère, mais AUFFORDERUNG, qui comporte cette nuance d'invite, voire de demande instante qui exige qu'on s'y oppose. Voir la traduction que FLORENCE propose du passage en question.

GEROME TAILLANDIER

****
Les images du corps
****

Deux exposés sur le statut du corps dans la psychanalyse.

1979 ~~[illegible]~~

We are the hollow men
We are the stuffed men
Leaning together
Headpiece filled with straw
Alas!

T.S. Eliot

[The Waste Land]
(pas exactement)

L'IMAGE DU CORPS(1)

Je vais vous parler de l'image du corps. Comment est-ce qu'on pourrait essayer de saisir l'intérêt présenté par cette notion. Vous savez qu'elle a dans l'histoire toute une place, chez Schidler, chez Pankow, chez bien des auteurs. Je crois qu'on pourrait s'amuser à réduire le problème de l'image du corps à la notion lacanienne de l'image de l'autre, ce serait une voie facile pour se débarrasser du problème. On pourrait dire que l'image du corps, c'est i(a), petit i de a ; ce serait une façon aisée de régler l'affaire. Je crois pourtant que ça serait court-circuiter la question. Alors quel peut être son intérêt spécifique ? Est-ce qu'on y peut en tirer quelque chose de nouveau. Une avancée comme question ! Je crois que l'intérêt de la notion d'image du corps c'est sa portée pratique, elle est un foyer du discours concret du sujet. Raisonner en terme de i de (a) ou d'image de l'autre, ça ne va pas tellement de soi, ça demande une grande abstraction. L'intérêt de la notion d'image du corps c'est qu'elle est immédiatement évidente dans la pratique. Un des premiers intérêts de cette notion c'est qu'elle nous évite de longues discussions par exemple sur le chemin du signifiant. Si vous lisez Pankow, vous remarquerez à quel point c'est quelqu'un dont les concepts sont confus, confus car ils sont porteurs de notions pratiques. C'est peut-être la raison de la confusion des concepts de Pankow. Si Pankow utilise cette notion d'image du corps au centre de sa

doctrine c'est parce que c'est un concept confus et c'est parce que c'est un concept confus, cette avancée peut être utile.

Alors comment ~~nous~~ pourrions-nous, essayer de cerner cette notion en termes classiques. On pourrait partir de la notion de libido. Nous allons essayer une succession de ruptures pour cerner le façon dont se poserait le problème.

Qu'est-ce que la libido ? Est-ce que c'est une substance, un corps chimique ? On peut bien penser que non. Avant tout chez Freud, la libido n'est rien d'autre qu'un concept, mais je force ~~peut-être~~ les choses dans un certain sens ; je dirai une idée au sens de Kant c'est à dire quelque chose qui n'est pas du tout destiné à s'incarner, mais à donner une visée régulat~~ion~~trice ; une visée régulatrice à quoi ? A une pratique. ~~C'est à dire que~~ La notion de libido chez Freud n'est rien de plus que le principe qui ordonne un champ d'équivalence pratique, ce champ d'équivalence qu'on pourrait retraduire en termes modernes en disant qu'il n'y a pas de rapport sexuel ~~par exemple~~ ; on peut dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel comme la loi fondamentale de ce champ pratique. On voit que jusqu'à un certain point c'est la pratique qui ordonne le concept, comme il est dit ~~quelque part~~ l'analyste fait partie du concept de l'inconscient. On pourrait dire que l'analyste fait partie du concept de la libido, la libido est un problème et rien d'autre, un problème lié à la pratique analytique. Elle est le concept d'une transformation pratique du sujet dans la jouissance. C'est le seul intérêt de rappeler ce concept vieillot de la libido, mais c'est aussi une manière de marquer une rupture par

rapport à ce qu'on pourrait être tenté de suivre : une voie qui nous mènerait à penser la libido comme quelque-chose d'organique.

Essayons de faire une deuxième rupture. Qu'est-ce qu'un corps? Je ne suis pas le premier à la poser cette question et je ne l'aurais jamais posée si on ne l'avais pas posée avant moi, à condition de remarquer que la question : "qu'est-ce que ?", qu'est-ce qu'un corps ? est tout à fait impropre pour aborder le corps. Rien qui ne soit plus inadéquat pour penser le corps ou pour en dire quelque-chose que la question : "qu'est-ce que ?". Gilles Deleuze fait des remarques dans ce sens, en particulier dans son livre sur Spinoza, que vous ne sauriez trop lire. Gilles Deleuze remarque chez Spinoza, on ne pose pas la question de ce que *c'est* qu'un corps mais de ce que *peut* un corps.

Un corps ne se laisse pas saisir par la question : "qu'est-ce que ?", sous peine de s'évanouir en pure étendue. C'est bien pour ça que chez Descartes, pour ensuite retrouver ce qu'il appelle l'homme, il lui faut tout un détour extrêmement complexe par la dimension, comme par hasard, du confus à nouveau. La confusion c'est ce qui est chez Descartes le concept tout à fait nécessaire pour lui, pour arriver à repenser "l'homme"; c'est à dire l'union substantielle de l'âme et du corps, ~~c'est à dire l'union substantielle de l'âme et du corps~~, c'est à dire quelque chose qui refasse noeud à partir de ce qu'il avait originairement coupé en distinguant la substance étendue et la substance pensante. C'est bien pourquoi chez Spinoza on ne part pas d'une telle coupure, mais de la question : Que peut un corps ? C'est à dire que le corps est déjà là. Il n'est pas coupé comme étendue, alors ne

demandons pas ce que c'est qu'un corps. Est-ce que le corps est un fait de pure matière soumis à croissance et destruction ? Est-ce que c'est l'objet de la médecine, en tant que réel, mais le terme de réel ne nous satisfait pas nécessairement. Il n'est pas sûr que le corps de la médecine soit le corps réel. Finalement nous ne savons pas grand chose du corps, sinon par les termes de la science mais justement, elle nous fait ignorer tout à fait ce que c'est. Alors, continuons, est-ce que c'est là le corps, le corps réel, matériel, comment le nommer ? Essayons de partir d'autres points de passage, par exemple d'un thème que J.D. Nasio travaillait autrefois, du thème de la "politesse". Le corps finalement est beaucoup plus sensibles dans la dimension de la politesse que dans la dimension de la médecine. Le corps avant toute chose est prestance, stature, maintien. Nous sommes introduits à une autre dimension, le corps dans la culture, ça supposerait que nous sachions ce que c'est que la culture en tant que distincte de la nature. Il y a bien des gens qui ont remarqué que le clivage n'est pas très pertinent.

Essayons de dire plutôt que le corps dans la jouissance. Le corps avant tout est jouissance, ne disons pas même lieu de jouissance, Serge Leclaire, autrefois, parlait de corps de plaisir. Je crois me souvenir que Fedida parle de corps négativé, c'est de cette dimension-là dont il s'agit quand on parle de jouissance. Si on ne jouit que du corps, il faut ajouter comme réciproque que le corps est jouissance, n'est que jouissance, que c'est là sa définition. C'est à dire que l'image du corps, puisque c'est ça qui nous intéresse, ça n'est justement pas le corps,

l'image du corps suppose le schéma corporel ; mais ce n'est pas là qu'est le problème. Pour nous le problème n'est pas d'entrer dans une discussion entre les données de l'éthologie humaine si elle existe et le problème du "stade du miroir".

Est-ce qu'alors "l'image du corps" est une nouveauté qui aurait été introduite par Schilder, par quelques autres ? Je choisis de m'engager dans une voie un peu abstraite, on verra dans la discussion si on peut mieux faire, mais je crois que c'est important de souligner qu'au fond l'image du corps n'est pas ~~toute~~ nouvelle. Chez Aristote, ce qu'on appelle l'âme, n'est pas ce qu'on peut croire quand on parle de cette âme aujourd'hui. L'âme c'est tout simplement l'idée du corps, c'est ça "l'image du corps", c'est l'idée du corps. C'est une thèse qui est reprise mais dans un sens très différent par Spinoza. Spinoza distingue dans ce qu'on pourrait appeler les choses finies deux aspects de l'être, il en ajoute bien d'autres qu'on peut délaisser pour nous. Ces deux aspects qui ressemblent beaucoup aux aspects cartésiens mais qui ne font d'ailleurs qu'y ressembler ; ces deux aspects c'est l'Etendue et la Pensée. Ca ressemble beaucoup à ce que dit Descartes de la substance étendue et de la substance pensante, en fait par le fait même que Spinoza ajoute à ces deux termes beaucoup d'autres, pour ne pas les compter, ces deux termes sont chez lui profondément transformés. Mais ce qui est important pour nous maintenant, c'est de remarquer que ces deux aspects de l'être chez Spinoza sont dits par ses commentateurs être "parallèles". Il y a chez Spinoza une thèse très importante dans sa pensée qui est la thèse du parallélisme entre étendue et pensée. C'est Gilles

Deleuze qui nous guide car vraiment il nous en dit là-dessus très long, que veut dire au fond le parallélisme, ce fameux parallélisme psycho-physique qui de prime abord semble être une thèse d'un intérêt intellectuel très réduit. Elle signifie avant toute chose qu'il n'y a pas influence de la pensée sur l'étendue, autrement dit, Deleuze souligne cet aspect, il n'y a pas de cause de l'âme sur le corps, l'âme ne domine pas le corps, cette thèse contredit la conception que l'on pourrait appeler augustinienne, c'est à dire l'idée ~~en somme~~ que l'âme a à dominer le corps. Ce refus chez Spinoza, chez Deleuze aussi, cette affirmation qu'il n'y a pas de cause de l'âme sur le corps, c'est une thèse fondamentale chez Gilles Deleuze et chez Spinoza. Si je suis Deleuze, en quoi est-ce qu'elle peut nous intéresser ? Eh bien c'est que cette thèse est au fondement de la notion de psychosomatique. Vous voyez que cette notion de parallélisme dans ces conditions prend un intérêt assez vif. Le concept de psychosomatique, vous le savez, est un concept très obscur, c'est un concept aussi obscur que ce qu'on a essayé jusqu'à présent d'examiner. C'est un concept doublement obscur, même triplement, il suppose le somatique, il suppose la psyché, le psychique et de plus, il suppose qu'on puisse les réunir en un seul terme, c'est à dire qu'il suppose justement tous les problèmes résolus. Si on s'engage dans ce sens on ne peut évidemment que récuser la notion de psychosomatique et dire que c'est un concept obscur et mal formé qu'il faut donc briser. On pourrait par exemple y substituer la notion de signifiant. C'est je pense, ce qu'on est souvent forcé de faire. Il faut donner un sens nouveau à ce concept obscur

de psychosomatique et suivre attentivement ce que nous dit Deleuze en particulier.

Qu'est-ce qu'une maladie psychosomatique ? C'est d'abord quelque chose qu'on doit distinguer du moins en principe, peut-être même que la distinction n'est pas correcte, d'un symptôme hystérique. Un symptôme hystérique par exemple, c'est la fameuse "paralysie en chaussette" comme on dit, c'est à dire la prise du corps par quelque chose de l'ordre de la marionnette(2). Ce qui caractérise une maladie psychosomatique c'est qu'elle est de l'ordre d'une maladie réelle qui a sa propre causalité, c'est vraiment la distinction principale, au niveau clinique entre ces deux sortes de prise de corps. D'où une idée que j'avais autrefois et, dont je ne sais pas si je l'ai encore, que puisque la maladie psychosomatique est une maladie réelle, puisqu'on peut dire, pour user de nos termes d'école, que ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel, on devrait pouvoir en conclure qu'une maladie psychosomatique est l'effet d'une forclusion. L'intérêt d'une telle formule, c'est qu'elle nous permettrait, d'une part de fonder analytiquement le concept de maladie psychosomatique et, surtout que nous aurions le champ, non pas de la psychose, disons de la position schizoïde, nous aurions une sorte de justification de ces maladies si curieuses. Je crois qu'au fond cette affirmation : ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel, donc que la maladie psychosomatique est la conséquence d'une forclusion, est affirmation qui tout en étant brutale court-circuite la thèse du parallélisme. En quoi ? En ceci qu'au fond

elle nous rassure trop cette thèse, sur la fonction du psychosomatique, sur la forme de cette maladie psychosomatique. Ici, Gilles Deleuze est plus fin, il y a dans son livre "Logique du Sens", un chapitre qui s'intitule "La Fêlure", je vous conseille de lire d'une manière générale Deleuze, mais en particulier ce chapitre sur la fêlure, c'est à dire sur l'alcoolisme de Fitzgerald où il est aussi question de maladie de Nietzsche. Que fait le malade psychosomatique dans sa maladie ? Il se détruit jusqu'à un certain point, mais qu'est-ce que c'est que cette destruction ? pourquoi y a-t'il nécessité d'opérer ce point de destruction ? La réponse par la forclusion est élégante mais nous fait oublier le fond du problème. C'est que si nous posons que l'âme ne saurait dominer le corps, autrement dit que l'idée du corps n'est pas ce qui dirige le corps nous ne posons pas pour autant que quelque chose de plus subtil, c'est que l'accord de l'âme avec le corps, l'accord de l'idée du corps avec le corps, consiste à reconnaître la dimension fondamentalement dispersée du corps. Le terme de dispersion bien sûr, je ne l'amène pas au hasard. Je l'amène parce qu'il fut traduit en grec par diaspora et, qu'on peut à partir de là filer bien des métaphores. La notion deleuzienne de machines désirantes, qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que c'est que cette idée loufoque de définir le sujet en terme de machine et, en plus dans un style humoristique. Ca ne signifie rien de plus que la notion spinoziste de "conatus" et qu'est-ce que veut dire cette notion ? Elle signifie qu'il n'y a rien que des flux, c'est à dire que nous sommes traversés par le Nature. La grande erreur serait de faire dévier ici le concept de

nature dans un sens panthéiste comme on pourrait après tout lire Gilles Deleuze. Le grand émoi de l'accord avec la nature, je ne crois que c'est ce que dit Deleuze, il faut prendre le terme de nature en un sens radical, la nature c'est la dispersion. C'est en somme le réel à l'état nu et, tout le problème de la conception que Deleuze nous propose et à laquelle nous pouvons être attentif, c'est de savoir si la définition du sujet ne consiste pas à retrouver cet accord avec son statut originairement dispersé(3). Il n'y a plus besoin dans ces conditions de définir la maladie psychosomatique en terme de forclusion, ou du moins ce terme n'apparaît plus pertinent. Il suffit de dire que le point psychosomatique dans le sujet qui, si il est point inanalysable, pourquoi faudrait-il l'analyser ? c'est simplement le point où le sujet retrouve cet "accord" avec sa nature d'être dispersé. Le point psychosomatique dans le sujet, un sujet quelconque hystérique ou quoi, c'est le point par où on accepte de se restituer à la destruction. Dans ces conditions, puisque nous avons un peu saisi comment fonctionne l'âme, c'est à dire l'idée du corps, c'est à dire l'image du corps, nous pourrions développer certaines des propriétés de structure de cette notion d'image du corps. Je crois que je ne me suis pas trop mal débrouillé pour dire que l'image du corps il est important de la saisir par un système de rupture par rapport à diverses données organiques etc...

On pourrait commencer en posant la question suivante : L'image du corps est-ce que ça existe ? Là encore la question ne vient pas de moi ; elle vient de quelqu'un que je crois pouvoir

nommer, Chantal Weiller, ~~qui est assistante dans un hôpital de la région parisienne,~~ ~~c'est une question qui lui ressemble bien.~~ L'image du corps disait-elle, c'est comme une ville, finalement ça se meut, ça change continuellement, ça n'est en somme qu'un agrégat. Si l'image du corps n'était qu'un agrégat, si c'est sa définition, on peut se demander dans ces conditions si elle existe! Est-ce qu'il y a même lieu d'utiliser ce concept.

Commençons par un paradoxe, en remarquant que si l'image du corps existait, elle perdrait toute utilité. Ce qui est important c'est justement que l'image du corps n'existe pas, ou si on veut qu'elle ne soit que cet agrégat de fragments. C'est ça qui fait toute son importance. Alors en quoi ? Quelle ne soit qu'un agrégat ne veut pas dire qu'elle est purement chaotique, il s'agit de savoir quelle en est la "dynamique". Mais que veut dire dynamique de cet agrégat ? Que l'image du corps n'existe pas, qu'est-ce que ça signifie ? Ca signifie qu'il y a à la constituer. L'image du corps n'est pas constituée elle est constituante, elle n'est jamais jouée d'avance parce que c'est elle qui constitue les termes du jeu. Le terme du jeu qui a été principalement travaillé par Winnicott(4) c'est un terme qui a de grands avantages pour présenter cette notion. L'image du corps c'est les éléments, la résultante instable toujours à opérer à nouveau, toujours à construire dirait peut-être Pankow dans le jeu. Si nous cherchons à avoir accès à la nature de l'image du corps, à ce dont elle est faite, nous pourrions dire que l'image du corps est faite, tissée d'espace potentiel, l'espace potentiel de Winnicott. Elle n'est à proprement parler qu'un tissage de cet espace-là, c'est bien

pourquoi elle n'existe pas et c'est pourquoi aussi en un sens il est souhaitable qu'elle n'existe pas. Qu'est-ce qui caractérise la dimension du jeu et d'une manière générale du potentiel ou du transitionnel chez Winnicott, ces trois termes semblant à peu près équivalents, c'est justement qu'ils nous présentent les termes de la constitution du sujet comme toujours fluents. On retrouve ici l'idée deleuzienne de la fonction constituante du flux. En quoi le fait que le sujet est toujours fluent est-il important ? En quoi le jeu serait-il la dimension vraiment constitutive de "l'être parlant". Justement en ce que le jeu n'a pas lieu sinon en tant que pure opération, c'est à dire qu'il est là où il n'y a rien. Le jeu n'est rien d'autre qu'un mouvement alternant, le mouvement alternant que Freud, puis Lacan se sont efforcés d'analyser dans le FORT-DA. La notion de Fort-da trouve chez Winnicott un équivalent et, l'équivalence n'est pas simple, justement dans la fonction du Jeu. Pourquoi Freud est-il amené à définir la dimension du jeu comme ce qui lui révélerait le fonction de la pulsion de mort ? Est-ce que ce n'est pas paradoxal ? Est-ce que ce n'est pas paradoxal que la dimension apparemment la plus éloignée de la mort : le jeu, soit pour lui la révélation de la pulsion de mort ? Qu'est-ce qui est en cause dans ce curieux paradoxe de Freud ? Alors qu'est-ce que jouer ? Jouer, soyons lacanien un peu, équivoque avec jouir. La dimension du jeu est l'opération de la jouissance. Qu'est-ce que jouir ? C'est opérer un travail de reconnaissance, peut-être le terme de reconnaissance n'est-il pas bon, mais gardons-le un instant ; c'est opérer un travail de la nécessité de restitution, appelons ça diversement :

au rien, au réel, à la Nature. La pulsion de mort veut dire que nous sommes accordés à la nature, c'est à dire que nous y retournons. Il y a chez Freud une anecdote que vous connaissez, j'ai découvert ça en discutant avec un ami, c'est l'anecdote où Freud enfant demande à sa mère ~~qu~~s'il est vrai comme on dit que nous sommes poussière et que nous retournerons à la poussière. Il avait Freud, quelques doutes, sur quoi sa mère lui montre en frottant ses mains et il se détache des petites choses noirâtres ~~comme ça~~, et Freud plus ou moins convaincu est bien obligé de reconnaître. Qu'est-ce qu'elle a fait là sa mère ? ~~Elle a joué,~~ elle a joué avec lui. A quoi a-t-elle joué ? A lui transmettre un message, quel message lui a-t-elle transmis, la nécessité de retourner afin de se disperser. La mère en cette affaire en s'autorisant à se démontrer elle-même comme poussière puisque la poussière en l'occurence c'est elle, ~~qu'est-ce qu'elle lui transmet ? Elle~~ lui transmet le message qu'elle est, comme on dit en lacanien, châtrée, c'est à dire qu'elle est marquée d'un manque définitif qui est justement le fait qu'elle n'est que poussière. ~~C'est ça le message qu'elle transmet à son fils~~. C'est ce qu'on appelle en lacanien : S de grand A barré, S(Ⱥ), le point où on peut avoir l'avertissement qu'il n'y a rien d'autre au bout du compte, que le réel, la dispersion. Ce qui est en jeu, dans ce jeu, qu'est-ce que c'est ? Est-ce que c'est de laisser Freud enfant ou un sujet quelconque le bec dans l'eau face à la dispersion ? Ce n'est pas si simple sinon il n'y aurait pas besoin du jeu. Un psychotique est bien seul face à la dispersion. Si on avait plus joué avec lui, il serait peut-être moins dispersé,

c'est bien là que Pankow en introduisant le concept de symbiose dans un sens très différent du sens américain(5), s'efforce de réintroduire cette question. En quoi la dimension du jeu est-elle constituante d'une certaine mise à l'abri de la dispersion ? Alors jouer est-ce que c'est être dispersé ou est-ce que c'est être mis à l'abri de la dispersion. C'est jusqu'à un certain point l'identité des deux. C'est comme il est dit que "là est le danger, là croît aussi ce qui sauve", c'est à dire que ce qui est en cause  dans le jeu ce n'est pas simplement l'introduction à la dispersion, c'est, pour le nommer toujours maladroitement, la reconnaissance de cette dispersion et, il est à remarquer que si le sujet peut faire sujet, et qu'est-ce c'est de faire sujet, ce n'est ~~en~~ rien d'autre que ~~dans~~ cette distance maintenue par  rapport à la dispersion qui pourtant n'a pas d'autre sens que d'être reconnaissance de celle-ci. <u>Le jeu est pulsion de mort en ceci qu'il fait message c'est à dire qu'il fait parcours à maintenir au bord de la dispersion</u>.

Vous savez que Winnicott dit qu'il y avait un bout de poème qui l'intriguait et, qui pour lui fait l'origine de sa notion de jeu, ce bout de poème qui est à peu près du genre de : "Au bord de l'océan sans limite, les enfants jouent."(6) S'il n'y avait pas l'océan sans limite, le jeu n'aurait aucun sens, mais en retour la dimension du jeu est justement de signifier la nécessité de s'identifier à cette dispersion, à ce qu'il appelle l'océan. En somme, comme dit Lacan le jeu "fait plage". Il fait plage au bord de la dispersion. Je ne voudrait pas développer en raison de la difficulté du thème toute la question de l'illusion chez

(erreur de n°)
(pas de page 13)

Winnicott, du trouver, du créer, de ce qu'il appelle encore le paradoxe de l'objet transitionnel. Mais il est évident que ces notions ont pour sens de dire cela. De dire la dimension de mise à l'abri de la dispersion, mise à l'abri qui ne peut pourtant se faire qu'à la condition que la dispersion soit reconnue ; c'est à dire que la seule mise à l'abri possible d'un sujet ne peut résider que dans sa reconnaissance de la dispersion.

A cet égard vous comprendrez mieux ce que veut dire Jacques Derrida lorsqu'il parle de dissémination et, je vous invite à relire à partir de là les deux chapitres sur "le rêve de l'injection d'Irma" dans le Séminaire II ; et à vous interroger sur la structure particulière du schéma que Lacan établit, schéma en arbre, ~~arborescence~~ dans l'analyse de la formule de la tryméthylamine et, vous pourrez alors remarquer à quel point cet arbre nous donne non pas tellement la figure d'un arbre généalogique, mais bien plutôt la figure de quelque chose qui, à partir d'un point - mais est-ce qu'on peut dire d'origine - se dissémine. Lisez donc cet arbre en terme de dispersion et je crois que vous apprendrez du nouveau.

Alors L'image du corps qu'est-ce que c'est ? On ne s'en est pas tellement éloigné, ça n'est jamais facile de s'y tenir mais pour travailler dans les termes que je vous ai proposés, je dirai que c'est la fonction de bord au sens où nous avons parlé de plage, au sens où nous avons parlé des bords de l'océan selon Winnicott, la fonction de l'image du corps, c'est être une fonction de bord qui n'a pas d'autre sens que d'être opération de la jouissance, c'est à dire de cette mise à l'abri de la

dispersion qui pourtant revient à la reconnaître. Il est entendu que mettre à l'abri de la dispersion ça ne peut jamais être que de la reconnaître ; là aussi je crois que J.D. Nasio aurait raison de porter une question sue ce thème de reconnaître, qui n'est ~~peut-être~~ pas bon du tout, mais gardons-le provisoirement. La fonction de l'image du corps contient beaucoup de termes qui pourraient être introduits; La distinction des deux fonctions de l'image du corps chez Pankow etc... On pourrait penser que la fonction fondamentale de l'image du corps c'est de faire limite du dedans et du dehors. C'est un terme très tentant. Si on n'a pas de limite, où est-on ? On est donc dispersé. La fonction de jeu de l'image du corps parviendrait à la séparation du dedans et du dehors, celle qui est en cause ~~notons-le~~ dans la "Bejahung" freudienne, la fonction de la "Bejahung" c'est d'introduire une coupure, mais cette coupure qu'est-ce ? C'est plutôt un jeu entre les deux termes du dedans et du dehors. C'est un point à développer mais que je propose, cette séparation du dedans et du dehors ce que Mélanie Klein a développé à sa façon dans le terme de la position schizo-paranoïde. Le terme de position schizoïde c'est à dire l'idée qu'il y a du clivage entre le bon et le mauvais, c'est une reprise de la problématique freudienne de la "Verneinung" dans des termes à certains égards plus puissants. L'ennui de définir l'image du corps, en termes de séparation du dedans et du dehors, c'est qu'on est porté aussitôt à chercher ce que c'est qu'un dedans. Et on constate avec étonnement et après maintes recherches que si on cherche à définir le dedans, chose curieuse on n'y arrive pas. Le dedans qu'est-ce que ce serait ? Le

dedans d'une image du corps, pas d'un corps, notez-le d'ailleurs. Est-ce qu'un corps a un intérieur, rien n'est moins sûr. Il n'y a rien de plus extérieur qu'un corps, rien qui soit plus en communication avec le dehors, un corps qui ne respire pas, ça ne vit pas très longtemps, mais le dedans d'une image du corps, qu'est-ce serait ?(7) Qu'est-ce que c'est que la topologie d'une image du corps ? L'intérêt de la topologie lacanienne indépendamment de ses excroissances, c'est de nous amener à nous interroger sur la structure d'une expression aussi simple que celle-ci : le dedans - le dehors. Ca nous mènerait à tourner autour de thèmes comme l'intériorité, le for intérieur, la pensée intime, que sais-je, c'est le seul accès au dedans que nous ayons. Qu'est-ce que c'est que la structure de cette intériorisation, ça vaut la peine d'essayer de l'examiner. Maintenant ça ne veut pas dire que ça existe.

Alors un bref détour de ce côté ; il y a bien des auteurs qui dans l'histoire se sont efforcés de penser l'intériorité. Il y en a un, c'est Saint Augustin, l'idée des replis de la mémoire est chez Saint Augustin tout à fait centrale, l'idée qu'il y a un "maître intérieur" est également, chez lui, centrale. Cette thèse est liée à l'idée que l'âme peut et doit dominer le corps. Nous voyons que ce thème de l'intériorité nous éloigne de ce que nous avons acquis, c'est à dire que cette idée d'intériorité nous mène à penser qu'il y a une maintenance possible du sujet hors de la dispersion. Ce qui fait le caractère critiquable de la notion d'intériorité n'est pas lié au caractère intuitif de ce concept ; le côté critiquable de ce concept est bien plutôt lié au fait

qu'il est destiné à mettre à l'abri de la dispersion. C'est là le point vraiment critiquable de la dimension de l'intériorité, de sorte que nous semblons perdre la notion de dedans, corrélativement aussi celle de dehors. La notion d'image du corps ne serait qu'une limite, mais limite entre quoi et quoi ! Disons une limite sans plus. Je voudrais illustrer ces structures par un rêve qui n'est pas de moi, mais d'une amie à qui je parle de ces questions(8) ; rêve que je pourrais vous raconter dans les termes suivants : cette amie est chez son analyste et elle se trouve dans un salon d'apparence très féminine, il y a des dentelles etc... et, elle se trouve dans cette pièce avec quelqu'un, un personnage disons de fonction, nommé Boursin avec toutes les équivoques que vous voudrez, et il est dit dans ce rêve par quelqu'un, je ne sais plu qui, "fermons les rideaux, c'est le voisin d'en face", puis il y a là une causeuse, ce serait bien étonnant qu'il n'y en ait pas dans cette pièce, et l'analyste de cette jeune fille prononce soudain une phrase, il n'est pas précisé où est l'analyste, remarque importante, et l'analyste dit, "cette pièce est pour mademoiselle". Phrase à prendre bien sûr au pied de la lettre. Sur quoi le personnage intrusif, le personnage en trop nommé Boursin sort, et mon amie cette jeune fille, peut se trouver enfin dans la pièce qui lui revient. Ce rêve qui marque quelque chose dans le parcours d'une biographie est très intéressant pour élucider la structure du dedans et du dehors. Sous quelles conditions cette jeune fille peut-elle avoir un intérieur, c'est à dire quelque chose en affinité avec le dedans, et jusqu'à quel point , c'est le problème. Elle ne peut avoir d'intérieur qu'à la condition qu'il y

ait une phrase qui tranche et qui chasse l'intrus. "Cette pièce est pour mademoiselle". Il est intéressant de préciser qu'il n'est pas dit que l'analyste est dans la pièce, il n'est pas dans la pièce mais ce qu'il fait, limite ; ce qui permet de constituer un intérieur, c'est cette phrase elle-même. Cette phrase : "Cette pièce est pour mademoiselle", fait la limite du dedans et du dehors et permet la constitution d'un intérieur, sous la condition, remarquons-le, que l'intrus soit chassé. Qu'est-ce qu'un intrus ? C'est quelque chose qui viole l'espace propre. La dimension du violer et de l'espace propre, termes chacun discutables et, en particulier quant à la notion d'espace propre. Qu'est-ce qu'un espace propre s'il n'y a pas d'intérieur ? En tout cas l'intrus introduit la dimension d'un viol, d'un forçage.

Nous pouvons terminer par les remarques suivantes qui sont liées à des discussions avec cette amie. Qu'est-ce que craint la vierge ? Il y a au moins une chose qu'elle craint, c'est que l'homme qui serait supposé s'introduire pour elle ne fasse effraction, c'est à dire qu'une des craintes, il y en a peut-être d'autres derrière, de la Vierge c'est que l'homme ne s'introduise comme faisant intrusion(9). Sous quelles conditions peut-elle cesser d'être Vierge ? Bien sûr sous la condition d'un moment de passage dont je ne voudrais pas élucider la structure maintenant, mais le résultat ; ou si l'on veut le moment de retournement qui lui permet de céder sur sa virginité ne peut tenir qu'à une chose, c'est qu'elle cesse de penser que ce qu'on appelle le rapport sexuel, si il existe, soit une intrusion c'est à dire la pénétration dans un dedans. La jeune fille en question ne peut

céder sur sa virginité qu'à la condition de penser non pas qu'elle a un intérieur, mais que le mouvement du rapport sexuel c'est d'aller vers le dehors. Ceci nous ramène au thème de l'accord avec la dispersion. Le point fondamental du moment de passage de la Vierge n'est pas de recevoir dans le dedans, car ce quelque chose ne pourrait que faire intrusion, mais c'est le point où elle peut reconnaître qu'elle va vers le dehors.

Il est à remarquer que c'est sous la condition seulement qu'une phrase ait fait néanmoins limite à ce qu'on ose à peine appeler un intérieur, puisque nous l'avons vu cet intérieur, c'est à certains égards ce qui justement la paralyse.

NOTES

(1) Cours de D.E.S.S. de psychanalyse de J.D. Nasio
Exposé de G.TAILLANDIER le mardi 24 avril 1979

(2) La-dessus, lire le "Théâtre de Marionnettes" de Kleist

(3) L'"homologein ~~t~~ tè phusis " des stoïciens
[illegible]

(4) Et bien sûr par Heidegger, Fink, Caillois etc...

(5) De M.Mahler par exemple

(6) Rabindranath Tagore

(7) Là-dessus lire "La Machine à Influencer" de Viktor Tausky

(8) Texte exact du rêve rédigé par cette amie, avec son commentaire :

" Cette amie est chez son analyste et elle se trouve dans un salon d'apparence très féminine il y a des dentelles etc... et, elle se trouve dans cette pièce avec quelqu'un, un personnage disons de fonction, nommé Boursin avec toutes les équivoques que vous voudrez. Son analyste sort l'intrus et désignant une causeuse à cette amie, il dit à l'intrus : "Cette pièce est pour Mademoiselle." Cette amie s'installant sur cette causeuse dit à son analyste, alors que l'intrus a été expulsé, chassé : "Fermons les rideaux pour / c'est/ à cause / du voisin d'en face.

*****

"... faisant intrusion". Il est à penser que l'intrusion a déjà eu lieu - soins d'un papa dont la position maternelle / féminine dans le couple parental, l'amène à se mêler ~~à se mêler~~ de ce qui ne le regarde pas à l'égard de sa fille. S'agit-il d'un intérieur pour elle? Elle tient bon quant à sa "réserve" Articulation entre cet intérieur et cette "réserve" sur laquelle elle ne veut pas céder ? Qu'est-ce que la réserve - Versagung - pour une Vierge ?

(9) F.Dolto a enrichi cela beaucoup par ses remarques sur le fantasme de viol dans l'oedipe féminin.

G.T.

LE CORPS ET SES REPRESENTATIONS

EXPOSÉ À L'INSTITUT PARMENTIER ~~Jérôme TAILLANDIER~~ 11/1/88

~~- Image du corps et schéma corporel~~.

S'il y a quelque chose dont nous savons très peu ~~de chose~~ dans le fait humain, en tant qu'il ne se réduit pas au biologique, dont nous savons beaucoup, nous commençons, quant au biologique, à avoir depuis 1953, date de découverte de l'A.D.N. quelques ~~petites~~ idées sur ~~le corps~~ le corps biologique, ce qu'il y a de tout à fait certain, c'est qu'une grande date inaugurale qui ferait que, touchant au corps, au corps humain, au corps vécu, [redacted] aurait été fondé quelque chose de vraiment radical quant au corps, comme ~~l'~~a pu l'être la découverte de l'A.D.N. pour le corps biologique, une grande date de ce genre nous fait toujours défaut, [redacted] Quant à l'histoire du corps et à ce que nous pouvons en dire, nous sommes, Mesdames et Messieurs, ~~il faut le dire~~ toujours dans la préhistoire. C'est pourquoi, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, nous allons tant bien que mal essayer de faire jaillir une étincelle, mais il n'est pas sûr du tout que nous y arriverons.

Je crois qu'il faut être clair sur le fait que, touchant au corps vécu, nous sommes vraiment dans la préhistoire et que nous commençons tout juste à avoir quelques lueurs.

Le corps et ses représentations. Qu'est-ce qu'on peut entendre par là ? Nous avons [redacted] un registre [redacted] simple de

cette expression :le corps et ses représentations, comme si nous entendions par là que le corps était représenté, comme s'il était représenté en images, qu'il s'agisse de bande dessinée, de cinéma, de mode, de vêtements, ou pourquoi pas, même de tatouages. Le corps se représenterait en autre chose que lui-même. Il y aurait des représentations détachées du corps : il y aurait d'un côté le corps et de l'autre ses images. Ce n'est pas du tout notre objet. [redacted] Notre objet, [redacted] nous essaierons ce matin de le cerner en partant de remarques nécessairement simples, mais fondatrices, en remarquant qu'en tant qu'êtres humains, nous sommes des êtres corporels; il ne vient à l'idée de personne de nous séparer de notre corps, sauf bien sûr hypothèse de l'immortalité de l'âme qui, hélas, n'est dans le meilleur des cas qu'un signe de l'amour. Quand on aime, on aimerait bien que l'âme soit immortelle. Hélas, je crains que ce ne soit un peu sans espoir. On a le droit d'aimer, mais l'immortalité de l'âme ne fait guère partie de ce qu'on peut dire du corps.

Nous sommes un être corporel; ça ne veut pas dire que nous nous résumions à notre corps. Sans doute, nous sommes aussi sujet, c'est à dire que nous sommes assujettis (c'est ce que veut dire : être sujet). Nous sommes assujettis à toutes sortes de dimensions, qu'il s'agisse de la perception de ses impôts ou de l'existence de l'inconscient - nous sommes assujettis. Nous ne nous résumons pas [redacted] à notre corps. Notre être de sujet va

bien au-delà de notre corps, mais à vrai dire, on peut se demander quelles sont au juste les limites [redacted] de notre corps vécu; Jean-Louis Barrault quand il faisait du mime, faisait remarquer que, quand il jouait [redacted] comme mime il sentait très nettement que son corps s'étendait très au-delà de ses limites - disons physiques [redacted], que son corps s'étendait à plusieurs mètres ou dizaines de mètres devant lui, et que dans ces limites, il pouvait accomplir son travail de mime, c'est à dire qu'il avait avec ses spectateurs un rapport corporel dans les limites de son corps s'étendant largement au-devant de lui. Il sentait la présence de son corps dans ces limites. Au-delà de ces limites, son corps n'agissait plus, il n'avait plus les moyens de faire son travail de mime. Donc, les limites de notre corps vécu ne sont pas elles-mêmes nécessairement identiques à celles de notre corps organique. Quelles sont ces limites ? c'est une question [redacted] difficile à explorer. Pour prendre encore une anecdote, puisque les anecdotes sont souvent enseignantes, j'ai pu m'apercevoir à titre personnel, - il se trouve qu'il m'arrive d'avoir des douleurs corporelles, comme beaucoup de gens , moi c'est un peu fonctionnel - et je me suis aperçu un jour, en travaillant dessus ~~(je n'y arrive malheureusement pas régulièrement)~~ que ces douleurs corporelles, [redacted], si j'acceptais qu'elles existent et si en particulier j'acceptais de les laisser prendre toute leur expansion au lieu de lutter contre elles, je m'apercevais qu'elles avaient elles-mêmes une

limite, [redacted] si j'acceptais que mon corps s'étende à une certaine limite, à un ou deux mètres au-delà de mon corps organique, ma douleur cessait. [redacted] la douleur n'était au fond rien d'autre que l'expression d'une tentative de restreindre mon corps à des limites qui n'étaient pas les siennes; c'est peut-être d'ailleurs quelque chose qui serait intéressant à travailler pour le problème de la douleur, si l'on avait le courage, quand on souffre de douleurs, de laisser la douleur prendre [redacted] son ampleur - ce qui bien sûr, n'est pas ~~toujours~~ [redacted] facile parce qu'on a envie de lutter contre elle - si on avait ce courage là, probablement, la douleur donnerait à notre corps une extension différente de celle que nous lui accordons,mais de ce fait la douleur peut-être aussi cesserait. [redacted]

Donc, entre les limites de notre être de sujet et les limites de notre corps, la question de leur entremêlement reste complexe, et je ne prétendrai pas aujourd'hui dénouer cette question. Ce qui est sûr, c'est que, ce qu'il faut dire quant à notre corps, c'est que nous y résidons. ~~Nous résidons dans notre corps, nous y demeurons.~~ Demeurer, habiter notre corps, c'est [redacted], la dimension essentielle de ce qu'il y a à dire quant au corps. Là-dessus, je vous renvoie, si vous le voulez, à un article ~~de quelqu'un~~ [redacted] ~~qui s'appelle~~ de Heidegger, ~~qui a écrit un article~~ intitulé : Bâtir, Habiter, Penser, [redacted] ~~dans un recueil~~

~~qui s'appelle Essais et Conférences chez Gallimard~~. C'est un article que [redacted] vous devriez lire si vous êtes intéressé au problème de la psychose, dans lequel est fort clairement posée la question de la demeure de l'être, c'est à dire de ce que c'est qu'habiter. Eh bien ! le corps est la demeure de l'être, le corps est notre demeure; ~~c'est là que nous demeurons, c'est là que nous habitons~~. Habiter son corps, voilà le problème fondamental que nous avons en tant qu'êtres humains et c'est ~~en somme~~ autour de ce problème-là que nous travaillons aujourd'hui. Toutefois [redacted] nous ne nous y résumons point, c'est donc puisque nous ne nous y résumons point, que ce corps, nous y existons, c'est à dire que, non content d'y demeurer, nous sommes bien contraints, ~~ce corps,~~ d'en sortir, mais d'en sortir sous ce mode particulier qui consiste à exister, [redacted] à faire l'expérience de quelque chose qui nous fait défaut, puisque exister c'est littéralement se projeter vers, comme on disait à une belle époque, le Néant, c'est à dire l'inconnu, [redacted] quelque chose qui n'est pas encore né, qui n'est pas encore advenu. Dans les années 45, avec Sartre, on soutenait beaucoup ce genre de conceptions qui n'ont pas vieilli; ce n'est pas parce qu'on n'en parle plus qu'elles sont désuètes. Nous existons à notre corps, [redacted] nous sommes contraints de quitter notre demeure même si notre corps est notre demeure et, à vrai dire, nous ne pouvons exister à notre corps que [redacted] parce que nous y demeurons. Exister et demeurer au corps, voilà [redacted] le plus

important de notre rapport au corps. Il ne s'agit [redacted] évidemment pas là de ce que le corps se représente. Il ne s'agit pas des images que l'on peut se donner du corps. Il va [redacted] s'agir pour nous de nous demander ce que nous pouvons entendre dans le sous-titre que vos formateurs ont donné au travail d'aujourd'hui, ce que nous pourrons entendre par : Image du corps, en particulier : schéma corporel, [redacted]. Nous entendrons [redacted], en tout cas pour nous, en conformité avec de nombreux auteurs, en tout cas deux que nous travaillerons aujourd'hui, c'est à dire Françoise Dolto et Gisela Pankow, nous entendrons par image du corps, les modalités concrètes selon lesquelles nous existons et demeurons au corps. A cet égard, l'image du corps est [redacted] tissée de notre jouissance, comme on dit aujourd'hui, de notre érogénéité, pour autant que, existant comme sujet, c'est jouissant que nous demeurons. L'être de l'homme est jouissance, c'est à dire aussi bien, comme le développerait mieux ~~un de mes amis~~ J.D. Nasio, c'est à dire aussi bien souffrance. Je ne veux pas dir que jouissance et souffrance soient mêmes, mais simplement que la souffrance est une des modalités de la jouissance; en tant qu'êtr humain nous jouissons, en tant qu'être humain nous demeurons, nous demeurons comme jouissant.

Du corps, en tant que nous y demeurons, que savons-nous ? Qu'est-ce que notre corps nous donne à savoir de la jouissance ? Sans doute beaucoup, puisque nous y demeurons. Et pourtant, en contraste avec ce beaucoup, fort peu de chose que nous

sachions cerner. Je crois qu'il faut redire que le corps, notre corps vécu, est, à ce jour encore, un vrai mystère. Constatons ce curieux paradoxe qui est un détail, mais que je veux quand même vous faire remarquer, c'est que de notre corps en tant qu'il jouit, nous ne recevons jamais qu'un seul message : la douleur; mis à part ce que nous pouvons ressentir dans les surfaces de notre corps, qui est de la dimension du plaisir, dans la caresse, dans l'échange avec l'autre, dans le bien-manger, que sais-je encore, mise à part cette dimension très partielle de notre corps, de notre corps le plus interne, nous ne recevons jamais qu'un seul message : la douleur. C'est tout de même extraordinaire, [redacted], que nous ne percevions jamais notre corps que dans la douleur. Il suffit par exemple de penser à l'effort sportif pour constater que le sportif ne commence à sentir son corps que pour autant que son corps lui fait mal, et que c'est là qu'il se reconnait. C'est tout de même insensé. Pourquoi en est-il ainsi ? C'est un paradoxe qui mérite d'être ~~être~~ exploré. [redacted].

Reprenons notre question : qu'est-ce que notre corps nous donne à savoir de la jouissance ? Faisons un petit détour, histoire de nous amuser, du côté de la culture, mais sans trop chercher de ce côté là, parce que la culture, c'est le dépotoir; ce n'est pas moi qui l'ai inventé. Ce n'est pas non plus Goebbels, c'est simplement Jacques Lacan. C'est un dépotoir et ce n'est rien d'autre. C'est le détritus de tout ce que l'espèce humaine est

capable d'inventer comme résidu de sa jouissance. c [redacted] Qu'est-ce que nous constatons de ce que nous pouvons apprendre du corps jouissant, dans la culture : dans notre culture à nous, la seule chose que pendant très longtemps, la seule chose que nous avons sue du corps jouissant, c'était ceci, qui pour moi est une vraie question : le corps d'un homme crucifié. J'aimerais quand même que vous pensiez à ça avec toute la force que ça mérite. Je tiens à préciser que je ne suis pas en train de faire de la propagande ni pro ni anti religieuse, je pose une question : comment se fait-il que le corps d'un homme crucifié ait représenté pendant plus de 1.500 ans, le seul accès que nous ayons eu à la jouissance. J'aurais aimé là-dessus vous sortir un texte de Huysmans, dont je n'ai pas trouvé la référence, et vous le lire pour vous montrer la jouissance manifeste de Huysmans devant ce corps de l'Homme Crucifié. ~~Malheureusement, je ne l'ai pas retrouvé.~~ (1) C'est tout le problème; c'est pourquoi je n'ai pas l'intention d'en parler maintenant mais j'appelle ça la jouissance, en tant que la jouissance est une souffrance aussi. [redacted] Notre corps ne se satisfait en aucune façon du plaisir; c'est ça le paradoxe, nous pourrions [redacted] après tout décider que la vie est faite des petits plaisirs et croire que c'est [redacted] bien comme ça. [redacted] Ce que l'expérience psychanalytique enseigne - c'est même un de ses enseignements fondamentaux - c'est que le petit plaisir, justement, nous n'en voulons pas, nous voulons de la jouissance.

(1) Question : "pourquoi appelez-vous cela 'la jouissance'?"

Nous en voulons tellement que nous sommes prêts à élaborer des systèmes invraisemblables pour arriver à capter malgré tout cette jouissance; par exemple une névrose. Toute la structure d'une névrose est faite pour capter la jouissance, pour arriver [redacted], par tous les moyens, à faire qu'il y ait un appareil de la jouissance qui fonctionne. Ça bien sûr, la psychanalyse n'a pas le privilège de découvrir que l'être humain jouit, mais elle a le triste privilège de constater qu'il est extrêmement difficile d'arracher un être humain aux chemins de la jouissance qui justement sont pour lui tellement essentiels qu'en aucune manière il ou elle n'accepte, cet être humain - de revenir en deçà de ces chemins-là. [redacted] C'est pour ça que j'appelle ça la jouissance, parce que c'est quelque chose qui va tout à fait au-delà des limites bien établies du Principe de Plaisir. [redacted] Pour donner une définition simple de la jouissance, en termes topiques, comme on dirait en psychanalyse, je vous dirai que la jouissance, c'est ce qui se passe au-delà des limites du principe de plaisir. [redacted] Si, en termes freudiens, nous raisonnions en disant que le principe du plaisir serait, comme Freud le dit dans sa première topique, le principe régulateur de l'appareil psychique, c'est à dire que l'Inconscient ne tendrait à rien d'autre qu'à la satisfaction, ceci constituant si l'on veut le résumé de la première topique freudienne, nous devrions, avec Freud, après 1920, constater la nécessité d'introduire, non seulement une seconde topique, mais une seconde

métapsychologie, c'est à dire constater que, au-delà de ce principe de la recherche de satisfaction, entendu en un sens très particulier chez Freud, au-delà de ce principe de recherche de la satisfaction qui serait le principe du plaisir, nous devons reconnaître l'existence, non pas d'un autre principe mais d'un au-delà de ce principe, [redacted] de quelque chose qui ruine le principe de plaisir et qui est la répétition, la compulsion de répétition, c'est à dire exactement la jouissance, c'est à dire aussi bien la pulsion de mort, ces trois termes étant à peu de chose près équivalents. Tout ceci exigerait des développements plus structurés, plus théoriques, si nous voulions présenter la seconde topique freudienne et l'au-delà du Principe du Plaisir, mais ce que j'appelle jouissance, c'est la reconnaissance faite par Freud de l'existence en nous de la pulsion de mort c'est à dire de quelque chose qui va très au-delà de la requête du plaisir.

Ce qui est intéressant, c'est que votre réaction survient à un moment [redacted] précis, au moment où j'évoque le corps de l'homme crucifié, [redacted] Ce qui est quand même étonnant, c'est de savoir comment il se fait qu'une - je ne sais pas comment appeller ça, si j'appelle ça une pratique sociale, ce sera trop bête, [redacted] une religion c'est encore plus bête, mais une tentative d'aborder la jouissance a soutenu pendant si longtemps [redacted] que le corps d'un homme crucifié est le chemin nécessaire de l'humanité. [redacted]

[redacted] Je ne suis pas en train de dire qu'il faut rejeter cela; je dis que c'est un problème. Je constate l'étrangeté de cette démarche. En quoi le corps d'un homme crucifié et ayant souffert la passion peut-il constituer le chemin adéquat d'une question sur la jouissance du corps? [redacted] Comment se fait-il que ce corps de l'homme crucifié constitue la seule source d'inspiration de savoir ce que notre corps nous donne? Il suffit de contempler, que ce soit toute la peinture de la Renaissance par exemple, avec les Pietà, les Descentes de Croix et tout ce que l'on peut imaginer, pour constater à quel point toute une époque a joui de ce corps. La jouissance manifeste du peintre ou du sculpteur - Regardez la Pietà de Michel-Ange - à présenter le corps du crucifié, est tout de même quelque chose d'invraisemblable. Quelle est la question qui nous est proposée par cela ? Je pense que s'il y a un mérite à cette forme culturelle particulière, c'est certainement d'avoir posé ~~vraîment~~ le paradoxe sous sa forme la plus radicale, car d'autres cultures sans doute ont tenté d'autres abords du corps.

Remarquez, par exemple, dans d'autres horizons, le corps de Bouddha sert exactement à la même chose. Des corps de Bouddhas, il en pousse comme des petits pains, comme des pommes de terre dans les champs, on en trouve à tous les coins de rue, comme les calvaires chez nous. Qu'est-ce que c'est que ce corps de Bouddha ? Pourquoi éprouve-t-on le

besoin de faire du corps de l'Illuminé cette sorte de point de rencontre de la jouissance humaine ? Certes, il n'y a ici ni croix ni souffrance puisqu'il n'y a que le sourire, le sourire de Bouddha étant bien sûr essentiel à la constitution de son corps. Là on peut aussi se poser des questions sur la structure de ce sourire puisque, un Bouddha souffrant est une représentation tout à fait exceptionnelle. Il est rarissime que Bouddha soit représenté souffrant. Pourquoi ? C'est une question car, certes, Bouddha nous a t-on bien dit, a souffert à un moment de sa vie. Il a souffert aussi longtemps qu'il cherchait sur les chemins de l'ascèse et qu'il était sous son figuier à attendre que ça vienne. A ce moment-là, il a souffert; et quand il a trouvé, ensuite il a cessé de souffrir et il a pu sourire. Mais pourquoi sourit-il ? C'est une question qui n'est pas moins cruciale que la question de la blessure sur le corps du Christ. ~~Je pense que ces questions là n'ont pas encore été posées, et encore moins résolues, et par conséquent je crois que nous pouvons nous permettre de les poser.~~ XXX

② UNE SOLUTION FREUDIENNE :

XXX Ce que le corps nous donne à savoir de la jouissance est aussi frappant culturellement que peu accessible dans ses détails, dans sa structure. Nous savons fort peu de choses à ce sujet. Avons-nous, depuis ces évènements, ~~avons-nous~~ appris d'autre chose touchant à la jouissance du corps, ~~c'est à dire~~ à ce que le corps nous donne à savoir de la jouissance. Je crois que oui; je vous ai dit tout à l'heure, nous n'avons pas de date

radicale touchant à ce que nous savons du corps. Je pense qu'il faut le maintenir. Néanmoins, il y a dans l'histoire [redacted] du corps dans ses représentations, c'est à dire dans ce que le corps nous donne comme représentation de soi, [redacted] il y a tout de même une grande date, [redacted], une date dont on ne voir jamais assez la nouveauté. Cette date c'est 1905, date de publication ~~si mon souvenir est bon~~ des Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité, de Freud. Tout le monde bien sûr a lu ce texte (ça se lit en trois heures et ça parait d'une parfaite banalité). [redacted] On n'y lit que des bêtises à tout bout de champ et il serait bien étonnant que vous ne lisiez pas un jour ou l'autre ce texte là. Malgré le caractère ~~extrêmement~~ banal, ennuyeux, et désuet de ce texte, je crois ~~tout de même~~ qu'il faut reconnaître qu'il [redacted] inaugure quelque chose de nouveau. Curieusement il n'inaugure [redacted] pas l'image du corps dont nous parlions tout à l'heure. On peut se demander pourquoi, et pour ceux d'entre vous qui auraient un peu lu Freud , vous aurez remarqué le paradoxe constant que chez Freud, l'image du corps, il n'en est absolument pas question. L'image du corps est [redacted] un concept, si ç'en est un, ou une notion, [redacted] inconnue à Freud, voire même répulsive à Freud et nous en aurons des traces. Donc, ce n'est [redacted] pas sur l'image du corps que ce texte va nous enseigner quelque chose; l'image du corps,

du reste, n'a pas du tout été inventée par Freud, ni même par les psychanalystes. Elle a été, en fait, inventée par des neurologues, je vous passe le détail, il y a des gens plus savants que moi sur la question. Alors, si Freud ne nous apprend rien sur l'image du corps, il doit quand même nous apprendre quelque chose sur le corps. Qu'est-ce qu'il nous apprend ? Il nous apprend d'abord qu'il faut renoncer radicalement à l'idée d'un corps unitaire. Un corps, cela n'existe pas chez Freud; il n'existe chez Freud, que du corps partiel, du corps divisé, du corps sexuel, pour tout dire: du corps pulsionnel. La nouveauté, probablement, de ce que Freud nous propose, cette nouveauté se diffracte en plusieurs éléments complémentaires, [redacted] cohérents entre eux, mais le terme majeur qui me semble centrer, donner son poids à ce recueil, c'est le concept de la pulsion, c'est à dire d'un montage, [redacted] qui n'est en aucun cas un montage organique, qui n'est du reste pas non plus un montage psychique; vous me direz : alors, qu'est-ce que c'est ? ~~C'est un lien manquant entre les deux~~ L'important, c'est que la pulsion est un montage qui ne "vise" qu'à une seule chose : la satisfaction, mais la satisfaction conçue au sens de Freud - et ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus réussi chez lui - la satisfaction de la pulsion pour Freud ne veut dire qu'une seule chose : évacuer les quantités d'excitation. L'être humain,
— qui du reste, pour Freud, n'existe pas; ce qui pour lui existe c'est simplement une boule organique sur laquelle il ne porte

aucun jugement particulier , et pas en particulier qu'elle soit humaine. Cette boule organique jouissante, qu'est-ce qu'elle fait ? C'est simple, elle reçoit des excitations, ~~c'est à dire qu~~'elle reçoit continuellement, de l'extérieur en particulier, un véritable bombardement d'excitations en tout genre, qu'il s'agisse de la faim, de la soif, de la chaleur, tout ce que vous pourrez imaginer comme excitations possibles ~~et imaginables~~, et ces excitations qui pénètrent malgré tout la boule en question,la boule organique, qu'est-ce qu'elle cherche à en faire ~~cette boule organique ?~~ ? A s'en débarrasser . Le plus vite possible sera le mieux.

Ce que Freud appelle la pulsion, c'est le montage qui sert à la dite boule organique protoplasmique, comme il dit, à se débarrasser des excitations. La boule protoplasmique, il s'en sert un peu partout, mais en particulier dans l'Au-delà du Principe du Plaisir et aussi dans la Métapsychologie, en particulier "Pulsions et destin des pulsions" mais la boule protoplasmique est une métaphore très utilisée en effet dans Au-delà du Principe du Plaisir; [redacted] La précision qu'il faut [redacted] ajouter pour que les choses soient [redacted] claires, c'est que je vous ai parlé [redacted], des excitations extérieures. Le drame ~~le grand drame~~ qui fait partie de la métaphysique freudienne et des nécessités de la vie, c'est qu'il n'y a pas que les excitations extérieures.

Après tout, la faim, la soif, etc., [redacted] nous pourrions [redacted] nous arranger pour qu'elles disparaissent. Le problème, c'est qu'il y a chez Freud, deux types d'excitation, dont l'un est tout à fait capital : ce sont les fameuses excitations internes, les excitations "endogènes", comme il dit encore. Alors, une excitation interne, qu'est-ce que c'est ? Personne n'en sait rien, mais ce qui est sûr, c'est que les excitations extérieures, on peut toujours s'en débarrasser en faisant ce qu'il faut pour, il suffit de manger quand on a faim. Seulement, les excitations internes, on n'y peut absolument rien, elles sont toujours présentes. Comme elles sont toujours présentes, ceci veut dire entre autre chose qu'on ne peut chez Freud, en aucun cas, être devant une théorie du besoin. La pulsion n'est pas un appareil qui satisfait le besoin, elle est un appareil qui cherche à évacuer principalement les quantités d'excitations internes, [redacted] Chez Freud, nous sommes devant une théorie du désir, devant l'exigence de satisfaire à des excitations qui, parce qu'elles sont internes, sont totalement inévacuables. Ces excitations inévacuables étant le noyau constitutif de ce qui deviendra, dans la recherche subjective, [redacted] le désir. On peut satisfaire un besoin, on ne peut en aucune manière satisfaire un désir. En tout cas, si satisfaction du désir il peut y avoir, la question qui se pose est de savoir laquelle, pour autant que les excitations internes restent constantes et qu'il n'est pas question de les évacuer. Vous voyez [redacted] que

le point de départ, même si ce n'est pas dit par Freud, d'une théorie correcte de la vie humaine est une théorie, non point du tout du besoin, mais une théorie de la pulsion, en tant qu'appareil préliminaire à la constitution du désir (je ne confonds certes pas ces deux termes) cela étant lié à l'existence des excitations internes [redacted] inévitables; ces excitations internes qui ne consistent en fin de compte en rien d'autre que dans le simple fait d'exister.

A partir de là, toute idée d'un corps unitaire ou quoique ce soit de ce genre a cessé d'exister. Nous sommes simplement devant l'existence d'excitations; nous sommes devant l'existence corrélative de montages, destiné[redacted], ces excitations à les évacuer pour permettre [redacted] la survie de l'être Nous sommes [redacted], devant un corps, mais justement ce n'est pas un corps, devant un réseau, un ensemble de pulsions, de pulsions qui ne peuvent être que partielles, qui, chacune pour leur compte tentent d'évacuer tel ou tel flux ou flot d'excitation; les pulsions chez Freud, sont [redacted] par nécessité partielles; de pulsions totales il n'y en a pas, de réunification des pulsions, il n'y en a pas; d'organisation pulsionnelle, il y en a peut-être une, mais ça n'est jamais que du bric-à-brac. La question de savoir s'il existe une unification ou une unité du corps freudien se pose tout à fait- ou plutôt ne se pose pas, il n'y en a pas; Nous sommes devant un être divisé, un être divisé dans le désir, un être divisé dans

son montage pulsionnel, bref, nous sommes devant un être qui, pour une fois, avoue clairement qu'il jouit et qu'il n'a pas besoin de la blessure du Christ pour le dire. Voilà ce que Freud nous apporte de nouveau : un corps qui jouit et un corps qui n'est [redacted] sexué, puisque tel est le thème des Trois Essais sur la théorie de la sexualité, et pas des Trois Essais sur la sexualité, mais sur la <u>théorie</u> de la sexualité. Je vous prie de faire attention au mot théorie qui est très important, car en disant cela Freud nous dit beaucoup, et il nous dit en particulier que la sexualité humaine ne saurait être abordée autrement que dans une théorie, c'est à dire dans un appareil qui doive nécessairement tenir compte de cette division initiale de l'être humain. C'est cela que veut dire ici théorie, que la sexualité humaine n'est pas un fait que l'on pourrait récolter par expérience, par oui-dire ou par intuition, la sexualité demande à être théorisée parce que l'être humain est d'abord et avant tout divisé. C'est pourquoi il doit y avoir une théorie de la sexualité, — Le corps humain, si donc il est sexué, ce n'est pas du tout parce qu'il serait <u>tout</u> sexué, la théorie freudienne n'est pas un pan-sexualisme, comme on [redacted] dit. La théorie freudienne dit que l'être humain est sexué et qu'il l'est de part en part non pas parce qu'il n'est que sexué ou que tout est sexué, mais parce que le sexuel dans l'être humain est quelque chose qui prête à la <u>division</u>. Le sexuel dans l'être humain à partir de Freud devient un lieu de division de notre être, ~~c'est à dire~~ un

point de l'être humain qui n'est en aucune manière susceptible de recollement ou d'unification. C'est dans cette mesure que l'être humain est, chez Freud, sexué, non pas parce qu'il est pan-sexuel, mais parce qu'il est divisé par la sexualité et que par conséquent, toute expression de la division humaine va retrouver dans le champ sexuel un lieu focal de cette division, parce que la sexualité humaine n'est que division, [redacted] Il y a certes du désir qui n'est pas sexuel, [redacted] mais tout désir va se connecter à la sexualité parce que dans la sexualité, le désir va trouver l'expression de sa division. Voilà comment nous pourrions formuler en première approche le problème de la sexualité [redacted] chez Freud. Une des raisons [redacted] qui fait que le corps freudien n'est pas du tout pan-sexuel, c'est que c'est un corps partiel,parcellarisé, et dans ces conditions, il n'y a pas de "pan" qui tienne, puisque pan, le grand Dieu Pan, c'est celui qui s'exprimerait comme le Dieu Tout, c'est ce que ça veut dire en Grec, le Dieu Pan, il est mort chez Freud aussi; il n'y a pas de grand Dieu Pan chez Freud, et il n'y a pas de pan-sexualisme. Il y a la division sexuelle de l'être humain, il n'y a pas de pan-sexualité freudienne.

Freud inaugure donc une nouvelle conception du corps, un corps sans finalité, un corps jouissant; il n'y a aucun au-delà du corps dans la jouissance, autre que cette jouissance même. Le corps est source de tous les désirs, même si ces désirs

en aucun cas ne peuvent, ce corps, envisager un seul instant de s'y tenir, mais je concluerai cet apport de Freud en disant que le corps jouissant des pulsions partielles, voilà pour nous la base de notre concept de l'image du corps. Avec ça, il va falloir essayer d'élaborer quelque chose.

③ ***

Après avoir fait ce passage chez Freud, j'avais ~~un particulier~~ [redacted] envie d'aller faire un tour du côté d'un auteur qui est tout à fait important pour penser l'image du corps, qui est un auteur fort peu connu, ~~le moins~~ à ce titre, cet auteur s'appelle Spinoza. Evidemment, quand on parle de l'image du corps, personne ne parle jamais de Spinoza. Spinoza a écrit un livre tout à fait illisible qui s'appelle "l'Ethique" et bien sûr, les théoriciens de l'image du corps ne font jamais référence à l'Ethique de Spinoza. C'est extrêmement dommage. Je vais essayer de vous dire deux ou trois mots en passant, mais ce ne sera pas très cohérent, tant pis ! [redacted] Spinoza reprend [redacted] une distinction de Descartes entre la substance pensante et la substance étendue, c'est à dire : le corps et le reste - ce qui pense -, Spinoza, reprenant ces distinctions de Descartes les transforme, [redacted] beaucoup. ~~Il les transforme~~ [redacted] ~~de plusieurs manières~~. D'abord il va les considérer comme ce qu'il appelle les attributs de Dieu, c'est à dire que tout ce qui est étendu et tout ce qui pensera ce ne sera jamais que deux facettes de Dieu; alors, comme Spinoza est juif et qu'il a étudié la Cabbale, et qu'il sait bien

③ CORPS ET DÉSIR : SPINOZA

que les attributs de Dieu sont en nombre infini, il sait ~~bien~~ aussi que deux attributs pour Dieu, c'est quand même ~~bien peu et même~~ ridiculement peu, et il va dire que ces deux attributs : substance pensante et substance étendue, on va en ajouter une infinité de plus, ce qui sera tellement mieux pour la puissance [redacted] de Dieu. Et nous poserons [redacted] que, à côté de la substance pensante, de la substance étendue, il y en a une infinité d'autres, mais peu importe lesquelles, il y en a une infinité - Premier point. Ce n'est pas clair? Ça veut simplement dire ceci : que en tant qu'êtres humains, nous ne sommes que des fragments de Dieu, comme corps et comme pensée, mais aussi comme autre chose encore. Comme quoi ? Spinoza ne donne pas la réponse, mais puisque Dieu est infini dans tous ces attributs, il faut qu'il y ait d'autres modalités d'existence de l'être humain que la pensée et étendue, nécessairement; il doit y en avoir d'autres, même si on ne sait pas lesquels. Ce serait vraîment ridiculement petit que de penser que Dieu n'est qu'un corps et une pensée; il faut vraîment qu'il y ait d'autres choses en plus. Donc, en tant qu'êtres humains, nous ne sommes que des fragments de Dieu, ~~des petits bouts de Dieu,~~ et la question n'est pas du tout de savoir si nous sommes détachés de Dieu et si nous avons à le rejoindre, nous sommes des fragments de Dieu; nous sommes pleinement et à tout instant en Dieu. La question ne se pose donc pas du tout de savoir si nous aurions à le retrouver d'une manière ou d'une autre en faisant des génuflexions, nous y

sommes, pas besoin.

Deuxième point : ces attributs de Dieu, c'est à dire le fait que chacun de nous n'est jamais qu'un petit bout de Dieu envisagé sous divers aspects, nous allons dire que les dits attributs sont, comme on dit parallèles, c'est à dire que Spinoza est peut-être un des fondateurs de la fameuse théorie ~~du parallélisme, je vais vous expliquer de quoi il s'agit,~~ du parallélisme psycho-physique, comme on dit quelque fois,c'est à dire qu'il existerait un parallèle entre d'une part les évènements corporels et d'autre part les évènements, disons intellectuels, par approximation. [redacted] Tout ce qui se passerait dans notre corps aurait une résonance dans le champ psychique et inversement tout ce qui se passerait dans notre psychisme, toutes les modifications d'humeur : tristesse, joie, etc ... qui se manifesteraient dans notre psychisme auraient aussi des traductions corporelles parallèles, nécessaires. [redacted] Ce parallélisme psycho-physique, [redacted] ce que Spinoza appellera - ou plutôt n'appelle pas, car ce n'est pas lui qui l'a appelé comme ça - ce qu'on trouve chez lui comme le parallélisme des attributs, c'est à dire le fait que l'esprit et le corps sont rigoureusement parallèles dans leurs manifestations, c'est une théorie dont Gilles Deleuze a fort bien remarqué l'importance car elle signifie ceci : que, à partir de Spinoza, l'esprit cesse d'être prééminent sur le corps. Ce n'est plus l'esprit qui gouverne le corps, ce n'est pas non plus le corps qui

gouverne l'esprit, c'est qu'il y a entre les deux un rapport d'étroite [redacted] corrélation; l'esprit perd sa prééminence et le corps prend de ce fait toute son importance, au même titre que l'esprit : les deux sont parallèles, les deux sont absolument indissociables ; ceci va constituer le fondement ~~tout à fait~~ nécessaire d'une théorie de l'image du corps. A partir de là, nous pouvons affiner [redacted] ~~peu~~ ce que nous venons de dire sur ce fameux parallélisme. Nous avons un corps, ça tout le monde le sait. Nous avons un esprit, ça tout le monde le sait aussi, mais quel est le rapport entre les deux ? Nous avons dit, c'est parallèle, mais qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Ça veut dire qu'il y a premièrement : notre corps, et deuxièmement une idée de notre corps, c'est à dire que dans notre psychisme - si j'ose m'exprimer ainsi - il y a une idée de notre corps qui correspond parfaitement à ce qu'est notre corps, autrement dit, nous sommes une idée de notre corps. Je n'ai pas dit : nous avons, j'ai dit : nous sommes. Nous sommes une idée de notre corps; en tant qu'être psychique, notre psychisme est, et n'est rien d'autre qu'une idée de notre corps. C'est ce qu'on appelle en psychanalyse : l'idéal du moi. Nous sommes une idée de notre corps, [redacted]'à chaque fois que notre corps subit une modification dans sa nature, notre idée de notre corps en subit une aussi, [redacted] notre idéal du moi se modifie avec notre corps. Mais ce n'est pas tout, non seulement nous sommes une idée de notre corps, mais à

l'occasion, comme chacun sait, nous avons des idées sur notre corps, [redacted]'il y a ce que Spinoza appelle une idée de l'idée. Il y a une idée du corps, et par ailleurs, nous avons aussi des idées de l'idée de notre corps. Nous nous faisons des représentations de notre corps. C'est ce qu'on appelle : le Moi idéal. C'est à dire que non contents d'être une idée en tant que nous sommes un être psychique, ~~par ailleurs,~~ nous avons aussi des aperçus sur ce qu'est l'idée de notre corps, sur ce qu'est notre psychisme, et ces aperçus sont des idées de l'idée de notre corps.

Ceci prête ~~aussi~~ [redacted] à toute une théorie de la connaissance chez Spinoza, en tant que pour Spinoza, la connaissance n'est pas simplement connaître, mais qu'elle est aussi joie. Connaître pour Spinoza, c'est éprouver de la joie. Avoir de la joie ne peut se faire que par la connaissance. Savoir et avoir de la joie sont, pour Spinoza, deux termes identiques [redacted]. [redacted] Voyons les choses telles qu'elles sont : nous sommes assurément des fragments de Dieu, et nous le sommes selon divers attributs, c'est à dire que nous le sommes comme corps, nous le sommes aussi comme idée de notre corps, c'est à dire comme être psychique. Mais par ailleurs, nous ne sommes après tout que de petits fragments de Dieu, de petits fragments de Dieu qui n'ont de Dieu qu'une vision très partielle, comme chacun sait.

Il est [redacted] clair que lorsque l'un de nos corps se

frotte à un autre corps, il en résulte des affects. L'affect, c'est la confrontation de deux corps, deux corps qui se frottent, qui se rencontrent, ont des affects, [redacted]'ils éprouvent une conséquence de ce frottement. Alors, si la rencontre de deux corps est une caresse, l'affect pourra bien être la joie, mais si c'est un coup de pied au cul, ça sera la tristesse; autrement dit, il va existe dans l'être des affects qui peuvent être la tristesse, la joie, ~~(je simplifie beaucoup le vocabulaire de Spinoza, parce que je ne le maîtrise pas parfaitement) mais je vous donne là le schéma essentiel.~~ Donc l'être humain est ~~essentiellement~~ passible d'affects, ~~d'affects~~ qui sont principalement de deux genres : les affects qui nous attristent et les affects qui nous donnent de la joie. L'idée de Spinoza va alors être la suivante : les affects, c'est à dire la rencontre de corps, ou plutôt la conséquence de ces rencontres, les affects qui nous attristent nous rendent passifs. Ce sont des passions au sens le plus strict du terme - j'appelle "passion" l'effet [redacted] négatif d'un affect résultant d'une rencontre "mauvaise" et de cela nous distinguerons les affects positifs, les affects qui nous rendent joyeux et qui, eux, sont des affects qui nous rendent actifs. L'idée de Spinoza va être la suivante : tout affect qui nous rend actif nous rend par conséquent plus sachant de notre rapport à Dieu. C'est parce que en sachant plus de notre rapport à Dieu, nous devenons plus joyeux, nous devenons plus actifs en tant que nous nous rapprochons de la connaissance

de Dieu; par conséquent, connaître Dieu, c'est être actif, c'est être joyeux, c'est augmenter la puissance de notre corps.

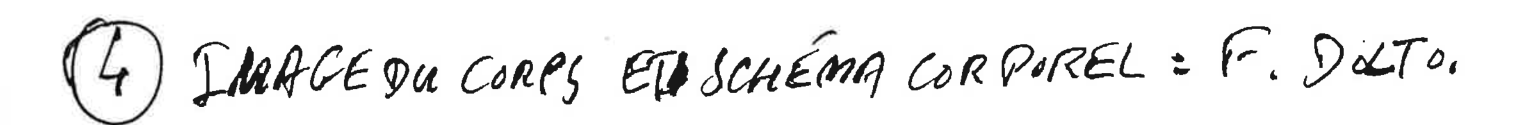
~~J'estime que, parler de Spinoza à propos de l'image du corps, est quelque chose d'assez nouveau pour que ça vaille la peine [redacted], et, comme ça n'avait pas encore été, il fallait bien que quelqu'un le fasse.~~

L'idée ~~essentielle~~ à retenir est la suivante : j'appelle "passion" la rencontre inadéquate de deux corps ou de deux psychismes, ce qui est exactement la même chose pour Spinoza. Les passions ne peuvent nécessairement que nous rendre tristes, puisqu'elles diminuent la force de notre corps. J'appelle "désir" ce qui est la connaissance de Dieu qui nous rend la connaissance de nous-mêmes adéquate et tout désir nous rend joyeux parce qu'il nous fait connaître Dieu et que, nous faisant connaître Dieu, il nous fait connaître l'essence de notre corps. Ça suffira pour Spinoza.

(4) ✓** Pour cette partie du travail, j'ai décidé de faire quelque chose d'assez didactique, c'est à dire un peu ennuyeux. [redacted] Il va y avoir maintenant un petit passage sur Françoise Dolto, puisqu'il y a un livre d'elle sur l'image inconsciente du corps ~~aux Editions du Seuil~~.


[redacted]

La notion d'image du corps, dont nous avons posé



[redacted] les préliminaires, a surtout été développée à partir des années 30. Plus exactement, ce n'est guère qu'à partir des années 30, que cette notion a été développée par les psychanalystes; cette notion en fait n'est pas d'origine psychanalytique, elle est d'origine neurologique. Elle a été inventée par des tas de gens comme Pick et je ne sais plus qui encore. [redacted] C'est à partir des années 30, grâce à [redacted] Schilder, que cette notion est venue dans les débats psychanalytiques; Schilder [redacted] a écrit un livre qui s'appelle "l'image du corps", [redacted] et il est [redacted] frappant qu'à partir des années 50/60 environ , la notion d'image du corps vienne [redacted] au coeur de certaines démarches psychanalytiques touchant en particulier au problème de la psychose en général. ~~et de la psychose de l'enfant en particulier.~~ [redacted] Ce qui est également [redacted] frappant, c'est que c'est surtout des femmes qui ont développé cette notion, [redacted] qu'il s'agisse de Margaret Mahler et de son étude du fonctionnement de l'autisme infantile précoce ou de la psychose symbiotique, qu'il s'agisse de Françoise Dolto, plus tardivement du moins au niveau théorique, ou qu'il s'agisse de Gisela Pankow, [redacted]

~~Pourquoi cela ?~~ [redacted]

[redacted]. On peut également remarquer que [redacted] Mélanie Klein a elle-même [redacted] travaillé, à partir non pas de la notion d'une image du corps, mais à partir de la notion du corps maternel, du corps

fantasmé de la mère; il est probable que les femmes ont sur cette notion un abord particulier en raison de la position qu'elles soutiennent par rapport à l'enfant.

Françoise Dolto écrit tardivement ce livre sur l'image du corps, puisqu'il date de 84, alors que cette notion a été par elle développée bien auparavant, et elle commence [redacted] par se [redacted]poser le problème, classique en psychanalyse d'enfant, [redacted] du jeu, puisque, vous le savez, le problème avec les enfants, c'est que dans la psychanalyse ou la psychothérapie d'enfants, il n'est pas question de procéder comme avec les adultes, [redacted] en les faisant causer sur un divan, il est question ~~de jouer avec eux, plus exactement~~ d'user du jeu comme intermédiaire dans le travail thérapeutique, [redacted] Dolto commence par reposer le problème - car, pourquoi joue-t-on ? - pourquoi [redacted] propose t-on de jouer en séance, c'est tout de même une question. La réponse la plus simple qu'on puisse [redacted] proposer, c'est qu'on peut considérer le jeu comme un moyen de traduire des fantasmes. C'est la théorie la plus simple, [redacted] du jeu avec l'enfant : le jeu serait un moyen de traduction, l'enfant aurait des fantasmes plus ou moins inconscients et comme il ne saurait pas en parler [redacted] et grâce au jeu, il arriverait à traduire ses fantasmes. C'est une théorie [redacted], beaucoup trop simple, et nous allons la compliquer avec [redacted] Dolto. On pourrait, à partir de

ce jeu, décoder les structures de l'inconscient, et on pourrait même reconnaître dans le jeu la diversité des instances psychiques : le ça, le moi, le surmoi .... Tout ça serait identifiable dans les éléments proposés par l'enfant dans son jeu. Autrement dit, on pourrait [redacted] faire un schéma, ~~à ce niveau très simple,~~ en constatant que nous avons [redacted], au point de départ, les instances psychiques, qui s'exprimeraient [redacted] comme production de jeu; d'autre part, l'interprétation consisterait à repartir de la production de l'enfant pour [redacted] rechercher les éléments du conflit psychique. [redacted] Dolto va nous proposer [redacted] une toute première définition de l'image du corps qui déjà a le mérite de la situer par rapport à cette théorie élémentaire, et par conséquent fausse, du jeu. Par rapport à cette [redacted] première théorie, [redacted] Dolto [redacted] nous dit que l'image du corps est [redacted] " un médiateur entre les instances psychiques et la production de l'enfant". Elle serait d'ailleurs un médiateur entre ces instances psychiques elles-mêmes. [redacted] ~~Elle ajoute~~ [redacted] ~~que ce médiateur que constitue l'image du corps.~~ Dieu merci, Dolto ne s'en tient pas à cette théorie élémentaire du Jeu et de son interprétation, elle fait ensuite remarquer [redacted] que l'interprétation ne consiste pas à décoder les données de l'inconscient. [redacted] C'est l'enfant lui-même qui apporte les données de

l'interprétation. On se fait souvent de la psychanalyse une représentation très simple; le patient [redacted] apporte son matériel, le psychanalyste interprète, la lumière surgit et la guérison est obtenue, et tout le monde est content. Heureusement, une telle conception est tout à fait fausse, il faut [redacted] voir que la personne qui dans la psychanalyse interprète [redacted], c'est en vérité le patient, ce qu'on a appelé [redacted] l'analysant, pas pour rien, parce qu'effectivement, c'est lui qui analyse. Dans ces conditions, les interprétations, à quoi servent-elles ? [redacted] En vérité, pas à grand'chose, [redacted] L'important c'est qu'en tout cas, l'enfant ne se contente pas de traduire les données psychiques inconscientes en production de jeu. C'est lui-même qui apporte les données de l'interprétation, et comment les apporte-t-il ? Il les apporte par ce qu'il dit de ses productions : dessins, modelages, etc ... [redacted] Le jeu de l'enfant ne peut [redacted] être résumé à la production effective du jeu, ~~c'est à dire le~~ dessin, ~~le~~ modelage, ~~etc~~ Le jeu comporte [redacted] dans sa structure ce que dit l'enfant. Ce que dit l'enfant fait intégralement partie du jeu, et c'est par ce qu'il dit qu'il donne interprétation. Le jeu ne peut [redacted] être réduit à la production esthétique pure et simple. Cette théorie qui [redacted] affine ce que nous disions [redacted] ne suffit elle-même pas. Il faut aller encore [redacted] plus loin et revenir [redacted] en deçà. C'est que dans ses productions, dans les volumes

de sa production, dans les volumes du dessin ou de la représentation, dans les espaces, l'enfant ne se contente pas de faire des petits dessins; il s'exprime. [redacted] Non seulement il y a dire de l'enfant sur sa production, [redacted] mais mieux, c'est dans la production elle-même qu'il y a une intentionalité, c'est à dire que la production est comme telle, porteuse d'intentionalité, l'enfant s'exprime en elle. [redacted] par conséquent, les données de l'interprétation sont déjà présentes, actives [redacted] dans le dessin lui-même. [redacted] C'est [redacted], dans un double registre que l'interprétation de l'enfant joue; elle joue non seulement dans ce que l'enfant dit sur son dessin - je prends l'exemple du dessin en particulier - mais elle joue dans le dessin lui-même en tant [redacted] que le dessin est vecteur d'intentionalité et [redacted] qu'il est déjà interprétant par le simple fait d'être production. Il faut [redacted] bien voir ce dédoublement nécessaire de la parole, active déjà dans le dessin. Le dessin, ce n'est pas quelque chose de muet. Quelle est [redacted] dans ces conditions la fonction de [redacted] cette production en tant qu'elle comporte une mise en scène graphique, plastique, etc. ? [redacted]

Pour l'instant, nous n'avons parlé que de la parole au sens restreint du terme, mais nous avons [redacted] utilisé un terme important qui revient constamment chez Dolto. Nous avons utilisé le terme de <u>médiateur</u>. Ici, nous retrouvons la réutilisation de

ce terme de médiateur; nous faisons un pas de plus dans la conception de l'affaire. C'est que par cette mise en scène de la production, l'enfant médiatise ses pulsions partielles. [redacted] Nous touchons ici à une fonction, à une dimension du jeu originale qui ne se résume pas à être simplement un dire sur ou un dire par, mais qui est aussi une médiation [redacted] des pulsions partielles. Ce qu'il y a d'inacceptable dans les pulsions partielles, le jeu le rend acceptable. Ceux ou celles d'entre vous qui ont pratiqué le jeu de théâtre avec des enfants, le jeu avec un castelet, avec des masques , savent [redacted] que sous le masque, on peut dire des tas de choses qu'on ne pourrait pas dire autrement. Alors se pose la question de savoir ensuite comment on récupère ce qui s'est dit; c'est une autre question, mais le jeu sous le masque, avec le castelet, avec l'animateur, [redacted] n'est pas simplement une manière de dire quelque chose de l'inconscient, c'est aussi une manière de médiatiser les pulsions, par exemple agressives, à l'endroit de l'éducateur pris pour la mère, ou Dieu sait quoi. [redacted] Une autre fonction de l'expression esthétique du jeu est une fonction de médiatisation, médiatisation des pulsions. L'énergie qui est mise en jeu dans ce scénario imaginaire du dessin, [redacted] n'étant [redacted] rien d'autre que notre fameuse libido, notre fameuse énergie sexuelle. ~~(nous avons précisé ce qu'il fallait entendre par sexuelle)~~ C'est cette énergie [redacted] qui est mise en jeu et qui [redacted] trouve à se médiatiser par [redacted] la

mise en scène.

Ainsi l'image du corps est médiation pour dire les conflits; pour l'analyste, elle est moyen de les reconnaître, mais ici, faisons [redacted] attention. L'image du corps médiatrice, n'est [redacted] en aucun cas, l'image dessinée, le modelage réalisé. L'image du corps en tant que médiateur à à se révéler, [redacted] elle n'est jamais actualisée dans aucune production, [redacted] elle a à se révéler par le dialogue avec l'enfant, ce qui [redacted] souligne [redacted] que ce n'est pas [redacted] l'analyste qui interprète, c'est l'enfant qui est l'interprète dans cette histoire; c'est l'enfant qui, en associant sur son travail arrive à donner les éléments de l'interprétation, Ceci [redacted] par l'intermédiaire [redacted] des paroles dites. [redacted] L'image du corps en tant que médiatrice est bien quelque chose qui n'est, ni les instances inconscientes, ni les productions effectivement réalisées, elle est [redacted] médiateur à révéler, et elle ne se révèle jamais que dans le dialogue avec l'enfant, entre l'enfant et l'autre partenaire, en l'occurence l'analyste ou éventuellement l'éducateur/éducatrice, [redacted] Ceci nous amène à [redacted] quelque chose qui vaut la peine d'être dit, parce que souvent la confusion est faite; c'est que contrairement à une idée ~~trop~~ reçue, l'image du corps est tout ce qu'on veut, sauf imaginaire. Dans le concept qu'en donne Dolto, et

j'agrée tout à fait à ce concept, l'image du corps ne peut [redacted] être dite imaginaire; elle n'est pas le Moi idéal, elle n'est pas même l'Idéal du moi, encore que l'Idéal du Moi ne soit pas une instance imaginaire. Confondre Image du corps avec, [redacted] l'image spéculaire est une absurdité. L'image du corps dans le concept qu'en construit Dolto comporte certes des éléments [redacted] imaginaire, des éléments de fragments corporels mis en scène, mais elle est [redacted] aussi bien symbolique pour autant que [redacted] étant signe de certains éléments de la structure libidinale en conflit, elle a à se dénouer par la parole, ou plus exactement, ces conflits ont à être dénoués par la parole et l'image du corps est médiatrice de ces conflits par la parole; médiatrice de ces conflits par la parole, elle comporte donc en elle la dimension symbolique. ~~Il serait~~ [redacted] ~~absurde de vouloir réduire la notion d'image du corps selon Dolto à une image purement imaginaire au sens~~ [redacted] ~~lacanien du terme.~~ [redacted]

Ces préliminaires [redacted] posés, nous allons avec Dolto, apprendre à distinguer ~~si nous pouvons~~ deux termes différents qui sont [redacted] au titre de l'intervention de ce matin, c'est à dire : Image du corps et Schéma corporel. Contrairement à ce que vous pourriez croire, ces notions ne sont pas [redacted] faciles à distinguer. Si vous lisiez des gens comme Schilder, vous verriez que [redacted] Schilder s'efforce de les distinguer et qu'en

vérité [redacted] il n'arrive pas. [redacted] Prendre le parti de les distinguer, c'est aussi prendre le parti de conceptualiser. On ne peut distinguer que si on conceptualise. [redacted], Nous ne pourrons les distinguer avec Dolto qu'à partir de certains concepts, [redacted] dans une certaine perspective théorique sur la psychanalyse. [redacted]. Créer une distinction entre ces [redacted] termes va être [redacted] délicat et je peux vous dire tout de suite pourquoi : c'est que nous ne pourrons obtenir de ces deux termes, de distinction que différentielle; nous arriverons [redacted] à situer ces deux termes l'un par rapport à l'autre, mais nous aurons le plus grand mal à donner une définition intrinsèque du schéma corporel, c'est à dire une définition qui ne comporterait d'autres termes que le schéma corporel lui-même et ses définissants. Pourquoi en est-il ainsi ? Mystère. Mystère lié à quelque chose que je crois [redacted] simple, c'est que actuellement [redacted] touchant au schéma corporel, nous savons fort peu de chose. [redacted] nous n'avons de cette notion que des approximations vraiment très faibles. Nous pouvons [redacted] décrire des tas de choses touchant au schéma corporel, mais au fond, nous ne savons pas très bien comment le définir et je crois qu'une des raisons , entre autres, qui font qu'on ne pourra obtenir de distinction du schéma corporel et de l'image du corps que par différence, c'est notre ignorance; l'autre raison, c'est que le schéma

corporel, ne peut jamais être observé à l'état pur, on ne peut jamais l'observer que par l'intermédiaire de l'image du corps, précisément. Le résultat est que l'entremêlement entre les deux, fait qu'il est [redacted] difficile de les distinguer. ~~Ça~~ [redacted] ~~ce n'est pas ce qu'en dit Dolto, c'est ce que j'en pense.~~ Comment allons-nous faire ? Nous allons partir comme toujours de l'idée de perturbation, c'est à dire de l'idée que c'est à partir de la pathologie que nous pouvons éclairer le normal. C'est une idée classique en psychopathologie : le normal, personne ne sait ce que c'est, mais la pathologie on sait ce que c'est; alors quand on ne sait pas ce que c'est que le normal, on en donne une définition par l'intermédiaire du pathologique, et comme ça tout le monde est presque content.

Nous allons [redacted] procéder par distinction : une image du corps peut être perturbée malgré que le schéma corporel est construit. Le schéma corporel d'un enfant (ou d'un adulte) peut être parfaitement construit, c'est à dire avoir reçu tout le développement neuro-biologico etc. qui lui était indispensable, son image du corps peut néanmoins être perturbée. Ce qui va être [redacted] intéressant chez Dolto, c'est [redacted] l'idée suivante : c'est que le fonctionnement du schéma corporel - le fontionnement appelons-le normal, du schéma corporel - peut être oblitéré, obéré, inhibé, perturbé par des images du corps pathogènes. Il existe [redacted], chez Dolto, cette idée ~~que je crois juste~~ [redacted] ~~tout à fait~~ passionnante : c'est qu'un schéma

corporel normal, c'est à dire un enfant qui s'est construit biologiquement d'une façon satisfaisante, peut voir des éléments de son [redacted] schéma corporel - appelons ça régresser. Je vais répéter : le schéma corporel d'un enfant peut [redacted] être amené à régresser, il peut être oblitéré, perturbé, par des images du corps pathogènes. Des images du corps pathogènes, [redacted] - appelons-les non-castrées pour s'exprimer en termes brutaux - peuvent provoquer sur le schéma corporel des effets de régression. Autrement dit, il peut se produire des inhibitions du schéma corporel ou des non-contrôles du schéma corporel qui proviennent, non pas du schéma corporel, mais des images du corps archaïques incestueuses qui viennent [redacted] inhiber le fonctionnement normal de ce schéma. Par exemple : un enfant qui aurait acquis la continence ~~(Dolto cite pas mal d'exemples cliniques là-dessus)~~ tout à fait normale, à l'âge qui convient, peut [redacted] se mettre à refaire pipi au lit parce que, à un moment donné, son développement libidinal - ~~c'est à dire~~ le développement de son image du corps - va susciter une régression de ce schéma corporel - en raison du fait que l'image du corps libidinale qui se présente à lui à un moment donné de son histoire va être de type incestueux ou archaïque, ce qui revient au même, et va provoquer une perte de continence liée, non pas du tout au schéma corporel, qui lui, fonctionne bien, mais à l'image du corps qui, elle, est incestueuse et non castrée.

Le schéma corporel, nous pourrons [redacted] dire [redacted] qu'il est ce que Dolto

appelle une "réalité de fait, un vivre charnel au contact du monde physique" c'est à dire encore un organisme intègre à un moment donné de son état de développement. ~~bien entendu~~ Bien sûr, il n'en existe pas moins - et [redacted] nous allons à nouveau procéder par différence - que certaines atteintes précoces (par exemple du système nerveux ou bien de tel aspect moteur de l'enfant) peuvent provoquer des troubles du schéma corporel. Le schéma corporel peut être perturbé chez un infirme moteur cérébral, [redacted] nous allons voir d'autres exemples [redacted] cités par Dolto. Ces troubles du schéma corporel peuvent, à l'occasion, provoquer des perturbations de l'image du corps. [redacted] Néanmoins, et ceci est très remarquable, <u>un schéma corporel perturbé peut</u> [redacted] <u>coexister avec une image du corps saine</u> chez un même sujet. [redacted]

[redacted]

Dolto prend [redacted] le cas des enfants polio-myélitiques et elle souligne [redacted], d'une manière peut-être un peu schématique, mais qui après tout est utile, [redacted] que pour un enfant polio, qui est atteint de polio[redacted] au-delà de trois ans, c'est à dire que [redacted] son image du corps a eu largement le temps de se construire, son schéma corporel va bien sûr être atteint par cette polio, même si elle survient après trois ans, c'est à dire que ses possibilités motrices d'expression vont être atteintes, mais nous dit Dolto, en règle générale, dans la mesure où les diverses castrations essentielles : anale, orale, etc .... ont été franchies, son image du corps peut parfaitement être saine et elle l'est même à l'ordinaire. Par contre, nous dit-elle, lorsque l'enfant se trouve avoir moins de trois ans, sans doute son schéma corporel est atteint et ce qui se passe souvent, c'est que l'image du corps, du fait qu'il a moins de trois ans, que tous les éléments constituants de l'apprentissage de la marche au sens de l'image du corps, c'est à dire de la séparation d'avec la mère n'ont pas joué, [redacted] son image du corps a de fortes chances, elle, d'être perturbée, en plus. Mais ceci ne dépend pas de l'atteinte de son schéma corporel, mais dépend de l'âge auquel la maladie a frappé, provoquant non seulement une atteinte du

schéma corporel, mais une atteinte de l'image du corps liée au fait que les images du corps motrices de moins de trois ans ont été touchées. [redacted] Dolto nous dit [redacted] que si, à l'enfant, on parle de son handicap au lieu de le passer sous silence ou de faire comme s'il était comme tout le monde, si l'on parle de son handicap avec lui, on peut [redacted], l'aider à reconstituer une image du corps saine par l'intermédiaire de la parole malgré le handicap inévitable [redacted] du schéma corporel. Vous voyez [redacted] commen aux dires de Dolto, schéma corporel et image du corps peuvent l'un ou l'autre être perturbés d'une manière distincte sans qu'on puisse confondre les perturbations de l'un et de l'autre. J'espèr que cette démarche par différence vous éclaire [redacted]. Quant à la non-structuration de l'image du corps dans de tels cas, [redacted] quand l'image du corps est perturbée en particulier à cause d'atteintes au niveau du schéma corporel, cette non-structuration de l'image du corps ne provient pas, [redacted] ~~nous dit-elle~~ [redacted] ~~et je~~ [redacted] ~~crois à juste titre,~~ [redacted] ne provient pas [redacted] du fait que c'est comme ça parce que le schéma corporel est perturbé, mais du fait que ce qu'elle appelle "l'instance tutélaire", c'est à dire les personnes chargées de s'occuper de l'enfant, que ce soient les parents ou d'autres, extrêmement déroutés de ne pas obtenir de l'enfant des réponses qu'on attend de tout enfant, qu'ils courent, qu'ils crient, qu'ils jouent, [redacted] cette instance, à un moment donné, a démissionné et ne cherche plus à communiquer ~~à~~ avec l'enfant, [redacted] le

laisse jusqu'à un certain point s'effondrer, non pas dans son schéma corporel, mais dans son image du corps. Ces distinctions sont très utiles lorsqu'on entend travailler avec des handicapés moteurs ou autres. [redacted]

A partir de là, nous allons [redacted] opposer image du corps et schéma corporel selon les mêmes types de démarche que nous avons donnés jusqu'à présent, pour autant que tous les êtres humains sont à peu près fichus de la même façon, le schéma corporel [redacted] est le même pour tous. Ça peut se discuter, mais enfin grosso-modo, il est le même pour tous. Ça se discute tout à fait, ne serait-ce qu'à propos des problèmes de latéralité où déjà se posent des tas de questions sur les différences, mais je ne veux pas entrer dans ces détails. Grosso-modo, nous pouvons considérer le schéma corporel comme une donnée de base biologique pour ainsi dire, qui serait commune à [redacted] tous les êtres humains, pour autant que ce schéma corporel n'a pas été perturbé originellement par une maladie, etc . Tandis que l'image du corps est propre à chacun, elle est liée au sujet et à son histoire. C'est quelque chose d'éminemment personnel. Le schéma corporel [redacted] est [redacted] inconscient, pour autant que personne ne sait très bien comment fonctionne son système nerveux, mais il est aussi préconscient et conscient, c'est à dire que nous savons à peu près comment notre corps fonctionne, du moins dans les aptitudes évidentes de la vie. L'image du corps, au contraire

est éminemment inconsciente et elle n'est même que ça, inconsciente cette fois en un sens non plus neurologique, mais au sens psychanalytique, [redacted] au sens du refoulement. L'image du corps est synthèse de nos expériences émotionnelles, elle est [redacted] incarnation symbolique inconsciente du sujet désirant. N'oublions pas que le sujet désirant est [redacted] inconscient pour des raisons que je n'ai pas le temps d'expliquer ici. Mais notre image du corps est portée par et croisée à notre schéma corporel. Et c'est tout ce problème de ce "croisé à notre schéma corporel" qui fait ~~toute~~ la difficulté de définir ce schéma corporel autrement que par différence. [redacted] Qu'est-ce que ça veut dire être croisé ? [redacted] Quand on étudie les problèmes de latéralité et en particulier de changement de latéralisation, ce qui se passe quelquefois chez certains enfants qui changent de côté de latéralisation, peuvent à ce moment-là se poser des questions fort intéressantes sur le croisement entre les deux.

~~Enfin, notre image du corps, pouvons-nous ajouter, est support du narcissisme, au sens de Dolto,~~ [redacted]

Reprenons notre système d'opposition : le schéma corporel est en somme une abstraction d'un vécu de la réalité. C'est quelque chose qui se structure par expérience et apprentissage; on apprend à marcher, non pas simplement parce qu'on a une

maman qui vous aime mais aussi parce que, à force de mettre un pied l'un devant l'autre ça finit par aller tout seul. Tandis que notre image du corps, elle, se forge par communication entre sujets, c'est le premier point, et autre point ~~que nous n'avons pas encore développé mais~~ qui est fort important, elle est la trace du jouir frustré, c'est à dire qu'elle est non simplement communication avec d'autres, mais qu'elle est aussi trace d'une jouissance frustrée. La jouissance implique nécessairement la frustration d'objets de satisfaction, cette frustration sera ce que nous appellerons [redacted] : les castrations.

Ainsi le schéma corporel réfère le corps à une expérience immédiate, indépendante du langage (apprendre à marcher ça s'apprend en marchant) tandis que l'image du corps réfère le sujet du désir au jouir médiatisé par la parole entre sujets.

Repartons ~~de la question~~ de la production de l'enfant. Il ne faut pas oublier que toute production de l'enfant est déjà communication muette, est [redacted] porteuse d'un dire pour soi ou à l'autre, et si ce n'est pas pour l'autre, c'est du moins pour so mais un point important pour le ou la psychanalyste d'enfant et pour l'enfant, c'est que nous, qui sommes adultes, nous croyons, ~~Nous pensons~~ que nous pouvons distinguer aisément fantasme et réalité. Nous savons, croyons-nous, faire la part des choses, mais l'enfant, lui, pour autant qu'il n'a pas atteint l'Oedipe, c'est à dire la symbolisation de la loi, croyant parler des personnes en réalité, dans ses dessins ou dans ses productions,

~~en vérité~~, il n'en parle pas en réalité, il en parle tels qu'ils se les représente[redacted]. C'est un des aspects importants de ce travail de production; ce n'est en effet qu'à partir de la castration oedipienne et de l'entrée dans la loi symbolique qu'une relation que nous pourrions appeler réelle peut se construire entre un enfant et un adulte, le fameux "âge de raison". Auparavant avant l'entrée dans cette loi, un enfant prête, une partie voire la totalité de son image du corps, pas du tout nécessairement à des êtres humains, mais aussi bien à des objets, à des animaux, c'est à dire que, comme on dit, il projette, ~~terme qui ne veut pas dire grand chose mais enfin ce terme est important pour signifier~~, ~~et ceci nous ramène à Freud, que~~ L'image du corps d'un enfant en période pré-oedipienne n'est pas [redacted] totale d'une part, et d'autre part [redacted] il n'a strictement aucun moyen de la distinguer de la réalité; ceci serait extrêmement important pour nous si nous avions le temps d'étudier le problème de la psychose, parce que ce que nous rencontrerions dans la psychose, ce serait ~~exactement cela~~, [redacted] le fait que nous n'avons pas lieu de supposer qu'un psychotique fasse autrement que de prêter son image du corps à des réalités éventuellement dévitalisées. [redacted] Un psychotique va pouvoir tout aussi bien considérer un arbre ou une pierre comme un élément parfaitement conforme à son image du corps . Il va donc falloir se demander [redacted] dans les processus psychotiques, comment nous allons faire pour que l'image du corps de cette personne puisse être séparée

des éléments dévitalisés dans lesquels elle s'est projetée. C'est tout un problème, [redacted] extrêmement difficile que nous verrions avec Gisela Pankow; je crains nous n'aurons a[redacted] pas le temps.

(5) * * * J'ai envie de faire un saut du côté de Pankow. Ce sera beaucoup plus intéressant. Gisela Pankow, c'est une dame d'origine allemande, qui est venue travailler en France au lendemain de la guerre parce qu'elle trouvait que l'Allemagne était un endroit un peu inhabitable, qui est psychiâtre, qui croit très fermement en son titre de psychiatre, qui se fait donner du Docteur tout le temps, [redacted] mais après tout, pourquoi pas ? Tout ça pour dire qu'il y a chez Pankow des aspect détestables sur lesquels il faut savoir passer si on veut la lire Gisela Pankow est une dame qui a écrit trois ou quatre livres : dont l'un s'appelle : "L'homme et sa psychose" [redacted] chez Aubier-Montaigne; archaïque un [redacted] s'appelle "Structures familiales et psychoses [redacted] c'est celui que je vous conseillerai de lire, [redacted]t chez Aubier-Montaigne. Elle a republié un livre qui s'appelle : "L'être-là du schizophrène" également chez Aubier-Montaigne. C'est quelqu'un qui, en matière de théorie des psychoses a, à mon avis dit ce qu'il y avait à dire. [redacted] Je considère que Gisela Pankow est véritablement la pierre angulaire d'une théorie valable des psychoses - beaucoup plus que Lacan, non pas parce que je pense que Lacan est à ne pas utiliser, mais parce que les concepts que Lacan a proposés dans son séminaire sur Les Psychoses, qui sont tout à fait importants, en particulier, le concept de forclusion du Nom du Père, les concepts proposés

(5) HABITER SON CORPS = GISELA PANKOW.

par Lacan sont tout à fait capitaux pour débloquer la question de la psychose, mais ces concepts sont en eux-mêmes rigoureusement inutilisables, c'est à dire que Lacan lui-même n'a, à mon gré, [redacted] pas su faire fonctionner ses propres concepts. Parce que la psychose, c'est quand même une question pratique, il s'agit de savoir comment on travaille avec. ~~Lacan n'a jamais rien su faire d'autre que de foutre de l'Haldol aux gens quand ça n'allait pas, en les envoyant chez Denicker. Ça ne va pas.~~

Il y a quand même quelqu'un qui a su faire quelque chose d'autre, et ce quelqu'un s'appelle Gisela Pankow.Donc, si vous voulez trouver quelqu'un qui a su donner aux concepts de Lacan, en ne le reconnaissant à aucun moment, toute leur efficience pratique, il faut lire [redacted] Pankow qui est ~~vraîment~~ l'un des auteurs capitaux d'une théorie de la psychose,et je vais m'efforcer [redacted] de vous donner un aperçu de la manière dont, grâce à une théorie de l'image du corps qui ne doit rien à Dolto, une ~~image du corps~~ théorie remarquablement efficace malgré son côté simplet, [redacted] Pankow a ~~vraîment~~ réussi à créer une conception de la psychose ~~tout à fait~~ nouvelle, et d'une ~~efficacités~~ efficacité intellectuelle et [redacted], pratique, ~~à l'avis de certaines personnes,~~ [redacted] ~~- d'une efficacite tout à fait~~ remarquable. Je vais, sur un cas [redacted] vous montrer quelques aperçus de la manière dont [redacted] Pankow pense l'image du corps du sujet psychotique.

Je vais me servir d'un cas qui se trouve dans "L'homme et sa psychose"-Pages 58 et suivantes; [redacted] "Du corps perdu au corps retrouvé". [redacted] Pankow se pose des questions qui ont le mérité d'être toujours importantes; elle se pose pour première question de savoir ce que devient [redacted], le corps dont nous parlons, le corps vécu, dans la psychose. [redacted] Ce qu'elle [redacted] dit, c'est que le malade psychotique a perdu son corps et qu'il s'agit de savoir comment il est possible de quitter son corps pour se réfugier dans d'autres manières d'être. Ce qui la mène à poser une question : Comment le malade mental habite-t-il son corps (Vous voyez quand je parlais d'habiter et de demeurer tout à l'heure, je ne prends pas mes références n'importe où). Pour ce faire, elle va partir ~~- c'est ce que nous appellerons une métaphore -~~ en empruntant à Jean Cayrol, [redacted] qui a été déporté et qui s'est retrouvé en camp de concentration pendant la guerre, ~~elle va lui emprunter~~ un thème. Elle fait remarquer, avec Jean Cayrol comme ~~Bruno~~ Bettelheim, qui lui aussi a été en camp de concentration, que confronté à des situations limites (terme emprunté à [redacted] Bettelheim) le sujet sain peut lui aussi abandonner son corps comme le fait le psychotique. Je tiens à souligner que, sur ce point, Bettelheim et Jean Cayrol ne seraient peut-être pas textuellement d'accord et je vous invite à prendre avec prudence ce qui va être dit, mais en même temps à le confronter avec [redacted] Bettelheim

dans le Coeur Conscient, à propos des situations extrêmes. Pour le prisonnier en camp de concentration, [redacted] dit Cayrol , il est essentiel de n'être jamais là où l'on frappe, là où on le fait manger, là où il travaille. Dans un camp, même lorsqu'on frappait, le corps était sacrifié, propre à mettre au rebut. Dans ce climat, étonnamment transfiguré, le corps était nié.(retenez ce passage) le prisonnier n'était jamais là où on le battait, et par conséquent - car nous ne sommes là que devant le premier terme du problème - ~~c'est à dire que~~ confronté à une situation extrême, on n'y est pas - et où donc était le prisonnier ? ~~Mais~~ Il faut y penser à cette question, sinon comment voulez-vous savoir où sont les psychotiques ? Il est clair que si vous dites qu'un psychotique est soumis à la forclusion du nom-du-père, vous ne faites rien de plus que de dire qu'il n'y est pas, et une fois que vous avez dit cela, qu'est-ce que vous dites de plus ? Il s'agirait peut-être de savoir où il est. Il va s'agir d'identifier où se trouve le psychotique, c'est à dire avec quoi il fait symbiose. Le terme n'est pas prononcé ici par Pankow, il l'est ~~prononcé~~ ailleurs. Quand nous saurons avec quoi le psychotique fait symbiose, nous pourrons savoir comment l'aider éventuellement à se séparer de sa symbiose, en sorte qu'il puisse retrouver son corps. Ces deux questions ne sont donc pas identiques. Remarquer que le sujet sain a quitté son corps est une chose, savoir où il s'est réfugié en est une autre, et nous avons à poser ces deux questions, la seconde question étant la question fondamentale de la psychothérapie des psychoses. ~~Quiconque ne la pose pas est un~~

~~escroc ou un incapable.~~

Où donc s'est réfugié le psychotique ? Où [redacted] s'est réfugiée la personne saine en situation concentrationnaire ? Cayrol nous dit - et Pankow reprend : que ce ne sont pas des projets d'avenir qui permettent de se sauver en face de situations menaçantes où toute défense est impossible. Ça se discute mais c'est ce qu'elle dit. Les projets d'avenir, loins d'être porteurs de survie, sont porteurs de danger. Tous mouraient en faisant des projets; faisant des projets, ils allaient à leur mort. Il ne s'agit pas de s'évader dans un temps à venir, il s'agit plutôt d'un temps déporté. Il s'agit d'un "s'évader" dans une autre manière d'être.

Qu'est-ce [redacted] qui apparaît au déporté s'il veut survivre ? Ce qui lui apparaît et là où il s'est réfugié, c'est le vieux pommier de son jardin. Le vieux pommier de son jardin c'est cela qui apparaît aux yeux du prisonnier , et ce monde du pommier, c'est à dire ce pommier en tant que soutien d'un monde, s'impose avec tant de force que lui seul existe. Attention, lui seul existe, le monde du pommier, et non plus le corps qui est frappé. Nous sommes dans une situation de dissociation schizophrénique, au sens de Bleuler.D'un côté le corps en tant que nié, où l'on n'est plus,de l'autre le monde du pommier, qui seul existe, donnant structure à la psychose. [redacted]

A la question posée au début qui est, je le répète, fondamentale de la psychothérapie des psychoses : Où est le

prisonnier - puisqu'il n'est pas dans son corps ? Cayrol nous aide à répondre : dans le vieux pommier de son jardin. Sans une telle possibilité propre à l'être humain et à lui seul de s'ouvrir à une autre manière d'être, l'existence humaine ne serait pas supportable.

Voyons maintenant comment la psychose, en se servant de cette possibilité propre à l'humain, de vivre [redacted] hors de son corps, modifie et transforme ce phénomène. [redacted] Ce que le prisonnier a perdu, il l'a abandonné. Cet abandon est ressenti comme damnation. L'homme chassé de lui-même a perdu son corps vécu - l'image du corps dont nous parlions. Ce corps vécu est pays natal. Il est maison, en tant qu'enveloppe protectrice. Etre schizophrène est une tâche qui va demander une longue astreinte. Il va falloir abandonner cette défroque de mon corps et me dévêtir de tout attirail de ma pensée, [redacted] mémoire, sentiment, raison. Le corps pour le malade schizophrène est une défroque qu'il a arrachée et qu'il doit jeter; il s'agit là de la fameuse forclusion au sens de Lacan. En se séparant de son corps comme enveloppe protectrice, il doit rejeter mémoire et sentiment. Il doit rejeter son histoire et son existence historique. Sur quoi Pankow pose une nouvelle question mais pourquoi l'homme qui perd son corps doit-il perdre en même temps la raison ? Parce que l'homme sans corps ne sait plus qui

il est et qui il n'est pas : il perd son identité. Notre malade a vu juste. Où se trouve maintenant la différence fondamentale avec l'expérience du prisonnier selon Cayrol? Dans l'expérience limite de Cayrol, il peut se retirer dans un abri, il voit le vieux pommier de son jardin. Le prisonnier utilise ce monde comme un abri hors duquel en temps voulu il pourra sortir. Le schizophrène, lui, au contraire, pour des raisons qui sont liées justement à cette forclusion, c'est à dire au fait que la prison, il ne sait même pas où sont les portes, ne peut plus sortir de son monde; puisqu'il ne peut plus sortir de son monde, c'est à dire de sa manière d'exister, car la schizophrénie est une manière d'exister, c'est à dire de sauvegarder l'essentiel de l'être humain, en tant qu'être de raison. Je n'ai pas le temps de vous le développer maintenant : que la folie est une forme nécessaire, limite, de la rationalité, puisqu'il ne peut plus sortir de cette manière d'exister, eh bien, il va falloir aller à sa rencontre. C'est le problème de la psychothérapie des psychoses, le schizophrène ne peut sortir de son monde; nous parions qu'il y a moyen de rencontrer le schizophrène; c'est un pari, il arrive qu'on le gagne. Que ce pari puisse parfois être gagné est attesté par ceci : que ce personnage dont Pankow s'occupe, elle lui demande, bien sûr, comme elle le fait à tout un chacun, de dessiner pour elle, de modeler pour elle et il se passe peu à peu ceci : c'est que ce malade schizophrène, qui entendait ~~des échos,~~ des échos dépersonnalisés autrefois, des échos qui répétaient

ses propres pensées dans ce qu'on appelle le syndrome d'automatisme mental, Désormais, et grâce à Ses modelages ou à ses dessins, il se passe dans un premier temps ceci : c'est que ces voix ou ces échos que le malade entendait ne répètent plus désormais que le voix du père défunt. C'est un premier progrès thérapeutique pour autant que le caractère anonyme et dépersonnalisé des échos s'est transformé en voix du père défunt. Un premier recentrement [redacted] du sujet autour d'un élément essentiel de la structure subjective, la fonction du père, vient [redacted] de s'opérer. Il y a mieux : lorsqu'il dessine pour moi, ce sujet, et bien sûr au bout d'un temps de thérapie, ça ne se fait pas en quinze jours, lorsqu'il dessine pour moi, il n'entend pas de voix. La conclusion de Pankow est en apparence plate; Le fait de penser au médecin limite donc la menace du monde psychotique (avec une phrase comme ça on n'irait pas loin). [La question qui nous est posée ici est de savoir quel rapport il y a entre hallucination et production thérapeutique, nous devons dire ~~quelque chose qui n'est ici que sous-entendu et qui est mieux développé ailleurs, c'est~~ que dans la psychose, la voix entendue en écho, [redacted] est l'indice du lieu du monde où existait, où s'est réfugié le patient. La voix est un élément porteur de rationalité. Il ne s'agit pas dans la psychose d'éliminer les voi du patient, pour autant que les voix sont porteuses de raison. Si le patient entend des voix, c'est qu'il a de bonnes raisons de les entendre, [redacted] en les entendant, il maintient sa

structure humaine qui est d'entendre des voix. Un être humain entend des voix, c'est essentiel à sa nature d'être humain. Vouloir enlever ses voix à un psychotique, qu'est-ce que ce serait, sinon vouloir le déshumaniser, [redacted] Si donc, notr sujet psychotique au moment où il dessine pour Pankow n'entend pas de voix, il ne les entend pas pour la raison simple qu'il s'adresse à quelqu'un. C'est donc déjà que ses voix avaient une [redacted] structure d'adresse en tant qu'il hallucinait; peu à peu le travail thérapeutique restitue les voix à l'Autre, c'est à dire d'abord au père, ensuite au médecin, [redacted] à l'Autre à qui on s' adresse, c'est ça qui est important. Maintenant, continuons d'avancer. Notre malade mental produit à Pankow de fort beaux dessins [redacted] dans lesquels ~~pouvez constater que~~ se produit [redacted] une sorte de confusion entre un visage et un château. Nous avons la réponse à la question que nous nous posions tout à l'heure; nous nous sommes demandés où s'était réfugié le psychotique ou le prisonnier. Nous avons la réponse. Puisque de son corps, il ne peut plus être l'habitant, il va donc habiter le monde minéral. Le monde minéral a accueilli notre sujet psychotique. Ce sont des phénomènes réguliers et constants, que vous pouvez constater par exemple dans l'autisme infantile précoce sous la forme de la dévitalisation du monde humain, bien caractéristique de cette structure et de la réanimation réciproque du monde inanimé qui sont les phénomènes clés,

structuraux de l'autisme infantile précoce. Ici, nous avons à faire au même problème, puisque du monde humain et de l'habitation de son corps il n'est plus question pour lui, notre sujet [redacted] va [redacted] trouver refuge dans le monde minéral. [redacted]

La conséquence de ce refuge dans le monde minéral est claire : c'est que son corps n'a plus de limites, puisqu'aussi bien il va se confondre avec tout minéral qui voudra bien lui offrir abri. Nous retrouvons [redacted] nos histoires d'image partielle du corps projective, de Dolto, [redacted] Nous n'avons pas lieu de supposer que cet homme puisse distinguer son corps du minéral. Pour lui, le minéral est son corps, et nous n'avons aucun droit de prétendre qu'il en soit autrement. Ce vide, à l'intérieur de son corps, qui l'a obligé à le quitter, ce corps vidé par la forclusion du Nom du père, [redacted] par la situation limite créée par la psychose ou par la situation psychotique, ce vide créé dans le corps et qui le rend inhabitable, c'est la fusion avec le minéral on l'occurence qui [redacted] y supplée, ou bien encore, comme dans le dessin suivant, (dans lequel vous avez un corps couché avec un arbre et le reflet de cet arbre sous forme de ses racines), ce qui se passe c'est que ce corps vidé, c'est un arbre qui a pris la place du vide. Vous voyez que la métaphore de notre pommier [redacted] tombe parfaitement [redacted], un arbre a pris la place du vide central produit par la forclusion du Nom du père; ce que notre psychotique [redacted] montre ce sont les

manières d'être des modalités où l'on doit se retirer pour sauvegarder l'humanité dans la psychose. Pourquoi la pierre, pourquoi l'arbre ? c'est ici [redacted] qu'intervient le travail du psychanalyste. [redacted] Ce qu'il faut savoir, c'est que ce jeune homme était comme on dit de famille noble. Ça n'a aucune importance, l'important c'est qu'il y avait un château. [redacted] de famille. Cette famille avait une grand'mère - ou plus exactement une arrière grand'mère, et l'arrière grand'mère, dont Pankow retrouve la trace par l'intermédiaire des racines des arbres, puisque cet arbre, elle va en faire un arbre généalogique, Cette arrière grand'mère a une petite particularité, c'est que le château qui était un vieux château fort, elle a trouvé que c'était vraîment pas dans son goût, elle a fait assécher les fossés, elle a fait détruire les piliers des salles, elle a fait détruire une tour; c'est à dire qu'elle a [redacted], nous dit [redacted] détruit l'aspect viril du château. La fusion avec les pierres que nous trouvions dans notre premier dessin commence à prendre sens. Notre sujet psychotique, que cherchait-il en se fondant avec des pierres, sinon à restituer ou plutôt à maintenir l'aspect viril, voire paternel, au sens de l'Aïeul, du château que l'arrière grand'mère avait [redacted] si joliment fait châtrer. La fusion avec le minéral, la symbiose avec le minéral, s'explique [redacted] pour nous : le symptôme psychotique de fusion dévitalisée avec le minéral s'explique par une tentative de

maintenir une métaphore paternelle par delà la forclusion, c'est à dire de maintenir une fusion avec un élément tel qu'il maintînt la dimension paternelle pour ce garçon complètement dépaternalisé, premier point. Autre point : c'est qu'il faut savoir que ce garçon avait entre autre symptôme celui de s'habiller en femme et de se regarder dans les glaces. [redacted] Comment faire pour pouvoir occuper



un lieu qui fût celui de ses ancêtres sinon en s'habillant, en femme; ou plus exactement, la forclusion du Nom du père, c'est à dire l'exclusion de toute dimension paternelle dans le discours véhiculé au travers des générations, obligeait, premièrement, ce sujet psychotique à quitter son corps, et deuxièmement à réhabiter sous des formes apparemment folles mais en fait manifestant les éléments de la raison, en tentant de se réinsérer dans les éléments résiduels par-delà les générations, d'éléments qui fussent paternels, soit sous la forme du château, soit sous la forme de la cuisine intacte malgré la présence de la gouvernante. c'est à ce type de processus de fusion avec des éléments dévitalisés ou végétaux, [redacted] que nous confronte constamment certes l'enfant dans son évolution dite normale, mais aussi le psychotique, et nous venons d'apprendre quelque chose [redacted], c'est que l'image du corps dans la psychose, dans ce qu'elle a apparemment de plus pathologique est en fait préservation et maintien de la rationalité au coeur de la folie, qu'elle est tentative, malgré l'impossibilité d'habiter son corps, de maintenir les éléments symboliques essentiels à l'humanité de celui qui a dû quitter son corps en raison de la situation où il s'est trouvé.

C'est en quoi l'apport de Pankow est essentiel car, à chaque cas, Pankow nous apprend, pour reprendre une citation qui est, je crois, de Trakl et qui est souvent rappelée par le même Heiddeger, que là où est le danger, là est aussi ce qui sauve. Cette formule clé, sans laquelle aucun accès [redacted] ne vous sera jamais donné à la psychose, là où est le danger, là où est aussi ce qui sauve, seulement cette formule peut vous donner un accès à la structure de l'image du corps dans la psychose ou dans toute forme de pathologie.

- ~~Enregistrements Institut [illegible]~~
- ~~Transcription et frappe: S. Desfarge~~.

Révision 5/94

SÉMINAIRES PSYCHANALYTIQUES
DE PARIS

ENSEIGNEMENT DE 7 THÈMES CRUCIAUX

DE LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

CONFÉRENCES 1988-1989

La Psychose de l'enfant

Gérôme Taillandier

62, rue de Seine

75006 PARIS

LA PSYCHOSE DE L'ENFANT

Gérôme TAILLANDIER

<u>Argument</u>

La psychose de l'enfant, ce concept qui n'a guère plus de quarante ans, nous confronte à un double défi : celui de penser la folie comme la forme extrême de l'être de l'homme; celui de saisir au départ et par conséquent à la racine, la possibilité d'une thérapie de ce challenge que constitue la psychose pour la psychanalyse.

Cet exposé, de perspective *théorique*, se propose de *penser* la psychose de l'enfant à partir du concept de forclusion, concept régulateur du *champ forclusif*.

Toutefois, c'est aux auteurs *anglo-saxons* et spécialement à Margaret Mahler que seront empruntés les principaux concepts descriptifs qui permettent d'avoir un accès concret aux données de la psychose de l'enfant.

Il est frappant en effet de constater tant l'extraordinaire richesse clinique du domaine anglo-saxon dans cet accès à la psychose, que l'étonnante pauvreté de la conceptualisation de ce problème chez les auteurs inspirés par J. Lacan.

L'auteur se propose de *jeter un pont* entre ces champs.

Remerciements

Cet exposé n'aurait pas été concevable sans les contributions qu'y ont apportées diverses personnes de mes amis, au premier rang desquelles :

Claire SYNODINOU

ainsi que :

Rachid AIT SI SELMI
Bernard BOUSQUET
Clara DACIER
Annette KERADEC
Philippe LAVERGNE
Josée MANENTI
Jean-Jacques MONNIER
Marie-Claude POULAIN-GURVICZ
Charles SARFATI
Philippe SARRANT
Edith SCHWALBERG

et bien entendu :

Juan-David NASIO

1. Exorde

Vous entrez un beau matin de Novembre froid, dans l'Hôpital de jour pour enfants, où vous avez à accomplir votre stage de psychologue clinicien. Vous franchissez la porte et, cette porte franchie, vous entrez dans le bâtiment pour y rencontrer les personnes qui y travaillent afin d'y présenter vos projets ; puisque vous êtes psychologue, vous êtes censé avoir des projets. Et là, à votre stupéfaction, vous rencontrez un enfant qui ne peut manifestement franchir les seuils qu'à reculons. Non seulement il ne peut franchir les seuils qu'à reculons, mais pour descendre les escaliers, il lui faut les descendre aussi à reculons ! Vous faites votre petit tour, vous présentez vos projets, puis vous sortez, vous sortez d'ailleurs définitivement, et arrivé dans la cour, vous vous trouvez propulsé vers la sortie, poussé dans le dos par ce même enfant que vous avez vu, tout à l'heure, franchir les portes à reculons. Vous vous retrouvez sur le seuil, ahuri et sonné par l'expérience qui vient de vous arriver : vous venez de rencontrer la psychose de l'enfant.

Ou plutôt ne devrait-on pas parler d'un enfant psychotique ? Mais, un enfant psychotique, comment cela peut-il se faire ? Très longtemps, l'idée même que l'enfant puisse être psychotique a paru inconcevable. La psychose était pour ainsi dire réservée à l'adulte.

D'où pouvait bien venir, il n'y a pas si longtemps, cette impossibilité conceptuelle que l'enfant

soit fou ? C'est pourtant la question que nous devons soutenir : un enfant - psychotique.

Ce n'est pourtant pas dire que l'enfant soit avec la folie sans rapport; c'est bien là le soubassement de la conception kleinienne de la position schizo-paranoïde, qui, en nous représentant l'enfant pris dans les mécanismes de cette position (1) constitue cet enfant comme originairement psychotique, non sans se retrouver devant l'immense problème de devoir distinguer psychose et folie, pour autant qu'un enfant sain, de toute évidence, ne se comporte pas comme un enfant psychotique.

C'est pourtant bien encore dans le même sens que se dirige Donald Winnicott quand il en vient à considérer l'enfant à tel moment de son développement, comme un "paranoiaque potentiel". Sans doute une telle conception d'inspiration kleinienne a-t-elle reçu beaucoup d'objections, qu'il s'agisse de celles de Margaret Mahler, ou encore de celles de Jacques Lacan.

N'est-ce pas pourtant vers une théorie du noyau psychotique inhérent à toute structure, que se sont dirigés de nombreux auteurs ? S'il en est ainsi l'enfant, psychotique, ne l'est-il pas de sa nature même, pour autant que la psychose désigne au coeur de l'être la forme limite nécessaire de la liberté humaine à laquelle l'enfant non moins que l'adulte, reste ouvert ? Pour tout dire, n'est-ce pas dans ce

---

1.- La position schizo-paranoïde. Consultez un dictionnaire sur le sens de ce terme.

sens qu'allaient autrefois Nasio et Taillandier en proposant l'hypothèse déjà avancée par Jacques Lacan dans son séminaire sur l'Identification, d'une forclusion constituante de la subjectivité, reprenant ainsi un vieux thème freudien (2) ?

C'est dire que l'enfant psychotique nous regarde, en ce sens que dans son paradoxe, apparemment non évacué, il nous renvoie à l'essence de notre être. Qu'il y ait en nous une zone de l'être qui, dans son rejet même nous ouvre au danger, mais que en revanche ce soit dans cette même zone forclusive du danger que s'origine toute possibilité pour l'être de l'homme de s'arrimer à la question de son être là; c'est bien là, en effet où est le danger d'être humain, c'est *là où est le danger* que, *là aussi, est ce qui sauve*, conformément à la parole du poète. Ce sera sous cette lumière de notre être de rejet que cet exposé sera placé. C'est à la lumière d'une théorie des possibilités constituantes de l'être en tant qu'elles comportent toujours en elles la virtualité du rejet de la loi, que nous travaillerons.

2. Plan

Cet exposé aura un plan très simple. Selon la tradition adoptée ici, je vous présenterai un *historique* de ma cuisine, une *définition* de la psychose

---

2.- Celui de la *Verwerfung/Ausstossung* dans *Die Verneinung*.

de l'enfant (pas de ma cuisine), puis une *théorie* du fonctionnement de la psychose infantile que nous emprunterons à un *auteur* dont nous allons reparler, et nous proposerons quelques hypothèses plus originales.

3. Historique

Pour l'historique, je n'entends pas procéder selon le schéma habituel par grandes dates ou auteurs qui jalonnent l'histoire d'une pratique : mon exposé tentera de cerner les mouvements qui scandent l'invention de ce concept de psychose infantile sans pratique liée à ce concept, car un concept est toujours référé à une pratique.

Je commencerai pour nous simplifier la vie par l'apport personnel de Freud et de Lacan. C'est fait !

J'ai lu les *Chants* de Maldoror, j'ai repris ça à Lautréamont. On ne peut quand même pas dire que Freud et Lacan nous aient apporté grand chose sur la question de la psychose infantile. C'est pourquoi, si vous le permettez, passons à autre chose.

Quant à ce concept de psychose infantile, on peut considérer que son invention - car un concept s'invente, et ne se trouve jamais sous le pas d'un cheval - son invention remonte, à peu de chose près, aux années 30 de notre siècle. Sans doute enregistre-t-on en 1908 un texte princeps de Sancte de Sanctis définissant à partir des termes de Kraepelin la

"démence précocissime" de l'enfant, mais on ne peut pas juger de l'histoire d'une pratique sur des événements sporadiques. Il s'est produit à partir des années 30 un mouvement d'idées d'inspiration largement psychanalytique, la psychanalyse semblant largement influencer la psychiatrie. Je veux dire qu'il ne me semble pas - l'hypothèse restant à vérifier - que la psychiatrie ait anticipé sur les catégories de l'analyse; il me semble que c'est l'analyse qui a frayé le chemin. Dès 1930 Mélanie Klein parle, il est vrai avec un collègue psychiatre, de schizophrénie de l'enfant et tente d'en fonder une théorie de la cure. En 1937, sept ans après, paraît un traité, je pense lui-même princeps, de quelqu'un qui s'appelle Lutz, un Suisse, intitulé : *Psychiatrie infantile*, je ne sais pas si c'est en allemand; mais vous voyez que le premier traité de psychiatrie de l'enfant est assez récent.

Or dès cette époque des années 30, et dans le silence caractéristique qui précède les grandes découvertes, divers pionniers inaugurent une pratique de la psychose infantile parmi lesquels nous pouvons citer : Bruno Bettelheim, Margaret Mahler. Ce n'est cependant que grâce à un petit moustachu, grâce plutôt à l'émigration de la diaspora psychanalytique vers les Etats-Unis dans les années 1938/40, que soudain le problème de la psychose infantile et de sa prise en charge se débloque avec les premières mises en route d'institutions soignantes spécifiques, ceci aux Etats-Unis. Il en résulte quelques années plus tard, et peut-être sous l'influence du travail psychanalytique mais ceci est une hypothèse, il en ré-

sulte l'invention en 1943, par Léo Kanner du célébrissime concept d'autisme infantile précoce. A partir de là, au cours des années 40 - pour tenter de créer des séries, mais prenez cela d'une manière un peu approximative - jusqu'au début des années 50, se constitue le corps de pratique d'où va naître la théorie de la psychose infantile sur laquelle nous vivons aujourd'hui encore. Puis, du début des années 50 au début des années 60, vont paraître au jour les grandes théories (et non pas simplement le corps de pratique) et les théoriciens qui ont nom entre autres : Bruno Bettelheim, Margaret Mahler. C'est la grande période de publication des résultats et théories sur la psychose infantile, le compte-rendu public de ces expériences de quinze années de travail préliminaire en silence. Au bilan de ces quinze années environ ont été inventés : l'autisme infantile précoce, les psychoses symbiotiques, une métapsychologie psychanalytique de la psychose infantile et enfin, une théorie et une pratique des procédures de cure institutionnelle, pour autant que la psychose infantile n'existe pas hors d'une institution quelle qu'elle soit.

Il faut tout de même souligner que c'est avec dix ans de retard, vers le milieu des années 60, qu'en Europe, ou du moins en France, on commence à se préoccuper sérieusement de la question avec la mise en place de la politique de secteur. Enfin, autre période, du milieu des années 60 à la fin des années 70, se produit la prodigieuse expansion quantitative de la prise en charge institutionnelle des enfants psychotiques. C'est là le nouveau facteur

de création de ce concept, tandis que de ce nombre, tant d'enfants pris en charge que de thérapeutes, ou de soignants à divers titres, surgissent de nouveaux théoriciens qui amendent et précisent les travaux de leurs aînés : Frances Tustin, Donald Meltzer, Maud Mannoni, Françoise Dolto, etc...

Enfin, de la fin des années 70 à nos jours apparaît sous l'influence de la crise économique le triste phénomène de stagnation de la pratique dont les effets sont loin d'être épuisés aujourd'hui encore.

Pour nous résumer, du début des années 30 au début des années 40, les fondateurs travaillent en silence, du début des années 40 aux années 50 il y a fondation de la prise en charge institutionnelle de la psychose infantile; du début des années 50 aux années 60 : théories et publications; du début des années 60 aux années 70 : croissance quantitative des prises en charge; de 1980 à nos jours : stagnation et récession.

4. Description clinique

Tout cela ne vous a pour l'instant pas appris grand chose sur la psychose infantile. Nous allons maintenant, selon le plan que je vous ai indiqué, vous présenter une description de la psychose infantile en termes, jusqu'à un certain point, psychanalytiques. Commençons par deux remarques de méthodes :

Premièrement : La psychose de l'enfant au sens strict peut bien sûr se situer au sein d'un champ de phénomènes apparentés, tels que les débilités, l'épilepsie, pour autant que ces phénomènes comportent à l'occasion une expression ou une causalité d'ordre psychotique ou plus exactement disons plutôt d'ordre forclusif pour nous référer à la métapsychologie.

J'entends par là que nous pouvons penser que bon nombre des structures psychopathologiques auraient la forclusion (3) comme mécanisme déterminant.

Nous proposerons pour aujourd'hui le schéma 1 dans lequel je me suis efforcé de représenter tout cela; nous définirons comme champ forclusif le champ des phénomènes psychotiques et apparentés, comportant des épilepsies, des débilités etc... Nous nous restreindrons dans notre exposé à l'étude, dans ce champ forclusif, des psychoses de l'enfant au sens strict, ce qui veut dire que nous ne parlerons pas du reste.

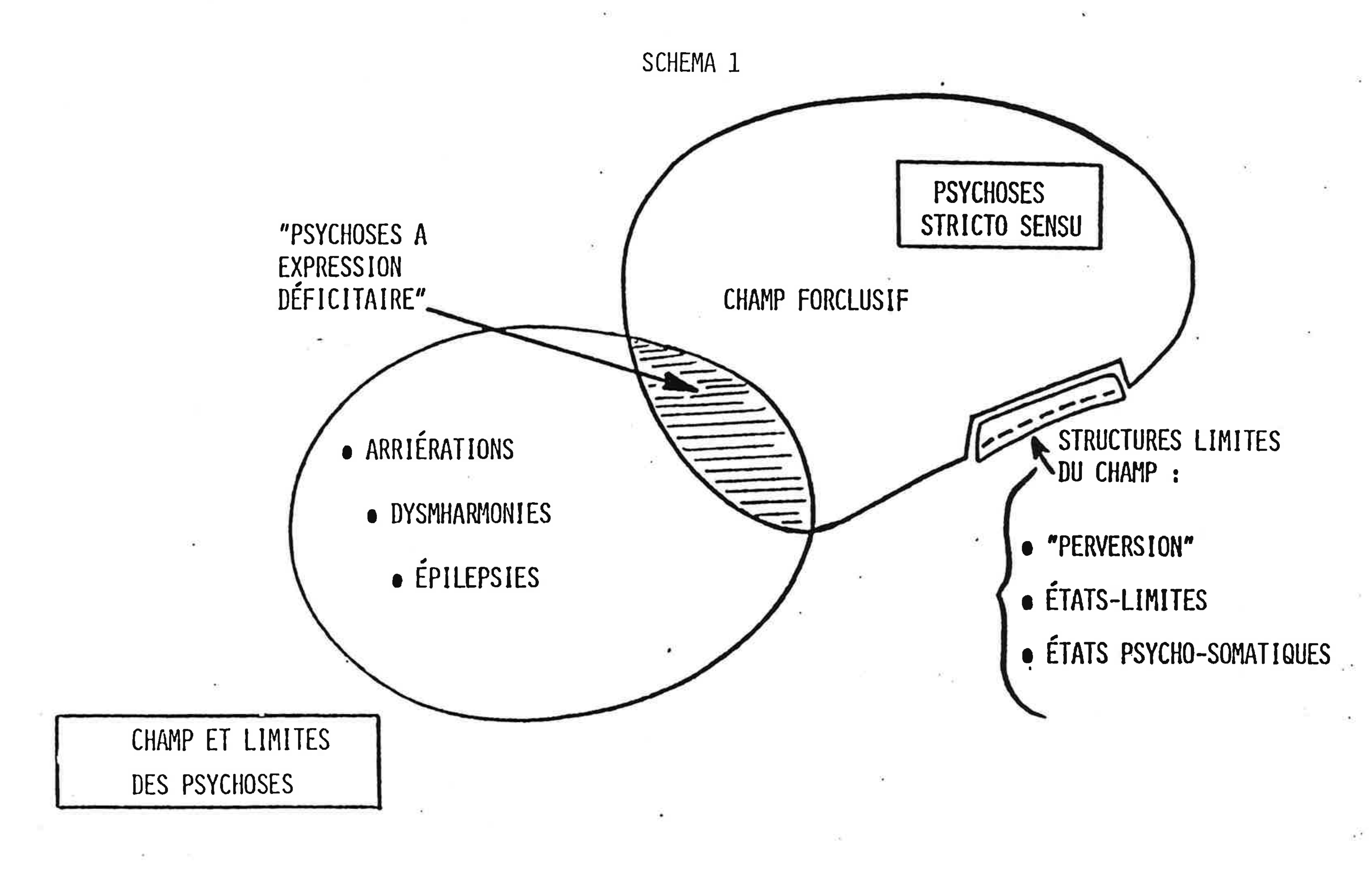
Deuxième point : Lorsqu'on consulte un ouvrage quelconque de psychopathologie de l'enfant, voire d'analyse de l'enfant, on constate que pas un seul auteur n'est d'accord avec un autre pour classer de manière définie le nombre et la diversité des structures nosographiques qu'il décrit.

Par conséquent, plutôt que de procéder en présentant la nième classification des psychoses de l'en-

---

3.- Sur cette notion de forclusion, consultez un dictionnaire ou un ouvrage de synthèse sur J. Lacan.

SCHEMA 1



CHAMP ET LIMITES
DES PSYCHOSES

fant, je m'inspirerai d'une manière relativement originale de Margaret Mahler, en parlant de deux *séries*, autistique et symbiotique, de traits présumés cohérents entre eux, cela n'excluant pas la co-existence possible de ces traits; mais par souci de clarté didactique, ces deux séries seront distinctes.

Pour ce faire, nous allons nous appuyer sur un auteur que j'ai déjà cité parmi les fondateurs, Margaret Mahler, née en Hongrie en 1897, docteur médecin, et qui crée dès les années 30 un Centre de Guidance infantile; elle travaille avec Anna Freud, et par conséquent, avec les membres de la future école de l'Ego-Psychology de New-York, cela pour situer ses références théoriques. En 1938, Margaret Mahler émigre bien entendu, elle devient psychanalyste à New-York, enseigne dès 1949 sur la psychose infantile. Nous allons commencer maintenant la description de la première *série autistique*. Cette série de symptômes autistiques est subordonnée à un même principe. Qu'est-ce qu'un enfant ? Un enfant, dans la métapsychologie psychanalytique, au fond, c'est quelque chose d'assez simple. Un enfant, c'est un être soumis à des stimuli, comme on dit dans l'Ecole de l'Ego-Psychology. Un enfant soumis à des stimuli, il faut bien qu'il s'en protège (référez-vous à la théorie des pulsions). Pour se protéger de ces stimuli, de quoi l'enfant dispose-t-il ?

Réponse : de sa mère, "symbiotique", passez-moi le terme, dont il peut user autant qu'il est nouveau-né, comme d'un moi auxiliaire. C'est là le

deuxième point : l'enfant se protège des stimuli en usant de la mère comme d'un moi auxiliaire.

Si pour une raison quelconque, l'enfant ne peut user de la mère comme partenaire, comme moi auxiliaire (nous reparlerons de cela plus tard), il va créer, pour affronter ces stimuli - et c'est le troisième point - des modalités substitutives de protection contre eux. Voilà le schéma que nous allons garder en mains pour comprendre ce qui se passe en l'occurrence, dans la série autistique.

Premier trait de la série autistique : l'enfant autiste manifeste un déni de préservation de l'uniformité de toutes choses : c'est ce que Kanner a baptisé la *sameness*, la mêmeté. L'enfant autiste ou autistique manifeste une intolérance absolue à tout changement. Il n'est pas question que son environnement, tant humain que chronologique ou temporel puisse changer.

Deuxième point : l'enfant vu de l'extérieur nous semble avoir besoin, manifester l'exigence, la nécessité de se restreindre à un univers qui lui soit propre mais petit et complètement fermé où il tente de s'enfermer. Il s'agit du célèbre phénomène clinique de la bulle, de la carapace autistique que Kanner avait résumé sous le trait de la *aloneless* que l'on traduira par "solipsisme" et non par "solitude".

L'enfant autiste s'enferme dans sa bulle, il ne veut rien savoir de l'autre, il s'agit, dans cette bulle que surtout rien ne vienne lui faire signe.

Troisième point : la contre-partie étrangement positive de cette étape d'être "encapsulé" est que l'enfant donne une apparence d'être autosuffisant si, et seulement si, on veut bien le laisser à lui-même. C'est là le principe de la thérapie proposée par Fernand Deligny qui consiste en somme à foutre la paix, à l'enfant autiste, et à voir ce qui peut en résulter.

Autre point : dans la perspective de cette bulle que nous décrivons de l'extérieur et non du point de vue intrinsèque, l'enfant restreint son intérêt à un nombre réduit de schèmes d'action ou d'objets : les fameux objets autistiques ou les stéréotypes. Ces éléments sont de plusieurs sortes : balancements rythmiques corporels, agileté extraordinaire dans certaines activités corporelles restreintes dans leur nombre; l'exemple cité par une amie étant d'un enfant capable de monter sur un arbre très haut où aucun adulte ne pourrait monter, puis de redescendre, et de recommencer aussi souvent qu'il faut. Et enfin, l'autre trait bien connu, toujours dans la même catégorie des objets autistiques, les tournoiements d'objets et les rotations sur soi, ce que cette amie (4) a baptisé les "tourbillons" : l'enfant autiste fait tourbillonner avec une agileté extraordinaire des objets, des assiettes sur une table par exemple, qu'il peut faire tourner ensemble pendant de longues minutes à trois ou quatre, sans qu'aucun ne tombe.

4.- C. Synodinou in *Autisme infantile. Approche thérapeutique*, Aubier Montaigne éd.

Ceci, ces traits d'enfermement dans la bulle, n'empêchent pourtant pas - nouveau trait - l'expression faciale d'intelligence, voire l'expression pensive de l'enfant, à ceci près - autre trait distinct du précédent - que son regard semble vous traverser sans vous atteindre, comme regardant à travers vous, comme si vous étiez une chose, un meuble, ce regard qui erre ayant été quelquefois nommé : "regard périphérique", expression assez maladroite.

Autre trait : l'adulte, voire l'autre enfant qui se trouve absolument dénié dans sa personne, est utilisé par l'enfant autiste comme une extension exécutive à la semblance d'un objet inanimé. Pour reprendre une expression de Charles Fébrinon-Piquet (5), l'autre est "partiellisé", manipulé par l'enfant. L'adulte a l'impression d'être un outil ou plutôt qu'une partie de son corps est un outil au service de l'enfant.

Autre trait : en sorte que l'enfant autiste ne parle pas au sens que nous avons l'habitude de donner à ces mots; cela ne signifie pas qu'il soit muet. Il peut l'être, et par exemple, ne parler que par gestes à un compagnon imaginaire, mais il peut aussi parler sous la forme de phrases à la troisième personne émises sur un ton maniéré ou monocorde. Il peut aussi manifester des écholalies, des répétitions de segments de phrase qui sont à l'occasion empruntés à l'ambiance des personnes qui parlent autour de lui

---

5.- Dans un travail informel de préparation du présent exposé.

ou qui s'adressent à lui. Il peut encore manifester tout un registre d'expressions très riches comme les grognements, les éructations, toutes sortes de bruits faits avec la cavité orale sur lesquels il y aurait à dire; je n'en dirai pas plus ce soir par manque de compétence. L'enfant autiste donne ainsi l'impression dans son aire restreinte, d'être un magicien tout puissant s'adressant à ses objets fétiches.

Cet enfant - autre trait - semble par ailleurs insensible à la douleur, comme s'il n'y avait pas pour lui de limite entre la douleur et les sensations agréables, entre le désagréable et la douleur franche et nette. Corrélativement il n'y a pas pour lui d'activité qu'on puisse qualifier d'auto-érotique au sens strict, mais à la place, des habitudes auto-agressives, voire mutilantes, mais, aux dires de Margaret Mahler, qui semblent être au service d'un investissement frontière permettant de constituer une limite à sa personnalité. Ceci paraît important : cet enfant autiste est très soucieux de ses limites, qu'il s'agisse des limites qu'il crée sous forme de sa carapace ou qu'il s'agisse encore, dans la voie des auto-agressions, - évitons le terme d'auto-mutilation, - de constituer une sensation de la frontière de sa personne.

Voyons maintenant l'enfant qui se situerait idéalement dans une *série symbiotique*, terme repris de Margaret Mahler, et qui, comme son nom l'indique, exprime l'idée d'une fusion entre deux individus en principe distincts.

Le problème qui se pose à l'enfant symbiotique est différent du précédent. Les manifestations pathologiques de cet enfant sont placées sous un autre signe, le signe de la *fragmentation* de sa personnalité; l'enfant symbiotique est un enfant dont la personne se fragmente. Exprimez-le dans les divers registres que vous voulez, qu'il s'agisse de l'image du corps, etc..., je n'ai pas l'intention de préciser; mais autre point, autre signe sous lequel cet enfant est placé, cette fragmentation est paradoxalement, corrélative d'une fusion, d'une symbiose toute puissante, c'est dire dans laquelle la puissance vient non pas, ni de lui, ni d'un partenaire, mais de la fusion elle-même; cette fragmentation est corrélative d'une fusion toute-puissante avec un partenaire symbiotique, partenaire dont la nature est assez complexe. Il peut s'agir de la mère, il peut s'agir du père, il peut s'agir d'autres personnes, il peut s'agir d'un père-mère pour ainsi dire confondu, ce qu'on rencontre fréquemment dans la clinique, mais en tout cas il y a un partenaire symbiotique avec lequel l'enfant symbiotique se fond tout en étant fragmenté. Voilà le problème initial pour lui. L'histoire de cet enfant est sensiblement plus complexe que celle de l'autiste.

Premièrement : L'enfant symbiotique a évolué jusqu'à ce qu'on peut estimer être une différenciation nette d'avec sa mère. Il n'est pas complètement pris dans ce qu'on appellerait en termes freudiens un narcissisme primaire absolu. Cet enfant est même allé quelquefois fort loin sur les voies de la dif-

férenciation de sa personne, voies que Margaret Mahler appelle celles de la séparation/individuation. Il a pu aller facilement jusqu'aux alentours de trois ans et plus, prendre une autonomie relative par rapport à sa mère, il a pu franchir toutes ces étapes, apparemment sans problèmes majeurs.

Tout au plus, peut-on dire - deuxième trait - que cet enfant, nourrisson, s'est révélé pleurnichard, hypersensible.

Toutefois - troisième trait - à y regarder d'un peu près, il apparaît dans l'anamnèse une ambiance de sensitivité inhabituelle, chez cet enfant, des irrégularités de croissance, ou surtout une vulnérabilité frappante à toute frustration même minime, des réactions extrêmes aux échecs même mineurs. On cite le cas d'un enfant qui a abandonné la locomotion pendant des mois simplement parce qu'il est tombé la première fois qu'il a marché.

Nouveau trait - et ceci est un virage important; c'est à l'occasion d'un changement dans l'environnement - je prends le mot "environnement" au sens large du terme, il s'agit de l'environnement humain - c'est à l'occasion d'un changement dans l'environnement que les troubles vont se déclarer, soit brutalement, soit progressivement, à l'occasion d'un changement d'attitude des parents lié au fait que l'enfant grandit, et que par conséquent il doit se détacher d'eux et eux de lui, à l'occasion d'une hospitalisation d'une petite maladie quelconque, à l'occasion de la

naissance d'un autre enfant, qui induit bien sûr chez les parents des changements d'attitude.

Soudain, à l'occasion de ce changement l'enfant va manifester des troubles. Je remarquerai avec Charles Fébrinon-Piguet, que ce qui est frappant chez cet enfant, à la différence de l'autiste, c'est que, ce dernier, et ses parents semblent, à l'anamnèse n'avoir pas d'histoire.

L'enfant symbiotique a une histoire : il a eu une histoire développementale, mais soudain à un moment donné, celle-ci va être perturbée par quelque chose qui se cristallisera comme psychose.

Nouveau trait lié à ce qui précède : il semble que c'est vers 3/4 ans, au culmen du conflit oedipien et en liaison avec la croissance maturative liée à ce conflit, c'est-à-dire en liaison avec les émois corporels et autres liés à la différenciation sexuelle, c'est au culmen de ce conflit qu'une réaction pathologique se manifeste.

Autre point : et ceci est un tournant dans la structure que j'essaie de vous décrire, il en résulte une profonde désorganisation de la personnalité de cet enfant, une fragmentation du moi, une perte des limites de sa personnalité dans toutes ses instances. Fragmentation du moi, perte des limites de la personnalité, voilà le résultat de cette confrontation de l'enfant avec ce tournant de son histoire. L'angoisse de séparation, nécessaire, liée

à la séparation de l'enfant d'avec sa mère, inévitable dans la structure oedipienne, il semble que l'enfant symbiotique ne puisse y résister. Ne pouvant y résister, à cette angoisse de séparation et confronté à elle, celle-ci écrase le moi trop fragile de l'enfant. Il en résulte une transformation de la structure de cette angoisse qui devient panique devant un univers humain vécu dès lors comme hostile et persécuteur. Voyez bien la mutation de niveau des affects qui sont liés à la position de l'enfant : cet enfant ne manifeste pas une angoisse de séparation, mais une *panique*.

Nouveau tournant dans la position de cet enfant. Confronté à cette fragmentation de sa personne, l'enfant, qui n'en reste pas moins un être humain, va tenter pour se protéger - voilà la manoeuvre typiquement psychotique -, de recréer une unité duelle toute-puissante sur un mode délirant et hallucinatoire avec un partenaire symbiotique dans une fusion, elle, toute-puissante et évidemment, ni l'enfant ni le partenaire. Mais la fusion a la caractéristique d'être omnipotente, donc magique. On vit dans un univers où les événements arrivent nécessairement par miracle, comme une hallucination ou sur le mode du délire. Dans ces conditions, l'épreuve de réalité, dans cette position restitutive de l'enfant psychotique, sera faite sur le mode délirant tout-puissant de la relation mère/nourrisson : une mère peut tout pour son enfant, peut-être qu'après tout un nourrisson peut tout pour sa mère. Le résultat est qu'en tout cas la réalité s'arrêtera pour lui à cette position d'un mode délirant tout-puissant d'accès à la réalité.

Le résultat de cette manoeuvre de fusion est important : c'est que les frontières de la personnalité propre de l'enfant sont brouillées, et elles sont brouillées stratégiquement. Elles sont brouillées pour permettre le maintien de la toute-puissance magique : sinon, ça pourrait s'écrouler si j'étais renvoyé à moi tout seul ! Elles sont, ces frontières - pour utiliser un terme de Mahler -, ces frontières de la personnalité, ou comme disent les anglo-saxons, les frontières du "self", sont dé-différenciées. Gardez ce terme en mémoire, il nous resservira.

Seulement au bilan de toute cette opération de protection, de restitution, au bilan qu'y a-t-il ? Il y a, à l'intérieur d'une unité duelle toute-puissante une mère fantasmatique et un enfant qui n'est guère que fantasmatique; il y a pour ainsi dire un self à deux, mais ce self à deux, cette fusion toute-puissante - et ceci est une note clinique importante - contient en soi un danger supplémentaire.

Si en effet, il n'y a pas de frontière nette entre la personne propre de l'enfant et celle de la mère, rien n'interdit de penser que l'enfant puisse être réenglouti par la mère. Il en résulte une "panique additionnelle" sur laquelle insiste Mahler, liée à la terreur de dissolution de la personnalité de l'enfant au sein de cette fusion avec la partenaire symbiotique. Cette panique additionnelle, est cliniquement importante puisque toute thérapie d'enfant psychotique suppose qu'on entre dans le champ de la fusion toute-puissante; mais ce faisant on ne

peut que redéclencher chez l'enfant cette terreur de dissolution. C'est évidemment l'obstacle thérapeutique majeur que rencontre tout thérapeute d'enfant psychotique. Je pense vous en avoir assez dit pour cet enfant de la série symbiotique.

5. Métapsychologie de la psychose infantile

Passons maintenant à la métapsychologie de la psychose.

Nous allons nous appuyer sur les conceptions de Margaret Mahler, pour des raisons que je ne justifierai pas. Pour Mahler, il y a un *problème central constitutif de la psychose infantile*. Pour l'enfant normal la perception des soins de la mère dans l'état de symbiose normale, lui permet de trouver confiance dans le partenaire maternant, et par conséquent aussi en soi-même. Permettre de trouver confiance dans le partenaire maternant et par conséquent en soi-même, voilà le principe des soins du partenaire maternel.

Dans la psychose infantile, ce moment de constitution de la confiance qui caractérise la symbiose normale, est *soit gravement perturbé, soit absent*. C'est là le trouble central, le *noyau* de la psychose infantile. L'enfant psychotique ne peut constituer de confiance, de fiabilité, à l'endroit du partenaire maternant et il ne peut donc pas en constituer

pour soi non plus. Seulement, remarquez que jusqu'à présent, nous n'avons pas encore avec cette perturbation, décrit une psychose.

Deuxièmement, n'oublions pas ce détail, c'est qu'après tout, c'est l'enfant qui est psychotique et pas la mère. La mère peut l'être à l'occasion, mais pas toujours, ce qui nous importe, c'est que *l'enfant* est psychotique. Il faut que nous expliquions comment l'enfant psychotique agit pour se constituer comme tel par rapport à ce noyau que nous venons de décrire. Au bilan, ce que nous pouvons dire pour l'instant, c'est que l'enfant psychotique ne peut se servir de sa mère comme d'un partenaire fiable. Voilà quel est pour nous le point de départ de la psychose.

Ce qu'il va s'agir de comprendre, c'est comment l'enfant, face à cette impossibilité d'user de la mère comme partenaire fiable, va développer des mécanismes de restitution, de protection, qui le protègeront du manque de fiabilité du partenaire maternant. Compliquons-nous un peu la vie. Prenons deux points d'appui avec Margaret Mahler : Premièrement, un enfant qui naît est inséré dans une matrice extra-utérine des soins maternels, une sorte de symbiose sociale. Voilà le point de départ de l'accueil de l'enfant nouveau-né. Jusque-là, rien de compliqué.

Deuxième point : cette insertion de l'enfant dans cette matrice extra-utérine situe d'emblée l'enfant dans un monde humanisé, c'est un point

très important, dans un monde qui est par conséquent animé, dans un monde vivant, dans un monde porteur de sens pourrions-nous dire, qui est bien sûr distinct du monde inanimé des objets inertes. Dans la mesure où dans la psychose il y a cette déficience centrale que nous avons dite, comment l'enfant va-t-il être amené à se protéger des stimuli qu'il reçoit nécessairement en tant qu'enfant ?

Refaisons un saut du côté de la symbiose normale du développement normal de l'enfant. Dans la mesure où l'enfant nouveau-né n'a pas d'organisateur interne, le partenaire symbiotique sert de pare-excitation contre les stimuli que l'enfant reçoit, il forme avec l'enfant, et autour de lui et de la mère, une frontière sensorielle commune, l'enfant et la mère sont protégés par cette fonction de pare-excitation que la mère constitue autour de son enfant. Beaucoup de chansons ou de contes sont faits expressément pour manifester l'existence de ce pare-excitations; vous n'avez qu'à penser à l'existence des loups du dehors (6), comme animaux persécuteurs. Il est essentiel que les loups restent en dehors de cette frontière commune où l'enfant et la mère sont à l'abri.

L'enfant psychotique, lui, ne peut se servir de la mère comme d'un partenaire lui permettant de constituer un pare-excitation valable. Il ne peut se servir d'elle comme d'un moi auxiliaire. Face à

6.- Dans un poème de M. Desbordes-Valmore.

cette impossibilité, nous l'avons dit, l'enfant régresse de manière protectrice à des phases de son développement auxquelles il va emprunter certains mécanismes, soit autistiques, soit symbiotiques, pour se protéger. Mais - et ceci est le point nouveau qui, à vrai dire, est un problème dans les conceptions de Mahler - c'est que ces mécanismes vont annuler les caractéristiques propres du monde humain qui est nécessaire à la naissance de l'enfant.

Dans le cas de la série autistique, l'enfant va procéder en "dévitalisant" le monde humain afin de se protéger des stimulations et en particulier de celles issues de ce monde humain.

Dans le cas de l'enfant symbiotique, celui-ci va se protéger en restituant la toute-puissance de l'unité duelle délirante hallucinatoire; il va dédifférencier son rapport avec le monde humain afin de se protéger des excitations. Dévitalisation/réanimation d'un monde inanimé magique dans l'autisme infantile, dédifférenciation/fusion restitutive dans la psychose symbiotique, voilà quels sont les deux traits principaux de ces structures.

6. Forclusion dans la psychose infantile

Je n'ai pas voulu compliquer la description des phénomènes symbiotiques et autistiques, vu la fatigue et le temps que nous avons devant nous. Nous allons

maintenant nous appuyer sur ce que nous avons dit pour proposer des éléments un peu originaux.

Nous avons l'habitude de penser que la *forclusion du signifiant du Nom-du-Père* pourrait être une voie pour penser les phénomènes psychotiques. Y a-t-il un moyen de penser les faits de la psychose infantile, sans renier ce que nous venons de dire sur les phénomènes symbiotiques, à partir de ce terme de forclusion ? Voilà la question que je vous propose. Nous avons besoin pour cela de partir de schémas.

Ils sont numérotés - schémas 2, 3, 4 et 5 - et vous pouvez les repérer comme l'ordre *logique* de ce que je vais vous dire maintenant.

Il nous faut au départ une définition de la forclusion. Donnons-en une; la forclusion, c'est une opération qui consiste en ceci : ce qui est rejeté du symbolique reparaît dans le réel - ou disons encore dans le dehors, sous diverses formes auxquelles nous sommes habitués, qu'il s'agisse, à l'occasion, d'autres phénomènes dont J.-D. Nasio a pu parler dans son livre *Les Yeux de Laure* (7), par exemple dans les phénomènes psychosomatiques. Mais remarquons que, pour l'instant, cette définition de la forclusion que je viens de vous donner, qui est classique, ne nous dit rien sur la manière dont la psychose de l'enfant pourrait y satisfaire.

7.- Gisela Pankow in *Structure familiale et psychose* a développé les mêmes points de vue.

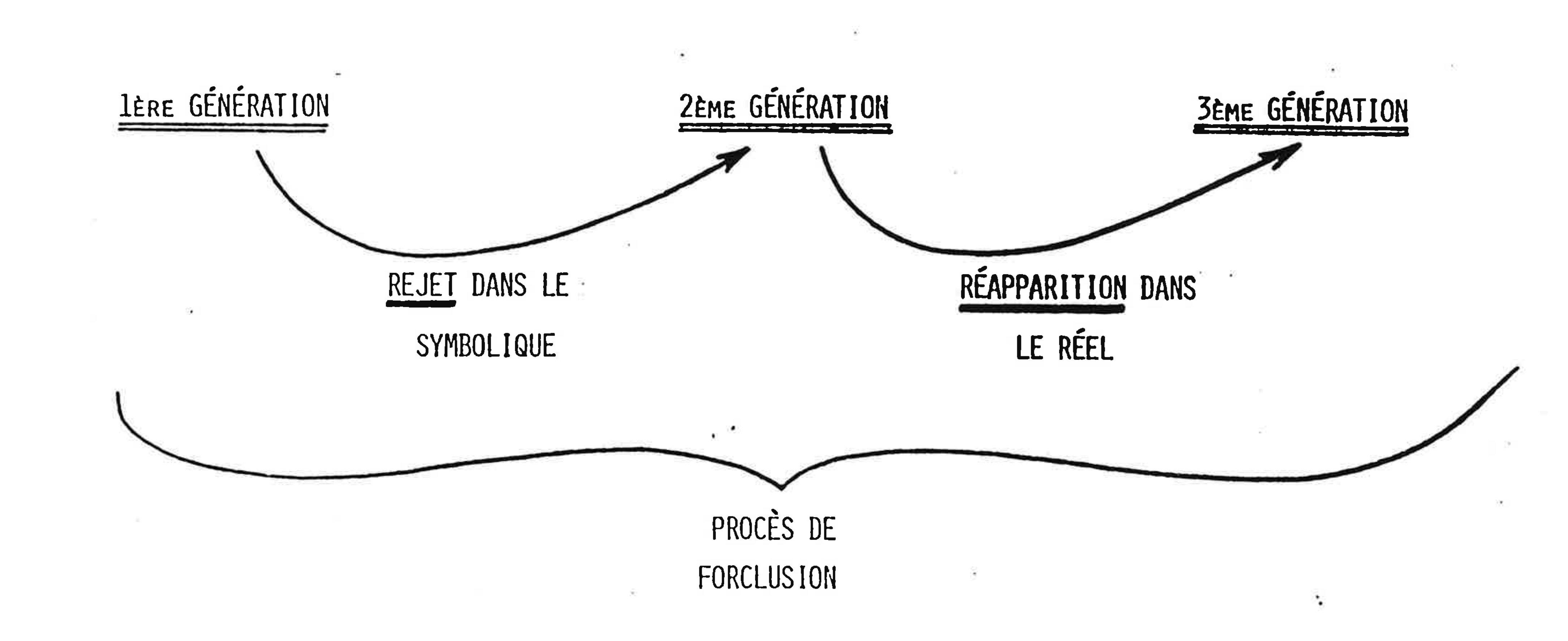
D'autre part, cette formule, abstraite, ne nous dit pas *comment* se constitue une psychose; elle ne dit en particulier rien de la manière dont les choses se passent du côté de l'enfant. Or, c'est le grand mérite sur lequel je n'ai peut-être pas assez insisté, des conceptions anglo-saxonnes et en particulier de celles de Margaret Mahler, de souligner que l'enfant psychotique est actif dans la constitution de sa psychose. C'est l'enfant qui se construit sa psychose comme mesure protectrice. Tous les thérapeutes d'enfant savent bien à quel point la psychose est un fait qui résiste farouchement à tout intervention. Justement parce que l'enfant a essentiellement besoin de sa psychose. Il faut que nous puissions, cette formule abstraite de la forclusion, essayer de la rendre opérante en y respectant si nous pouvons, l'activité de l'enfant.

Nous allons, pour cela, partir d'une proposition : nous le savons, il faut trois générations pour faire un psychotique - trois au moins. Eh bien! Servons-nous de cette idée, acquise depuis longtemps et partons de l'idée suivante : c'est qu'à la première génération hypothétique de notre construction, il se produit un rejet dans la loi symbolique (Schéma 2) : c'est ce rejet dans la loi symbolique qui est refilé aux enfants de la seconde génération. Ce qui se passe de la seconde génération à la troisième génération, c'est la réapparition dans le réel de ce qui a été rejeté par la première. La forclusion est un processus métapsychologique sans doute, mais aussi historique, en tant que

SCHÉMA 2

LA FORCLUSION

"Il faut trois générations pour faire un psychotique"



l'histoire de la structuration d'un enfant, et ce processus historique prend trois générations. La forclusion s'étale, pour ainsi dire, sur trois générations. Trois générations d'événements psychiques au moins sont requises pour rendre compte de ce processus. Il nous faut maintenant essayer de comprendre le résultat de cette forclusion au niveau de la troisième génération.

Pour ce faire, dans la perspective de l'hypothèse que je vous propose, il faut schématiser l'effet de la forclusion au niveau de l'enfant psychotique. Adoptons toujours notre schéma des deux séries :

Schéma 3 : Dans la première série, autistique, nous schématiserons ce qui se passe pour l'enfant autiste en un couple de deux termes, un ensemble formé de l'articulation de la carapace autistique et du chaos intérieur qui règne à l'intérieur de cette carapace - je reprends le terme de chaos à C. Synodinou. Voilà le premier élément constitutif de la structure autistique, la carapace élément constitutif de la structure autistique, la carapace protégeant un chaos interne.

Deuxième élément de ce couple de la série autistique : l'existence de schèmes de fonctionnement psychique pour l'enfant que j'ai qualifiés de schèmes en "marionnette". Si vous connaissez le texte de H. Von Kleist sur le *Théâtre de marionnettes* - et je ne peux que vous inviter à le lire -

SCHÉMA 3

LES EFFETS DE LA FORCLUSION

FORCLUSION:
(REJET DANS LE
RÉEL DU NON-
SYMBOLISÉ)

CARAPACE/CHAOS
+
SCHÉMAS "MARIONNETTE"

→ AUTISME INFANTILE PRÉCOCE

TOUTE-PUISSANCE/DISSOCIATION
+
TRAITS AUTISTIQUES
///
CLIVAGE/DÉNI MASSIF
+
ADHÉSIVITÉ (M. KLEIN)

→ SCHIZOPHRÉNIE DE L'ENFANT

ETC. (AUTRES SÉRIES FORCLUSIVES)

vous y verrez l'essence de mes idées sur les marionnettes. Les marionnettes sont des êtres étranges ; ce sont des êtres qui nous donnent l'impression très nette qu'elles sont animées alors que par ailleurs, ce sont des morceaux de chiffons. Où est la limite entre la vie et l'inanimé dans la marionnette ? C'est exactement ce qui se passe pour l'enfant autiste qui, dans ses stéréotypies, dans ses balancements, dans ses écholalies, dans ses objets autistiques, nous manifeste des comportements de type "en marionnette", comme s'il n'était lui-même qu'une marionnette.

Deuxième série : Baptisons-la, pour aller vite, schizophrénie de l'enfant, ou si vous préférez : enfant symbiotique. Ici encore, nous pouvons procéder en constituant un couple de termes. Premier élément du couple : d'un côté, la toute-puissance de la dyade dont nous avons parlée, et corrélativement à cette toute-puissance, la dissociation, la fragmentation que l'enfant endure. Fragmentation et toute-puissance sont les deux éléments caractéristiques du fonctionnement de la dyade, comme l'étaient le chaos et la carapace pour l'enfant autiste. Deuxième élément du couple : les traits autistiques dont il nous est dit que tout enfant symbiotique est atteint, c'est-à-dire que lui aussi manifeste des comportements de type "marionnette". Il faudrait peut-être ici affiner ce que je dis.

Une parenthèse s'impose : Ce que nous avons exprimé en termes mahleriens, nous pourrions l'exprimer en termes kleiniens, les kleiniens s'étant attachés de leur côté à construire une théorie de la psychose de l'enfant. Je ne vais pas développer les termes de la conception kleinienne pour toutes sortes de raisons. Je les propose simplement au titre de la réflexion. Nous pourrions pour l'enfant symbiotique, nous exprimer dans les termes suivants : clivage d'un côté, caractéristique de la position schizo-paranoïde, déni massif de l'autre.

En plus de cette première série de termes, nous y ajouterions l'identification adhésive qui serait caractéristique des psychoses (8), l'adhésivité sera la caractéristique fondamentale de l'enfant symbiotique. Les enfants symbiotiques, ou bien vous collent à la peau, s'assoient sur vos genoux, vous tâtent les nénés, que sais-je encore, ce sont les éléments vraiment caractéristiques de ces enfants, ou alors vous rejettent, vous injurient, vous crachent à la gueule, vous balancent un truc, ce sont des éléments frappants de leur position. Il est aisé de remarquer que, tant dans ce rejet que dans ce collage, se manifeste l'identification adhésive (9) caractéristique de l'enfant psychotique.

8.- Paolo Carignani me fait justement remarquer qu'il s'agit plutôt de l'identification *projective*. Mon lapsus s'explique par la conception que je me fais de l'adhésion. Bref, cela reste un peu approximatif.

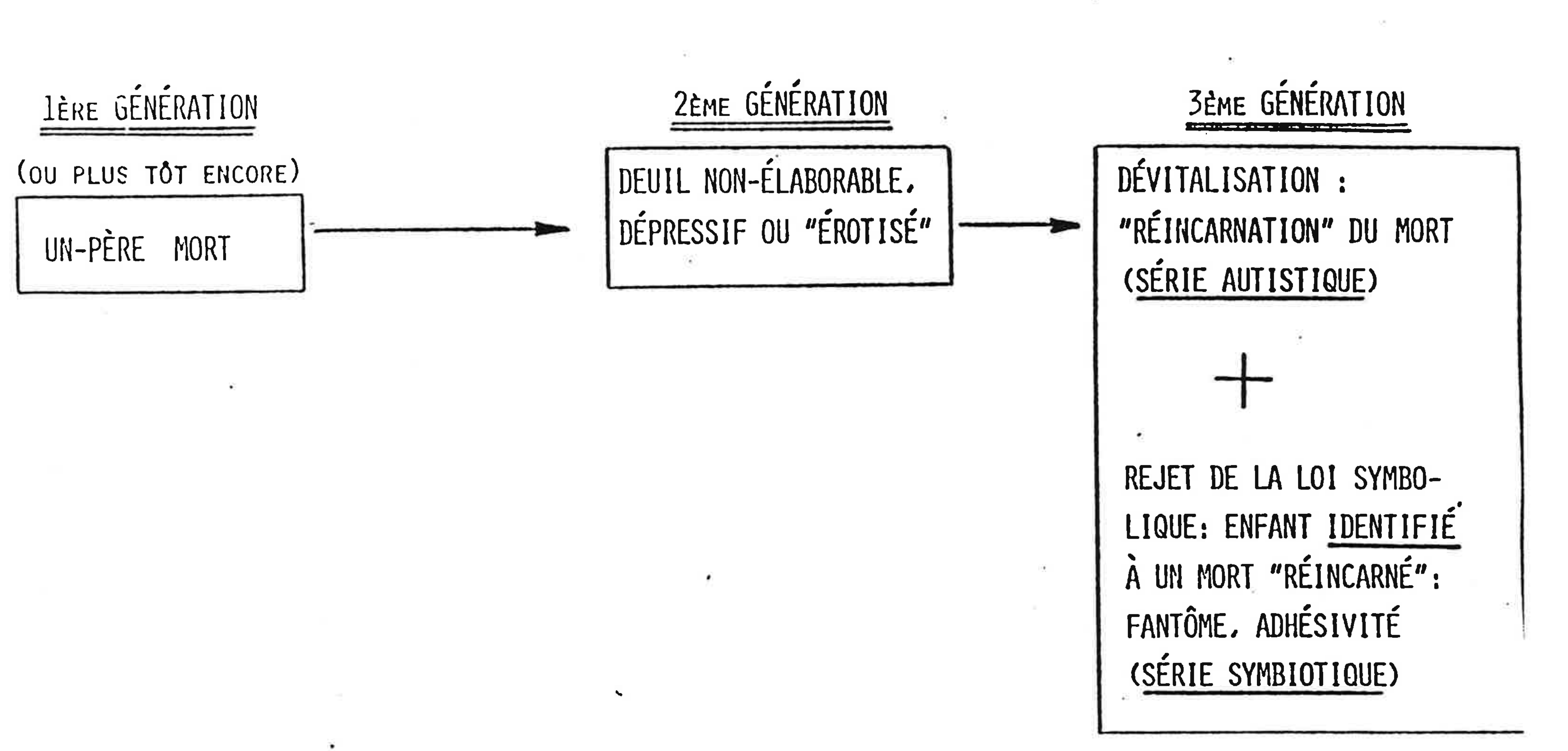
9.- On discutera donc ce point.

Maintenant, il nous faut proposer une interprétation de cette structure de l'enfant psychotique, de cette activité structurante de l'enfant psychotique, dans la perspective de ce que je viens de dire sur la forclusion. A la première génération, je propose de penser que survient un élément, l'élément d'un père-mort.

Schéma 4 : Un père, prenez-en un, vous en trouverez toujours un, mais il me faut un cadavre dans le placard, quitte à l'inventer. Voilà ce qui se passe à la première génération : un père mort, dont pour une raison quelconque le deuil ne peut pas être fait. Vous reconnaissez là le point de départ des conceptions de N. Abraham et M. Torok touchant à la théorie de la mélancolie. Je les fais miennes, j'essaie de les étendre. Ce père mort dont le deuil, pour une raison quelconque, ne peut pas être fait par un enfant, voilà l'élément clé qui verrouille le rejet de la loi symbolique.

S'il y a une clé qui a permis que soit verrouillé à un moment donné dans cette première génération, un élément de la loi symbolique, c'est ce père mort, sans deuil. Un fantôme, quoi.

A la génération deux, celle de l'enfant à qui on refile le cadavre, de cet enfant qui va devenir parent, ce qui n'a pas pu être accompli comme processus de deuil reparaît - mais attention, nous sommes encore à la seconde génération; ce mot de "reparaître" n'est pas très heureux, disons


SCHÉMA 4
PROCÈS DE LA PSYCHOSE
1ÈRE GÉNÉRATION
(OU PLUS TÔT ENCORE)
UN-PÈRE MORT
2ÈME GÉNÉRATION
DEUIL NON-ÉLABORABLE, DÉPRESSIF OU "ÉROTISÉ"
3ÈME GÉNÉRATION
DÉVITALISATION : "RÉINCARNATION" DU MORT (SÉRIE AUTISTIQUE)
+
REJET DE LA LOI SYMBOLIQUE: ENFANT IDENTIFIÉ À UN MORT "RÉINCARNÉ": FANTÔME, ADHÉSIVITÉ (SÉRIE SYMBIOTIQUE)

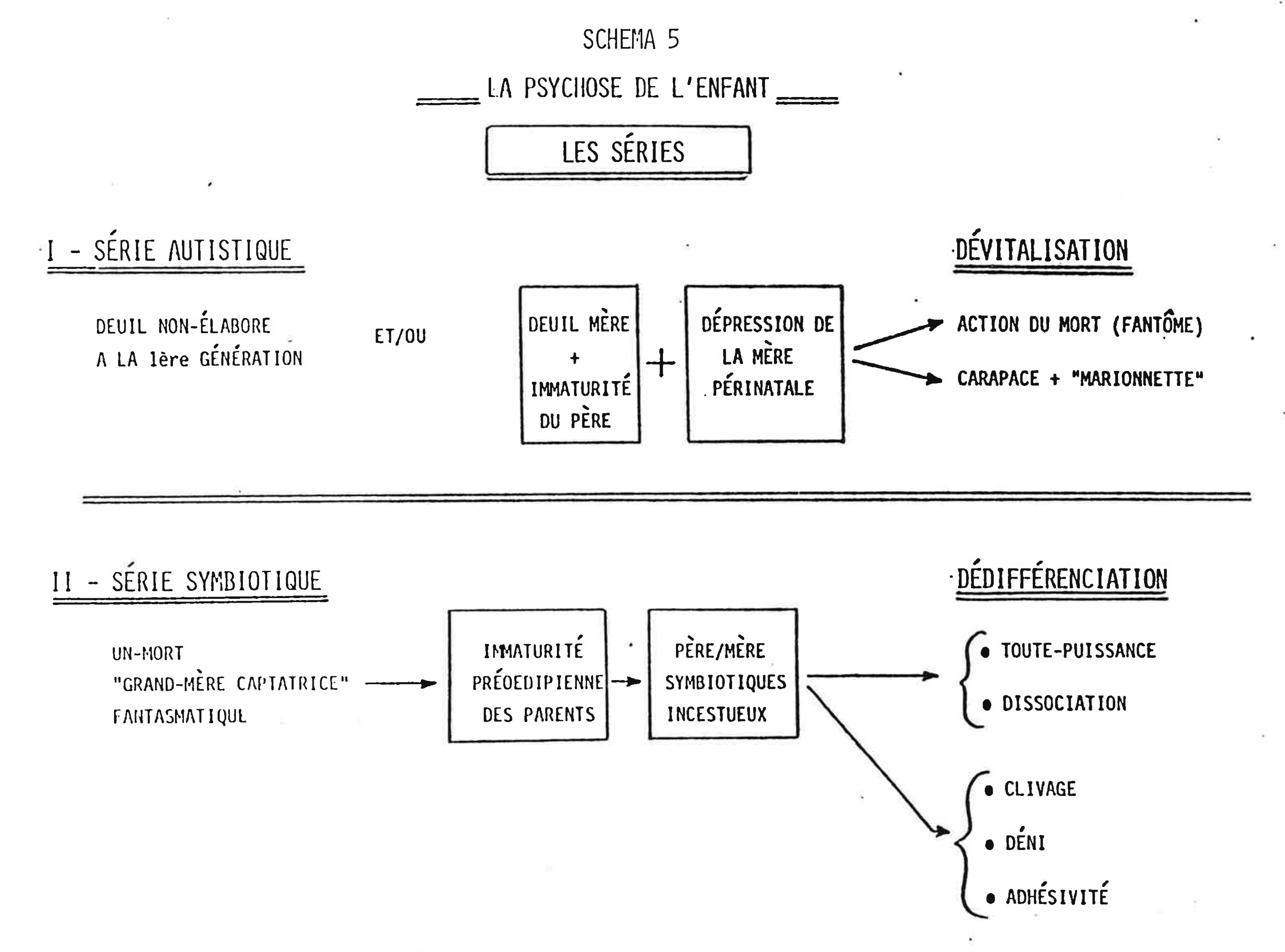
plutôt que ce deuil non fait est réactualisé hors symbolique sous plusieurs formes possibles : la dépression caractéristique de la mère de l'enfant autiste aux alentours de la naissance, voire l'érotisation séductrice incestueuse du père-mère symbiotique, dans le cas de la psychose infantile, voilà comment reparaît à la seconde génération ou plutôt comment se traduit - pour éviter le terme de "reparaître" - l'effet de ce père mort dont le deuil, à la première génération, n'a pu être fait.

Comment le parent, ou les parents, en position de deuil non accompli, et dont ils ont déjà hérité, vont-ils retransmettre à leurs enfants le cadavre ? Comment l'enfant psychotique va-t-il, ce cadavre, s'en arranger ? A la génération trois, l'enfant autiste, pour reprendre l'idée de quelqu'un de proche, ce cadavre, il va le réincarner dans le réel. C'est là, à mon sens, le secret de la dévitalisation/réanimation du monde magique de Mahler. Quelle sorte d'être peut posséder l'étrange double propriété d'être animé par-delà la mort et pourtant de paraître hors vie ? Seule la marionnette le peut, et sinon elle, les fantômes. L'enfant autiste se donne pour tâche de réincarner le père mort dont le deuil n'a pas été accompli. L'enfant symbiotique, lui, dans son processus de symbiose pathologique, va adhérer au mort, au fantôme, ou, ce qui *revient au même*, le fantôme adhère à lui. Il lui colle à la peau. Cette fusion duelle, qui n'est pas du tout une fusion mère/enfant, mais qui est une fusion avec le cadavre dans le placard, ce

père mort, l'enfant symbiotique le réincarne, parce que, ce père mort, dont le deuil n'a pu être fait, le protège de la dissociation résultant du rejet de la loi symbolique. L'adhésion à ce père mort, voilà comment de son côté, l'enfant symbiotique va se protéger d'être dissocié. Ceci est le secret de la dé-différenciation dont nous parlions. De dédifférenciation il ne s'agit point, il s'agit d'un collage au spectre du mort comme tentative de rétablir dans la psychose, par la psychose, une loi symbolique. La psychose est tentative de reconstituer une loi symbolique.

On ne comprendra jamais rien à la psychose si on ne part pas de ce fait que "là où est le danger, là est aussi ce qui sauve" parce que le fait psychotique est en lui-même tentative de recréer une loi là où elle a été rejetée. Cette conception serait celle que je développerais à l'occasion à partir des travaux de Mme Gisela Pankow qui a, sous le nom de "symbiose paradoxale", soutenu bien avant moi ces conceptions. Ce n'est pas le lieu ce soir, je vous en ai assez dit à mon avis (Schéma 5).

SCHEMA 5


LA PSYCHOSE DE L'ENFANT
LES SÉRIES
I - SÉRIE AUTISTIQUE
DEUIL NON-ÉLABORE
A LA 1ère GÉNÉRATION
ET/OU
DEUIL MÈRE
+
IMMATURITÉ
DU PÈRE
+
DÉPRESSION DE
LA MÈRE
PÉRINATALE
DÉVITALISATION
ACTION DU MORT (FANTÔME)
CARAPACE + "MARIONNETTE"
II - SÉRIE SYMBIOTIQUE
UN-MORT
"GRAND-MÈRE CAPTATRICE"
FANTASMATIQUE
IMMATURITÉ
PRÉOEDIPIENNE
DES PARENTS
PÈRE/MÈRE
SYMBIOTIQUES
INCESTUEUX
DÉDIFFÉRENCIATION
TOUTE-PUISSANCE
DISSOCIATION
CLIVAGE
DÉNI
ADHÉSIVITÉ

Bibliographie

Chacun des ouvrages comporte une importante bibliographie complémentaire qui permettra au lecteur soucieux de poursuivre sa lecture, de nourrir ses références, les astérisques indiquent le niveau de difficulté des ouvrages.

* - BETTELHEIM Bruno, *La forteresse vide*, Gallimard, 1969.

* - DOLTO Françoise, *Le cas Dominique*, Seuil, 1985.

* - GEISSMANN Claudine et Pierre, *L'enfant et sa psychose*, Dunod, 1984.

** - LEDOUX Michel, *Conceptions psychanalytiques de la psychose infantile*, P.U.F., 1984.

*** - MAHLER Margaret, *Psychose infantile*, Payot, 1973.

*** - MELTZER Donald et A., *Explorations dans le monde de l'autisme*, Payot, 1980.

* - SYNODINOU Claire, *Autisme infantile, approche thérapeutique*, Aubier, 1985.

** - TUSTIN Frances, *Autisme et psychose de l'enfant*, Seuil, 1977.

Le graphe par éléments

Gérôme Taillandier

Lorsqu'on veut lire Lacan, il est nécessaire de reconstituer les maillons manquants de ce qu'il écrit, si l'on veut ne pas se laisser emporter par la part de dissimulation que son écriture comporte. Cette écriture se veut délibérément *effaçante* de ses traces: il suffit donc de suivre ces traces pas à pas pour savoir lire et éviter les illusions. En quoi dans cette pratique de l'écriture, il satisfait à sa propre définition du signifiant, qui est de naître de l'effacement de la trace. Nous n'avons pas à entériner cet effacement.

Pour interpréter le Graphe (1), la même règle est nécessaire: il faut *casser* le graphe en les éléments qui ont servi à sa construction: ainsi les mystères de la Trinité sont-ils levés.

Procédons ainsi.

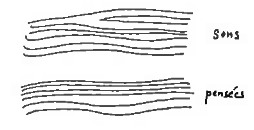
Au début, le Graphe n'a dans les écrits de Lacan aucune explication adéquate: toutes sont rétroactives et dissimulantes de leur vraie cause.

Quels sont donc les éléments réels du graphe? Nous dirons qu'il procède de deux points tout à fait distincts et sans rapports aucuns avec la construction du graphe lui-même.

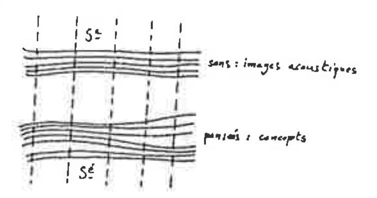
Le premier est une réinterprétation du schéma linguistique de Saussure. Le second, est la théorie de *l'après-coup* présentée d'abord en 1945 dans *le Temps Logique*. Notons que ce texte ne comporte *aucune* référence au symbolique: c'est dire que la notion d'après-coup est, chez Lacan, antérieure à sa théorie du symbole, qui date de 1950-51 (Lévi-Strauss). Il faut par ailleurs noter qu'elle est tout aussi étrangère à la notion freudienne de *Nachtrag*: il faudra montrer que, bien que Lacan procède de Freud sur ce point, c'est l'inverse qui est vrai; c'est parce que Lacan disposait d'une théorie de l'après-coup, qu'il a su lire dans Freud, ce concept jusque là méconnu. Mais les deux doctrines ne coïncident pas, et sont autonomes et non déductibles l'une de l'autre. Il resterait à se demander *d'où* vient la notion d'après-coup chez Lacan: je ne le sais pas encore. Peut-être d'une interprétation de Descartes, dont je ne vois pas l'origine.

Quant au premier point, la lecture de *Saussure*, c'est la leçon I du Séminaire V qui va nous apprendre le mouvement génétique de la pensée de Lacan sur le signifiant, ou plutôt sur le Graphe.

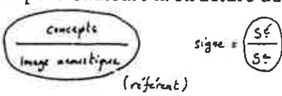
Saussure propose un schéma(2) de la constitution du langage: les pensées forment une masse amorphe, un flux; de même les sons, un "royaume flottant".



Et le problème est pour Saussure de savoir *comment* intervient le langage dans ce royaume de flux. Il pose que la création du signifiant (et du signifié de ce fait)), réside dans la coupure d'éléments *discrets* qui, en tranchant sons et pensées, engendrent le signe:



D'où pour Saussure la structure du signe:



Bien loin donc que le flux des sons soit celui des Sa, c'est la *création de coupures* qui produit l'ordre Sa. Notons d'ailleurs que le schéma saussurien met le Sa *en dessous* du Sé, et que c'est Lacan qui renversera le schéma: première transformation qui implique la thèse de la prévalence du Sa dans la détermination du Sé, thèse *absente* chez Saussure(3).

Or, nous notons que dans le Séminaire V, leçon 1, Lacan interprète le schéma de Saussure de la façon suivante: le flux I serait celui du Sa, l'autre celui du Sé. On voit qu'il y a là une *première déformation* de la thèse de Saussure. Chez Saussure, le Sa n'est pas flux, mais naît de la coupure. De même le Sé.

Cette première déformation va en engendrer d'autres. Au problème Saussurien du *rapport* entre les deux flux, Lacan va être amené à substituer une *autre* mise en rapport que celle des coupures: le point de capiton. Il y a là plusieurs thèses sous-jacentes:

1) Le Sa et le Sé forment deux "chaînes" ou flux.

2) Ces chaînes sont parallèles. On touche à un *problème de fond* de la théorie du langage: pourquoi le Sa et les effets du Sa devraient-ils être parallèles?

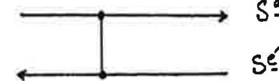
3) Il y a nécessité de mise en rapport des chaînes. Mais d'où vient donc cette thèse? Et comment concevoir cette mise en rapport?

4) La mise en rapport, qui est chez Saussure la coupure, devient chez Lacan le *point de capiton*. Nous allons voir pourquoi. Il n'y a en effet aucune déduction naturelle des thèses 2 à 4. On voit simplement que le problème du point de capiton vient remplacer chez J. Lacan la thèse de la coupure chez Saussure. On a affaire à deux versions d'un problème classique (Thèse 2). Plus profondément, on devine que le problème du point de capiton est chez Lacan l'opération du Nom du Père.

5) Mais il reste à expliquer pourquoi la liaison entre chaînes devrait être une *rétroaction* (Thèse 4).

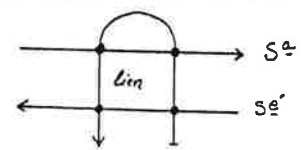
Pour cela, il faut introduire ici un maillon de plus, jamais cité par Lacan; c'est la théorie freudienne de l'*Entstellung, interprétée* par Lacan. L'interprétation en postule que l'Enstellung de Freud est le glissement indéfini du Sé sous le Sa. Et, notons le, pas l'inverse. Ce qui pose un problème irrésolu.

L'insertion du maillon freudien *interprété* distord tout à fait le raisonnement de Saussure: il implique en effet la transformation des flux en *chaînes*, et autre thèse disjointe, le glissement en *sens contraire* des deux chaînes.



A vrai dire, ce point n'est, dans le texte de Lacan jamais clairement établi. On est donc ici obligé de modéliser. Il est, dans le texte, simplement question d'un déplacement relatif des chaînes. Il s'agira de prouver la fécondité de cette interprétation[4].

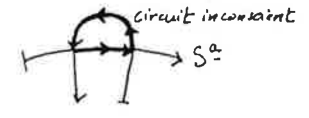
Ce maillon étant introduit, c'est *sur lui* que va maintenant opérer le maillon suivant, dont il ne fallait pas manquer le point d'insertion. Ce maillon est celui de l'après-coup. Collapsant les thèses 1 à 5, Lacan introduit alors l'idée que la liaison entre les chaînes, (qui est équivalente au problème de l'Ananke Stenai chez Aristote, Métaph. *a* [5]), a la structure de l'après-coup, soit, du point de capiton, arrimant les deux couches:



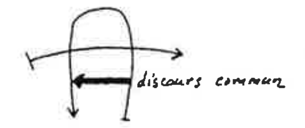
On voit le caractère totalement nouveau de cette thèse par rapport à Saussure et le point où elle le reprend: la nécessité de lien entre flux parallèles. De ce fait, la théorie lacanienne du symbolique *est* une théorie de l'après-coup. Le lien symbolique est d'abord après-coup. Mais pourquoi cela? Ce sont les maillons antérieurs de cette théorie de l'après-coup qui nous manquent. Soulignons seulement à nouveau que, la théorie de l'après-coup étant *hétérogène et indépendante* de toute thèse sur le symbole, le lien entre les deux est problématique et demanderait à être fondé. Bien que Lacan suive ici Saussure, il le déforme tout à fait.

Ce maillon étant obtenu, nous obtenons un schéma à deux *couches* (nous éviterons soigneusement la notion d'*étages*) qui constitue le protoschéma à partir duquel le raisonnement du Séminaire V, leçon 1, va pouvoir se mettre en place. Il se produit une série de nouveaux sauts qui va mener au schéma à un étage[6].

1) La ligne du Sa est maintenue sous ce nom, non sans d'ailleurs un ajout important, c'est que la ligne de l'après-coup fait avec elle un circuit où circule en mémoire l'élément inconscient "Famille". Ne doit-on pas dire que c'est plutôt ce circuit qui est la chaîne du Sa? Ici, d'autres sauts semblent s'annoncer.



2) Quoiqu'il en soit, un second saut est opéré, sous une nouvelle thèse: la couche inférieure est alors interprétée comme chaîne du "discours commun" (ou plus tard, du discours courant), du "moulin à paroles".



Cette interprétation de la chaîne saussurienne du Sé emporte beaucoup: elle suppose la prévalence du Sa, elle suppose que la parole "pleine" ne procède que des effets du Sa, elle suppose que le Sé soit "dominé" par le Sa.

Cette succession d'interprétations nous mène donc au principal du schéma à un étage, à quelques détails près qui viendraient se greffer en plus (la ligne d'après-coup interprétée comme intention, le lieu du code, l'interprétation de la ligne du Sé comme celle de l'objet métonymique).

C'est alors que vont se produire pour arriver au Graphe définitif deux sauts entièrement distincts et qui vont bouleverser les interprétations déjà produites. Le premier de ces sauts a lieu dans le Séminaire V, le second dans le Séminaire VI [7].

Dans la leçon du 11.6.58 [8] est introduite une thèse entièrement nouvelle: *la thèse de l'Au-delà*. Il faut savoir que, outre ses consonances traditionnelles, la notion d'au-delà a une fonction systématique déterminante dans de nombreux discours. Nous assistons ici à son opération dans le discours de Lacan. Il ne faut pas en manquer les effets.

Il est en effet posé: 1) qu'il y a un au-delà de la demande; 2) que la demande s'adresse à l'Autre; 3) que l'Autre lui-même demande mais 4) qu'il y a un au-delà de cette demande. Cet au-delà va prendre 6) le nom propre du *désir*. Ce désir est chez Lacan le nom propre que prend l'au-delà de la demande.

Or, c'est à partir de ce saut dans les raisons que la *réduplication du graphe* à un étage est amenée.

La (ré)duplication du graphe est la forme logique de l'au-delà de la demande.

Il faut poser plusieurs questions.

1) Pourquoi l'au-delà introduit-il ce (dé)doublement?

2) Pourquoi la structure résultante de l'au-delà devrait-elle être homologue à ce qu'elle dédouble.

Rien n'est évident dans ces thèses, qu'il faut donc étayer si on ne veut pas qu'elles soient subreptices.

Nous proposons de dire que la duplication du graphe est le résultat de l'opération idéalisante à l'œuvre dans la question de l'au-delà[9].

On a vu en effet plus haut que l'arrimage en point de capiton était la reprise de la question traditionnelle sur la structure du signe. On voit ici à nouveau que la duplication du graphe *suppose* (question 2) l'analogie de la demande et de son au-delà: c'est un *retour* de la question du signe, et en particulier de la question sur la détermination de la pensée par le langage. Une question traditionnelle revient sous une forme nouvelle par l'intermédiaire de la question 2.

Il faudrait alors interroger ici la valeur d'*écart* entre les deux étages du Graphe. Pourquoi est-ce le fantasme et le (a) qui ont à maintenir cet écart? Quelle est la nature de cet écart? Est-ce là le problème nécessaire de l'écart du signe: écart d'où procède le signe et qu'il maintient?

Toutefois, l'achèvement du Graphe n'est pas encore acquis, et un point décisif manque encore. Il en résulte en particulier que l'interprétation des lignes secondaires du Graphe $d-(\$ \diamond a)$ et $i(a)-m$ comme imaginaires n'est pas encore autorisée dans la déduction bien que tout semble l'appeler.

Il n'est question au niveau du *Séminaire V* que de *l'objet métonymique*, des ruines de l'objet, de ses débris. Le texte ne *peut pas encore* en dire plus sans forçage logique et historique.

En effet, un saut important manque encore, que les ambiguités du texte dissimulent. Ce saut ne sera fait que dans le séminaire VI. Dans le séminaire V, l'interprétation du double étagement se fait dans les termes suivants: la ligne inférieure est celle du Sa, de la demande articulée. L'au-delà, qu'est l'étage 2, est *simplement* interprété comme au-delà de cette ligne, *donc* comme *au-delà du signifiant* (voir schémas en annexe).

C'est seulement dans le séminaire VI qu'un renversement majeur apparaît subrepticement, couplé à l'introduction d'une distinction inédite: celle de l'énoncé et de l'énonciation. Si l'énonciation est en reste de l'énoncé, elle ne peut donc se situer que dans l'au-delà de la demande, interprétée elle-même comme énoncé.

Mais le saut est ailleurs: il consiste en ceci que, *pour la première fois, l'au-delà de la demande est interprété comme le signifiant*. C'est la première occurence textuelle nette de la conception *lacanienne* du signifiant: le signifiant n'est plus le lieu du code; il est le signifiant inconscient, marque du *désir* de l'Autre; il est la pulsion.

Le saut est majeur: il *efface* en effet la problématique de l'au-delà et la dissimule désormais tout à fait.

Il en résulte des ambiguités qu'il faut savoir trancher. Si C. Conté est amené à interpréter la ligne supérieure du graphe comme énoncé, l'autre comme énonciation, c'est faute d'avoir aperçu ce saut [10]. Il suppose en effet, sur la base du Séminaire V, que *le signifiant est l'énonciation*, ce qui est juste dans le Séminaire VI, mais faux dans le Séminaire V, où le signifiant comporte *seulement* son au-delà.

Nommer cet au-delà le signifiant, et l'énoncé, c'est collapser la problématique des deux Séminaires. L'application de la distinction énoncé/énonciation n'est pas applicable au Séminaire V sans distordre le texte.

On voit qu'il en résulte, par cette série de renversements, que le Séminaire VI arrive à retracer sous une autre forme (un graphe à deux étages), les intuitions du Séminaire V dans le graphe à deux *couches*:

1) L'étage supérieur redevient l'étage de l'inconscient et du signifiant, ce que le graphe à deux couches nous indiquait (le Sa "famille"),

2) L'étage inférieur redevient l'étage du discours commun.

3) Mais il a subi également un certain nombre de transformations:

4) Les deux étages du graphe ne distinguent plus le Sa et le Sé saussurien, le Sa et le Sé saussurien sont en effet *réduits à la ligne du discours commun* [11] et destitués de la *différence saussurienne*.

5) Les deux étages n'en retracent pas moins la *différence*; mais celle-ci est désormais celle de l'énonciation (le Sa au sens de Lacan désormais) et de l'énoncé (effets de Sé au sens de Lacan). "La ligne saussurienne" est bien celle où se produisent les effets du sens, mais qui la transgrssent en y faisant apparaître l'opération du Sa *lacanien*: on retrouve le schéma de fonctionnement du graphe à deux couches.

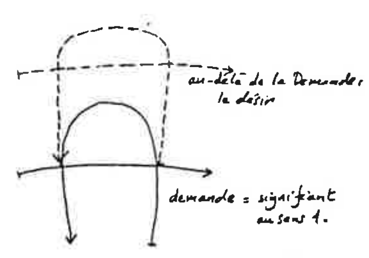
Il en résulte désormais, mais moyennant ce travail, une possibilité d'interpréter les lignes secondaires en terme d'imaginaire:
- Si les lignes principales sont la structure signifiante;
- et si les lignes secondaires procèdent d'une réduplication du "discours commun";
- le discours commun peut être interprété comme imaginaire;
- et les deux lignes secondaires sont porteuses d'imaginaire.

Encore ceci n'est-il pas soutenable sans un clivage conceptuel: d'une part, l'objet métonymique (le "millionnaire") est scindé en deux pour une part, il devient la *cause du désir*, à partir de la problématique de l'objet perdu; mais par ailleurs, s'il est l'autre en lequel on s'aliène (l'objet du désir de l'autre), il est donc aussi *l'autre imaginaire* i (a).

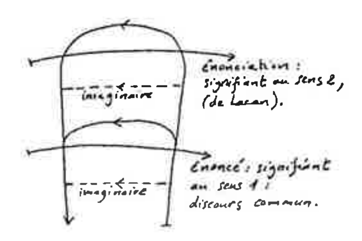
C'est selon ce clivage que les deux lignes secondaires vont pouvoir être qualifiées *d'imaginaires*, avec la condition *supplémentaire* que la nécessité d'écart imputée au désir va être virée à la ligne secondaire ($ ◇ a–d), non sans un forçage graphique, puisque, littéralement parlant, cet écart n'est localisable sur le graphe (en raison de sa parfaite duplication).

On voit qu'ici encore, interpréter en terme d'imaginaire le graphe à deux couches ou le graphe doublé du Séminaire V, est *anticiper* sur la problématique du Séminaire VI, *où seulement apparaît pour la première fois le concept lacanien du Sa dans le développement du graphe.*

Mais on a vu entre-temps que, loin que ce soit *ce* concept du Sa qui explique la genèse du graphe, *c'est plutôt l'inverse qui est vrai*, ce qu'on tend à oublier par l'effet même du style de Lacan.



- Le Graphe dans le séminaire V -
(annexe)



- Le Graphe dans le séminaire VI -
(annexe)

Notes

1) Cf. J. Lacan, *Ecrits*, Paris 1966, pp. 793-827 et en particulier p. 817.

2) F. de Saussure, *Traité de linguistique générale*, Paris 1968, ch. 4, p. 156.

3) Cf. Ducrot et Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris 1972; Nancy et Lacoue-Labarthe, *le titre de la lettre*, Paris 1973.

4) Il s'agit là d'un problème de fond de la lecture de Lacan, présenté dans le séminaire VII (*L'éthique de la psychanalyse*, inédit), leçons 1 à 5, sous le nom aussi de décussation entre langage et inconscient. Ce problème ne me semble pas avoir été étudié jusqu'à présent.

5) Cf. Aristote, *La métaphysique*, traduction Tricot, Paris 1970, pp. 107-118.

6) Cf. J. Lacan, Séminaire V, *Les formations de l'inconscient*, inédit, leçons 1 à 5.

7) J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, inédit.

8) J. Lacan, Séminaire V, cité.

9) Cf. J. Derrida, "La mythologie blanche", in *Marges de la philosophie*, Paris, 1972.

10) Cf. C. Conté, *$◇D*, in "Lettres de l'E.F.P.", n° 21, Août 1977.

11) Remarque due à Pierre-Gilles Gueguen.



PRESENTATION DU GRAPHE DE LACAN

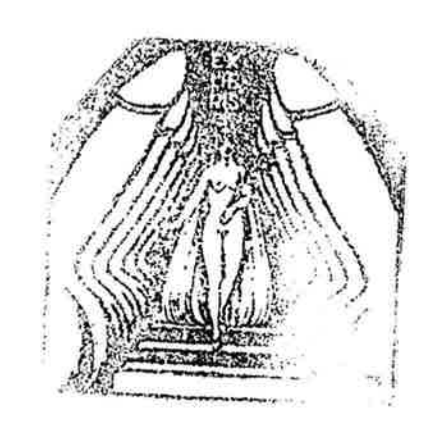
- Le 16 Octobre 1986 -

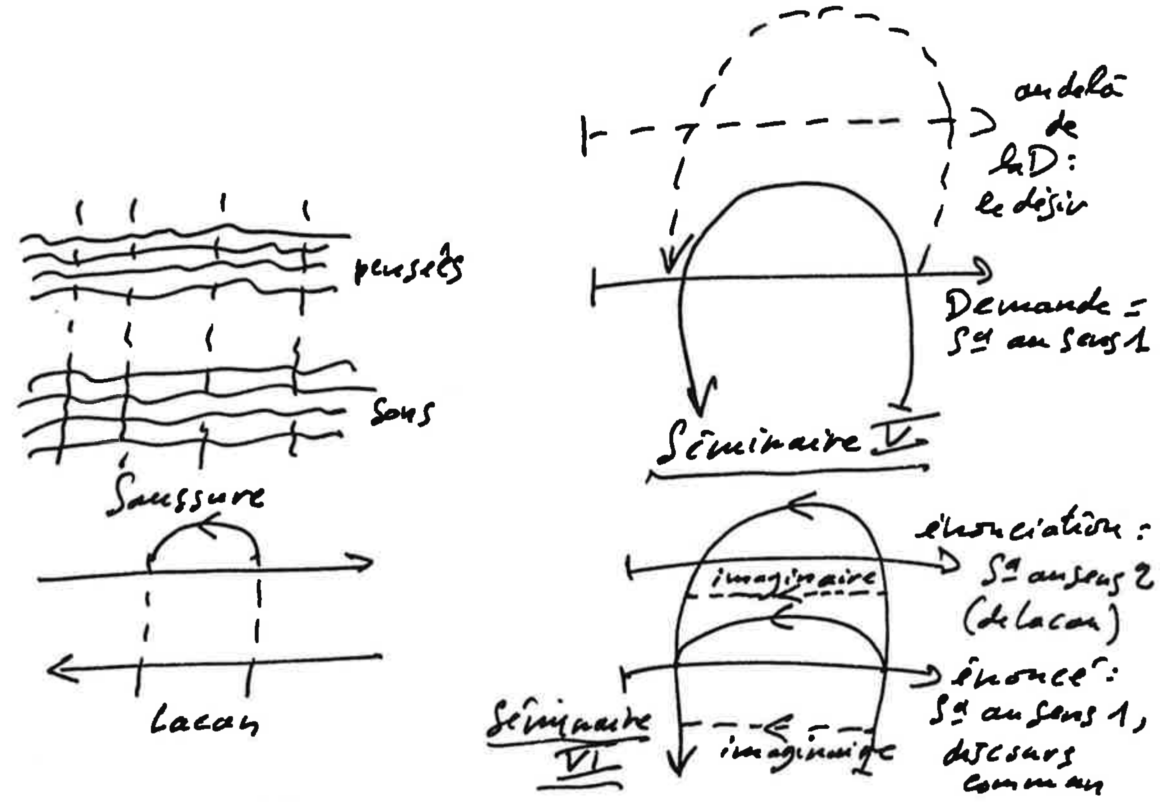
Gérôme TAILLANDIER

Cet exposé reprend la substance de mon article du Discours Psychanalytique, N°1 - Octobre 1981; je remercie C. Melman d'avoir bien voulu l'accueillir à l'époque.

Mes remerciements aussi à Chantal Maillet qui anime les exposés du Jeudi ainsi qu'à J.D Nasio pour m'avoir donné cette occasion de me remuer.

J'en profite pour rappeler que cet exposé n'aurait jamais eu lieu sans "l'heureuse rencontre" qui, en 1980, avait cristallisé en cartel avec Catherine Victor, Pierre-Gilles Gueguen, Marie-Laure Comiot et moi-même comme participants.





Les machins que vous avez au tableau, c'est pas la crucifixion du Christ, donc vous n'êtes pas obligés d'adorer; il s'agit au contraire d'expliquer. Nous sommes en psychanalyse et en psychanalyse règne l'explication. Ce que vous avez au tableau c'est un instrument de travail destiné à des psychanalystes, par conséquent nous sommes dans un champ où règne l'explicable.

Le graphe, il n'y en a pas trente-six, il n'y en a qu'un en un certain sens; ce que Lacan appelle par ailleurs des schémas, c'est autre chose que ce graphe.

Ça me fait d'autant plus plaisir d'exposer sur ce sujet - commençons par les choses amusantes, après on rentrera dans le corps du travail - qu'un des premiers exposés publics de Juan-David Nasio en 1970 à Vincennes, ce devait être au printemps, portait sur le graphe, au séminaire de Serge Leclair

je trouve amusant de recommencer sur la même question un peu après.

-o-o-o-

Je voudrais commencer par vous faire un préambule dont vous penserez ce que vous voudrez, mais que je ne crois pas inutile.

Le graphe, c'est un objet de la théorie psychanalytique; nous nous proposons de l'expliquer. C'est dire que la psychanalyse relève de la rationalité. Cette affirmation nous place devant un paradoxe ou un problème : c'est que, curieusement, le graphe, dans l'oeuvre de Lacan, il n'y a strictement rien qui l'explique et surtout pas " Subversion du sujet et dialectique du désir" qui est tout ce qu'on veut sauf une explication du graphe.

Cet article en effet présente le défaut ordinaire des écrits de Lacan, d'être écrit après-coup par rapport au Séminaire - avec les conséquences qui en résultent : c'est que dans ses écrits Lacan efface ses traces et rend illisible le travail de constitution que le séminaire représente. De sorte que la pire des méthodes pour vous introduire à la question du graphe est assurément de lire "Subversion du sujet". Si vous voulez adopter une meilleure méthode, il faut vous référer à des textes fondamentaux qui eux-mêmes n'expliquent de toute façon rien, nous allons le voir, mais au moins ces

textes fondateurs vous laissent des traces et grâce à ces traces, il est possible de faire un certain travail.

Etant donné ce défaut d'explication dans l'oeuvre de Lacan concernant le graphe, nous sommes devant l'obligation de reconstruire une explication/reconstruction qui, faute de documents inédits va nous obliger à produire une explication tout à fait fictive. Nous allons faire de la construction-fiction; c'est dire que notre construction ne va en rien suivre la démarche historique de Lacan. Nous allons faire de l'histoire-fiction, sur la nature de laquelle on peut se poser des questions mais disons que, pour l'instant, elle a des vertus à la fois génétiques au sens philosophique du terme et pédagogiques.

Ceci nous permet de faire une mise au point concernant la rationalité. Pour ma part, la rationalité je la conçois d'une manière pas très originale mais un peu spéciale, c'est que je ne suis ni hypothético-déductif ni empirico-inductif; c'est à dire premièrement que je ne pense pas que la rationalité consiste à construire des hypothèses et à en déduire des conséquences, ni à faire des expériences pour en induire des résultats. Ces deux conceptions de la rationalité ne me conviennent pas. Je pars d'une autre idée, qui est que la rationalité survient comme une nuée dont l'explication rationnelle fait la pluie. Si vous pensez qu'il s'agit là d'une métaphore poétique, vous vous trompez ou plutôt vous ne poussez pas suffisamment loin la réflexion qui est de remarque

que le Dichten, le fait de poétiser, est l'acte rationnel inaugural. Il est toujours présent dans l'explication, qui en tire les marrons du feu; mais au départ l'acte rationnel est toujours un Dichten, un acte poétique. Il me semble que c'est le sens qu'on pourrait donner à l'article de Heidegger : "Pourquoi des poètes". Il me semble que dans cet article vous pourriez trouver une démarche de rationalité comparable à la mienne. Au départ, le fait rationnel premier, c'est le Dichten de sorte que paradoxalement dans cette perspective, il n'y a rien qui s'explique moins bien que le rationnel. Puisque le rationnel surgit d'abord comme un fait, comme une nuée et que l'explication vient comme une simple conséquence de ce surgissement.

Ces remarques n'auraient aucun intérêt si le graphe n'avait dans l'oeuvre de Lacan, ce statut de Dichten, de poésie, sans aucune fondation puisqu'il est lui-même fondateur Il est fondateur de l'explication, il demande à être expliqué certes, mais au départ le graphe n'a, je le répète, aucune explication et nous allons partir à la recherche, non pas d'un explication du graphe, mais d'une tentative de reconstruire un

mythe originel permettant de considérer le graphe comme la chose qui nous pendrait au-dessus de la tête; voilà la manière dont je vais essayer de procéder.

-o-o-o-o-

Le texte de référence capital pour suivre ma démarche sera la leçon inaugurale du séminaire sur les Formations de l'Inconscient. Vous y trouverez beaucoup des éléments qu'il faut pour comprendre la construction, en quelque sorte inconsciente, du graphe.

Dans cette leçon inaugurale Lacan part de deux axes de références :

1 - Une réinterprétation du schéma constitutif de la langue selon Ferdinand de Saussure.

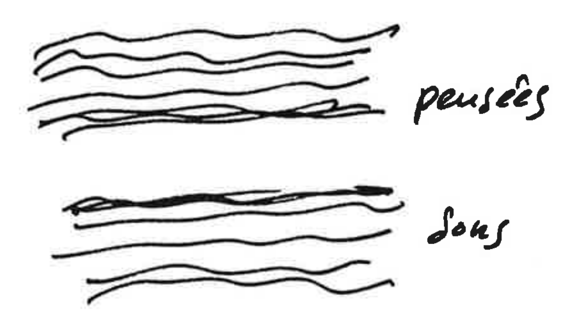
2 -Une théorie de l'après-coup ou du point de capiton (nous verrons tout à l'heure le sens à donner à ces expressions)

Ce sont les éléments constituants de la construction du graphe. Nous y ajouterons en temps voulu quelques élements de plus, mais vraîment le corps du graphe est donné par ces deux axes.

-o-o-o-o-

1er point - Réinterprétation du schéma de la constitution de la langue selon de Saussure, par Lacan. (1)

Saussure se donne un mythe fondateur, qui est de distinguer, premièrement, " le royaume flottant de la pensée", qui n'est qu'une masse "amorphe et indistincte". C'est ce que désigne dans son schéma les dits flux indifférenciés qui constituent les flux de la pensée. "Prise en elle-même" nous dit



Saussure, - n'oublions pas que nous avons affaire à un linguiste qui cherche à constituer l'objet de la linguistique - "La pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité", il n'y a pas d'idées préétablies et rien ne les distingue, rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. Nous avons donc affaire au premier des royaumes flottants de Saussure, qu'il situe en haut de son schéma. En face de ce royaume flottant de la pensée, Saussure définit un deuxième royaume flottant : le royaume des sons, en remarquant que " la substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide que la pensée"; c'est une "matière plastique", non moins indéterminée que celle des pensées. Sons et pensées constituent deux royaumes flottants, deux registres de flux indéterminés.

Ce schéma initial n'est pas sans présupposé : l'existence d'une pensée indépendante du langage et d'autre part, question que m'a posée Agnès Constantin, l'existence entre ces deux royaumes flottants d'une sorte de registre intermédiaire vide qui pose problème, à savoir : quel est le sens de cette distinction entre le royaume des pensées et des sons ?

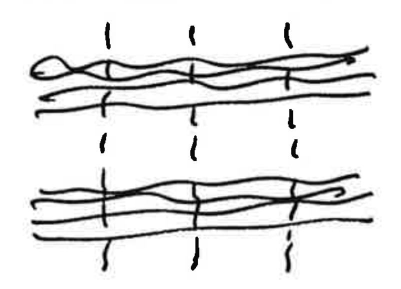
Le problème auquel Saussure se trouve confronté est

donc le suivant :

- Comment la langue intervient-elle ou se constitue-t-elle par rapport à ces registres des pensées et des sons ?

- Réponse de Saussure : "Le rôle caractéristique de la langue vis à vis de la pensée est de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son". Mais comment la langue intervient-elle ? Comment se crée le registre du signifiant, et par conséquent le registre du signifié ?

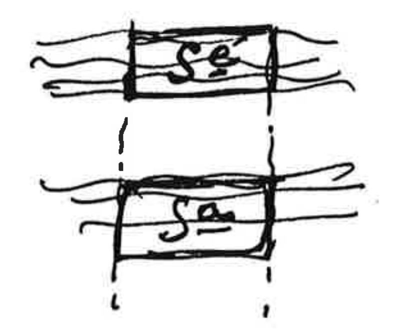
La réponse de Saussure est la suivante, à partir de certaines analogies sur lesquelles nous passerons : c'est que les signifiants se constituent par l'intervention de divisions de subdivisions intervenant sur ces deux royaumes fluctuants;



divisions que Saussure représente par des petits tirets verticaux qui viennent créer des discontinuités homologues correspondantes dans les deux registres de la pensée et du son. Il en résulte que le rôle de la langue est de servir d'intermédiaire entre ce registre de la pensée et ce registre du son.

Il en résulte la constitution de ce que Saussure appelle - si nous prenons cette coupure ou cet intervalle, cet élément discret entre deux coupures - il en résulte la constitution d'un <u>signifiant</u> dans le registre des sons, le

signifiant étant un élément discret de son mis en correspondance, - ne nous compromettons pas -, avec un autre élément discret du royaume de la pensée : un élément de <u>signifié</u>.



Vous voyez que l'intervention de ces tirets qui définisent le rôle de la langue, nous amène à la constitution du célèbre schéma de Saussure que j'écris :



signifié sur signifiant, et non pas signifiant sur signifié. A cet égard mon article comporte une erreur : j'ai mis dans le schéma de Saussure, les sons en haut et la pensée en bas.

Nous nous trouvons donc devant le schéma du <u>signe</u>. Cette coupure dans le royaume des sons crée "une image acoustique", tandis que la coupure ou la division dans le royaume des pensées a crée le "concept". Vous remarquerez que ce schéma, d'inspiration stoïcienne, ne fait pas allusion à la

référence ou aux choses. Il n'est question dans la structure du signe, que du signifiant et du signifié pas du référent. Le référent se promène ailleurs, il ne nous concerne pas.

Pour nous résumer, "le rôle caractéristique de la langue est de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités".

-o-o-o-o-

C'est ici qu'interviennent les transformations de Lacan.

Chez Saussure, le flux ou la ligne - je commence à glisser délibérément - la ligne des sons, n'est pas la ligne des signifiants : c'est la création de coupures qui produit les signifiants. Alors que chez Lacan, ce qui va constituer le signifiant va être la ligne elle-même des signifiants. Les signifiants seront cette ligne dans laquelle Saussure disait ne voir au départ que celle des sons. Chez Saussure, les signifiants sont coupure; chez Lacan dans le graphe - ce n'est pas partout vrai - c'est la ligne elle-même qui constitue la zone des signifiants et non pas les coupures. Deuxième transformation produite par Lacan : dans le schéma saussurien, le signifiant est en-dessous du signifié et c'est Lacan qui renverse ce schéma (2), première transformation visible qui n'est pas un simple avatar d'écriture, transformation essentielle

de la conception saussurienne qui est l'expression de la thèse de la prévalence du signifiant dans la détermination du signifié. Cette prévalence s'exprime par la position supérieure du signifiant par rapport au signifié, thèse absente chez Saussure. Celui-ci ne se propose pas de dire que le langage (ou même le symbolique) serait prévalent par rapport par rapport aux effets du signifié. Il s'agit d'une conception que je crois, Saussure ignore, sauf marginalement (3), mais qui constitue le pas inaugural de la démarche de Lacan.

Ces deux déformations : substitution de la ligne à la zone de flux chez Saussure, interprétation de cette ligne comme ligne des signifiants à la différence que chez Saussure le signifiant est créé par les coupures; deuxièmement, le renversement du sens du schéma nous plongent au coeur de la conception lacanienne du signifiant.

En effet, chez Saussure il nous est parlé du rôle caractéristique de la langue entre le royaume des pensées et celui des sons; c'est à dire que nous supposons la langue existant dans notre schéma, que la langue n'est pas constituante de cette différence de registre, mais qu'elle est présupposée au schéma puisqu'elle intervient entre ces royaumes qui lui préexistent; mais elle-même préexiste déjà (4).
Le problème de l'intervention du signifiant et ses effets de signifié, ses effets de sujet de l'inconscient, est un problème qui n'est pas saussurien.

Ces deux déformations en induisent d'autres que je vous énumère pour que nous posions les problèmes. Ça ne veut pas dire que nous aurons leur solution .

Premièrement : le signifiant et le signifié forment deux chaînes ou lignes. Voici la première formulation lacanienne de la question.

A cet égard, vous observez entre Saussure et Lacan un glissement d'un groupe de métaphores à l'autre. Chez Saussure, nous parlions flux, division (nous parlerions éventuellement division chez Lacan mais dans un autre contexte, je n'insiste pas); chez Lacan nous parlons chaîne, nous parlerons ligne, nous parlerons circuit et sans doute nous parlerons coupure. Le groupe des métaphores qui constitue le registre du signifiant chez Lacan, n'est pas le même que celui qui oriente la démarche propre à Saussure.

Repérer les groupes de métaphores qui permettent de faire fonctionner un discours serait un des éléments important d'une démarche d'étude de la position de Lacan en particulier.

Deuxième thèse permettant de préciser nos déplacements les chaînes ou lignes du signifiant et du signifié sont, si j'ose dire, parallèles.Il s'agit de ma part d'une affirmation gratuite mais qui a le mérite d'extraire un problème : pourquoi faudrait-il que les lignes du signifiant et du signifié suivent le même chemin à un décalage près ? c'est la question posée.

Ce parallélisme des deux chaînes du signifiant et du signifié qui est un problème que je force sans doute dans le texte de Lacan, renverrait à plusieurs problèmes de fond de la théorie du langage . Pourquoi les signifiants et les effets du signifiant devraient-ils être parallèles, pourquoi devraient-ils être même linéaires ?

La question de la linéarité de l'émission de la langue est un des problèmes difficiles de la linguistique. C'est un de ceux que Jakobson et Chomsky ont travaillé en remarquant que la linéarité de la phrase devait être mise en cause, Jakobson la mettant déjà en cause par l'intervention des deux axes paradigmatique et syntagmatique (5) tandis que Chomsky approfondit en considérant qu'une phrase résulte d'un engendrement par arbre qui exclut toute linéarité .

Vous voyez que l'intérêt de poser des mauvaises questions en disant que les chaînes sont parallèles, permet d'en poser quelques autres qui sont meilleures.

3ème thèse résultant de cette transformation des schémas :

Il y a nécessité de mettre en rapport ces chaînes qui se promènent dans la nature. On ne voit en effet pas ce que nous avons construit comme démarche intellectuelle. Il y a le signifiant d'un côté, le signifié de l'autre, mais comment les ajointer ? Il y a nécessité de mise en rapport des chaînes.

Cette question est exactement celle qui se posait à Saussure (6). Entre le royaume des pensées et le royaume des

sons, il faut trouver un truc; eh bien ! c'est le rôle de la langue. Seulement, nous sommes privés de cette démarche justement parce que nous avons affaire à la ligne du signifiant et à la ligne du signifié; étant privés de cette solution, il faut trouver autre chose. Comment mettre en rapport le signifiant et le signifié ?

Cette question n'est pas nouvelle dans l'histoire de la linguistique; ma culture a ses limites, mais si vous lisez le Cratyle de Platon, vous voyez que Platon se pose des problèmes comparables à propos d'une autre démarche qui est de savoir quel est le rapport entre les mots et les choses. D'un côté les mots, d'un autre les choses, comment les mots et les choses peuvent-ils avoir rapport, c'est une des questions-clés de toute théorie du langage.

Ici, nous nous trouvons devant un problème un peu différent : le signifiant et le signifié - et non pas le référent ont rapport mais nous ne savons pas lequel.

Eh bien, nous allons introduire une quatrième thèse qui est une réponse à la précédente : cette mise en rapport du signifiant et du signifié qui, chez Saussure, était assumée par la coupure, devient chez Lacan le point de capiton.

Le point de capiton est chez Lacan la réponse - ou si vous préférez, une question sous-jacente à la réponse - mai c'est la réponse donnée à la nécessité de mettre en rapport le registre du signifiant et ses effets de signifié.

Le point de capiton vient se substituer chez Lacan au rôle de la langue, à la thèse de la coupure chez Saussure.

J'écrivais dans mon article une 5ème thèse posant comme question de savoir pourquoi cette liaison entre chaînes, assumée par le point de capiton devrait être une rétroaction ou un après-coup ou un Nachtrag pour reprendre l'expression isolée dans Freud, semble-t-il,par Lacan.

La réponse que j'ai trouvée, c'est un pas que je viens de franchir en faisant cet exposé, c'est qu'il n'y a pour l'instant pas lieu de répondre de cette façon, pour une excellente raison, c'est, je crois qu'il faudrait cesser, comme je le pensais à l'époque, d'identifier, de considérer comme venan du même problème, le point de capiton et la théorie de l'après coup.

L'après-coup chez Lacan et le point de capiton sont à distinguer et on ne peut considérer que l'après-coup soit une résultante du point de capiton.

Je vais vous parler du point de capiton jsuqu'à un certain point; mais il y a quelque chose dont je m'abstiendrai de parler, c'est de l'après-coup et de sa théorie ...

Pour l'instant, le résultat didactique que je vous propose de retenir, c'est que le point de capiton et l'après-coup n'ont pas la même génèse, ce serait une erreur de vouloir les englober dans une même théorie.

Avec ces quatrième et cinquième points, nous sommes

au pied du mur pour traiter notre deuxième axe, notre point de capiton .

Nous avons vu que le premier axe de la constitution du graphe était une réinterprétation du schéma de Saussure. Nous avons nos deux lignes ou couches, le signifiant et le signifié, vous voyez comment ça a été engendré à partir d'un schéma saussurien; maintenant, nous avons notre deuxième axe, le point de capiton.

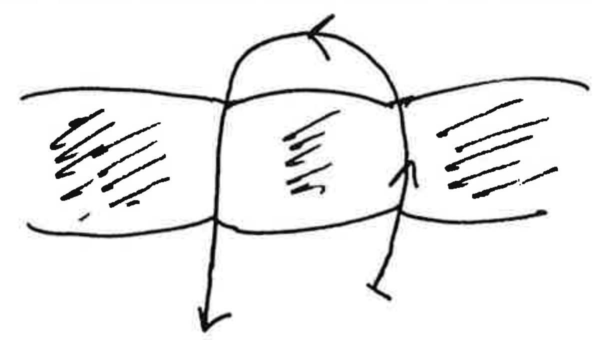
Le point de capiton, que ce soit bien Lacan qui invente le problème, je vais vous en donner la lecture dans cette leçon inaugurale des "Formations de l'Inconscient". Ayant posé le signifiant et le signifié, la métaphore, la métonymie, Lacan dit : "Si nous devons trouver un moyen d'approcher de plus près les rapports de la chaîne signifiante à la chaîne signifiée, c'est par cette grossière image du point de capiton. Mais il est évident , que pour que ce soit valable, il faudrait se demander où est le matelassier . Il est évidemment quelque part : la place où nous pourrions le mettre sur ce schéma serait tout de même un peu par trop enfantine" . De sorte que, Mesdames et Messieurs, jusqu'à la fin de notre vie nous ignorerons où pourrait bien se mettre le matelassier dans le graphe de Lacan.

Je vous prolonge la citation sur laquelle nous reviendrons : "Il peut vous venir à la pensée que puisque l'essentiel des rapports de la chaîne signifiante par rapport au courant

du signifié est quelque chose comme un glissement réciproque, et que malgré ce glissement il faut que nous saisissions où se passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants,..." je laisse en suspens la citation car nous y reviendrons.

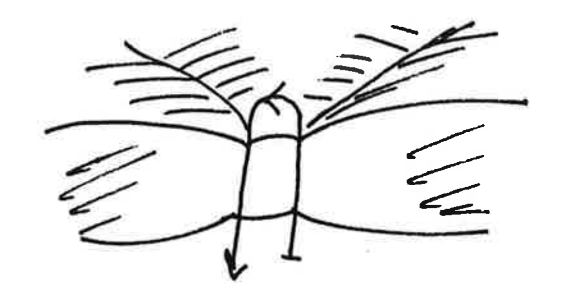
Revenons à la leçon sur Athalie qui je crois est inaugurale sur ce sujet.

Ah! j'oubliais le point de capiton, vous ne savez pas nécessairement ce que c'est; c'est la solution du problème que nous nous posons concernant nos deux chaînes.



Si nous avons ici deux épaisseurs de tissu avec entre, le rembourrage, une sorte de matelas, comment faire pour que ces deux couches de tissu ne glissent pas ? Eh bien, nous prenons une aiguille courbe, du fil,(puisque c'est nous le matelassier) nous la passons à travers ces deux couches de tissu, nous la faisons redescendre à travers cette autre couche, nous descendons et nous formons un joli noeud et nous sommes tranquilles : le tissu glissera, mais dans certaines limites. Grâce à quoi le signifiant et le signifié seront arrimés ensemble et nous aurons la certitude de n'être pas totalement psychotique.

Lacan poursuit la métaphore, je vais donc être obligé d'introduire les trois dimensions.



Nous avons ici notre point d'accrochage, notre capiton, et à la surface du tissu se créent des lignes de forces qui s'organisent autour de notre point de capiton. Ces lignes de force étant les lignes d'organisation de l'être de l'homme - et même des femmes.

Venons en maintenant, non pas à une explication du point de capiton, mais à sa présentation.

Dans cette leçon qui commence à la page 293 du Séminaire III dans la version du co-auteur, Lacan commente la scène inaugurale d'Athalie. Il la commente pourquoi ? Eh bien! Il est dans son petit bureau un soir, la veille de son séminaire devant, comme il dit," une masse de documents" et il se demande de quoi partir. Pour ne pas se compliquer la vie, il commence par dire "oui ..."; il tourne un peu autour du pot et la manière dont il tourne autour du pot demanderait un commentaire. Il rameute sa mémoire, essaye d'y trouver quelque chose qui l'aide à savoir quelle est la structure du signifiant,

partant du schéma de Saussure.

Il lui vient soudain à l'esprit la phrase de sa culture classique : "Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel phrase extraite d'Athalie. Conclusion : "Cela veut dire que le signifiant n'est pas isolable". C'est à dire que, à peine me posé-je la question : "de quoi partir ?", me vient en réponse: "Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel".

On peut trouver d'autres manières de procéder; on peut commencer par quelque chose du genre : "je viens de chez le charcutier"; c'est une autre manière d'entrer dans le temple de l'Eternel.

Vous voyez que nous sommes là devant une conception du signifiant qui n'a rien de saussurien. Puisque pour Saussure le signifiant dans une telle phrase, impliquerait qu'on la casse en petits bouts pour la transformer en traits pertinents, que sais-je encore. Pour Lacan, le signifiant n'est pas isolable; "Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel" est pour lui un signifiant. De là, il commence à tourner de tous les côtés et il se dit : "après-tout faisons des variations : "Oui, je viens dans son temple arrêter le grand prêtre". On aurait pu commencer comme ça puisque celui qui vient dans le temple adorer l'Eternel, c'est un militaire dont on ne sait pas au départ quelles sont les intentions. Vient-il arrêter le grand prêtre, faire un petit coup d'Etat, histoire de s'occuper, ou au contraire vient-il adorer l'Eternel, ça n'est pas clair.

Conclusion de Lacan : devant quelque chose qui démarre par "oui je" ..., "oui je viens ...", "oui je viens dans son temple adorer l'Eternel", "oui je viens dans son temple arrêter le grand prêtre", si nous voulons nous sortir de ce que nous émet le signifiant, nous devons remarquer que "la phrase n'existe qu'achevée".

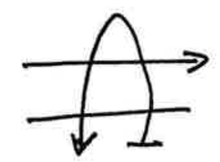
Vous voyez que ceci est un peu différent de la thèse : le signifiant n'est pas isolable. C'est à la suite d'une variation sur la phrase "oui je viens dans son temple ..." que Lacan conclut que la phrase n'existe qu'achevée.

Alors, je suis content d'avoir découvert que cette thèse n'est pas une invention de Lacan. En lisant R.H Robins "Une brève histoire de la linguistique", j'ai découvert que cette thèse que la phrase n'existe qu'achevée, a été inventée par un nommé Bhartṛhari, linguiste indien du VIIème siècle. Où Lacan a-t-il piqué cette idée, l'a-t-il réinventée, c'est une question, je ne connais pas assez la théorie linguistique de la phrase pour m'avancer; vous voyez que "la phrase n'existe qu'achevée" n'est pas une conséquence de la phrase "le signifiant n'est pas isolable", mais continue à structurer la démarche de Lacan touchant au signifiant.

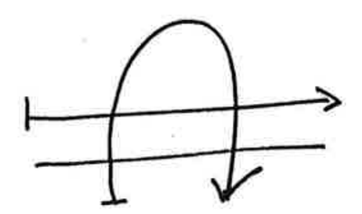
Autre conséquence que Lacan tire de cette remarque : "le sens de la phrase ne lui vient qu'après-coup"; voilà notre fameux après-coup. Mais alors me direz-vous, dans ces conditions, ce que vous disiez, à savoir que l'après-coup et le

point de capiton, c'est pas pareil, ça ne tient pas debout ! Puisque nous voyons qu'ici, inhérente à la conception du point de capiton, semble s'imposer l'idée que le sens d'une phrase ne lui vient qu'après-coup.

J'ai découvert à ce propos un truc qui fait partie des embrouilles de la construction graphique; c'est que, un point de capiton, - regardez ce qui se passe, c'est simple, eh bien, il m'a fallu vingt ans pour en arriver là -, un point de capiton, vous pouvez le faire à la lacanienne, comme ça vous avez votre après-coup, c'est magnifique :



la courbe du haut revient en arrière par rapport à la ligne horizontale de l'émission de la phrase, le <u>sens</u> de la phrase venant se boucler quand la phrase se termine. Mais imaginez que je fasse la chose suivante qui consiste en ceci :



là aussi, il y a un point de capiton et il n'est pas après-coup du tout, puisque le bouclage se trouve <u>en avant</u> de la ligne de la phrase.

Donc, par un simple jeu graphique il est possible de dissocier point de capiton et après-coup, la liaison entre les deux thèses n'ayant aucune nécessité.

Ainsi, "le sens de la phrase lui vient après-coup." Autre formulation ou expression du même problème, "l'unité signifiante" - car nous sommes devant une unité signifiante, - "l'unité signifiante suppose une certaine boucle bouclée", la boucle que nous venons de voir écrite.

Grâce à ces 5 thèses :

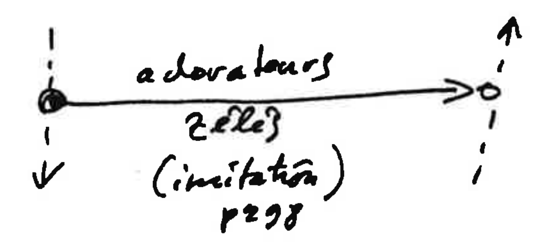
- le signifiant n'est pas isolable,
- la phrase n'existe qu'après-coup,
- la phrase n'existe qu'achevée,
- le sens ne lui vient qu'après-coup,
- l'unité signifiante suppose une certaine boucle bouclée,

nous avons une définition en acte du point de capiton.

Nous avons le temps de risquer un exercice de style et de montrer comment Lacan fait fonctionner ce point de capiton (7).

Donc, rencontre de Joad, le grand prêtre, dans "Athalie", et d'Abner le godillot. Notre général de service ne vient manifestement pas seulement pour adorer l'Eternel, il voudrait causer un peu avec Joad; et comme il faut bien

expliquer pourquoi on vient là, on cause de choses et d'autres de l'Eternel et de la situation historique qui, comme chacun sait, se dégrade et notre général nous dit : "eh bien, oui! je viens dans son temple adorer l'Eternel". Et il fait remarquer que les choses ne vont pas très bien de nos jours et que les "adorateurs zélés" de l'Eternel, y en a plus tellement. Ça nous donne ce que Lacan appellera un peu plus tard, un "dis-cours commun". J'ai pris les mots essentiels : les adorateurs zélés .



Lacan souligne remarquablement - j'ai retrouvé ça dans ma clinique récemment - , Lacan souligne qu'aussi longtemps qu'on cause de zèle, on ne fait que causer du registre du semblable, du petit autre, de l'imitation, de l'émulation, des choses qui ne compromettent personne. Seulement peu à peu on en vient aux choses sérieuses parce que le général n'est pas venu pour rien; le Grand-Prêtre lui, il est chez lui, il atten embusqué et il va bien voir ce qu'on lui dit. Alors, après avoir parlé de choses et d'autres, notre Grand-Prêtre, qui parle de choses sérieuses, lui, commence à parler des choses qu'il connait bien : la crainte, l'extermination, le

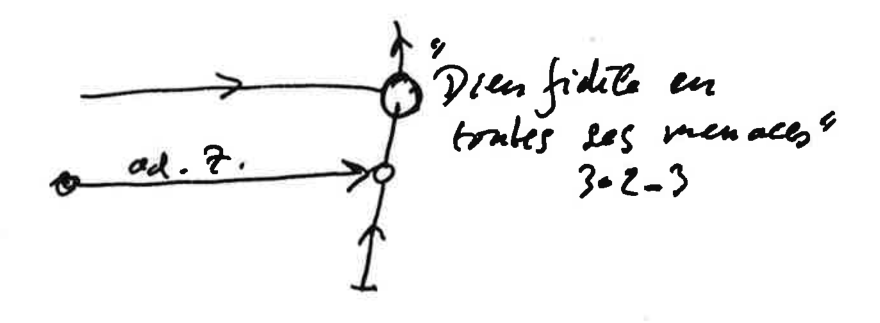
tremblement, ce dont l'Eternel est capable quand il se manifeste . C'est à dire qu'on commence à émettre des choses sérieuses concernant la réalité. Et le Grand-Prêtre commence à avancer ses cartes, c'est à dire attend la manière dont l'autre va répondre à ses propres cartes.

Il y a donc quelque chose qui fait irruption à travers le champ du discours commun, le baratin, que je mettrai ici sous ces deux termes : <u>trembler</u> et <u>la crainte</u>.

ad. 7.

trembler
crainte
extermination
pp 299, 301

Là, on joue une carte sérieuse; et après un certain nombre d'éléments du dialogue, le Grand-Prêtre dans cette partie de bras-de-fer qui vient de s'engager entre lui et l'autre, décidé - c'est pas tout à fait comme ça que Lacan présente les choses, mais il y a de ça - d'abattre sa carte maîtresse, qui se situe dans un tout autre registre que celui du discours commun, - c'est de dire : "Dieu fidèle en

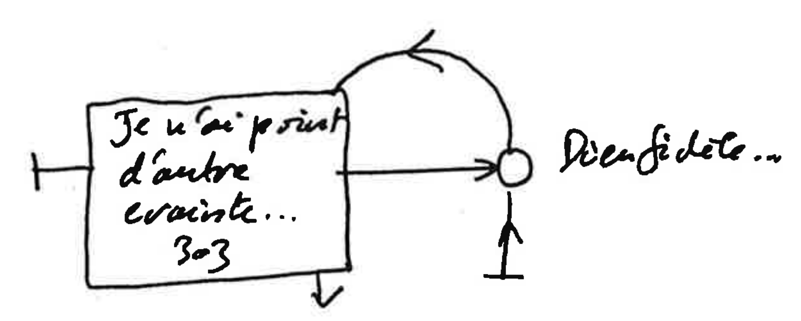


toutes ses menaces". Dieu, non seulement, il y a lieu de le craindre, de trembler et puis quand il veut exterminer, il n'hésite pas, mais en plus, il se souvient et quand il sera temps, il sortira, il est fidèle en toutes ses menaces; et Lacan de remarquer que la fidélité n'est pas le zèle, qu'elle nous introduit à un autre registre, un registre symbolique. Nous sommes sur une autre ligne de l'émission que celle du zèle. "Dieu fidèle en toutes ses menaces", la carte maîtresse est sortie et nous sommes entrés dans un circuit purement signifiant, celui de la crainte de Dieu. Notre crainte qui avait émergé tout à l'heure, vient de percer carrément, de créer un circuit nouveau, après avoir percé la ligne du discours courant, du discours commun. Nous sommes dans le registre de la crainte de Dieu, registre symbolique, qui n'est pas de l'amour de Dieu, mais de ce qui constitue l'élément premier du rapport à la fonction paternelle : la crainte, qui n'est pas la peur, distinction que Lacan introduit. Il ne s'agit pas d'avoir peur de Dieu, mais de le craindre, la crainte étant éminemment compatible avec l'amour; car comment ne pas craindre ce que l'on aime, comment craindre quelque chose que l'on

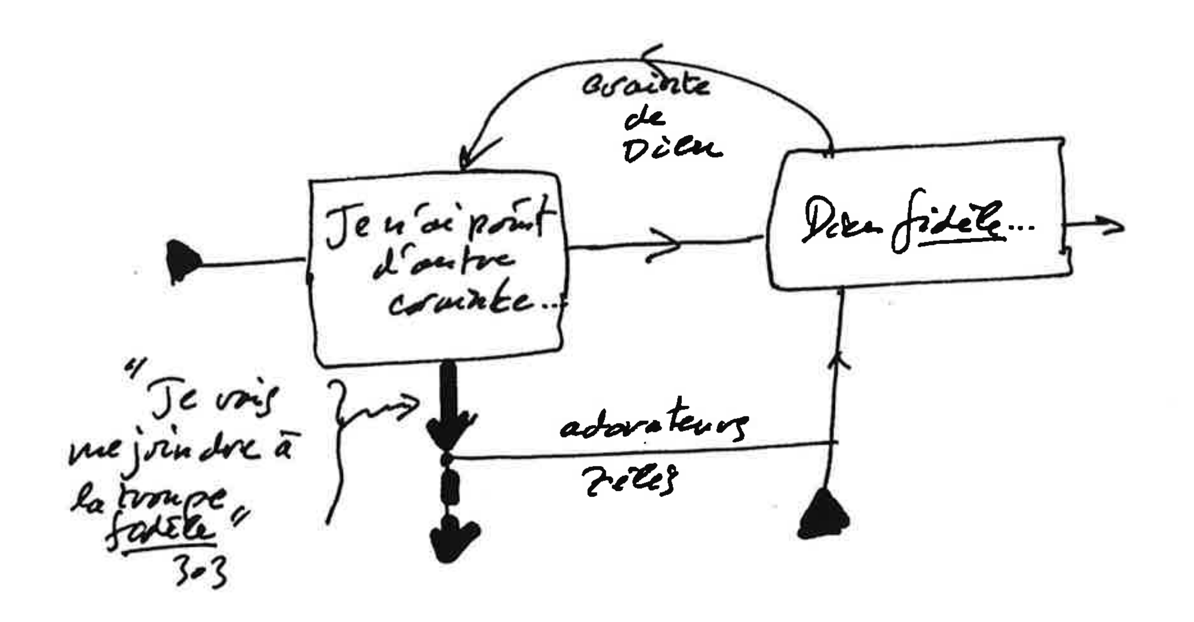
n'aimerait pas ? Nous nous trouvons devant le thème freudien de l'ambivalence, de l'édification de la phobie du petit Hans, en particulier.

Nous venons de voir émerger le circuit de la crainte de Dieu, de l'ambivalence, de l'amour de Dieu, mais le terme d'amour apparaît bien faible au regard de son opposite, c'est à dire que Dieu, il s'agit de le craindre.

Eh bien, dit Lacan, le fait que Joad abatte sa carte maîtresse provoque un basculement de la position d'Abner. Celui-ci, qui jusqu'alors était un petit putchiste qui voulait prendre du galon est retourné par l'abattage de cette carte et il répond sans plus balancer à Joad - il se trouve basculer du côté de cette crainte de Dieu - par le vers "je n'ai point d'autre crainte .... etc".



L'important, c'est de voir réapparaître en écho, en réponse, le mot crainte. Et puisque je n'ai point d'autre crainte (que celle de l'Eternel, cela s'entend), qu'est-ce que je fais dans ce cas là ? Eh ! bien, "je vais me joindre à la troupe fidèle",



Ce mot fidèle qui a été introduit par Joad pour dire "le zèle pas question, il est question de fidélité". Le circuit de la crainte de Dieu vient de faire basculer Abner du côté de la fidélité, du côté de cette fonction symbolique qui n'est pas celle du zèle dévoué à l'endroit de Dieu sait quoi; ceci constituant non pas l'explication du point de capiton, mais une présentification de son fonctionnement dans un cas concret. Tout ça pour dire qu'on peut fort bien avoir des points de capiton dans sa vie et pas nécessairement quand on a cinq ans; ça peut arriver sur le coup de 50 ans.

Ce schéma vous présente ce que je pense - car je ne crois pas que Lacan l'ait expressément dit - être une métaphore paternelle, l'inscription d'un sujet dans l'ordre symbolique. Abner se trouve maintenant inscrit dans le registre de la fidélité et de la crainte de Dieu, circuit inconscient

qui désormais structure sa démarche et qui constitue pour lui l'évènement de cette métaphore paternelle.

Face à un tel point de capiton, on peut réagir tout à fait différemment; exemple : le Président Schreber qui sur le coup de 50 ans quand on lui dit : "Dieu fidèle en toutes ses menaces", prend le chemin de la psychose, on peut prendre ce chemin aussi.

-o-o-o-o-

Vous voyez que, grâce à nos manigances, grâce à ces lignes du signifiant et du signifié, plus le point de capiton, nous avons réussi à construire quelque chose qui n'est pas déplaisant à la vue et qui ressemble beaucoup à un graphe; en fait nous avons encore beaucoup d'étapes à franchir avant d'avoir un graphe.

Nous avons un proto-schéma à deux couches, protoschéma à deux couches et non à deux lignes. "Proto -" pourquoi ? Pour une excellente raison, c'est que ce schéma ne se trouve nulle part dans l'oeuvre de Lacan et qu'il constitue seulement une déduction à partir des démarches que j'ai construites. Et pour quoi " à deux couches" et pas "à deux lignes ?" Eh bien les avatars de ces deux couches sont loin d'être terminés et en particulier parce qu'elles ne sont pas orientées. Il manque au moins des flèches pour avoir un graphe. Et d'autre part, notre graphe n'a même pas vraîment deux <u>étages</u> ou deux <u>lignes</u>

car nous savons que le graphe comporte 2 élaborations qui sont un graphe à un étage et une seconde qui est un graphe à deux étages, qui sont exactement semblables dans leur structure mais pas dans leur dénomination. Et il s'agit d'expliquer pourquoi il y a ces deux graphes. Apparemment, c'est simple et justement ça ne l'est pas, nous avons encore du chemin à parcourir.

-o-o-o-o-

Nous allons voir ce que peuvent être les lignes du graphe à un étage. Si vous pensez que ça va venir simplement détrompez-vous; il nous faut encore autre chose que nous pourrions appeler un troisième axe de la discussion puisque j'en ai indiqué deux. Je dirai plutôt qu'il s'agit d'un troisième point dont je ne sais pas exactement quelle est l'importance; elle est capitale pour construire le graphe, mais je ne sais pas quelle est son importance dans la démarche de Lacan. Ce troisième point est nécessaire pour parvenir à un graphe à un étage. C'est le problème de l'Entstellung, terme freudien que Lacan traduit par transposition - on traduit dans "L'interprétation des rêves" par déformation - et qui représente ce qu'on pourrait appeler le résultat du travail du rêve.

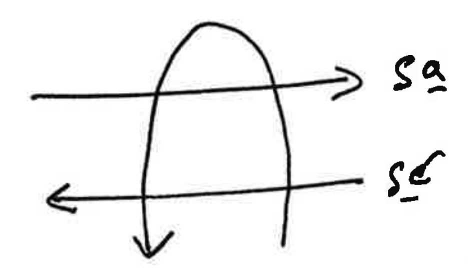
Vous savez que le rêve est un travail qui consiste à prendre des restes diurnes, des sources infantiles et à les traficoter pour faire un truc qui s'appelle le rêve manifeste

à partir de ce contenu latent. Le résultat de la transformation qui va du contenu latent au rêve manifeste s'appelle l'Entstellung. Cette Entstellung il faut avouer que quand on lit Freud, on n'y prête pas tellement attention et c'est Lacan qui lui a donné une place nouvelle dans sa démarche sur les rapports du signifiant et du signifié, en la baptisant transposition et en la définissant :(8) "l'Entstellung .... désignée plus haut avec Saussure comme le glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action (inconsciente, remarquons-le) dans le discours".

Ce glissement du signifié sous le signifiant voilà la définition de l'Entstellung et c'est elle que nous avons trouvée dans la citation de la première leçon des "Formations de l'Inconscient" quand je vous ai lu la phrase que je vous relis dans un sens nouveau : "Il peut vous venir à la pensée que puisque l'essentiel des rapports de la chaîne signifiante par rapport au courant du signifié est quelque chose comme un glissement réciproque, et que malgré ce glissement il faut que nous saisissions où se passe la liaison, la cohérence entre ces deux courants; il peut vous venir à la pensée que ce glissement, si glissement il y a, est forcément un glissement relatif; le déplacement de chacun produit un déplacement de l'autre, et aussi bien ce doit être par rapport à une sorte de présent idéal dans quelque chose comme l'entrecroisement en sens inverse des deux lignes, que nous devons trouver

quelque schéma exemplaire". Ce que vous voyez dans ce passage très délicat, est ceci : C'est que - premièrement, le signifiant et le signifié, ça *glisse relativement*, ce qui n'est pas dit par Saussure, mais par Lacan; c'est une thèse lacanienne; - et deuxièmement, que ça glisse en *sens contraire*. La citation que je vous ai proposée n'étant pas claire, Pierre-Gilles Gueguen m'a fait remarquer qu'après tout, que ça glisse n'implique pas que ça glisse en sens contraire. Sur quoi on peut dire qu'il s'agit d'un glissement *relatif* donc le mouvement relatif étant en sens contraire, ça s'éloigne. Mais de fait, il faut accepter de modéliser, de prendre le risque de dire que c'est en sens contraire que ça glisse.

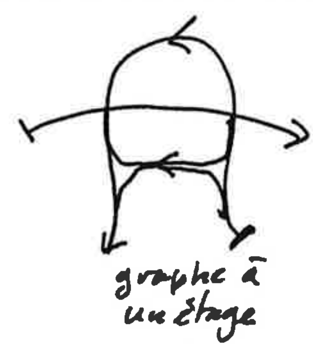
Pourquoi d'autre part ne pas dire : le signifiant glisse sur le signifié ? Or, la phrase de Lacan est toujours la même: c'est le signifié qui glisse sous le signifiant. Ceci peut être rattaché à la thèse de la prévalence du signifiant sur les effets de signifié. Mais que ce soit en sens contraire est important; si on ne le dit pas, il y a un élément du graphe qu'on ne peut expliquer. Si nous introduisons cette notion d'*Entstellung*, nous pouvons alors affiner notre protographe et lui ajouter deux flèches qui pour l'instant sont innocentes mais qui vont cesser de l'être si nous avons le temps.



Si vous vous demandez pourquoi, tout à l'heure vous le percevre mieux. Ces flèches sont le résultat de ce que nous venons d'introduire comme place de l'Entstellung dans le graphe, sans ça vous ne pouvez pas introduire de glissement en sens contraire du signifiant et du signifié.

Il va falloir que vous lisiez la leçon dont je vous ai parlé; je vais être obligé de ne pas vous citer tout le temps les textes.

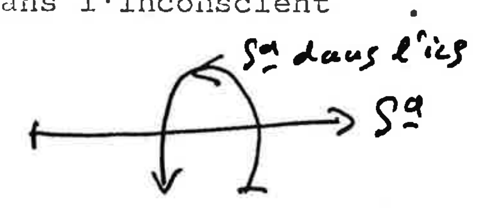
Apparemment le graphe à un étage :



ressemble beaucoup à ce que nous venons de produire : il y a 2 lignes, elles sont en sens contraire, ça devrait être la même chose, on devrait être content, non on ne va pas être content, vous allez voir pourquoi.

Que se passe-t-il en effet dans cette leçon ?

Premièrement, nous maintenons bien dans ce graphe à un étage la première ligne du signifiant, c'est conforme au protoschéma. Mais - petite finesse qui s'ajoute dans le texte par rapport à la leçon sur Athalie - c'est que désormais cette ligne du signifiant est greffée d'un circuit qui est le circuit du signifiant dans l'inconscient .



Dans l'inconscient le signifiant circule, il fait des boucles comme une mémoire d'ordinateur; n'oublions pas que nous sommes dans les années 50, à une époque où on se pose des questions sur ce qu'est une mémoire d'ordinateur et où on pense que c'est un truc où les éléments stockés tournent. Les électrons tournent jusqu'à ce qu'on veuille bien les faire sortir; nous sommes ici devant une mémoire inconsciente dans laquelle circulent des signifiants, quelque chose qui ne cesse pas de tourner et qui sera exemplifié au niveau des Formations de l'Inconscient par l'analyse du trait d'esprit "familionnaire" de Heine.(9)

Dans ce mot familionnaire, Lacan fait remarquer que le mot "famille" tourne comme le signifiant inconscient qui cause ce trait d'esprit, "famille" représentant pour Heine toute une série de problèmes plus ennuyeux les uns que les autres et qui l'obligent à considérer que l'un de ses oncles a été avec lui "tout à fait familionnaire".

Donc la ligne du signifiant se trouve avec cette curieuse protubérance greffée qui est celle du circuit du signifiant inconscient; de sorte que la notion de signifiant commence à se dédoubler : ça n'est plus tout à fait une ligne c'est aussi un circuit, il y a des flottements.

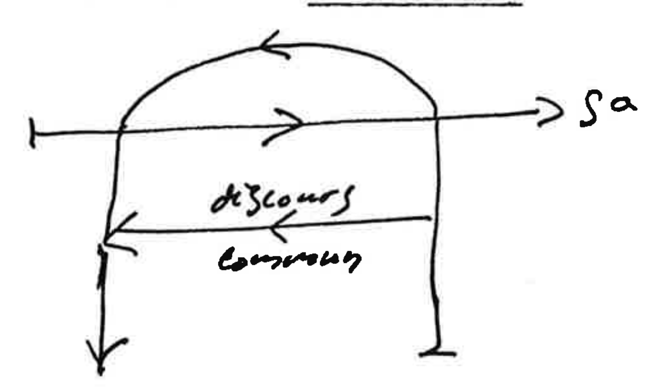
Mais il se passe maintenant un autre saut; il se passe quelque chose de nouveau par rapport au protoschéma, c'est que la ligne en sens contraire que nous avions définie la ligne

du signifié, devient la ligne du discours commun ce qui sera plus tard nommé le discours courant ou encore le moulin à paroles. C'est le registre des"adorateurs zélés"de tout à l'heure registre du semblable, registre de l'imaginaire, du petit autre. Cette interprétation qui vient de se faire d'un coup et qui nous mène d'un protographe qui n'était pas dans Lacan à un graphe qui l'est, nous ramène une fois de plus à la prévalence du signifiant dans la détermination des effets du signifié.

Le signifiant est la parole pleine qui insiste dans l'inconscient, tandis que le signifié est dominé par les effets du signifiant, il n'est à la limite qu'une production seconde, un discours courant du moulin à paroles.

Nous avons désormais le principal de notre schéma à un étage grâce à cette intervention.

L'<u>Entstellung</u> intervient ici : si nous voulons expliquer pourquoi Lacan met cette flèche du discours commun en sens inverse de celle du signifiant, nous y arrivons qu'à condition d'avoir introduit notre <u>Entstellung</u> :



Si nous ne l'introduisons pas, nous ne comprenons pas pourquoi la flèche n'irait pas aussi bien dans l'autre sens.

Dans mon article, je n'avais pas du tout repéré que le discours commun devait aller en sens contraire à cause de l'Entstellung, je ne voyais cela que comme un des effets de la rétroaction : une boucle rétroactive par rapport à la ligne du signifiant.

Cette interprétation est celle que Lacan lui-même donne de cette ligne. Il explique dans "Subversion du Sujet" que la ligne de retour est une boucle de rétroaction. Je pense que c'est faux, que Lacan se trompe dans sa propre démarche; c'est une proposition que je vous fais.

La raison pour laquelle le discours commun va en rétroaction par rapport à la ligne des signifiants ne tient pas à l'existence de la rétroaction mais à l'existence de l'Entstellung; tandis que la rétroaction, si elle existe, puisque nous avons vu qu'elle s'introduit dans le point de capiton, n'intervient que dans la boucle supérieure du graphe. C'est là qu'intervient la rétroaction, mais elle est indûment, à mon avis, introduite dans le registre du discours commun. Y a-t-il des conséquences à tirer de tout ceci ? Je ne sais pas encore.

-o-o-o-o-o-

Nous avons désormais un graphe à un étage; qu'à cela

ne tienne ! Nous mettrons un étage par-dessus l'autre; nous en aurons deux et nous serons contents! Apparemment, la productio d'un graphe à deux étages va se faire maintenant simplement; on va en rajouter un par dessus l'autre, on aura une belle cons truction; on n'aura absolument pas compris pourquoi nous avons une construction à deux étages ? Il s'agit justement d'expliquer pourquoi nous avons un graphe à deux étages, nous avons encore des choses très compliquées à nous dire.

Il nous reste deux étapes à franchir, pleines de cascades d'effets secondaires; ces deux moments vont engendrer des réinterprétations qui feront que notre graphe à un étage va partiellement se retrouver dans le graphe à deux étages mais pas là où nous croyons etc ...

Première thèse essentielle pour faire muter le graphe à un étage en graphe à deux étages. Dans la leçon du 11 Juin 1958 - Séminaire V - il y a production d'une nouvelle conception par rapport à ce qui précède : c'est ce que j'ai baptisé à coup de goupillon la thèse de l'au-delà. Je l'ai extraite d'une remarque de Jacques Derrida dans "La mythologie blanche" Dans cette leçon, ce qui nous est dit mais ce qui ne nous est pas explicité ce sont un certain nombre de points :

- Premièrement : qu'il y a un au-delà de la demande; nous savons qu'il y a une demande inconsciente; je n'insiste pas sur sa définition, nous savons puisque nous sommes introduits dans la psychanalyse, qu'il y a une demande. Ce que nous apprend

cette leçon c'est qu'il y a un au-delà de la demande.

- Deuxièmement : la demande ça s'adresse à l'Autre.

- Troisièmement : l'Autre lui-même demande.

Alors nous avons la demande de l'Autre, la demande à l'Autre; comment est-ce qu'on s'en sort ? - Réponse de Lacan : — attention, cette réponse est tout autant la position d'un problème, cet au-delà de la demande porte un nom c'est le désir; le désir c'est le nom propre que prend, chez Lacan en ce point du séminaire, l'au-delà de la demande.

Or, c'est à partir de cet ensemble de mutations que je viens de vous énumérer que se produit la réduplication du graphe, thèse importante, son redoublement est la forme logicu - la forme graphique est la forme logique de l'au-delà de la demande. Au-delà de la demande = réduplication du graphe.

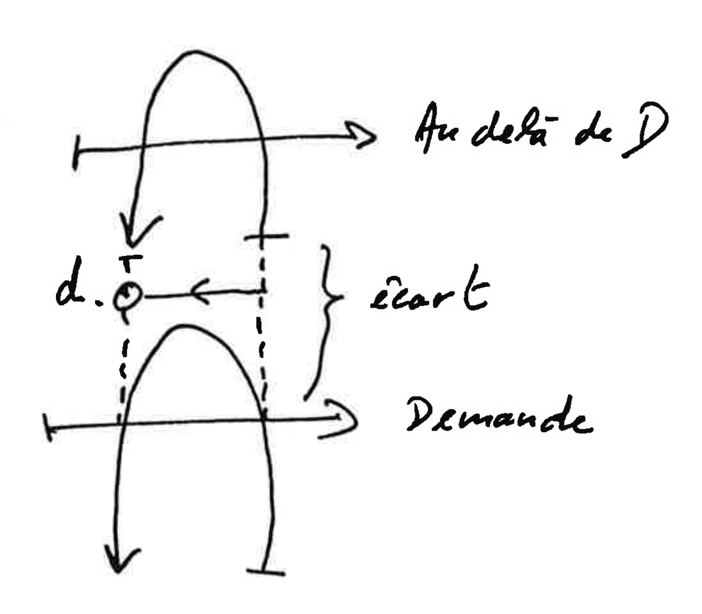
En quoi cette réduplication est-elle la forme logique de l'au-delà de la demande ? En ceci que la réduplication du graphe suppose l'analogie de la demande et de son au-delà . Entre la demande et l'au-delà de la demande, il y a pour ainsi dire une forme commune, c'est ce qui nous permet de penser que le graphe se dédouble: l'au-delà de la demande et la demande elle-même, ça a la même structure. Seulement est-ce que ça voudrait dire que le désir et la demande auraient la même stru ture ? Nous nous trouvons devant un problème. Réponse : non ! et c'est ici que le graphe qui fonctionne si bien apparemment cesse de bien fonctionner, cache un problème qui n'est

aucunement explicité mais qui apparaît dans le texte de Lacan. Référez-vous au texte dont je vous parle.

En effet, si nous étions logiques, nous devrions dire: si l'au-delà de la demande a la même forme que la demande,la partie supérieure du graphe, c'est le désir ? Seulement ça ne colle pas et Lacan souligne d'un petit mot, le mot écart, que en vérité le désir n'est pas l'au-delà de la demande; il est l'écart entre les deux étages du graphe.

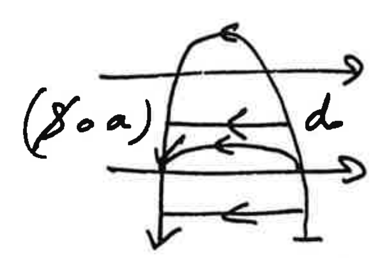
Le désir a une structure d'écart.

Si nous devions, dans un graphe hypothétique, représenter la place du désir, ce serait comme une fonction d'écarteur entre les deux étages du graphe. De sorte que nous aurion un schéma fictif que nous ne pourrions pas représenter et que Lacan n'a jamais cherché à représenter, qui serait à peu près ceci :



Un étage supérieur, un étage inférieur et entre les deux, reliés par on ne sait trop quoi, le désir, comme une fonction de tension entre les deux étages, au-delà de la demande, demande, désir.

Le problème, c'est que Lacan ne parvient pas dans son graphe à maintenir cette définition et que ne sachant pas trop où le mettre, le désir, il le met [redacted] sur la ligne intermédiaire du 2ème étage du graphe; il y inscrit la ligne fantasme-désir . Par un glissement lié à une maladresse ou à une impossibilité graphique, la structure de l'écart entre la demande et son au-delà est inscrite dans le deuxième étage du graphe d'une manière qui en vérité n'est pas conforme à la logique de ce graphe.

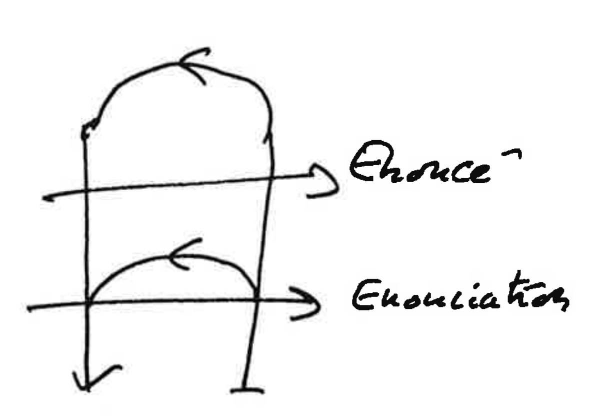


Le graphe ne rend pas compte de la place du désir même si le texte de Lacan précise bien que ce désir est à cette place d'écart.

-o-o-o-o-

<u>Deuxième mutation</u> importante pour arriver au graphe. C'est grâce à Claude Conté que j'ai pu faire cette découverte;

c'est un auteur trop peu connu dans ses recherches théoriques, c'est dommage car c'est un auteur extrêmement attentif. Claude Conté (10) proposait un graphe à deux étages dans lequel il inscrivait la ligne de l'énoncé et de l'énonciation, (11) de la manière suivante : Il considérait que l'énonciation se trouvait dans la partie inférieure de la boucle du graphe et que l'énoncé se trouvait dans la partie supérieure.



Etant donné l'intuition qu'on peut avoir du graphe, le moins qu'on puisse dire est que cette situation respective de l'énonciation et de l'énoncé fait problème. Si en effet la ligne inférieure du graphe représente la ligne du code, du grand Autre non barré, si d'autre part la ligne supérieure représente la ligne de l'Autre barré, signifiant du grand Autre barré, signifiant de l'absence de garantie du désir, on ne comprenait pas comment l'énonciation, qui est la place du

désir, pouvait se trouver dans la ligne inférieure du graphe. Il y avait là une contradiction logique par rapport à la démarche de Lacan. Ayant longuement réfléchi à cela, j'ai été amené à me dire que, si Conté avait fait cette erreur, il devait y avoir une raison; et ça m'a amené à me rendre compte que cette raison était interne à la démarche de Lacan.

A savoir que dans le Séminaire V, dont nous venons de parler, nous avons une construction logique qui est de cet ordre : En bas signifiant, en haut au-delà de la demande, "au-delà du signifiant" si j'ose m'exprimer vulgairement. Or, ce qui se passe dans le séminaire VI "Le désir et son interprétation"c'est que grâce à l'introduction par Jakobson, reprise par Lacan, de la distinction de l'énoncé et de l'énonciation, Lacan opère une mutation nouvelle qui est que le signifiant va désormais être l'énonciation, le signifiant inconscient, la pulsion. Souvenez-vous que je vous ai parlé du lieu de l'Autre comme celui de la pulsion. C'est la pulsion qui est inscrite au deuxième étage du graphe, c'est le signifiant inconscient.

Repérez bien la mutation : tout à l'heure le signifiant était à la ligne inférieure du graphe, d'un seul coup il saute à la ligne supérieure; il se produit en même temps une mutation du concept de signifiant.

Le signifiant qui était le registre de ce qui était énonçable mais qui laissait un non-énonçable, au-delà de la demande, devient le non-énonçable par excellence : la pulsion,

tandis que la ligne inférieure devient le registre de ce qui est effectivement énoncé, la ligne supérieure est le registre de l'énonciation en tant qu'elle est ce reste inconscient inhérent à toute parole.

Dans le Séminaire "Le désir et son interprétation", ce qui se passe comme mutation, c'est que le signifiant au sens 2, c'est à dire au sens de Lacan, apparaît pour la première fois. Le signifiant comme demande inconsciente, comme pulsion, est correctement posé sur le graphe, tandis que la ligne inférieure du graphe est déchue à n'être que le signifiant au sens 1, au sens de Saussure, devenant le registre du discours commun, le registre de l'énoncé.

Cette mutation capitale achève le graphe chez Lacan, il s'en déduit toutes sortes de finesses, de glissement de sens par rapport au schéma à un étage, je vous laisserai lire dans mon article ce que vous pourrez affiner concernant ces points.

-

Corrigé 26/11/86

Répétition du texte : Agnès Constantin
Enregistrement de Charles Sarfati
Transcription : A-M. Arcangioli
Frappe : Simone Desfarge

BIBLIOGRAPHIE

J. LACAN

- Séminaire III - 6/6/1956
- Séminaire V - Leçons 6/11/57 à 4/12/1957
  Leçon du 11/6/1958
- Séminaire VI - Leçons 12/11/1958 à 10/12/1958
- Voir la bibliographie complémentaire dans mon article du Discours Psychanalytique.

Notes

(1) Ferdinand de Saussure : Cours de Linguistique Générale, pp155-79.

(2) Remarque de J.L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe in : Le Titre de la Lettre.

(3) Dans ses Anagrammes. Remarque de Lacan.

(4) Préexister s'entend ici en deux sens. En somme, cette préexistence est celle du cercle fondateur du mythe.

(5) Cf. Deux Aspects du langage et Deux Types d'Aphasie, in Essais de Linguistique Générale.

(6) J'ai déjà souligné dans mon article que cette nécessité est formellement équivalente au problème de l'Ananké Stênai chez Aristote, Métaphysique α.

(7) Cf. la leçon sur Athalie in Séminaire III.

(8) Ecrits, p511.

(9) Séance du 13/11/57.

(10) in Lettres de l'EFP n° 21. Plus exactement, Conté propose un schéma Enonciation/Demande. Il y a donc un malentendu de ma part. — Du moins ses conséquences sont fécondes!

(11) Pour la définition de ces termes, cf. Jakobson, op-cit. chap. 10.

—



POST-SCRIPTUM : à propos de l'article de Cl.CONTE ($\$ \diamond D$)

[Cf aussi in INDEX : GRAPHE]

Je dois signaler au lecteur une erreur que j'ai commise dans cet exposé (comme dans mon article). J'attribue à Cl.CONTE un graphe Enoncé/Enonciation dans lequel l'Enonciation se trouverait au premier étage du graphe. C'est une erreur, et pour deux raisons : Cl.CONTE ne parle pas d'Enoncé/Enonciation, mais de Demande/Enonciation;- ce schéma n'est pas proposé par Conté mais par Lacan lui-même au Séminaire XVI (Séance du 27/11/1968).

Dans ces conditions, faut-il conclure que ma lecture du graphe soit fausse ? Je ne le pense pas, mais plutôt que mon lapsus, dû à une interprétation de mémoire, met sur la piste d'un problème.

Mais alors, comment résoudre la divergence textuelle ? Ce qui est certain c'est que, dans ma lecture du graphe de CONTE, ce qui m'a guidé est l'idée qu'en aucun cas l'énonciation ne peut se trouver au premier étage du graphe. Cela m'a incontestablement fait oublier l'autre terme de la demande !

Si je maintiens [redacted] mon affirmation, il reste [redacted] à expliquer la construction, par Lacan, de ce graphe D/E^a ? On peut sans doute lui trouver des justifications; je n'en ai pour ma part aucune, sinon d'ordre psychologique.

Il me semble que, cette année-là, Lacan ait la plus grande difficulté à commencer son séminaire. Après, en effet, une remarquable leçon d'introduction sur le plus-de-jouir, la problématique soudain s'effondre : la seconde leçon n'est faite que de ragots et injures typiques des périodes d'incertitude

A ne pas publier, - mais à lire.

que Lacan éprouve dans son enseignement.

Et, j'ai pour ma part l'impression [redacted] que les quelques leçons sur le graphe (dont celle du 27/11/1968) qui suivent ne sont là que pour boucher les trous en attendant que Lacan se sente prêt à affronter la grande question du Séminaire XVI : le commentaire du Pari de Pascal..

Que cette leçon du 27/11 soit tout à fait impréparée et que Lacan y arrive les mains dans les poches est assez attesté par le fait que, le Graphe, il en reprend le commentaire à partir du résumé de Pontalis (au lieu de se référer à l'original). Il commet du reste dans sa relation des graphes une succession d'erreurs liées au manque de préparation : ainsi d'interpréter [redacted]r la ligne ΔAΔ' comme la chaîne du signifiant, tandis que l'autre [redacted] ligne "horizontale" (pour autant que permette de le penser une transcription défaillante) est gaillardement interprétée comme la ligne du discours commun! [redacted]

Je considère donc [redacted] jusqu'à démonstration contraire, que le Graphe Demande/Enonciation est à classe dans la tératologie du Séminaire et que le lecteur [redacted] fera bien de réfléchir à deux fois avant de l'admettre pour enseignante.

[redacted]

C-Erasme Taillandier

2/87

Monique David-Ménard, Jean Florence,
Julia Kristeva, Ginette Michaud,
Jean Oury, Jacques Schotte, Conrad Stein

Les identifications

Confrontation de la clinique et de la théorie de Freud à Lacan

Avant-Propos
de
Gérôme Taillandier

Ex libris G.T.

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23345-6

La mise au point du texte a été réalisée par Joël Dor.
On doit à Patrick Salvain sa mise en forme définitive.

Avril 1984/décembre 1984.

et Doudex & G.T. ! qui s'est bien fait chier à lire tout ça. — Mais il a été largement récompensé, c'est vrai (pas par les auteurs, évidemment !)

M. Mannoni m'a téléphoné pour me demander un texte présentant les conceptions des auteurs du recueil. J'ai été tellement ennuyé de cette lecture que je lui ai avoué mon incapacité à faire autre chose que de recommencer J.L... Ce qu'elle a bien voulu accepter, me faisant de surcroît l'honneur de m'inscrire en préface... 3/99 -

AVANT-PROPOS

PRÉSENTATION BRÈVE DU SÉMINAIRE DE J. LACAN SUR L'IDENTIFICATION *

Gérôme Taillandier
Juin 1986

*. Nous avons demandé à Gérôme Taillandier de bien vouloir nous établir une présentation du Séminaire de Lacan sur *l'Identification* (1961-1962). Les journées d'études se sont déroulées de façon vivante autour de l'axe *Freud* (l'excellente présentation faite par Jean Florence) et *Lacan* (auquel renvoie la clinique inventive et créatrice des auteurs de ce livre).

Le lecteur cherchant à faire l'économie d'une lecture difficile, peut sans inconvénient, commencer sa lecture à la page 25 (les « improvisations » de Ginette Michaud et de Jean Oury). Le lecteur « studieux » trouvera, par contre, matière à (re)travailler les textes freudiens et lacaniens en suivant Gérôme Taillandier dans le jeu de piste qu'il propose. Ajoutons que cet ouvrage a été réalisé en 1984 avant la publication chez Denoël du texte d'Octave Mannoni sur la *désidentification* (paru in *le moi et l'autre,* 1985, coll. Espace analytique).

(Maud Mannoni).

Il n'y a pas, dans toute la théorie psychanalytique, de domaine plus confus, plus générateur d'exaspération chez le lecteur, que celui de la théorie de l'identification.

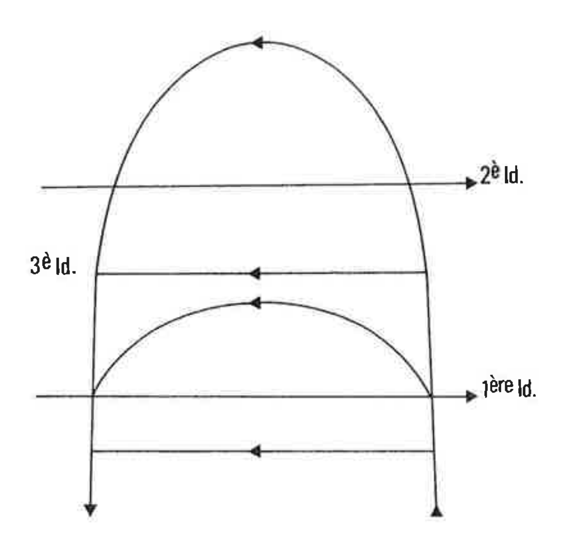
On a l'impression à lire l'incroyable prolifération de termes présumés techniques que l'on voit surgir, au fil des publications, que la liste des identifications repérées ne s'arrêtera jamais. On se trouve devant l'angoissante situation du physicien des années 50, assistant à la découverte hebdomadaire d'une nouvelle particule avant que la première théorie des quarks de Gell-Mann et Ne'eman ne soit venue mettre un peu d'ordre dans ce « foutoir » qu'était la physique des particules avant 1964.

Selon quelles invariances de symétrie l'analyste parviendra-t-il à classer et à déduire les variétés considérables d'identifications nouvelles qui surgissent comme à plaisir sous ses pas?

Est-il possible, dans ces conditions, de situer l'apport original de J. Lacan sur la question? Il nous semble qu'on pourrait le situer sur trois versants : une systématisation théorique de l'identification à partir de l'introduction du signifiant; une classification ordonnée des types d'identification; une réouverture des sens de ces types repris en partie de Freud. La place nous manque pour montrer

l'articulation précise de ces deux auteurs, nous irons donc aux résultats.

Concernant le classement, Lacan distingue trois types d'identifications, qui se veulent inspirées de Freud moyennant d'importantes transformations.



I – *Première identification,* par « incorporation » – terme mis en cause par J. Lacan – à l'Autre à qui l'on demande quelque chose dans l'appel d'amour. Elle consiste, encore, à s'identifier à l'Autre du « besoin ». Ici, les termes sont équivoques : est-ce la *mère,* comme le suggèrent certains textes, ou le père, suivant la ligne freudienne? Ou n'est-ce pas plutôt à la mère en tant que porteuse de la primordiale métaphore paternelle?

II – *Seconde identification* qui, en raison des impasses nécessaires du désir, se fait *par régression,* à un trait unaire emprunté à l'Autre du désir pris *comme objet,* l'identification venant se substituer à la perte de la *Versagung* (« frustration ») nécessaire.

III – *Identification imaginaire, hystérique* du désir au désir de l'autre à qui on ne s'identifie qu'en tant que porteur de la marque d'un désir insatisfait, et qui révèle un des traits secrets de toute identification : s'identifier au signifiant du manque de l'autre, non pas pour le combler, cet autre, mais, au contraire, pour rappeler la marque de son insatisfaction, par conséquent de sa castration inévitable, marque du désir inconscient (rêve de la Spirituelle Bouchère *).

La question est cependant loin d'être simple et, en particulier, tout ce qui concerne le statut de l'« identification mélancolique » qui, chez Freud est une identification *narcissique,* démontre que *narcissisme* et *imaginaire* ne sont en rien coextensifs. Faut-il considérer cette identification mélancolique comme un type non classé? Ou plutôt, comme le suggèrent certains auteurs, ne faut-il pas plutôt la considérer comme un ratage de la troisième identification? Mais, s'il en est ainsi, comment la mélancolie, qui est une psychose, peut-elle résulter d'une simple perturbation du fantasme? Il y a là un problème de degré de gravité qui n'est pas résoluble. Une question : considérer l'identification mélancolique (« l'ombre de l'objet est tombée sur le moi ») comme une manifestation de surface d'une perturbation forclusive (métapsychologique) dont la théorie manque chez Freud et, du reste, chez Lacan. Les théories d'Abraham et Torok permettraient-elles alors la soudure de ces deux niveaux?

*. Toujours déformé depuis Lacan en *Rêve de la Belle Bouchère,* là où Freud ne parle que de *Witz.*

Cette identification trouve son lieu et son support dans le fantasme (« pervers »), à une place néanmoins ambiguë du graphe, puisqu'il s'agit de la charnière du fantasme, suspendu entre les deux lignes de la refente du sujet entre énoncé et énonciation, et, par ailleurs, réduplication de la ligne i(a)-m du premier étage du graphe.

Cf. aussi S. Freud, *L'Interprétation des rêves,* P.U.F., chap. IV, *La Déformation dans le rêve.* (Rêve de dîner [caviar] pp. 133, 136, 157.)

Ces notes brièvement résumées, voyons quelle systématisation de l'identification est donnée à partir de l'insertion de l'inconscient dans le langage.

Le Séminaire IX s'ouvre sur deux positions bien définies :

1. L'ensemble du problème de l'identification sera posé à partir de la seconde, et partant, de la fonction du trait unaire. En particulier, la première identification ne recevra qu'un traitement marginal, lié au caractère obscur et confus des notions qui lui sont attachées (incorporation, dévoration, termes qui suffisent à révulser Lacan!).

2. S'il y a *de* l'identification dans les phénomènes inconscients, c'est parce qu'il y a le signifiant; elle n'est pas liée à un obscur processus biologique ou psychologique (imitation, *Prägung*, suggestion, empathie, contagion, tous termes que Lacan récuse absolument), mais à la structure du signifiant et à ses effets dans l'inconscient. Il n'est d'identification qu'à partir du signifiant (en tant qu'il a pour effet un sujet) et l'identification est identification *au* signifiant, *on ne s'identifie jamais qu'à un signifiant* (et non à une personne, à un objet, ou quoi que ce soit d'autre), et ce qui s'identifie est sujet (mais il en résulte que s'identifier, *c'est s'identifier au manque de l'Autre* et, par conséquent, se diviser).

Lacan commence par interroger (leçons 1 à 7) la structure du signifiant dans son rapport à « l'identité ». Peut-on dire, par exemple, que A est identique à A comme le veut la logique? Il n'en est rien et l'analyse se fiera plutôt aux équivoques du langage; il n'y a pas de « même » dans l'ordre du signifiant, si ce n'est le réel qui n'est qu'impossible. En sorte que l'identité : *je pense donc je suis,* n'ouvre, dans l'analyse, qu'à une division entre un être-penser qui n'est qu'un « peut-être Je », et un pense-être qui n'a « pas plus de consistance que le rêve ». Le « Je » reste problématique, n'est pas préservé d'un Dieu trompeur qui, du reste, est barré et n'apporte aucune garantie. *L'identification inaugurale*

du sujet au signifiant trouve sa ressource en ce que *le sujet ne sait pas.*

Dans ces conditions, qu'est-ce que le *trait unaire* à quoi l'on s'identifie? Rien d'autre que *différence pure;* l'identification n'est pas unification mais faille *.

Le signifiant ne peut être identique à lui-même; il n'est que ce que les autres ne sont pas; il connote la différence pure, là seulement réside sa « mêmeté »; il introduit la différence dans le réel; mais il ne le « réalise » qu'*en effaçant la chose :* il ne représente pas quelque chose, mais un sujet pour un autre signifiant (« nous devons tous représenter »), et la seule identification possible n'est que l'éclipse du sujet entre ces signifiants, lesquels n'ont d'autre structure que de constituer cet *entre.*

A partir de là, suivre la démarche du Séminaire IX devient beaucoup plus délicat et l'on se demande ce que cherche Lacan.

On croit avoir compris que, dans les leçons 8 à 11, il se consacre à refondre la théorie de la *première identification* autour des topiques que constitueront, dans son œuvre, le *Quadrant de Peirce* ** et les *formules quantiques d'Aristote.* La place donnée à ces topiques ne peut elle-même être repérée que si on les situe par rapport à un autre topique, fondamental de l'œuvre : l'analyse de la *négation* en termes forclusif et discordantiel par Damourette et Pichon, elle-même greffée sur l'analyse de la *logique de l'existence* chez Brentano. On sait qu'un des gros problèmes de la proposition universelle, chez Aristote, est qu'elle ne permet d'asserter aucune existence de fait.

C'est à partir d'une telle remarque que Brentano reprenant des thèses de saint Thomas, croit devoir faire remarquer que

*. Ce qui cause le *est* du « A est A » est la *disparition* du (a); là réside le secret de l'identification.

**. Lire sur ce sujet le remarquable exposé de J. Korman au Séminaire du jeudi de J.D. Nasio, mai 1985.

le jugement d'existence n'est accessible que du particulier tandis que le jugement universel ne qualifie aucun être. Le jugement d'existence est donc, en un sens, *second* au jugement d'attribution universel : celui-ci dégage les conditions d'attribution de l'être; mais c'est le jugement d'existence qui, secondement, vient faire place ou non à cet être du particulier. C'est là la racine logique du texte de Freud sur la *Dénégation* *.

Et c'est de là que Lacan reprenant Damourette et Pichon vient greffer sa propre analyse : le jugement d'attribution, la *Bejahung,* ne concerne que l'attribution ou la forclusion (le « pas ») de la « quiddité », que seule la négation discordantielle (le « ne ») vient confirmer dans l'existence; il est bien connu que la dénégation est en fait une *reconnaissance* d'existence et non son contraire.

C'est sur ce socle théorique qu'interviennent les topiques que nous avons dits.

Qu'est-ce qui permet de qualifier la trace du sujet de l'inconscient? Autrement dit, qu'est-ce que l'identification primaire?

Lacan répond clairement : le *ne* est la trace du sujet de l'inconscient, le signifiant de sa refente; mais seul le *pas* (à entendre aussi bien *pas sur le sable*) nous met sur la voie du trou dans le réel constituant du sujet en tant qu'effet du signifiant.

Dire « tout trait est vertical » est une proposition qui reste vraie dans un ensemble *où il n'y a aucun trait.* Pas-de-trait, la case vide où ne règne aucune marque, peut être aussi bien la *place du sujet* en tant que trou dans le réel; mais cela laisse à vérifier indéfiniment, par le jugement d'existence, qu'*il y a bien du sujet* par la voie de la négation discordantielle où il trouve à se manifester.

*. *« Prima operatio respicit quidditatem, judicium respicit esse. » Anerkennen* et *Verwerfen* sont des termes de Brentano.

« Pas de mammifère qui n'ait de mamme. » Cette phrase, universelle, reste vraie s'il n'y a *aucun* mammifère, si la classe est vide. C'est cette classe vide qu'est le sujet : il n'est que « moins-un », classe vide, et introduit la *privation* constitutive de sa place dans le réel.

« Il se pourrait qu'il n'y ait mamme », « pas possible rien peut-être », ces formules constitutives de la place du sujet sont aussi constituantes d'une *Verwerfung* inaugurale de la subjectivité, difficile mystère de l'identité possible entre la forclusion et la constitution de la place du sujet de l'inconscient.

La première identification a donc le plus grand rapport avec la case vide du Quadrant de Peirce, avec le *pas* de la négation. Mais la « conséquence » en est que le sujet de l'inconscient est soumis à une temporalité de scansion, qui le fait exister selon trois temps : trace de pas – effacement de la trace – effacement de cet acte, par lequel ce qui reparaît n'est pas tant le pas lui-même que la chose issue en fin de compte de ce pas-de-trace. Il en « résulte » que la première identification n'est accessible que par la seconde – paradoxe de la temporalité du sujet de l'inconscient; et que seule l'*identification par régression* nous met sur la voie de cette trace de pas inaugurale.

C'est à cette seconde identification par régression à l'Autre de la *demande*, que sont consacrées les leçons 11 à 15. Elles s'ordonnent autour d'un premier objet topologique : le tore *. Mais, auparavant, c'est à l'instauration d'un des topiques clés de son enseignement que se consacre Lacan : à la différence de Kant, pour qui l'Un est d'ordre synthétique, celui de Freud, le « trait unaire » n'est qu'entrée du signifiant dans le réel, sous la forme de la *différence pure*. Par là, un objet manque à sa place : formule de la *privation*, puisque, dans le réel, rien ne saurait manquer. Or, la privation s'instaure

*. Lire sur cette question Claude Conté, in *Scilicet*, n° 2/3, pp. 103 sq.

comme manque réel – d'un objet symbolique! Il semble que l'on ne remarque pas assez le caractère paradoxal, voire humoristique, de cette définition. Comment un fait symbolique peut-il être un objet? Et comment peut-il manquer au réel? C'est pourtant là tout le trait d'esprit constitutif de la *signification du phallus,* de ce phallus qui semble poser tellement de problèmes aux lecteurs de Lacan. Mais c'est que le phallus se réduit à sa signification, laquelle est de privation – rien au-delà.

Et c'est à cet *être-privé* que le sujet s'identifie, se constituant comme la différence absolue de l'entre-deux signifiants.

Mais c'est la structure de cette identification qui fait problème. Pourquoi, en effet, les identifications constitutives d'une entrée dans la « légalisation » du sujet, pourquoi ces identifications devraient-elles se faire sur le fond d'une *frustration* et – comble d'ironie des processus inconscients – d'une identification à celui ou celle qui frustre? Il semble que l'on n'interroge guère ce paradoxe qui mérite pourtant de l'être.

La solution proposée par Lacan est de remarquer que le *sujet compte* et qu'il ne peut, à ce compte, que se *tromper.*

Un des cycles répétitifs qui constituent la demande a la particularité de découper le tore comme « en travers »; c'est ce tour que le sujet a manqué. Il a fait une *erreur de compte* et cette erreur de compte est constituante de sa fonction de sujet. La « goutte de néant qui manque à la mer » devient l'objet de la répétition – sans le savoir, marque de l'insu constitutif de l'inconscient.

Et c'est ce tour qui manque au compte qui enserre dans sa boucle répétitive un « objet », l'objet (a) de la métonymie, la cause du désir, dont le sujet n'est lui-même que la boucle qui le détache.

On voit toutefois que cette dimension du manque-au-compte, constitutive de la privation, ne nous donne pas encore la clé de la *seconde identification* et de l'intervention

d'un *agent frustrateur*. Ce n'est que par l'introduction de l'Autre que nous accédons à cette solution en remarquant : que l'Autre est la métaphore du trait unaire; que cette introduction de l'Autre est acte de désir.

Le sujet, moins-un du trait unaire, est, dans l'Autre, représenté comme exclu par le représentant-représentation. Il peut donc y *intervenir* et cela, sous la forme de sa *refente entre énoncé et énonciation*. Le sujet n'y est signe de *rien* et l'Autre répond que *rien n'est sûr;* c'est à l'intersection de ces deux formules que surgit le *désir,* à ne pas dire, dans l'écart même de ce *défaut de garantie :* on sait que les obsessionnels se font une spécialité de garanties en tout genre qui exténuent leur désir et le vouent à l'impossible.

Il en résulte que l'Autre est un agent frustrant, puisqu'il ne garantit rien et c'est à cette frustration que s'attache indéfectiblement le névrosé, dans l'espoir, non tant d'une garantie contre la perte, que dans celui de faire sortir de ce *rien* (entendu à longueur de séances) la vérité de ce trait unaire auquel il s'est identifié comme à l'autre qui l'a frustré.

Rien nous met sur la voie du *désir :* l'objet du désir (le rien) se constitue en rapport avec cette demande faite à l'Autre, lequel s'origine lui-même du trait unaire dont il réalise la métaphore. (Béatrice, image de Dante à chaque fois perdue, malgré la répétition du signifiant neuf.)

C'est à cette structure du désir, du fantasme et de la troisième identification qui en dépend, que sont consacrées les leçons 16 à 26. Un apport topologique nouveau paraît nécessaire à Lacan pour structurer son propos : l'étude des surfaces unilatères, « huit intérieur », cross-cap, plan projectif, bande de Moebius, surfaces de double recouvrement de ces surfaces.

Il est d'abord rappelé que le signifiant ne peut se signifier lui-même et qu'il y a une « auto-différence » du désir à lui-même. Le (a), cause du désir, n'est pas le moi-idéal i(a), mais le fantasme imaginarise cette cause.

Dans le fantasme, le *sujet* se fait *absence* de (a) et c'est ce processus qui constitue l'identification au trait unaire, recherche répétitive de la première mythique, que le trait unaire qualifie. L'objet réel de la demande devient cause du désir par cette répétition même, qui introduit un écart excluant que le signifiant se signifie lui-même : le phallus n'est jamais tant là que lorsqu'il est absent. Résolvons, au passage, une importante question. L'on a l'habitude de dire que le phallus serait le désirable par excellence. Il n'en est rien; le *phallus incarne le désirant,* et non le désirable. Et c'est parce que Dante suppose Béatrice désirer par-delà même la vie sublunaire qu'elle devient la figure idéale de son œuvre.

Cela nous permet de définir le *sujet marqué du signifiant, comme coupure.* Un trou, cerné d'une coupure, voilà la définition de l'objet (a) et le phallus est l'opérateur qui introduit (a) *à la place* de ce trou. Il y a donc, pour l'être, un *lambeau irréductible,* et ce (a) impose au sujet la coupure, le faisant S barré, séparé, rejeté, dans sa « nature » même.

Ainsi : le signifiant est coupure; le sujet a structure de surface engendrée par cette coupure; la coupure, portée dans le *réel,* manifeste que c'est lui qui introduit le *même,* revenant à la même place; la coupure, elle, si le signifiant diffère de lui-même, introduit la différence, et c'est le réel seulement qui produit une *fermeture* de la coupure en raison de sa mêmeté, provoquant ainsi une rencontre de cette coupure avec le réel; la nature de la *demande* s'énoncerait alors : « qu'au moins une fois, le signifiant se répète! », c'est ce qui ne saurait être malgré la demande du névrosé. Tout le problème du névrosé obsessionnel n'est pas de « détruire l'Autre », mais de détruire l'*autre spéculaire* (i(a)), pour arriver – but mythique – à faire surgir le Même de la cause du désir.

Nous arrivons ainsi à cerner la *structure du fantasme, elle-même clé de la troisième identification.*

L'objet (a), la cause du désir, est non spécularisable, il n'a pas d'image dans le miroir; le sujet est coupure de (a); (a) a, dans le fantasme, une fonction cachée, masquée par le narcissisme; le champ du *désir* trouve sa limite dans cette *coupure de (a)* qui définit le *noyau du fantasme :* « un enfant est battu », cela ne nous donne aucun « sujet », seulement une coupure (être battu) et la cause d'un désir (un enfant) : mais le phallus, ce n'est pas cet enfant *désiré;* c'est le sujet en tant que *désirant;* ce fantasme est, comme tout fantasme, position du désirant au cœur de l'être, et l'*énonciation* du fantasme donne simplement la clé de la névrose : être un appel au désirant, comme si désirer pouvait être l'objet d'une *demande.*

Et c'est là le pari que tente la troisième identification imaginaire, hystérique : substituer un appel au désirant, au désir même, par une identification au manque de l'autre du désir. L'exemple classique, sur ce point, reste celui du rêve de la Spirituelle Bouchère, laquelle ne s'identifie nullement à son amie, mais à l'invite de son amie en tant que déçue : certes, elle restera la « vierge maigre » qui ne plaît aux hommes même si elle les séduit! Jeune fille définitive, figée dans une adolescence de rêve. Du moins, cette voie lui permettra qu'il y ait *du* désir dans l'affaire, nommément celui de Freud : le Boucher magnifique à opérer les jeunes filles trop sensibles d'un supplément plus que nasal... qu'elles lui abandonnent volontiers, lambeau chu de leur être et qui le laisse écrivant, écrivant sans fin... les lettres d'amour interminables dont elles n'ont, il faut le dire, cure et au plein sens.

Cette position de cette troisième identification narcissique (= imaginaire) du désir au désir paraît clairement ne pas suffire, puisqu'elle laisse le sujet dans la dépendance absolue de ce rêve : un appel au désir!

C'est dans une autre direction, celle de la *castration,* que cette structure du fantasme nous dirige, réduisant le

sujet à consister en cette coupure même de la cause du désir.

Mais nous en avons assez dit pour l'heure sur cet « apport » de J. Lacan à la question de l'identification. Place à la lecture et bon vent au lecteur!

UN OUVRE-BOÎTE		
	FORMULE CLÉ	RÉFÉRENCES TOPOLOGIQUES
1re identification	Trace de pas / Pas de trace	Quadrant de Peirce Formules quantiques d'Aristote
2e identification	Rien peut-être / Peut-être rien	Topologie du tore Entrecroisement des tores
3e identification	n'être pas – sans	Topologie du « huit intérieur » et des surfaces unilatères.

Références partielles aux travaux de Lacan

1. *Écrits :* Lire la *Direction de la Cure,* texte de référence sur l'identification.

2. *Séminaires*
   V, 4/6/58 : Les trois identifications
   VI : Analyse d'Hamlet
   VIII, 7/6/61, 21/6/61, entre autres leçons
   IX, *passim :* il s'agit là du séminaire sur l'identification.

   Plus particulièrement :
   13/12/61; 28/3/62; 20/6/62
   X, 28/11/61; 9/1/63; 23/1/63; 5/6/63
   XI, version Miller : pp. 231, 217-218, 222-223, 231-232.

On a oublié le beau résumé de Claude Conté in Scilicet 2/3, ainsi bien sûr que le livre de Jean Florence (cf plus loin).

Établi au cours de ma lecture du recueil, cet index montre assez le flou artistique des auteurs sur le sujet. C'est son seul mérite.

INDEX

Les numéros ajoutés dans la colonne après telle identification renvoient à son quasi-synonyme dans la liste. Ceux qui suivent immédiatement un item, donnent les pages d'occurrence du terme même. Cet index ne prétend pas épuiser toutes les occurrences de ces termes.

Tentative de classement par synonymes des termes relevés
(ce tableau reste conjectural)

Ire Identification	*IIe Identification*	*IIIe Identification*
1, 2, 6, 7, 12, 13, 16, 17, 19, 56	14, 20, 35, 57	3, 4, 5, 17, 21, 36, 37, 40, 48, 50
		Ratage de III? 11, 22, 23, 41, 44, 51

1 – Termes de sens incertains 18, 27, 28, 29, 39, 43, 45, 46, 47, 52, 53, 54
2 – Termes non systématisés 24, 25, 26, 30, 31, 32, 33, 34, 38, 42, 50, 55

2 – Instruments de travail

Il ne rimerait à rien de se lancer à nouveaux frais dans une théorie sur l'identification sans avoir connaissance d'ouvrages qui existent déjà sur la question. On relèvera :

++ 1. Jean Florence, *L'Identification dans la théorie freudienne,* P.F.U.S.L. (Bruxelles, 1978).

\+ 2. *L'Identification,* text-book sans doute animé par J. Caïn, chez Tchou (Paris, 1978).

Ces deux ouvrages comportent une importante *bibliographie complémentaire* dont on aura intérêt à user.

3. J. Lacan, *L'Identification,* séminaire inédit de 1961-1962. Il est aisé de se procurer des versions dactylographiées assez satisfaisantes de ce séminaire dont il existe au moins deux versions : J.L. et CHO (voir notre article de *Littoral* (13) sur cette question).

4. O. Mannoni, *La Désidentification,* in *Le Moi et l'Autre,* Denoël, coll. Espace analytique, 1985.

L'identification reste inconsciente au sujet. Quand il s'en rend compte, elle cesse. C'est ce que O.M. a traité dans *La Désidentification.*

Rajout de M.M., et pas de moi ! G.T.

Jamais vu ça !

Esquisses psychanalytiques, 7, 1987.

Paru in Esquisses Psychanalytiques, n° 7, 1987.

Je remercie M. Nicolas Boignard, de la belle ville d'Aix-en-Provence, de m'avoir retrouvé ce texte.

G.T. 6/99

PRÉSENTATION DU SÉMINAIRE DE J. LACAN SUR L'ANGOISSE

Gérôme Taillandier

Rendre compte du *séminaire de J. Lacan sur l'angoisse*, tâche difficile entre toutes !

A la différence, en effet, des séminaires qui le précèdent où le plan didactique peut être repéré, ce texte touffu, multivoque, semble inapte à retenir dans ses filets une conception claire à ce sujet. Notons que le thème de l'angoisse est ici travaillé par J. Lacan pour la seconde fois, la première, brillant de toute sa clarté didactique, étant la reprise du cas de Hans dans « *La Relation d'Objet et les Structures Freudiennes* ».

*
* *

Tout d'abord, avant même la recherche d'une structure d'ensemble du séminaire, il paraît nécessaire de résoudre didactiquement deux problèmes :

1 — Le tableau des affects liés à l'angoisse ;

2 — La reprise du schéma optique (Schéma 0) et sa remise en lumière à partir de l'analyse du narcissisme (Schéma N). Précisons que ces noms de baptême ne sont pas de Lacan, mais qu'ils nous simplifieront la tâche.

1 — **Tableau des affects** — Cette dénomination, du reste peu correcte, consiste à ordonner, selon deux axes de référence (le mouvement, la difficulté) les divers événements passionnels que le sujet peut rencontrer dans son approche du désir.

Le résultat est le suivant :

o — difficulté →

Inhibition	empêchement	embarras
émotion	*Symptôme*	passage à l'acte
émoi	acting-out	*Angoisse* → d (A)

↓ mouvement — réel

Il est aisé de remarquer :

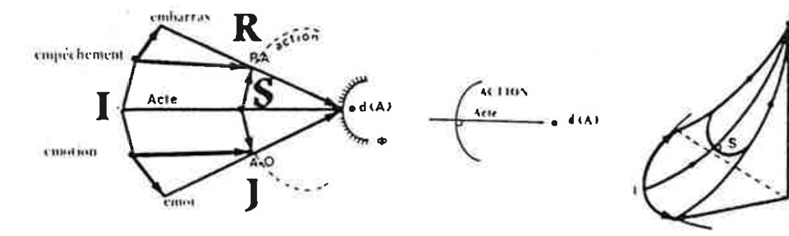
1 — Que l'inhibition, le symptôme et l'angoisse sont rangés selon la diagonale principale et dans *l'ordre croissant* que Freud leur avait donné ;

2 — Que le passage à l'acte et l'acting-out, qui ne sont pas des affects, sont inclus dans le tableau à proximité de l'angoisse ;

3 — Que ce type de tableau ternaire rappelle furieusement celui par lequel Lacan situe les catégories du manque dans le séminaire IV.

Il reste que ce tableau est *peu compréhensible* : on ne voit pas ce qui en fait la consistance, ni la complétude.

Il me paraît qu'à y regarder de près, la structure *faussement symétrique* de ce tableau doit être distordue pour le rendre parlant. Si l'on postule que *l'angoisse est ce qui ne trompe pas* et que *l'acte* est ce qui permet d'obtenir la coupure qui conforme le sujet à sa topologie de manque ; enfin, que *l'acte et l'action sont antinomiques*, il est aisé de voir que ce tableau est à interpréter selon la structure de l'acte, comme si l'approche de l'angoisse définissait un *potentiel plus élevé* dont l'acting-out et le passage à l'acte seraient les brisures spontanées de symétrie.



On peut alors remarquer que les trois lignes de pente du schéma peuvent relever des catégories S.I.R., selon ce que nous indiquons. On devra en conclure que les lignes de pente de *l'acte* vers un fort potentiel, sont orthogonales aux courbes de niveau de *l'action* ; mais, d'autre part, que ces lignes ne sont pas équivalentes, puisqu'elles évoluent dans des catégories différentes, à potentiel égal.

Pour finir, nous proposons le schéma général suivant qui, à notre avis, permet de penser que ce tableau ne soit pas arbitraire, puisque les diverses catégories de passion s'y ordonnent selon trois paramètres :

1 — La grandeur du potentiel ;
2 — L'orthogonalité de l'action à l'acte ;
3 — La différence des catégories où ces événements se produisent.

2 — Le schéma optique et le schéma du narcissisme

On n'estime pas nécessaire de rappeler le fonctionnement du schéma optique, si ce n'est dans la mesure des nouveautés qui y sont apportées.

Celles-ci sont suffisantes pour qu'on croie devoir changer le nom de ce schéma en celui de : *schéma du narcissisme*. Lacan, reprenant Freud et son introduction au narcissisme, établit entre libido d'objet et libido du moi une balance évidemment non freudienne, à partir du concept du stade du miroir : si l'autre aperçu dans le miroir me donne ma stature et ma forme, c'est qu'il *est* aussi bien mon moi, au sens du transitivisme : le moi, c'est l'autre, il y a équivalence imaginaire de i(a) et i'(a), de la libido du moi (en tant que corps propre) et de la libido d'objet (au sens où l'objet, c'est l'autre).

Mais la nouveauté est la suivante : Lacan fait remarquer que, dans ce transvasement libidinal entre le moi et l'autre, *il y a un reste*, ce qui, dans le schéma optique, est caché dans la boîte qui supporte le vase i(a). Cet *élément caché* (c'est le second point marquant) est indiqué par Lacan du signifiant ϕ, à partir de cette idée que cet élément en reste du transvase-

ment narcissique doit bien servir quelquefois dans le désir (donc dans une référence au phallus comme signifiant du désir). Ce reste se trouve baptisé de termes variés mais dont la convergence retient : le reste, le blanc, *la réserve*. Rester sur sa réserve reçoit ainsi pour telle jeune fille un sens analytique original et qu'on fera bien de méditer !

De cette nouvelle position du problème, Lacan va tirer une très *importante conséquence* qui fait toute l'originalité de ce nouveau schéma : si, dans le transvasement spéculaire corps propre — objet libidinal, il y a un reste, comment ce reste peut-il apparaître dans l'autre terme du transvasement (l'image i'(a)) ? La réponse de Lacan est que cette réserve apparaît justement sous la forme d'un manque, le $(-\varphi)$ de la castration imaginaire aperçue au miroir !

Ainsi, pour la première fois, grâce à ce nouveau schéma, la *clé* de ce fameux schéma optique nous est enfin donnée : pourquoi diable faut-il que Lacan introduise *deux* miroirs et non un seul, dans son montage ? Ce ne sont pas les incertaines considérations auxquelles il se livre à propos des projections corticales analogues au miroir C qui peuvent convaincre de la nécessité de ce miroir sphérique. A quoi peut-il bien servir ? La conséquence que nous venons de montrer nous donne la réponse : *dans le miroir plan A, il est impossible de produire optiquement du « caché » ; grâce au miroir sphérique, la dimension du caché, du reste, du réservé, apparaît enfin partie intégrante du montage optique*. Pour la première fois, l'effet de structure qui consiste dans la présentification de l'absence $(-\varphi)$ est rendu accessible graphiquement.

Nous nous trouvons confrontés à un autre type « d'entrecroisement » plus subtil au niveau de l'échange i(a) — i'(a), se superposant à lui, mais partiellement et moyennant deux inversions : le $(-\varphi)$ qui connote la réserve libidinale soustraite à l'image du corps propre, est visée, *mais inversée* en i'(a) comme le $(-\varphi)$ du pas-de-pénis spéculaire.

Il faut remarquer que l'équivalence spéculaire posée entre (a) (dans le corps propre) et $(-\varphi)$ en i'(a) paraît plutôt déduite de cette analyse de la « transfusion » réserve-castration, qu'elle n'en est fondatrice.

Ainsi, non seulement grâce à ce nouveau schéma, se trouve ouvert l'accès à une théorie de l'angoisse, mais rétro-activement, l'arbitraire intolérable du montage optique est levé.

*
* *

Ces deux problèmes préliminaires étant dégagés, venons-en au séminaire même. Nous nous trouvons devant une tâche très délicate : ce séminaire refuse obstinément d'obéir à un schéma didactique simple qu'on pourrait indiquer au lecteur. La périodisation qu'on va proposer a une large part d'arbitraire.

Tout d'abord, dans *les leçons 1 à 6*, il semble que Lacan se consacre à jeter les bases du problème de l'angoisse, en particulier grâce au montage des deux « portants » (frames) que nous venons d'étudier. Trois termes semblent résumer au mieux la *situation* lacanienne de l'angoisse : jouissance — désir — castration. Essayons de suivre le réseau de ce montage.

Je n'ai pas l'intention de reprendre l'apologue exténuant de la mante religieuse, figure extrême du désir de l'Autre ; mais c'est d'abord de là, de cette question en quoi se constitue le désir, que la dimension de l'angoisse s'impose. L'angoisse est d'abord affect né du désir : « que me veut-il » ? et d'abord : « que me veux-tu ? » ; c'est de cette interrogation qui se pose à partir de l'Autre que naît l'affect d'angoisse.

Car l'angoisse est un affect et *non* une trace mnésique (un représentant de la représentation). On rappelle que, s'il peut être dit déplacé, voire désarrimé, il ne peut en aucun cas être refoulé. Et il s'agit d'expliquer comment, à partir de ce statut très particulier, l'angoisse peut recevoir sa place privilégiée dans le fonctionnement psychique.

Une première démarche va consister à la situer parmi d'autres affects. D'où les « mailles du filet » que l'on a définies par le tableau de l'angoisse, tableau dont la fonction est de marquer sa place, son tranchant par rapport à : l'inhibition, l'empêchement, l'embarras, l'émotion, l'émoi, etc.

Puisque l'angoisse entretient les rapports les plus étroits avec le désir, une position du désir est exigée. Cette position du désir passe par l'intervention du signifiant — du désir de l'Autre. Le *trait unaire*, signifiant le plus simple, est apparition d'un sujet, il « rentre dans le réel » avant le sujet ; l'Autre est antérieur au sujet.

Ces remarques ne nous apprennent pourtant rien de nouveau jusqu'à ceci déjà en germe dans le séminaire IX, mais qui se scande ici pour la première fois comme une thèse capitale : *L'Autre ne sait pas*. Il est inconscience ; *et il intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas.*

Ces deux affirmations capitales : que l'Autre manque ; et qu'il ne sait

pas, constituent le point de départ indispensable de la problématique de l'angoisse.

C'est là la voie de détour à trouver ce qui me manque comme *objet de désir* : l'accès au désir se fera en couplant un objet au désir de l'Autre, lieu de son manque.

Ainsi : — si l'inconscient existe, nous pouvons être cet objet du désir de l'Autre, cet objet *affecté* du désir. Le sujet s'inscrit marqué du trait unaire ; reste l'objet (a), « irrationnel » qui garantit l'altérité de l'Autre.

Dans le désir, « je te désire même si je ne le sais pas », et je prends l'Autre pour objet à moi-même inconnu de mon désir ; je t'identifie à l'objet qui te manque ; j'atteins par cet objet ce que l'Autre cherche et qu'il ne sait pas.

*
* *

Ce premier pilier capital du raisonnement en matière d'angoisse, est pourtant insuffisant et il en faut au moins un second, celui constitué par le schéma du narcissisme (Schéma O modifié). Nous avons mis jusqu'à présent l'accent sur le *désir* et il nous faut maintenant le mettre avec le névrosé, sur la *castration* (ou plutôt sur l'angoisse de castration).

Auparavant il nous faut reprendre le fil indiqué par le schéma sus-dit. Nous sommes, semble-t-il, devant une conception non clairement dégagée par Lacan et qui serait à peu près ceci : d'une part, il y a une réserve, un blanc *(blank)* qui signe la limite de l'investissement libidinal de l'image spéculaire. Cette réserve du narcissisme primaire (ou de l'auto-érotisme ?) *ne se transvase pas* dans l'image au miroir (i'(a)). De plus, cette réserve est connotée ϕ, pour autant qu'elle est la source de l'investissement de désir. Il en résulte que, dans le transvasement de l'expérience spéculaire, *cette réserve apparaît au miroir comme* $(-\varphi)$: elle n'entre pas dans l'imaginaire, sinon comme manque ; (a) n'est pas visible au miroir ; la castration imaginaire tient dans cette équation : il n'y a pas d'image du manque ; l'objet (a) n'est pas spécularisable (1).

Tout cela nous donne bien la *racine* de l'angoisse, mais *pas encore l'angoisse elle-même*. Pour que l'angoisse apparaisse, il faut que, à cette place marquée $(-\varphi)$ dans i'(a), apparaisse quelque chose à la place du manque ; en sorte que le manque vienne à manquer ; c'est dans ce « défaut de l'appui du manque » (et non dans le manque) que surgit

(1) Ici, recours de Lacan aux surfaces non orientables.

l'angoisse de castration. C'est peut-être ce qui nous met sur la voie du surgissement de l'angoisse pour Hans, assignée par Lacan à la survenue de la turgescence pénienne, qualifiée de réel : plutôt que réelle, cette turgescence ne serait-elle pas un indice de complétion de l'image spéculaire en $(-\varphi)$? Cette explication rendrait cohérentes les deux théories de l'angoisse que Lacan nous propose sans les relier (ce qui est frappant).

Il résulte une conception générale de l'angoisse, dont la perspective laisse songeur : c'est le trop proche pour être vu, le Heimlich de la maison de l'homme devenu par un glissement, le Geheim, le caché par excellence, qui, surgissant *comme à la vue*, au miroir, crée l'angoisse de la rencontre avec l'auto-érotisme propre. L'auteur avoue ne pas encore suivre dans tout son trajet, la flèche de cette remarque.

Pourquoi, en effet, le trop proche de la réserve libidinale serait-il par excellence le fauteur d'angoisse lorsqu'enfin aperçu (spécularisé) ?

Mais il se présente à nous une seconde énigme, pas moins difficile que la précédente : que devient au regard de ce second pilier de l'angoisse, le premier (que l'Autre ne sait pas) ? La connexion de ces deux thèses nous fait pour l'instant défaut. La suite du séminaire va-t-elle nous la donner ?

*
* *

Un détour si l'on veut bien suivre le guide : remarquons que c'est en ce point (et à propos d'Hamlet) que Lacan introduit, non pas pour la première fois, mais « thématisé » pour lors, la non moins énigmatique *identification à l'objet du désir, (a), comme rejeté*. Cette identification à l'objet rejeté, qui court d'un bout à l'autre du séminaire (Socrate, Antigone, Œdipe à Colône, l'analyste en tant que (a), etc.) est ici clairement dégagée et anime tout le commentaire de *l'action* inconsciente (Passage à l'Acte et Acting-Out). Elle n'en est pas pour autant mieux théorisée, et la place qu'elle devrait occuper — par rapport à l'identification imaginaire, — par rapport à la première identification, — ainsi qu'à l'identification mélancolique — cette place n'est en aucun cas définie laissant le lecteur devant un problème que *nous estimons irrésolu*.

*
* *

Mais reprenons notre fil. Quels sont les rapports du névrosé à la castration ? Si la névrose n'est pas une impasse dernière, radicale, si elle est accessible à l'analyse, c'est que *la castration est déjà faite* ; mais elle

n'est qu'imaginaire et se présente dans le champ névrotique comme un traumatisme. Il s'agit de trouver une autre fonction qui donne sens à cette castration.

Ce devant quoi le névrosé recule et qui constitue le système de ses « défenses », ce n'est pas la castration ; mais il ne *veut pas* (dénégation) que *sa castration soit ce qui manque à l'Autre.*

Par quoi le névrosé *garantit* avec insistance cette fonction de l'Autre — cet Autre qui en retour se dérobe par le fait de cette garantie-même, dans un renvoi indéfini des significations où le sujet névrosé ne peut que se situer comme *destin (Até)*. Comment, dans ce destin *assurer* un rapport qui tienne, du sujet à ce monde de significations, sinon par l'existence d'une *jouissance* qui fasse terme à ce renvoi égarant (fantasme du père imaginaire tout-puissant) ? Mais l'opération propre du névrosé, c'est d'assurer cette jouissance au moyen d'un signifiant. Or, un tel signifiant, (ϕ) ne peut que manquer : l'Autre manque, ne sait pas, est barré.

L'opération propre du sujet de l'inconscient, c'est *l'appoint, à cette place de manque, de la castration propre* ; c'est là l'appel auquel est tenu de se commettre tout sujet.

C'est ce devant quoi le névrosé s'arrête : vouer *sa* castration à cette « garantie » (terme malheureux de Lacan) de l'Autre.

Et la castration, dans l'analyse n'est que le *moment de l'interprétation de sa castration.*

La dialectique de la névrose sous cet aspect de l'angoisse et du désir, repose sur un *double mouvement :*

1 — A la différence du pervers qui, lui, s'offre loyalement à la *jouissance* de l'Autre, le névrosé fait un usage névrotique du fantasme dit pervers : (a) vient à la place du *Heim*, du familier — trop proche, lieu de l'angoisse, ce qui lui sert à *se défendre contre l'angoisse* (donc contre le désir de l'Autre). (a) fonctionne comme défense contre l'angoisse dans la névrose, et ce sous cet aspect : il est appât par lequel le névrosé tient l'Autre (et même l'entretient au sens anglais de *l'Entertaining* (2). Par ce *petit rien* du petit (a) le névrosé entretient la demande de l'Autre (que tout désir soit satisfait hormis la demande de caviar !). L'usage névrotique du fantasme ne doit sa lueur perverse qu'à sa dimension d'appât posé pour

(2) « Entertaining my dear ! Entertaining ! » nous a-t-on dit il y a longtemps.

l'Autre : nulle *jouissance* là-dedans, seulement l'entretien de la demande de l'Autre.

2 — C'est le second terme de l'impasse névrotique : derrière cet usage fallace du (a), il y a la réalité de la demande ; l'objet du névrosé, c'est qu'*il veut qu'on lui demande, mais à condition de n'en pas payer le prix.* Le travail analytique : lui apprendre à donner *rien*, ce qu'il n'a pas, *son angoisse.* La demande de rien est une approche de la castration dans la répétition des cycles régressifs de la demande.

*
* *

Cette analyse de la fonction de l'angoisse dans l'approche de la castration nous permet de poser les fondations de notre théorie de l'angoisse.

Au principe, das Heim, la maison de l'Homme, la réserve libidinale de l'auto-érotisme incontournable — nous est étranger (Unheimlich). Cette maison est en effet *dans l'Autre* et c'est dans cette absence que nous résidons. Cette présence ailleurs fait de cette place une absence et celle-ci en devient Reine du jeu. Il en résulte que l'image spéculaire devient l'image du Double (Homme au Sable), rendant moins étonnant les phénomènes de dédoublement/redoublement qui surgissent lorsque l'image spéculaire est « complétée » de (a). Ainsi, le désir est *dans* l'Autre — et *mon* désir ne peut qu'entrer dans l'Autre sous la forme de l'objet que je suis — exilé de ma subjectivité : le sujet n'accède au désir qu'à se substituer à un de ses doubles.

Dans cette conjoncture constitutive de la condition de l'être parlant, qu'est-ce que *l'angoisse* ? Elle est sans doute signal ; mais elle n'est nullement signal d'un manque : au contraire ! d'un défaut d'appui du manque. L'objet du désir dans l'angoisse n'est nullement absent. Il est difficile à identifier, mais n'en est pas moins là. Il nous faut maintenant préciser les modalités de son opérance.

Pour cela, il faut repartir de deux topiques distincts que nous allons relier :

1 — D'une part, rappelons que *le signifiant s'origine de l'effacement de la trace.* Cette belle formule proposée par Lacan laisse cependant caché que cette opération constitutive du signifiant comporte *trois temps* et non deux, comme on le donne à entendre : événement de la trace — effacement de la trace — effacement de cet effacement. *Or, ce n'est que ce dernier temps qui permet de poser le signifiant,* lequel ne réside pas dans l'effacement, mais dans cette sorte de révélation du sujet qui s'accomplit

comme reconquête du non-sens qui résultait du refoulement originaire (effacement). Nous retrouvons notre thèse que l'Autre ne sait pas : de plus, *il ne doit pas savoir* et c'est dans cet enracinement que naît un : *Il ne savait pas* constitutif du sujet de l'inconscient. Il est clair que dans cette condition, toute apparition du non-su au champ de l'Autre spéculaire violera le circuit de ce double effacement — engendrant l'angoisse.

2 — Mais dans ces conditions, il est nécessaire de comprendre comment cet effacement de la trace est lié au stade du miroir comme moment effaçant : ce stade est, *comme* apparition d'une stature au champ de l'Autre (i'(a)), effacement de la trace, constitution comme refoulement du narcissisme primaire désormais dérobé à l'image spéculaire. La conscience, image du corps propre, laisse échapper cette part essentielle de l'être qu'est la réserve auto-érotique. En sorte que si, sous certaines conditions, réapparaît le narcissisme primaire, c'est comme l'inconnu, le double, le reste (a) venant à la place prévue pour le manque ($-\varphi$), *occultant* ce que cette place permet de repérage du sujet (3).

*
* *

Nous sommes à pied d'œuvre pour décrire les conditions définies du surgissement de l'angoisse.

1— **L'angoisse est encadrée.** Cette affirmation doit être référée à la structure de *cadre* tant du miroir que du fantasme. C'est là un des aspects les plus étonnants de la structure fantasmatique : pourquoi la pulsion, en tant qu'elle trouve à se représenter dans la représentation, doit-elle s'y représenter selon la structure d'un encadrement (4) ? Répondre par l'analogie du miroir ne peut que constituer une grossière métaphore de cette question.

Si l'on développe les éléments de la structure du miroir, il faut dire que si, dans le miroir, je ne me vois pas moi-même — il m'aide pourtant à *apercevoir* ce qui m'est à l'ordinaire non visible. Cet aperçu, cette soudaineté, constituent la structure temporelle de l'angoisse. Ainsi, dans le rêve de l'Homme aux Loups, c'est *soudain* que la fenêtre s'ouvre, laissant par cette béance apercevoir l'encadrement du fantasme.

C'est pour autant que l'Unheimlich se présente comme *encadré* qu'il angoisse. Toutefois, une distinction s'impose : sans doute l'encadré de la

(3) Je délaisse ici le point du fantasme pour ne pas alourdir le texte.
(4) Cf. J. DERRIDA : « *La vérité en peinture* », Flammarion, Champs, 1978.

scène dramatique est-il toujours là ; et c'est uniquement quand apparaît dans l'encadrement ce qui était déjà-là (heimlich) qu'apparaît l'angoisse.

2 — **L'angoisse n'est pas sans objet.** Contrairement aux thèses reçues sur l'angoisse, Lacan relève le mode d'apparence (Ereignis) de l'angoisse comme lié à un « *objet* ». Cet objet est justement le surgissement du *Heimlich* dans le cadre.

3 — **L'angoisse est coupure nette.** Dans la mesure où le signifiant renvoie à un réseau effaçant où il est possible de se tromper, l'angoisse, elle, renvoie à la *coupure du signifiant*, sillon dans le réel ; et ce n'est que par elle que cette coupure est pensable.

4 — **L'angoisse n'est pas doute, mais cause du doute.** A la différence des identifications hâtives du doute et de l'angoisse et des théories qui cherchent à réduire l'angoisse à un soi-disant « mécanisme de défense », Lacan rappelle que si l'angoisse a une cause, elle est elle-même *cause* d'un défléchissement des affects à distance de cette cause : *le doute combat l'angoisse.*

5 — A la différence du doute qui se dépense contre des leurres du signifiant, **l'angoisse est certitude.**

6 — Toute activité engendre la certitude ; la référence de la certitude est l'action : et **c'est de l'angoisse que l'action emprunte sa certitude.**

7 — **Agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude.** L'action repose sur un transfert d'angoisse. Ces thèses vont constituer l'assise sur laquelle va reposer l'analyse des modalités d'affect et d'action recencées dans le tableau de l'angoisse.

8 — Mais ce n'est que quelques mois après ces thèses et après un commentaire sur l'objet (a) comme cause que Lacan parviendra à énoncer : — **que l'angoisse est un signal qui ne trompe pas** ; — et **qu'elle est l'affect du désir de l'Autre.** On voudra bien méditer sur la raison de cet écart temporel.

*
* *

Nous voici maintenant prêts à nous reposer ! L'important chemin que nous avons parcouru nous a rendu accessible un concept de l'angoisse. Nous pourrons bientôt accéder aux variantes définies de son apparition. C'est là une tâche qui ne pourra cependant être abordée qu'après une élaboration de *l'objet (a) comme cause* à laquelle seront consacrées les

leçons 7 à 13, qui prennent appui sur une analyse du tableau de l'angoisse.

Il y a une oscillation de la réversibilité libidinale corps propre-objet. Toutefois, à cette oscillation échappe la réserve. Si cette réserve intervient dans cet échange, elle s'y manifeste comme (a) : le signal de cette intervention est *l'angoisse*. Le ϕ qui connote la réserve libidinale se révèle *en cause* dans cette circonstance et c'est cette révélation qui cause l'angoisse. L'objet (a) est ainsi objet inéchangeable par excellence ; surgit-il dans le champ du partage, c'est sous ce signal d'angoisse qu'il se manifeste. Ce petit (a) n'a pas d'image spéculaire ; en sorte que « ajouté » à l'image i'(a) il la rend étrange, figure du double, ce que Lacan connote d'une modalité de la langue particulière : le « *pas-sans* » (5).

Ainsi, si nous cherchons à situer (a) par rapport à une topique du sujet, nous devrons le définir comme l'extérieur, tandis que la limite moi/non-moi ne définit que l'intérieur du champ subjectif. Aussi, (a) *ne peut être reconnu*. Inversement, se reconnaître comme objet du désir, est *masochiste*. Cette première thèse nous permet d'éclairer le fonctionnement de deux perversions en partant de cette remarque que toute position de jouissance est soumise à une *aliénation entre l'action et le savoir* : ou je n'agis pas — ou je ne sais pas, telle serait cette préfiguration de la formule de l'aliénation, développée plus tard. Si j'agis, il reste un non-su — résidu de cette action et qui en fait la vérité inconsciente.

Ainsi, le *masochiste* s'identifie à l'objet d'échange, *cherchant* ce qui est impossible : se saisir pour ce qu'il se fait être : (a). Mais ce qu'il ne *sait* pas, c'est qu'il invoque l'angoisse de l'Autre.

Le sadique cherche dans son acte à se faire apparaître agent, objet, fétiche ; — mais à son tour ce qu'il ne *sait pas*, c'est justement ce qu'il cherche, cette mise en forme d'agent où il ne saisit que le reste de la jouissance sans se rendre compte qu'il est au principe de sa jouissance (en vérité masochiste).

Ce que le sadique cherche dans l'Autre dont il se fait l'agent, ce n'est pas tant sa souffrance que son angoisse. Bref, le sadique cherche cette dissociation, cette béance introduite dans l'Autre par le fait que le sujet peut pâtir dans son corps des effets du signifiant.

(5) Sur la topologie des surfaces unilatères et son utilisation par Lacan, lire : J.D. NASIO : « *Les yeux de Laure. Le concept d'objet a dans la théorie de J. Lacan* », Aubier, La psychanalyse prise au mot, Paris, 1987.

Une voie d'accès nous est donnée à cette *seconde thèse, celle de l'identification à l'objet (a) comme rejeté, fondatrice semble-t-il, du désir.* Nous nous trouvons devant l'un des points les plus déterminants et les plus obscurs de ce séminaire. Ce fil sous-tend en effet la presque-totalité de l'analyse du tableau de l'angoisse.

L'objet (a) ne peut être reconnu ; se reconnaître comme objet du désir participe toujours d'une position masochiste. Dans l'Autre, en lisant cette scène de la « reconnaissance » on ne trouve que le manque, ce manque nécessaire à la constitution du sujet au lieu de l'Autre.

C'est, semble-t-il, à cette conception que Lacan relie cette remarque : *que l'ouverture, la limite, le bord, sont le lieu élu de l'angoisse.* L'angoisse est signal de ce qui est à chercher « au milieu », au centre de cette zone bordée de manque qui semble caractériser l'Autre.

Cette analyse de l'identification à l'objet rejeté (a) permet à Lacan d'interpréter la position de la femme « homosexuelle » : dans le *passage à l'acte* du saut sur la voie ferrée de la jeune femme homosexuelle dont parle Freud, celle-ci s'identifie à cet objet rejeté, fait retour à l'exclusion fondamentale de (a). Dans la mesure où le principe de sa position est de soutenir le rapport idéalisé à ce qui a été repoussé par le père, elle *s'identifie absolument* avec (a). Son identification est aussi bien un rejet hors de la scène : elle se *laisse tomber* (on se trouve dans une zone de l'être sans doute assez proche de l'identification mélancolique, mais où la forclusion semble spécifiquement porter sur le rejet, par le père, du désir en tant que désir d'une femme).

*
* *

C'est à la *leçon 10* que commence d'apparaître ce qui fait le véritable objet de ce séminaire : au-delà du problème de l'angoisse, l'objet (a) ; au-delà de (a), le désir de l'analyste. Notre commentaire restera réservé sur ce dernier point, par principe.

Lacan réinterroge la structure de la privation, remarquant qu'elle est *réelle* : elle ne peut être réduite ; ce qui n'empêche que le manque soit symbolique : sinon, du manque du pénis chez une femme, comment pourrait-elle en savoir quelque chose ? Mais le nouveau problème qu'introduit cette remarque est tout autre qu'une invention des catégories du manque, déjà faite. Il s'agit de savoir *quelles sont les coupures adéquates à l'acte analytique*. En effet, l'annulation, la dénégation, etc., ne sont que des coupures impropres qui ne parviennent en rien à défaire le signifiant — puisque le signifiant consiste à effacer la trace. L'angoisse, coupure nette,

serait-elle la coupure adéquate de l'acte analytique ? Il faut poser que l'angoisse n'est pas défense, mais signal d'un manque, rappelé à l'occasion de son apparition. L'angoisse est un *phénomène de bord* : elle apparaît lorsque, en marge du bord de l'image narcissique i'(a), apparaît le *heimlich* qui ne devait y apparaître. Il faut poser que *la coupure qui permet de détacher l'objet (a) est différente des coupures impropres*, et qu'elle seule permet le franchissement du seuil de l'angoisse.

Quel est le rapport de l'analyste à (a) ? Le (a) apparaît comme la *cause du transfert.*

Revenons au problème du deuil, déjà esquissé plus haut, en partant de l'idée que le deuil consiste à s'identifier à l'objet perdu (rejeté). S'il en est ainsi du deuil le patient n'a-t-il pas à se sentir rejeté par son travail même ? C'est bien ce qui apparaît dans la souffrance du deuil (énigme soulevée par Freud). Dans le deuil de celui qui est mort je puis dire : « j'étais son manque — mais je ne le savais pas ». Et *c'est ce qui revient* lorsque, dans le processus du deuil, ce manque que j'étais pour l'Autre se rabat sur moi, — me rendant manque et rejeté dans ma douleur. Seulement, il reste que, par l'effet de la méconnaissance, la souffrance du deuil ne peut apparaître que comme un « lui avoir manqué », alors que ce manque même était la fonction efficace que nous opérions dans son désir.

Ainsi l'analyste, dans le jeu du désir, est-il celui pour qui le sujet peut manquer : il y a au moins un à qui l'Autre manque ! On devine en retour que cette question confine à celle de l'angoisse de l'analyste, puisque, dans le processus où il porte la coupure de (a), il en vient, dans ce deuil, à être identifié à (a) comme rejeté. Cela ne peut pas ne pas poser la question de la souffrance propre à l'analyste, puisqu'il est constamment rejeté dans une position de deuil qui le confronte au risque de s'identifier à l'objet rejeté. On ne peut que s'étonner qu'il y ait si peu d'analystes mélancoliques !

Comment peut-on situer *le désir de l'analyste* ? Celui-ci ne peut être en aucun cas identifié au « contre-transfert » lequel n'est que la somme des refoulements de l'analyste. (On ne voit pas comment celui-ci s'en débarrasserait, et là n'est pas la question !)

Repartons de l'angoisse. Elle est *signal d'un danger*. Elle est en fait *manifestation du désir de l'Autre*, signal d'un désir qui ne concerne aucun besoin, mais l'être même qui y est en question. *Elle s'adresse à nous en sollicitant la perte, pour que l'Autre s'y retrouve*. Le désir de l'Autre n'est pas reconnaissance ; il interroge à la racine du désir, le sujet, en tant qu'il se fait le manque précieux, le (a) qui est en cause de ce désir. Il n'y a rien

à faire pour rompre cette prise de l'angoisse : il faut s'y engager. Cette dimension temporelle de l'angoisse (« vous êtes embarqués ») est celle de la psychanalyse.

Le désir de l'analyste suscite en moi l'attente : par où je suis pris dans l'efficace de l'analyse (« Je voudrais qu'il fît de moi un objet » serait la formule par où cette efficace se fait sentir).

*
* *

Le repérage de l'identification à l'objet comme rejeté nous permet de mettre en évidence une nouvelle dimension essentielle du (a) : son statut *d'objet chû.*

Le *réel* est ce quelque chose devant quoi l'angoisse opère : elle n'est *pas sans objet.* L'angoisse est signal qui ne trompe pas, devant un réel irréductible. Dans l'opération constitutive du sujet dans le signifiant, (a) est ce reste irréductible du sujet. Comme reste, il est aussi bien objet chû, et c'est ce que nous présentifie Œdipe, ses yeux tombés à terre. De même, le masochiste cherche, de l'Autre, son angoisse, réponse majeure à cette chute d'une loque qu'il se fait être. Il y a un lien radical de l'angoisse à (a).

Les objets (a) ont corrélativement le statut *d'être séparables.* La fonction de chute et de séparation de l'organe de la jouissance dans l'orgasme sont à indiquer ici.

*
* *

Deux termes vont désormais donner les axes de référence du séminaire : *la jouissance, le désir.* C'est à l'abord de ce lien de la jouissance au désir (mais aussi à la *castration*) que seront consacrées les *leçons 13 à 21.* A la vérité, le fil court jusqu'à la fin du séminaire, mais les *leçons 22 à 25* peuvent en être distinguées pour autant qu'elles mettent l'accent sur la névrose obsessionnelle.

Il existe du reste un sous-découpage plus fin de ce groupe :

— Leçons 13-14 : visées du sadique et du masochiste.
— Leçons 15-16 : la jouissance féminine.
— Leçons 17-19 : le regard.
— Leçons 19-21 : la voix.
— Leçons 20-21 : le phallus et la castration.

Il faut, par parenthèse, souligner que c'est peut-être dans ce séminaire qu'est traitée pour le première fois de manière extensive *la jouissance de l'Autre* dont la réapparition aura lieu, beaucoup plus tard, au séminaire 20.

A cette occasion Lacan fait faire de nouveaux pas à la question de l'angoisse. Insatisfait de sa propre réponse, qui la situait du côté du réel, il conclut que le réel n'épuise pas ce que vise l'angoisse.

Dans l'opération de la division constituante du sujet, il introduit *la jouissance* : (a) est métaphore du *sujet de la jouissance*. Il symbolise ce qui, par l'effet du signifiant, est perdu, et en vient à constituer le fondement du sujet désirant, *non de la jouissance*. Pour faire entrer la jouissance au lieu de l'Autre, le sujet s'anticipe comme désir.

La béance du désir à la jouissance, voilà où se situe l'angoisse.

Dans une thèse très obscure, Lacan propose que (a) soit le positif de $(-\varphi)$, l'objet de la détumescence, critiquant par là une pratique de l'analyse fondée sur le complexe de castration. Cette thèse peut aussi bien faire la pierre angulaire d'une nouvelle conception de l'analyse où (a) serait le point d'appui de l'acte analytique.

Ne pouvant avancer plus, Lacan procède alors par aphorismes :

— Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.
— (a) est accès non à la jouissance mais à l'Autre.
— Désirer l'Autre, c'est désirer (a).
— Se proposer comme amant *(eron)* c'est se proposer comme manque de (a).
— Par cette voie, j'ouvre la porte à la jouissance de mon être.
— Dont l'échec est que je sois apprécié comme *eromenos*, aimable.
— Toute exigence de (a) déclenche l'angoisse de l'Autre, réduit à ce (a).
— Ce que l'Autre *veut* sur cette voie, c'est mon angoisse (atteste le sadisme).
— Une femme, en tant qu'elle veut jouir de moi suscite mon angoisse.
— Il n'y a de désir réalisable que dans la castration.
— Visant mon être, la femme vise à me châtrer.
— Le fait, pour elle, de n'avoir rien à désirer sur le chemin de la jouissance, ne règle pas pour autant pour elle la question du désir : (a) joue pour elle aussi son rôle.

On appréciera à quel point ces aphorismes, sans faire en rien théorie,

sont très en avance sur les moyens d'énoncer dont Lacan dispose à l'époque.

On est de ce fait pas étonné que les *leçons 15 et 16* soient consacrées aux femmes.

On ne peut qu'être frappé, à lire ces deux leçons, de l'évidente insuffisance de l'appareil théorique qui permettrait à Lacan de penser la position des femmes (le Séminaire 20 est encore loin !)

Au départ est posé le champ central de la *jouissance*, mythique. Le *désir* se constitue en deça de cette zone ; entre désir et jouissance, *l'angoisse*. Le désir n'intéresse l'Autre qu'à côté, dans (a).

Pour les femmes, leur lien au désir est plus lâche. Pour l'homme, le phallus est inéluctablement marqué d'un manque : son lien à l'objet passe par $(-\varphi)$. La femme, elle, est affrontée au désir de l'Autre, dans un rapport simplifié qui lui donne plus de liberté.

Il faut introduire un distinguo : le réel est toujours plein ; sans doute il fourmille de creux, mais il ne manque de rien. Il en va de même pour la femme qui, elle non plus ne manque de rien. La présence en elle de l'objet y est *de surcroît*, car non liée à un manque. La femme, sans doute, est abordée par l'homme selon le mode de l'objet ; *mais ceci ne veut pas dire qu'elle ignore l'angoisse*. Bien sûr, le masochisme féminin n'est qu'un fantasme de l'homme ; mais pour la femme, le désir de l'Autre est un *moyen* pour que sa jouissance ait un objet.

Que l'homme *laisse voir son désir* peut être angoissant, puisqu'il témoigne de ce qu'il n'a pas. Sans doute, le désir est peu de chose en l'affaire. Ce qui peut être angoissant pour une femme, c'est d'être prise pour *l'objet* d'un désir. Ce qu'un homme cherche dans une femme (ne disons pas ce qu'il y trouve !) c'est le $(-\varphi)$ de ce qui lui manque à elle : c'est là une affaire d'homme. Car à elle, il ne lui manque rien.

Les femmes ont bien rapport elles aussi à (a) : en tant qu'elles ne l'ont pas. Seulement, elles sont « pré-œdipiennement » liées à leur mère dans la *demande*. Cette insatisfaction du lien est pré-castratrice. *Leur castration n'est que secondaire* et parfaitement contingente, puisqu'il y faut Un-père.

D'où cette idée, un peu saugrenue, que propose Lacan : Don Juan serait un fantasme féminin, vœu d'Au-moins-Un qui ne puisse le perdre...

On ne peut lui dérober ce $(-\ \varphi)$; point qui lui serait commun avec elles...

Lacan soulève en passant ce lièvre difficile à attraper : *l'amoureuse du prêtre*. On saisit que, pour ce qui est de la jouissance féminine, ce séminaire nous oblige à repasser.

*
* *

Suit un voyage au Japon qui serait de peu d'intérêt, sinon que ces vacances semblent avoir profité à Lacan : il en ramène rien moins que la première occurence de la *voix* et du *regard* comme objets (a). Notons qu'il s'en faut de peu qu'il n'isole aussi *la respiration* comme objet, si malheureusement, il ne croyait au dernier moment, devoir la réduire... à un objet anal !

Après quelques considérations bien dans le style : « esprit du temps soufflant sur la psychanalyse », où tour à tour sont envisagées en quelques minutes, le Bouddhisme, le Japon, Dieu et quelques autres universaux de la même farine, Lacan se décide à atterrir.

C'est pour introduire une très intéressante et difficile articulation de (a) et de la castration. Rendre compte de ce problème restera incertain dans son résultat.

D'une part, les objets (a) ne sont pas homogènes à $(-\ \varphi)$; d'autre part, (a) est reste de la dialectique de constitution du sujet dans l'Autre. C'est dans la non-coïncidence du désir et de la satisfaction que nous devons situer *le point d'angoisse*.

Reste à expliquer le complexe de castration : nous revoilà au rouet.

Cherchons à situer ce point d'angoisse, à partir du paradigme de la pulsion orale. Le sein n'appartient pas à la mère ; il y a une *coupure* entre la « mamme » et l'organisme maternel. C'est de *façon interne* que l'enfant est séparé de (a) en ceci qu'il est (a) détaché par une coupure.

Le point d'angoisse lui, est *au niveau de la mère* ; il est angoisse de son manque. Le point d'angoisse ne se confond pas avec le lieu de la relation à (a) ; et le rapport au manque a lieu *au-delà* du lieu où se situe (a) dans le désir.

Pour autant que cette articulation suffise (et il est évident qu'elle reste

obscure), il est possible de définir le complexe de castration comme un *renversement du point de désir et du lieu de l'angoisse.*

L'orgasme est là pour situer qu'il n'y a pas aphanisis du désir, mais aphanisis de l'organe. Le complexe de castration ne serait pas crainte de privation de l'organe, mais angoisse devant la création d'orgasme. (Ce qui angoisse Hans, ce n'est pas qu'on la lui coupe, mais qu'il jouisse : à quoi bon tout ça ?)

Dans l'orgasme, l'homologue du point d'angoisse est « inverse » de la pulsion orale : c'est l'orgasme lui-même. Il y a équivalence entre l'angoisse et l'orgasme ; simplement l'orgasme est de toutes les angoisses la seule qui s'achève. Ce que la réversion implique, c'est qu'en aucun cas les deux points (point d'angoisse et point de désir) ne coïncident : il reste un manque qui est constituant de la satisfaction. Le désir s'adresse toujours à un reste, ailleurs.

*
* *

Lacan introduit alors le célèbre groupe des quatre objets (a). C'est sur le *regard* que la disjonction des points d'angoisse et de désir se repérera au mieux : dans la forme i(a), ma présence dans l'Autre est sans reste ; je ne vois pas ce que j'y perds. C'est dans la direction de la *tache* que peut se repérer la pointe du désir. La fonction de la beauté est de montrer la place de (a), lequel est réduit dans le regard, à un point zéro. Ainsi, le *désir* visuel (ou plutôt scopique) *masque l'angoisse de ce qui manque au désir*. La disjonction de l'angoisse et du désir se désigne là mieux qu'ailleurs.

C'est pourquoi c'est du côté de la *voix* que nous aurons à repérer l'ouverture sur l'Angoisse de l'Autre, que le regard nous masque.

Suivent *deux leçons (20 et 21)* spécialement consacrées à l'angoisse de castration et au phallus.

Lacan souligne un paradoxe : le phallus comme imaginaire fonctionne à peu près partout dans le rapport du sujet à (a) — sauf justement là où on l'attend : comme médiateur exigé au stade phallique où au contraire il se dérobe. Et c'est cette carence qui est au principe de *l'angoisse de castration*. Ce qui traumatise dans le rapport au phallus n'est pas qu'il se présentifie, mais au contraire qu'il s'escamote : fantasme de *l'Homme aux Loups* où « soudain la fenêtre s'ouvre d'elle-même », laissant le sujet médusé devant la béance de cette disparition.

Le statut de l'orgasme maintenant ? Il est en effet un équivalent de l'angoisse, en ce qu'elle ne trompe pas. Il reste donc une question si l'orgasme est satisfaisant. Mais en tout cas, *l'orgasme n'est pas au lieu de la jouissance*. Il n'y a pas de pulsion génitale. L'orgasme *se détache* du registre de la demande à l'Autre. Ainsi l'angoisse, marge de perte de signification, est reste qui désigne ce qui est visé d'un rapport à l'Autre. Elle se réfère à ce point d'appel : une jouissance sans limite. Mais le désir, d'une part, n'est pas la jouissance ; et par ailleurs, le désir serait impasse s'il n'y avait pas les ouvertures de l'angoisse.

Nous rejoignons ici la fonction du phallus : il réalise, par son évanescence, la « rencontre » des désirs comme un lieu commun de l'angoisse.

Ainsi, le phallus ne se trouve précisément pas là où on l'attend dans la médiation génitale, où il est attendu comme sexuel. Là, il n'apparaît que comme manque. Il en résulte l'angoisse sur cette vérité de la sexualité ; la *castration* est le prix de cette structure et se substitue à cette vérité.

Les *dernières leçons (22 à 25)* sont consacrées à un examen de la fonction de l'objet (a) dans la névrose obsessionnelle, ainsi qu'à une redéfinition des liens de l'angoisse et du désir de l'Autre. Mais je laisse ces thèmes pour un travail ultérieur (6).

On lira avec intérêt un fascicule de Claude Conté sur l'Angoisse, tiré par l'EFP.

(6) Il existe des occurrences du schéma Optique et du schéma « N » :
— Séminaire I.
— Séminaire VIII.
— Séminaire IX.
— Séminaire X : 28/11/1962 — P. 1-P. 6 (Version J.L.)
5/12/1962 — P. 1 à 7, 13 sq.
12/12/1962 — P. 1, P. 4 sq.
19/12/1962 — P.1.
9/1/1963.
15/1/1963 — P. 1.
23/1/1963 — P. 1, p. 5 à 17.
26/3/1963.

ERRATA

Dans le dernier numéro d'Esquisses Psychanalytiques (Automne 1986, n° 6) des erreurs se sont glissées au cours de la mise au point de plusieurs textes.

Nous apportons ci-après les rectificatifs appropriés :

• Dans le débat qui a suivi l'exposé de Roger Gentis : *Thérapies corporelles et psychanalyse : De quel corps parle-t-on ?*, Jacqueline Persini nous signale qu'une intervention (p. 34) lui a été attribuée à tort.

• Dans la communication de Patrick Avrane : *On lui dit tout (avec Jules Vernes)* ? lire page 95, 3e alinéa « *mille e tre* », et non « mille êtres ». Par ailleurs, l'auteur nous signale qu'à la suite de la communication de Micheline Glicenstein : *Le roi des Aulnes*, une de ses interventions (p. 124) a été attribuée par erreur à Christian Simatos.

• Dans la traduction du texte de Margaret Little : « *R* » *La réponse totale de l'analyste aux besoins de son patient*, Sonia Taïeb nous signale les erreurs suivantes :

— page 127, ligne 15, lire « contin*ua* » et « gard*a* ».
— page 129, ligne 22, lire « le deuil de la *mort* de son père ».
— page 135, la note en bas de page, ligne 25 a été oubliée. (§) N.d.T.-« Something to spare » : quelque chose dont il dispose ?
— page 135, la note (ligne 50) a été oubliée. (§) N.d.T.- dans le texte original : « Keeping his feeling unfelt ».
— page 137, une note signalée à la suite de l'expression « carte blanche » (ligne 26) a été oubliée. (§) N.d.T.- dans le texte original : « no limits ».
— page 140, une note signalée à la suite de l'expression « parlé de sentiments » (ligne 19, colonne de droite) a été oubliée. (§) N.d.T.- dans le texte original : « I had often spoken about feelings. »
— Le texte original de Margaret Little a été publié à Londres en 1957 dans la publication : *International Journal of Psychoanalysis* -38- pp. 240/254.

Gérôme TAILLANDIER

EXPOSER

JACQUES LACAN

Cette conférence, dont on doit remercier JD Nasio qu'elle ait été faite, reparaît ici sous sa forme originale, inaccessible depuis longtemps. En effet une version très abrégée et dont je ne reconnais pas être l'auteur, a été publiée en revue, provoquant la suspension de la diffusion sous cette première forme.

5/99.

Mes remerciements à

J.-D. NASIO

M.-C. THOMAS

A.-M. ARCANGIOLI

Alain STECHER

- 1992 -

Ce n'est pas sans un certain sentiment de deuil, lié à mon insuffisance devant l'auteur dont j'ai à vous parler, que je commence cet exposé. La proposition d'exposer m'ayant été faite, le vin est ~~donc~~ tiré ; il faut maintenant le boire et essayer de sortir quelque chose de cette réunion de travail.

Jacques Lacan naît en 1901.

Il faudra une petite vingt-cinquaine d'années pour que commencent à apparaître sur la scène du monde les effets de cette naissance, en un premier point que nous pouvons relever dans un texte intitulé *"Ecrits inspirés et schizographie"*[1] C'est un petit texte psychiatrique dont on peut dire qu'au fond l'essentiel de ce que Jacques Lacan a à nous dire y est déjà présent. Cet essentiel, en quoi consiste-t-il ? C'est le problème du style ; je ne vais pas trop dévier sur ce sujet car J.-D. Nasio l'a autrefois travaillé, mais j'ai tout de même l'intention de vous en dire deux mots. Le style, pour Jacques Lacan, ~~mon avis,~~ qu'est-ce que c'est ?

Le style, c'est un syndrome d'influence. Jacques Lacan n'écrit pas pour le plaisir, il écrit parce qu'il ne peut pas faire autrement, il est inspiré ; il subit une influence qui l'oblige à écrire

[1] Texte republié en édition pirate dans un volume de Petits Ecrits de J. Lacan.

et qui fait que sa main ne peut cesser d'écrire, que sa voix ne peut cesser de se faire entendre. "Avoir du style" n'est, dans ces conditions, que quelque chose de très secondaire à la question d'**être** littéralement la main qui écrit à la place de ce que dicte le syndrome.

D'ores et déjà, dans ce petit texte, nous voyons apparaître le problème fondamental de la démarche lacanienne, à savoir que le style est un effet automatique, en un sens freudien ; c'est un automatisme de répétition, qui est l'effet d'une véritable folie.

Considérer que le style, le problème du style, est l'effet d'une folie ou la manifestation de cette même folie, voilà, me semble-t-il, le cadre, la matrice, l'horizon sous lequel se déploie l'enfer personnel de Jacques Lacan, c'est-à-dire son oeuvre, l'obligation où il est de produire ce qui reste sous son nom.

Un peu plus tard, apparaît un petit texte, dans une revue obscure, intitulé *"Les motifs du crime paranoïaque"*[1], texte où se fait jour à nouveau un complexe tout à fait original doublé d'un intérêt fort particulier pour une structure singulière, celle de la paranoïa ; ce complexe, ce contexte, peut être tiré de mille manières. Pour l'instant, situons-le de la façon suivante : le problème posé du lien entre la paranoïa comme structure clinique et la folie comme fait humain général, le tout lié par un rapport de prime abord contingent au fait que

[1] *in* Le Minotaure. Cela se trouve en photocopies pirates, puisqu'il est impossible à ce jour de lire Lacan autrement...

nous avons affaire à deux soeurs, les soeurs Papin, c'est-à-dire aussi à deux femmes, l'une qui domine l'autre. Comme si nous devions penser qu'être femme pour Jacques Lacan c'était être essentiellement fou, comme si ce rapport duel que leur paranoïa, leur folie à deux nous révèle était déjà enseignant, concernant la position des femmes, la place qu'on peut donner à la femme, dans son raisonnement.

Un peu plus tard, Jacques Lacan produit une thèse intitulée *"Le cas Aimée"*[1], une femme une fois de plus, paranoïaque une fois de plus; et ici, les choses se précisent. Le lien qui intéresse Jacques Lacan, c'est le lien entre la paranoïa et la structure de la **personnalité**. La paranoïa considérée comme la forme exemplaire de la folie doit nous enseigner quelque chose sur la personnalité humaine. Ce mot, cette personnalité va d'ailleurs être pris dans un sens avec des équivoques, sur lesquelles d'autres ont joué[2] ; cette personnalité c'est un masque qui repose sur du vide et c'est bien là le fond de l'expérience paranoïaque que Jacques Lacan s'acharne à dégager. [illegible]

[illegible]

[illegible] l'expérience paranoïaque que d'autres nous ont appris à situer en terme de projection (projection est un terme technique d'une ambiguïté considérable qui, à la vérité, ne signifie rien), l'expérience paranoïaque est avant tout celle d'une **méconnaissance**. Une

---

[1] De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Ed. du Seuil, Paris.
[2] Marcel Mauss, *in* Sociologie et Anthropologie (PUF).

méconnaisssance au sens actif du terme : le paranoïaque non seulement ne veut rien savoir de ceci ou de cela, mais plus radicalement on a l'impression que la structure de cette expérience tient en une méconnaissance radicale de toutes choses, en particulier d'un soi-même — s'il y en a un — et aussi bien de l'autre, s'il existe. Le paranoïaque ne veut rien savoir de ce qui constitue sa propre position subjective.

Eh bien, voilà, pour Jacques Lacan, la structure de la personnalité. **La personnalité est une fonction d'ignorance.** Le coup de chapeau que donne ici Lacan à la notion de paranoïa critique empruntée à son copain Salvador Dali ne change rien au fait que la personnalité humaine, que Lacan essaie d'extraire comme ce qui serait une structure originale de l'être humain, cette personnalité n'est, et pour reprendre une métaphore très forte, qu'une sorte d'outre, de bulle en expansion qui n'a d'autre mérite que de consister dans le contour de ce qu'elle enserre, cette bulle, ce qu'elle enferme d'un vide central, le vide que le paranoïaque ignore essentiellement. Et voilà en quoi le cas de la paranoïa serait révélateur de cette structure radicale dans l'être humain.

Du fait que l'être humain dans la mesure exacte où il a une personnalité, est une personnalité, dans cette mesure, l'être humain est fou, non pas au sens clinique de la psychose, mais au sens où symptomatiquement la paranoïa clinique nous a révélé ce fait de l'être humain, la folie radicale qui donne la structure de l'être. L'être humain

est fou en ceci qu'il ne peut qu'ignorer ce qui ferait sa substance et l'ignorer sous cette forme étrange, spéciale d'une personnalité aussi mégalomaniaque, délirante, soit-elle. Voilà la révélation qui me semble être au coeur du problème que pose, ~~[illegible]~~ Lacan, la paranoïa : la /pour/ révélation symptomatique d'une expérience humaine de la folie, d'une folie qui est consubstantielle — pour user d'un terme fort peu lacanien —, consubstantielle à la nature humaine elle-même.

Voilà ce que nous pourrions inscrire ~~[illegible]~~ dans une expérience — pour user d'un terme lacanien —, une expérience **primordiale**. Elle n'est ni archaïque, ni dépassée, ni résorbée, ni résorbable, elle est primordiale ; elle est la révélation d'une marque qui ne saurait en aucune façon être dépassée ni déplacée. Voilà ce avec quoi Jacques Lacan a affaire et il lui reste sur les bras la difficile question de savoir comment élaborer cette expérience primordiale.

Après cette expérience primordiale, ne voilà t-il pas que, comme par miracle, Jacques Lacan découvre ou invente, comme vous préférez, un objet bien connu : le **stade du miroir**. Comme c'est curieux de découvrir le stade du miroir après l'expérience primordiale de la personnalité humaine en tant qu'expérience de la folie. Irait-on jusqu'à supposer que cette découverte du "stade du miroir"[1] serait comme une sorte de décours de l'expérience primordiale dont nous

---

[1] *in* Ecrits, éd. du Seuil.

venons de parler ? Alors, ce stade du miroir, il faut que nous en disions deux mots.

Il est, sous réserve d'inventaire historique plus précis, sensiblement contemporain de l'expérience psychanalytique de Jacques Lacan , celle qu'il fait lorsque — si mes informations sont exactes et je propose de les infirmer éventuellement —, lorsque ayant par-dessus tout souhaité hériter le poste de Clérambault et s'étant vu repousser à ce poste, Jacques Lacan décide de finir en psychanalyse, sur l'expérience d'un échec à prendre la place de son maître, le seul qu'il nomme comme tel.

Donc Jacques Lacan invente le stade du miroir.

C'est une question plus délicate qu'il n'y paraît, car quand nous lisons le stade du miroir dans les Ecrits, nous lisons un texte de 1949, texte tardif qui est déjà tout marqué des bouleversements qui vont se faire jour dans sa démarche. Comment pouvons-nous savoir que le texte de 49 nous dit quelque chose sur celui de 36 à Marienbad ? De sorte que jusqu'à plus ample découverte, le texte de Marienbad 1936, nous ne savons pas ce que c'était.

Le stade du miroir, [illegible] ouvrant une parenthèse enseignante qui rompt un peu le cours de ma monstration, il n'est pas mauvais d'en dire deux mots et de préciser

que Jacques Lacan n'en est pas l'inventeur, contrairement à une idée assez répandue. Le stade du miroir, selon mon information, aurait été inventé par Henri Wallon, c'est chez celui-ci qu'on trouve l'expression "stade du miroir". Il s'agirait de savoir si Jacques Lacan s'est contenté de reprendre une invention d'Henri Wallon ou si éventuellement il nous dit autre chose.

Je crois pouvoir préciser que chez Wallon, qui est partisan d'une conception généticienne du développement du psychisme humain, le stade du miroir désigne un simple moment critique révélateur chez le sujet humain du franchissement d'un certain stade, celui *grosso modo* de la constitution de l'autre comme autre, et par conséquent la différenciation du moi et de l'autre. Cette perspective ne donne au stade du miroir absolument pas d'autre portée que d'être un simple signe d'un moment du développement de l'enfant.

Il faut souligner l'opposition radicale de l'apport de Jacques Lacan sur ce point, opposition qui consiste sur le plan théorique en ce que Jacques Lacan n'est jamais généticien, que par conséquent le stade du miroir doit avoir chez lui une autre portée que d'être un moment critique du développement. Si donc il a une autre portée, quelle est-elle ?

Pour la dégager, le mieux à faire est de construire ce stade du miroir avec les termes que nous en donne Jacques Lacan.

Pour ce faire, [illegible], nous avons besoin de construire un **mythe** ; ce n'est pas pire que de construire un développement. Il faut accorder au mythe toute sa portée. Un mythe est quelque chose d'aussi réel que le développement de l'enfant.

Quel est donc le soubassement, le point de départ de ce mythe, [illegible] quand il nous indique ce moment tournant que représente chez Lacan ce stade du miroir. Ce mythe s'appuie sur l'idée que l'être humain serait un être prématuré à sa naissance ; étant prématuré — et je précise bien que ceci est un mythe dont je ne me soucie pas de trouver le soubassement biologique, c'est un mythe qui a la même portée que de reconnaître qu'Eros, comme il nous est rappelé dans le séminaire sur le Transfert, est le fils de Pénia et de Poros, le fils de la dèche et du bon secours... — eh bien, l'être humain est dans la dèche, il est prématuré et son être est frappé d'une incoordination motrice constitutive, pas moyen d'agencer tout ça, de lui donner, je dirais, corps.

Comment dans ces conditions vais-je, en tant qu'enfant, trouver une solution à ce marasme ? L'idée est que je ne parviendrai à trouver de solution au dit état de déshérence que par la voie d'une **précipitation** — terme éminemment lacanien — par laquelle

j'anticipe la maturation de mon propre corps grâce au fait que je me rue littéralement dans l'image de l'autre que je trouve comme par miracle en face de moi. Cette précipitation dans l'image de l'autre, voilà ma ressource, voilà mon Poros à moi, pour arriver à sortir de ma prématuration initiale. Il en résulte, pour déplier les conséquences de la solution trouvée à mes apories, un certain nombre de dépliements de cet état, à savoir que, puisque le fantoche que j'ai en face de moi c'est ça qui peut donner cohésion à mon incoordination, il en résulte que cet autre, qui n'est nullement constitué par moi mais qui est plutôt révélé dans ce mouvement de précipitation, cet autre je suis en lui radicalement, aliéné.

Je suis aliéné en ce sens que je n'ai pas d'unification — si tant est que ce terme vaille quelque chose chez Lacan, disons qu'à titre enseignant ça peut valoir quelque chose —, je n'ai d'unification de mon état incoordonné qu'au prix constituant d'être aliéné dans ce en quoi j'arrive à me constituer. Ce n'est pas que je constitue l'autre à partir de moi. C'est bien au contraire et inversement que si tant est qu'il y a un moi, il est le résultat de l'effet qu'a sur moi cet autre, au prix que cette image de moi, constituée dans l'autre et par l'autre, y est primordialement aliénée.

Dans ces conditions, le moi n'est jamais que l'image de l'autre, et voilà comment va le monde.

Qu'en résulte-t-il comme dépliement de toute cette situation? Qu'en résulte-t-il pour ce que je veux, si tant est qu'en tant qu'être incoordonné, en-deçà de mon image, [illegible] j'aie des voeux — et je me garde bien ici de trancher si ce sont des désirs, des demandes ou quoi que ce soit de ce genre, car je n'en suis pas là —, si tant est que j'aie des voeux, eh bien, cette image de l'autre me les dérobe ; non seulement je suis aliéné dans l'autre, mais l'autre me dérobe ce qui pourrait ressembler à une identification, me dérobe à un point tel que même ce que je veux, je n'en sais rien. Constitutivement, c'est dans l'autre et par l'autre que ce que je veux va m'être révélé, c'est par l'effraction que l'autre commet en réponse à ce mouvement constitutif de mon être, par l'effraction de cet autre, que j'ai une révélation quelconque de tout ce que je peux vouloir. [illegible]

J'ai maintenant l'autorisation de dire que mon désir est **littéralement le désir de l'autre**. J'en passe, pour tous les chemins de ce que je veux, par les mouvements de la marionnette de l'autre, j'en passe plus radicalement par les chemins de son désir. Je ne sais de mon désir rien si ce n'est ce que l'autre m'en révèle, et pour cause puisque je suis obligé de le suivre à la trace. En sorte que si nous pouvons parler d'un objet du désir [illegible] l'objet de mon désir c'est l'objet du désir de l'autre, **mon** désir n'a pas même l'ombre d'un sens ; l'objet du désir, l'objet après lequel je peux courir, est

l'objet du désir de l'autre, ce que les mouvements du regard, voire de la voix de l'autre m'ont indiqué comme ayant statut d'objet.

Nous nous trouvons ici devant l'anecdote bien connue, souvent rapportée par Lacan, que nous raconte Saint Augustin, d'un enfant qu'il vit, un enfant aîné regardant son frère puîné au sein et devant cet état de jouissance qu'il peut attribuer à l'enfant, pâlissant, lui, l'aîné. Cette expérience nous est révélatrice du fait que pour cet aîné, l'autre, le petit frère, ce sont ses mouvements qui, bizarrement, lui donnent l'indication constitutive de ce que lui, en-deçà, peut désirer : il en pâlit d'envie.

Ainsi et secondairement, si tant est qu'il y a constitution d'un objet cause du désir, cet objet est constitué comme autre, par le fait que c'est l'objet du désir de l'autre. Vous pouvez remarquer que dans ces conditions, une définition connexe du désir nous est donnée : **le désir est avant toute chose une séquelle de cette constitution du moi dans l'autre.**

Voilà l'expérience fondamentale du rapt que l'autre introduit dans ce que j'appellerais le **sujet** ou encore l'**être**, cette expérience fondamentale du rapt par l'autre, cette aliénation constitutive de l'être, voilà ce qu'est l'expérience fondamentale de la rencontre lacanienne.

Autant vous dire que cette expérience n'a, avec la psychanalyse, la psychanalyse de Freud, pas l'ombre d'un rapport. Cette expérience de l'aliénation constitutive de l'être humain dans l'autre n'a aucun rapport avec la démarche psychanalytique de Freud ; et c'est bien le problème.

Le problème qui se pose à Jacques Lacan dans ces conditions, quel est-il ? c'est d'en sortir, de cette expérience fondatrice, inaugurale de l'aliénation. Pour en sortir, il faut y entrer, il faut entrer dans la psychanalyse. Le problème qui se pose à Jacques Lacan, au point où il en est dans ce que je vous ai présenté, est de savoir : comment va-t-on s'y prendre pour insérer cette expérience primordiale dans le champ psychanalytique ? Il faudra lui donner le couvert de cette pratique de la psychanalyse, faute de quoi de grands dangers me paraîtraient menacer Jacques Lacan , ou plutôt les suites de cette expérience primordiale.

Voilà notre problème, le problème de notre homme quand, ayant mis les pieds dans la psychanalyse, il se rend compte qu'il faut bien sortir de tout ça. Qu'est-ce qui va lui permettre de débloquer cette fâcheuse situation ? A cet égard, il me paraît que le silence des années 40 observé par Jacques Lacan n'est pas fortuit car, bien sûr, il y a la guerre, mais je ne crois pas que ce soit une explication suffisante. Je pense que Jacques Lacan est très encombré par sa problématique et que les moyens lui font défaut pour savoir comment s'en tirer ; ce silence

me paraît être un temps nécessaire pour trouver une issue à ces apories dont je viens de vous parler, à savoir toujours cette difficile théorie de l'aliénation.

En sortir, voilà le chemin où Jacques Lacan va devoir élaborer beaucoup d'astuces nouvelles.Je pourrais, à partir de là, vous dire que grâce au symbolique, à l'imaginaire et au réel, nous trouverions une issue heureuse à nos difficultés. Ce serait une jolie manière de nous débarrasser des problèmes. En réalité, je ne crois pas du tout que les choses se passent ainsi ; il me semble que Jacques Lacan s'en sort par de petites séries d'astuces dont j'ai repéré quelques-unes.

La première astuce de Jacques Lacan pour se tirer d'affaire me semble être une **méthode générale de distinction des plans.** Dans le fatras qu'est l'expérience psychanalytique — je parle de l'expérience vécue par tout un chacun — lisez donc un peu *"Le petit Hans*[1] et voyez ce que c'est qu'un fatras digne de ce nom, un texte où il est impossible que quiconque retrouve — c'est le cas de le dire — ses petits, et ses pères encore plus. Comment comprendre quelque chose à des histoires de girafes, des petites, des grandes, froissées, pas froissées, des culottes, des noires, des jaunes, que sais-je encore, et le petit Hans au milieu de tout ça.

---

[1] Freud, Cinq psychanalyses, PUF.

Comment comprendre quelque chose à ces salades — véritablement, c'est incompréhensible.

L'astuce de Jacques Lacan, par laquelle il va se donner accès à une nouvelle compréhension de son expérience, va consister à distinguer dans ce fatras des **plans**. Si vous croyez qu'ils sont imaginaire, symbolique et réel, ça serait un peu rapide. Si le symbolique, l'imaginaire et le réel sont bien les résultats secondaires de cette méthode, la méthode est première sur ce résultat ; donc nous devons nous attacher à la manière dont Jacques Lacan procède avant de nous attacher au résultat, faute de quoi nous prendrons l'arbre pour la forêt. qu'il nous dérobe.

Autre astuce, Jacques Lacan va inaugurer quelque chose que je crois assez original. Il inaugure, il rend original dans le travail psychanalytique, une démarche qui me paraît nouvelle, un fil directeur de son travail, certes parmi d'autres, à savoir une réflexion sur la **structure de l'action analytique en tant qu'elle concerne l'analyste**. Il y a là plusieurs choses : non seulement cette réflexion concerne l'action psychanalytique, et ceci est certainement l'un des grands apports, un apport majeur de Jacques Lacan — n'oubliez pas la série des séminaires qui porteront pour titres : *"L'acte analytique"*, *"L'objet de la psychanalyse"*, *"Les fondements de la psychanalyse"*, que sais-je

encore, il y en a toute une tripotée qui ont pour fonction d'essayer de savoir finalement, l'action psychanalytique, en quoi consiste-t-elle ? qu'est-ce qu'on fait quand on se commet à être analyste ? —, donc non seulement sa réflexion s'engage sur ce point, mais de surcroît, en tant qu' elle concerne l'analyste et non pas l'analysant.

Jacques Lacan ne se soucie pas du transfert, de savoir comment l'analysant vit sa petite histoire. Ce qui l'intéresse c'est la psychanalyse, virgule, didactique, c'est-à-dire en quoi est-ce que la psychanalyse enseigne quelque chose à quelqu'un ? Il prend d'emblée le point de vue de l'analyste car la psychanalyse didactique — virgule entre —, c'est le problème de l'analyste. Une réflexion sur la structure de l'analyste, et j'ai bien dit la structure et non pas sur sa position ni quoi que ce soit d'autre, car l'analyste n'est pas un être humain, c'est une fonction qu'on endosse, on se demande bien pourquoi. Dans cette mesure, il y a lieu d'élucider cette place extraordinaire et nouvelle, quelle est la place du psychanalyste ? Là-dessus J.-D. Nasio en a rajouté pas mal.

Troisièmement, cette réflexion engage un autre courant que j'oserais qualifier d'inédit dans l'histoire. Entendons-nous bien : il y a des précurseurs. Mais si on ne souligne pas cette nouveauté, on s'imagine que tout est dans la même sauce. Cet inédit, c'est une

réflexion sur la structure des **fonctions du père** et leur intervention dans le psychisme humain.

Bien sûr que chez Freud le père est omniprésent, je ne vais pas me mettre à énumérer les Moïse, les totems, les tabous, les Michel-Ange, les Léonard et tout ce que vous voudrez, de préférence homosexuels, qui chez Freud font du père un personnage omniprésent bien qu'on nous dit que c'est la mère qui est omniprésente dans le complexe d'Œdipe, en fait c'est le père, c'est comme ça. Il est omniprésent mais bien malin qui pourrait dire en quoi. En réalité, on ne sait pas bien de quoi Freud nous parle.

Il me semble que l'effort majeur de Jacques Lacan sur ce point a consisté à porter à la question ces fonctions paternelles. En quoi est-ce que ça consiste que d'être un père ou d'en avoir la fonction ou d'être une fonction paternelle ? Remarquez que nous sommes au fond fort mal renseignés sur ce sujet. Ce point, cette question de réflexion sur les structures des fonctions du père, les fonctions paternelles, voilà un des autres points forts de sa démarche.

Eu égard à l'élaboration de la difficulté que j'ai dite, à savoir la difficulté interne où Jacques Lacan risque de s'enfermer avec ce problème de l'aliénation en l'image de l'autre, à cet égard ce que j'ai baptisé pour m'amuser "les séminaires négatifs" de Jacques Lacan me

semble important. Les séminaires négatifs, le nom n'a rien de mystérieux. Il se trouve que le séminaire de Jacques Lacan, l'enseignement qu'il a commencé à partir de 1953, si je me souviens bien des dates, ces séminaires ont un numéro : numéro un, deux, trois, etc... L'ennui c'est qu'en plus il y en a deux autres et ces deux autres ne font pas partie de la liste de son enseignement. Fallait bien les baptiser, alors je les ai baptisés : moins un, moins deux ; j'aurais pu les baptiser i et i_2, ça m'a semblé un peu compliqué, a [illegible]

Ils datent, si mon souvenir est exact, de 1951-52 et 1952-53, il n'en reste que peu de traces. Ces séminaires me semblent être d'autre part négatifs à un autre titre, à savoir qu'il n'y en a pas de traces, sauf quelques vestiges misérables, et [illegible]'ils sont négatifs encore en ceci que justement ils sont hors du champ des concepts du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Autrement dit, ces séminaires, constitutifs de l'enseignement de Lacan, ne font, autant qu'on le sache, pas usage des concepts en question, ceci restant à prouver jusqu'à plus ample informé.

Ces séminaires [illegible] on le sait par les textes qui nous en restent, approfondissent ces éléments de la réflexion. Entre autres choses, ils nous proposent :

• Premièrement, une nouvelle conception du **transfert**. En particulier à propos de Dora, Jacques Lacan , au lieu de chercher si le transfert c'est de l'amour, de la haine ou si c'est de l' [illegible] va /la rage/ s'efforcer de penser le transfert en termes de **mutation de position** du sujet. La façon dont, d'une manière interne au progrès même de la parole, le sujet change de position, voilà quelle est la nouvelle méthode pour concevoir le fait du transfert. Bref, dans le sujet humain se produisent des substitutions de position qui font que le sujet s'engage à /dès que/ parler, il n'est plus comme avant, et ceci d'une façon nécessaire.

• Deuxième point qui s'élabore dans ces séminaires, Lacan nous propose une idée désignée d'un terme qu'il emprunte à dieu sait qui — j'ai quelques petites idées sur la question —, nous propose une nouvelle idée de la **dette**.

L'être humain est constitué d'abord purement d'une dette. Cette dette, ce n'est pas lui qui l'a contractée, pourtant il doit la payer. Néanmoins, c'est dans les générations précédentes que la dette en question a été contractée ; la morale de l'histoire c'est que le destin de l'être humain est d'éponger les dettes de l'Autre, de se substituer à l'Autre pour payer la dette en question. Là encore nous trouvons ce terme de **substitution** que j'ai déjà évoqué à propos du transfert.

"L'homme aux rats"[1], dans sa névrose obsessionnelle, dans [illegible] — cette série de symptômes que constitue sa névrose, l'homme aux rats doit payer une dette qu'il n'a pourtant nullement contractée, puisque cette dette ce sont en particulier ses parents, et spécialement son père, qui l'auraient contractée. Disons que l'un des aspects possibles de cette dette, ce que notre homme aux rats suggère, c'est qu'il doit payer la dette suivante, à savoir que son père a failli ; c'est en cela qu'il a contracté une dette, le père a failli dans plusieurs événements, en particulier en ceci qu'au lieu de — substitution —, au lieu donner suite à l'amour qu'il portait à une femme pauvre, il a au bout du compte préféré se marier, faire un beau mariage avec une femme moins pauvre ce qui lui permettait d'éponger ses autres dettes la mère de l'homme aux rats. Bref, tout semble prouver — pour ne pas parler de l'œdipe dans tout cela et d'interdiction et de ses rapports avec le désir —, [illegible] que la faute, la faille du père consiste en ceci, qu'en somme il a cédé sur le désir qui pouvait être le sien. Eh bien, l'homme aux rats va éponger le fait que justement le père, ayant cédé sur le désir, lui, qu'est-ce qu'il va faire de tout ça ? peut-être que lui ne cèdera justement pas.

Enfin, le point important que nous avons mis en évidence est ceci : le sujet névrosé paye une dette qu'il n'a pas contractée, une dette contractée par les autres, qui l'anticipe dans son histoire, et voilà quelle est sa position d'être humain.

---

1 *Ibidem.*

• Troisième point qu'on peut isoler dans ces séminaires négatifs, point obscur auquel moi-même je ne comprends pas grand chose, mais qu'on peut quand même relever parce qu'au moins ça sera fait : c'est qu'on voit apparaître une problématique radicale sur la **question de la folie** qui, ne l'oublions pas, est celle qui nous travaille depuis le début.

Seulement, on va maintenant, cette problématique, la baptiser. C'est toujours risqué de baptiser, qu'est-ce qu'on efface en même temps ? on va la baptiser d'un terme qu'on trouve dans un coin obscur de Freud, la forclusion, le rejet, la **Verwerfung**, c'est la même chose. ces termes ont une fonction, celle de baptiser notre question sur la folie, notre question qui reste et qui n'est pas résolue, à savoir quelle est la dimension folle qui est inhérente au fonctionnement de l'être humain ? Nous allons faire semblant d'élaborer une théorie de la psychose, en vérité ce que nous cherchons c'est une théorie de la folie de l'être humain, et c'est grâce à ce concept nouveau-né de forclusion que nous tentons de nous frayer un chemin vers cela. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.

* * *

Je ~~veux~~ vais, si vous le permettez, maintenant abréger un peu car il est déjà tard, et je vais en venir à ce que j'estimerai l'essentiel et la fin.

Reprenons ce que nous avons trouvé sur notre chemin sur la dette. Voilà ce qui vient en tête, le point fort, l'apport paradoxalement nouveau qui va nous servir à franchir un seuil décisif.

Cette **dette**, nous allons la baptiser elle aussi d'un terme qui aurait toute une histoire — que je ne vais pas développer parce que tout simplement nous n'avons pas le temps — chez Lévi-Strauss, chez Jakobson, [illegible] nous allons la baptiser "**symbolique**". Ce changement de nom nous fait basculer dans un domaine nouveau. Auparavant, dans notre première démarche, l'**aliénation que je réalisais dans l'autre me constituait** ; ici il semble que quelque chose de nouveau se passe qui tiendrait en ceci qu'au fond **être fou, c'est payer les dettes de l'Autre**. Il doit y avoir ici un changement capital, de quelle nature ? ça reste à trouver, nous ferons comme si nous savions.

Nous avons réalisé un joli coup. Nous avons réussi à insérer notre problème initial, cette histoire d'aliénation, [illegible] à l'insérer dans le langage, nous avons réussi, en la rendant **symbolique**, en la rendant processus historique constitué par et dans l'Autre, à l'insérer dans le langage ; par conséquent, nous pensons que

nous pouvons trouver une issue à la répétition de la dette et que nous pouvons la trouver dans la **parole**.

La **parole**, voilà la fonction qui doit nous permettre de trouver une issue à la **répétition de la dette**. Je prononce ici délibérément le terme freudien de répétition. Vous comprenez bien que la liaison à établir entre répétition au sens de l'automatisme de répétition, c'est-à-dire de la pulsion de mort et de la dette symbolique serait à établir, [illegible]; nous n'avons pas le temps, je m'en excuse, si je veux vous montrer comment nous avons réussi un changement de perspective.

Par la définition de cette dette, que nous avons baptisée symbolique, nous avons trouvé le cadre constitutif de la nouvelle position qui nous permet de progresser et de considérer élaborables, travaillables les diverses difficultés que nous avons trouvées sur notre chemin, c'est-à-dire l'expérience primordiale de l'aliénation dans l'Autre, ne l'oublions pas.

Raisonnons un tant soit peu. Premièrement, si l'être humain est à ce point étranger à soi-même qu'il ne puisse exister que comme prix à payer d'une dette où il ne "compte pour presque rien" ; deuxièmement, si l'intuition initiale du **rapt** [illegible] de l'être dans l'image de l'autre est vraie ; alors pour autant que nous avons identifié le champ du langage avec la dette, alors le statut de cet être humain est d'être divisé

dans les effets du langage, c'est-à-dire en vérité de la dette dont il hérite.

Le **sujet** cette fois baptisé, le sujet humain est l'effet du langage, il est l'effet de la dette qu'il apure.

Si, d'autre part, comme nous l'avons découvert au sens d'une illumination constitutive d'un champ, cette prééminence absolue d'un Autre radical, d'un Autre qui dépasse l'histoire personnelle du sujet, si cette prééminence d'un Autre si radical, si trans-historique est vraie, alors il est maintenant possible de donner une définition nouvelle de concepts anciens et de dire que l'inconscient, l'inconscient de Freud, défini comme refoulement et retour du refoulé, l'**inconscient est le discours de l'Autre**. L'inconscient c'est la place que j'occupe dans la dette, pour autant que je me suis substitué à un autre qui l'a contractée pour moi.

En conséquence, le **désir** que je n'ose pas baptiser **mon** désir en tant que sujet, **le désir est le désir de l'Autre**, je n'ai rien d'autre à faire qu'à suivre les chemins du désir que l'Autre m'a prescrits, et voilà où j'aurai à trouver ma marque distinctive.

Nous venons, au décours de ce travail, d'introduire un terme qui reste peu précisé mais situé, qui est le terme de **désir**, cette

nouvelle situation du désir en tant que **désir de l'Autre**, en tant que l'inconscient est le discours de l'Autre, en tant que le sujet humain est effet du langage, c'est-à-dire en fait d'une dette constituante, le désir, voilà la pierre angulaire de la nouvelle construction que nous pourrions maintenant discuter et qui nous servirait à progresser dans la compréhension du séminaire de Jacques Lacan.

Le désir, voilà la pierre angulaire qui va nous servir désormais à raisonner dans notre champ.

LIRE JACQUES LACAN

Quelques conseils : lire plutôt les séminaires que les textes écrits — les lire dans l'ordre chronologique. Souvent des obscurités des écrits disparaissent, déployées dans le discours du séminaire.

1. ECRITS, Seuil, 1966

2. LES SEMINAIRES

Quelques séminaires particulièrement marquants et d'accès plus aisé :

Séminaire IV : La relation d'objet et les structures freudienne
(inédit)

Séminaire VII : L'éthique de la psychanalyse,
Seuil

Séminaire XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil

*

On pourra s'introduire à la lecture de Lacan grâce à :

J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan,*
Denoël (un second volume à paraître sous peu)

J.-D. NASIO, *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*
Rivages, 1992

*

La biographie de Jacques Lacan a été largement présentée par
E. ROUDINESCO, *La bataille de cent ans,* T2, Seuil

Atelier du samedi 20 juin 1992 sur J. Lacan

Du père

L'intuition de l'aliénation chez J. Lacan

Ce texte constitue une partie du travail d'atelier faisant suite à l'exposé sur J. Lacan. M.-C. Thomas a par ailleurs ouvert cet atelier par un exposé qui n'est pas reproduit ici.

Tout ce que nous racontons sur le stade du miroir comme moment de précipitation de la réflexion sur ce sujet de l'aliénation n'a qu'un but, celui de préciser mon exposé. A ce propos, J.-D. Nasio a fort justement sorti la citation des *Ecrits*, que "l'être de l'homme ne saurait se comprendre sans la folie comme la limite de cette liberté humaine".

J'ajouterai : comment entendre cette citation ? A mon sens, il ne faut pas l'entendre au sens où la folie marquerait la limite de la liberté, que la folie serait **hors** des limites de la liberté, mais bien au contraire en ceci que la folie est une **incarnation** de la liberté.

En quoi la folie et sa forme concrète particularisée qu'est la psychose constituent-elles une incarnation de la liberté humaine, voilà le problème posé.

Et, en contre-coup, en quoi cette incarnation de la liberté nous éclaire-t-elle sur notre structure en tant qu'être humain, dans notre fait humain ? Il ne s'agit pas simplement d'expliquer la psychose, mais il s'agit de rendre raison du fait humain comme tel.

C'est là que les choses deviennent difficiles et qu'il faut se méfier. Je suis, hélas, obligé d'interpréter, avec les risques que ça comporte. Il faut interpréter la suite de l'enseignement de Lacan, c'est-à-dire ce qui, à partir de 1953, à partir du moment où cette insertion de la question sur l'aliénation dans le champ psychanalytique oblige Lacan — mais aussi lui permet — à élaborer, à déplacer cette question d'une façon travaillable.

Le risque est grand de croire qu'en 1953, Lacan résout son problème. Ici, d'autres réflexions "psychobiographiques"[1] pourraient s'imposer. Remarquons qu'un mec de chez nous a écrit *"L'art d'être grand-père"*. Il me paraît quand même notable qu'en 1953, à 52 ans en fait avant puisqu'il commence son séminaire en 51 , c'est-à-dire à 50 ans — à l'âge d'être grand-père, deux générations + une, Jacques Lacan décide de constituer son séminaire. A l'âge où le président Schreber devient psychotique, lui J. Lacan commence son séminaire.

Je ne suis pas en train de suggérer que J. Lacan était psychotique, mais plutôt que chacun se confronte à la métaphore paternelle comme il le peut, et que là où Schreber va trouver une issue

délirante à cette confrontation, au moment où, comme je l'ai souligné dans l'exposé sur le graphe, "Oui je viens dans son temple adorer l'éternel", nous dit Racine, et à partir de là il s'ensuit toutes sortes de conséquences très intéressantes, à savoir la constitution d'une métaphore paternelle comme nous pourrions le montrer.

"Oui je viens dans son temple adorer l'éternel", ça veut dire : oui, je viens dans la maison de la parole reconnaître l'existence de la fonction paternelle. La métaphore, c'est-à-dire la **Bejahung**, l'affirmation primordiale, nous dit bien ce que ça veut dire : "oui je viens adorer l'éternel". C'est la formule inaugurale d'une métaphore paternelle.

En l'occurrence, ça va marcher, c'est-à-dire qu'une métaphore paternelle — et il est question d'héritier dans Athalie , à savoir qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire de l'héritier, voilà une métaphore paternelle. Eh bien, Schreber à 50 ans, pour des raisons que J. Lacan a essayé de cerner, confronté à l'exigence d'un franchissement dans les chemins de sa vie, ne peut répondre que sur le mode de "ça serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement". Voilà la réponse de Schreber, comment il va réaliser tant bien que mal sa métaphore délirante. Eh bien, J. Lacan, à 50 ans exactement, à la troisième génération, puisqu'on sait qu'il faut trois générations pour faire un psychotique, il faut également plusieurs générations pour faire un psychanalyste, nous sommes exactement dans le problème de la

troisième génération, nous sommes dans le problème de ce que J. Lacan va métaphoriser à ses 50 ans révolus ; lui métaphorise en créant son séminaire.

Qu'est-ce que c'est que cet acte-là ? C'est l'insertion de la problématique de l'aliénation dans la doctrine de Freud, dans la psychanalyse, mais je crois qu'il faut voir les choses avec un peu ~~plus~~ de circonspection. Qu'est-ce qui spécifie ce tournant de 1951-53 ? C'est l'invention, la découverte, la création du symbolique. En 1953, il se passe quelque chose, on va baptiser ça **symbolique**. C'est un nom propre, symbolique, emprunté à trente-six personnes différentes.

Apparemment, en 1953, J. Lacan découvre la fonction du symbole. Mais ne nous hâtons pas pour autant. En effet, bien peu de temps auparavant, semble-t-il, dans les années 1951-53 précisément, il découvre bien autre chose, il découvre la **forclusion** ; ce qu'il appelle à cette époque le rejet. Il l'emprunte à un texte de Freud, "*"L'homme aux loups"*.

C'est quand même bizarre qu'il découvre la forclusion avant l'invention du symbolique. Alors qu'est-ce qu'il découvre ? — là je suis obligé d'interpréter —, il découvre bien sûr toute cette histoire de fonction symbolique avec tout ce qu'il faudrait énumérer (le concept c'est le temps, le fait de rendre présente l'absence, etc...). On pourrait construire comme ça un concept du Symbolique.

En vérité, je crois que ce que Lacan découvre, c'est une répétition de son intuition de l'aliénation, à savoir que le langage, loin de nous donner une assise dans notre substance, le langage est en vérité le facteur — je ne pourrais pas dire "constitutif", ça dépasse de beaucoup l'idée de constitution —, le facteur de notre aliénation. Nous sommes radicalement aliénés dans le langage, nous n'y avons en vérité aucune place puisqu'il nous déplace,

Donc la vraie découverte que J. Lacan fait en 1953 et un peu avant, c'est que le facteur primordial de notre aliénation c'est que nous sommes aliénés dans le langage — et pour cause —, c'est qu'au fond le langage c'est notre tissu, notre texture ; nous sommes des êtres tissés de langage.

Que, par ailleurs, nous ayons un corps, personne ne le conteste, mais la question c'est plutôt de savoir comment notre corps est affecté par ce tissage, ce qui est une autre question. Je dis simplement que si l'être humain est tissé de langage, alors en vérité, nous sommes rongés de langage, mais il n'y a même pas d'os à ronger.

C'est ça la dette et par conséquent, dans ce contexte, langage et dette sont une seule et même chose. Autrement dit, si vous voulez faire de la linguistique, je ne peux vous en empêcher. Aucun linguiste ne

pourrait concevoir une idée comme celle que je vous propose : penser que la structure du langage est simplement notre aliénation radicale. Le fait que nous sommes tellement étrangers à nous-mêmes que nous sommes pris dans des rets, des réseaux qui définitivement et constitutivement nous rendent étrangers à quoi que ce soit d'un nous-mêmes, et par conséquent je me permets d'ajouter quelque chose que vous ne trouverez pas littéralement chez Lacan mais qui me semble être l'esprit même de la démarche — mais c'est une interprétation — qu'en vérité nous sommes, par ce fait de langage, radicalement rejetés. C'est ça le rejet constitutif de l'être humain, c'est le fait que nous sommes des êtres de langage.

Voilà ce qui définit pour moi le concept de **forclusion**, au sens lacanien du terme. Etre forclos, c'est être l'effet du langage. La forclusion, c'est bel et bien le fait constituant de l'être humain comme tel. Nous sommes soumis à une division radicale de notre être par ce fait. A partir de là, la question se pose de savoir comment nous allons y retrouver nos petits. Dans ces conditions, le mot **symbolique** est légèrement plus équivoque qu'initialement !

Si vous prenez un texte comme *"Hölderlin et l'essence de la poésie"* de Heidegger, vous y verrez défini le langage exactement comme je vous dis, à savoir que "le langage est le plus dangereux de tous les biens." C'est lui qui nous expose au danger d'être un être

humain. Qu'est-ce qui est sensible dans les rencontres avec les schizophrènes, qu'est-ce qui me frappe le plus dans la rencontre avec un schizophrène bien connu, Hölderlin, c'est quand même sa révélation du père.

Le père, il n'y a que ça qui intéresse Hölderlin ; et la question qui se pose c'est de savoir où il a bien pu se retirer ? Qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce que le père dans l'expérience première de Lacan ? Le père c'est un traumatisme. La fonction du père est une fonction traumatisante. Si c'est vrai, toute révélation de la dimension paternelle me semble être la révélation du traumatisme radical qui fait qu'en tant qu'être humain, soumis certes à la loi symbolique, c'est-à-dire à la loi qui veut que nous soyons jetés hors nature par les réseaux du symbolique, alors par ce fait, par la coupure radicale qui nous constitue et qui est fort bien illustrée par le sacrifice d'Abraham, dans ce sacrifice c'est cette coupure radicale avec la nature et la constitution dans une loi qui fait que le père est pour nous une révélation meurtrière. De quelque manière qu'on l'entende, cette révélation du père, c'est une effraction dans l'être humain. Voilà ce qui me semble être la vraie révélation du père, celle qu'on peut trouver dans Héraclite : "Mais le tout c'est l'Eclair qui le gouverne".

Le schizophrène cherche le père dans la nature, dans les éclairs, le tonnerre ; il n'est pas le seul. La révélation paternelle, c'est l'éclair qui schize le schizophrène et qui l'oblige à trouver la révélation

traumatique dans les astres, dans la nature, dans les arbres. Mais en tout cas, le fait majeur est ceci : la révélation paternelle est une révélation traumatisante par excellence, et c'est un vrai problème de savoir comment la fonction paternelle peut ,de quelque manière, non pas nous sortir du traumatisme puisque la rencontre avec le père est toujours traumatique, comme nous l'apprend la structure de l'œdipe féminin, à savoir qu'elle sera du style de ce que F. Dolto a spécifié comme le fantasme de viol, la fameuse "libido centripète", que F. Dolto a isolée ; toujours est-il que la révélation du père étant traumatique, elle ne saurait ne pas l'être.

Donc s'il y a miracle pour que, de cette fonction du père puisse sortir du sujet, pour que quelque chose puisse sortir qui fasse que nous ne soyons pas voués à une dérive radicale qui est bel et bien celle du symbolique, alors il faut bien qu'une fonction de temps à autre nous permette de retrouver nos petits. Cette fonction, c'est la fonction de la parole. Et c'est ici qu'apparaît, selon moi, l'interprétation élémentaire de la fonction de la parole chez J. Lacan. Car la fonction de la parole ce n'est certes pas de nous sortir de notre statut d'êtres soumis à la dérive du langage, mais que dans cette dérive, nous apprenions à prendre notre place ; à nous inscrire dans la dette où nous sommes pris en tant que nous avons à la porter, à la supporter, à l'accomplir comme le "destin" — appelons ça d'un terme un peu romantique — ou, si vous préférez encore éviter ce terme, prenons un terme lacanien comme le **synthome**. Le synthome c'est celui qui accomplit la dette ,qui est

saint-homme

l'incarnation de cette dette ; le synthome qui nous frappe soit comme névrosé, soit comme psychotique, ce synthome est simplement l'aboutissement de ce dont nous sommes porteurs, pour autant que nous parvenons à parler.

Parler, ce n'est certes pas quitter la dette, ce n'est pas cesser d'être fou, c'est trouver au milieu de l'aliénation constituante du langage, de cette dette du symbolique, c'est trouver les chemins de quoi ? les chemins du désir. Et c'est ici que le désir trouve sa vraie place.

Le désir est ce point d'accomplissement de la dette qui, en même temps, nous permet d'échapper à la dérive — et c'est bien là que le désir trouve sa place constituante dans la doctrine lacanienne. Il est, au sein de la dérive inévitable de l'être humain, en tant qu'être de langage, le point qui, n'abolissant en aucune manière la dérive, lui permet — à cet être humain — de trouver un point de parole, un point de dire, un point certes aussi hors de la parole, en tant que le désir n'est pas articulable, mais néanmoins un point de butée sur un élément de réel. Mais qu'est-ce que ce réel, sinon au fond l'élément de dette que nous transmettons et qui nous est transmis ? Eh bien, voilà ce qui est en fait la place du désir dans la doctrine lacanienne, Et c'est pourquoi lorsque nous lisons le séminaire sur *"La relation d'objet et les structures freudiennes"*, et en particulier toute la structure de l'œdipe dans *"Les formations de l'inconscient"*, ne nous y trompons pas,

voyons bien que Lacan, très officiellement, reconstruit la démarche freudienne de l'Œdipe en s'efforçant de montrer que le désir serait pour ainsi dire une fonction résolutive des captations de l'enfant dans l'inceste. Ce n'est au fond qu'une manière très élégante de dissimuler le fond de sa propre pensée qui est que ce n'est pas tellement qu'il s'agisse, en désirant, de sortir de l'aliénation de l'œdipe, mais il s'agit bien plutôt de trouver simplement dans le désir une fonction qui nous permette d'exister dans l'aliénation primordiale qu'est la structure du langage.

Voilà ma manière de lire le chemin que Lacan nous propose, et dans ces conditions il est bien clair que des notions comme symbolique, imaginaire, etc... sont à prendre avec des pincettes, non pas qu'elles soient fausses, mais il faut bien voir que leur maniement technique local ne peut en aucun cas se substituer à une réflexion de fond sur ce en quoi ces concepts, quant à la démarche intuitive de J. Lacan, certes, lui permettent de trouver une consistance, une pratique. Mais on ne peut en aucun cas prendre des vessies pour des lanternes et prendre le concept de symbolique pour ce qu'il n'est pas, et en particulier pour une manière de se débarrasser des problèmes.

CHRONIQUES DU SEMINAIRE DE JACQUES LACAN. (VII)

GEROME TAILLANDIER

SOURCES ET ETABLISSEMENT DU SEMINAIRE III

1 - Position du problème

Le séminaire III de Jacques Lacan pose plusieurs problèmes d'établissement délicats que l'on est aujourd'hui en mesure d'éclairer.

a) - A l'heure actuelle, la version JL (du secrétariat) ne nous est toujours pas connue, malgré de nombreuses recherches menées par des limiers des plus fins. Or on sait l'intérêt de cette Version Indépendante comme source du séminaire. De plus divers bruits courent concernant la localisation de cette source entre les mains de tel ou tel haut personnage du monde psychanalytique.

b) - De plus, on ne connaît à ce séminaire aucune version indépendante variante, ni Notes d'Elèves. Or on sait l'importance cruciale de la méthode des variantes pour l'établissement du séminaire.

****

2 - Etat des sources

A ce jour, trois versions peuvent prétendre représenter un corpus valable pour l'établissement de ce séminaire :

a) - Version JAM, transcription plutôt qu'établissement, et dont les erreurs de méthode ne sont plus à signaler. On verra pourtant plus loin sa grande utilité.

b) - Version BT, ainsi baptisée par nous pour des raisons que nous n'avons pas à dire pour l'heure. C'est celle qui circule presqu'universellement en dactylographie. Elle est bien connue pour ses nombreux lapsus, telle en particulier la célèbre "aphasie de vérité" (pour : aphasie de Wernicke). *NOTE IN FINE

c) - Version HH, ainsi dénommée par nous d'après Hirsch Hyacinthe, pseudonyme adopté par un de ses promoteurs. Cette version, dont les auteurs ne se prennent pas pour la queue d'une cerise, doit surtout son intérêt à l'épaisseur du mystère qui entoure ses sources : elle procéderait directement de la Version JL ! On verra plus loin que cette prétention est infondée et mensongère.

****

3 - Recherche des sources par la méthode des variantes.

Le problème clé de l'établissement du séminaire consiste dans la recherche de l'indépendance des sources, garantie unique que l'on ne propage pas les erreurs des établisseurs successifs et surtout l'effacement constant qu'ils tendent à commettre, des lacunes et distorsions de leurs sources.

Or les sources sont souvent plus parlantes par les lacunes et singularités que par leur régularité. L'attitude imbécile qui consiste à effacer une difficulté du texte par la compréhension de son lecteur constitue la principale difficulté à quoi l'établissement du séminaire se heurtera toujours.

Nous allons donc suivre sur deux fragments du Séminaire III (leçons du 6/6/1956 et du 30/5/1956) la manière dont les éditeurs travaillent leurs sources. Cette enquête va nous révéler la localisation probable d'un exemplaire de la Version JL, ainsi que l'exclusion de sa localisation là où on la situait avant.

De plus, il est non moins important de définir l'ordre des sources dépendantes : 1er ordre (dépendance des sources indépendantes),

2ème ordre (dépendance de sources dépendantes, etc...).

Ce point est particulièrement important en l'absence de sources indépendantes variantes.

****

4 - Lecture variante

Voyons maintenant le texte lui-même. La pagination de référence sera celle de la version JAM, pour des commodités d'accès du lecteur moyen.

a) - p. 293 - Après avoir supprimé un paragraphe, selon ses habitudes, JAM établit : "c'est de l'ordre de l'hallucination, d'une perception fausse".

Or BT dit : " c'est de l'ordre de l'imagination, de l'hallucination, d'une perception fausse".

Le mot imagination est supprimé. Pourquoi ? Parce qu'on ne le comprend pas, il n'entre pas dans le cadre de la compréhension qu'on a de Lacan. Pourtant le texte est clair : J.Lacan cite, au style indirect, la théorie psychiatrique de l'hallucination. Pour celle-ci, l'hallucination est une imagination d'une fausse perception. Le texte doit donc être établi ainsi : "c'est de l'ordre de l'imagination, -l'hallucination-, d'une perception fausse".

Selon un procédé que nous allons voir se répéter, HH se contente de copier servilement JAM, sans citer.

Une conclusion s'impose déjà : BT est une version plus riche que JAM ou HH, et elle révèle un état du texte antérieur à ces deux-là.

La suite de l'enquête va confirmer ce point de vue.

b) - p. 294 §2 - BT dit : "en face de lui un autre [...]".

Il y a donc un trou dans le texte.

JAM, à son habitude, bouche les trous du séminaire avec sa vieille robe de chambre et dit : "un autre véritable", sans signaler la lacune.

Confirmant l'hypothèse de la servilité de HH à l'endroit de JAM, celui-ci établit : "un autre véritable". On ne peut pas mieux signer la source de la conjecture !

Quant à nous, nous avons proposé la conjecture : "un autre [sujet]." K

c) - p.294 §3 - BT dit : "par exemple [...]. Et la phrase s'arrête".

Là encore, un trou, qui indique la proximité d'une version d'origine qu'on n'a pas encore déformée.

JAM bouche le trou : "par exemple - Parlez-vous encore...- et la phrase s'arrête".

Mais le texte BT continuait : "et ça veut dire : parlez-vous encore des langues étrangères ?"

Non seulement la phrase ne s'arrête pas (interprétation JAM), mais il est clair que le [...] indique une citation allemande dont on nous donne la traduction française.

Quant à HH, il suit gentiment JAM.

d) - p. 299 §6 - BT dit : "dans la [...] de la superbe Athalie".

JAM avec le même automatisme, interpole sans signaler : "dans la dénonciation de la superbe Athalie". Il est peu probable que ce terme convienne, surtout si l'on se réfère au texte, où l'on s'aperçoit de surcroît que "superbe Athalie" est une citation, qui devrait donc être en italiques... Encore faut-il pour cela, avoir lu la scène avec d'autres lunettes que celle de J.Lacan.

Quant à HH, il cire les pompes : "dans la dénonciation de la superbe Athalie".

e) - p. 302 §6 - On a là un joli problème, même s'il fait peu progresser la question.

BT dit : "dans la mesure où ce José l'est un peu". On n'est pas dans Carmen ; il ne peut donc s'agir que de Josué. Il s'agit évidemment d'un lapsus, soit de Lacan, soit du secrétariat. La persistance de ce lapsus dans BT est intéressante : la refrappe a gardé intacte une erreur d'un texte auquel elle reste très fidèle!

JAM corrige en Joad, ce qui est naturel, - et HH lui emboîte le pas.

f) - p. 305 §1 - BT établit : "le problème du discours en tant qu'il représente le [...] ce qui définit ce matériel signifiant".

Devant une lacune difficile à établir, JAM utilise sa procédure habituelle : il coupe le trou et raccommode à sa façon : "aucune langue particulière n'a de privilège dans l'ordre des signifiants, les ressources de chacune sont...". Seuls quatre mots témoignent encore du texte d'origine...

HH, ici, est très ennuyé : soucieux de respecter le matériel, il ne peut pas suivre la transformation de JAM ; il préserve donc la lacune : "représente le [...] ce qui définit...".

Cette dernière transformation est très importante : elle atteste que HH a eu sous les yeux un exemplaire porteur de la lacune, donc, ou bien BT, ou bien JL. On va trancher cette question au point suivant.

g) - On arrive ainsi à la célèbre page manquante du 30/5/1956.

Remarquons tout d'abord que la date de la séance, après calcul, est bien au 30 et non au 31, ce que ni JAM ni HH ne corrigent, preuve qu'ils n'ont pas eu ma correction en mains (sur mon exemplaire qui circule).

Voyons d'abord les faits.

BT établit : p XX/10, (288, JAM), (début de citation) :

"Je vais, pour vous faire sentir ce que je veux dire (coupure G.T.) recourir à une théorie médiévale de l'amour (coupure G.T.) impossible (G.T.) sans introduire cette dimension la nature de la folie (G.T.) sociologiquement (G.T.), énamoration(?), dans le fait de tomber amoureux (G.T.) poser la question ainsi me fait justement recouvrir ce qui est à l'ordre du jour dans la position la plus commune de la | X

|

| (fin de page) (1)

(Note de bas de page) : [manque une page]

---

(1) Les coupures que j'introduis ont pour fonction de mettre en évidence les mots témoins. Pour la lecture, référez-vous à BT.

Puis XX, 11 (JAM,288), (début de page) :

[....]

tombe au dérisoire, et que le caractère précisément aliéné et aliénant de tout le processus"

Fin de citation.

Ici, JAM produit un texte (288,§2-3) qui atteste qu'il a eu entre les mains la page manquante, donc sans doute la Version JL.

Ainsi, BT est bien une refrappe de JL, et non la Version JL elle-même (elle n'en a du reste absolument pas la typographie bien connue des spécialistes).

Mais une autre conclusion s'impose, non moins évidente.

HH établit en effet : "dans la position la plus commune de la psychologie des patterns le ton a chuté, la chose est tombée au dérisoire, et que le caractère..."

Ici HH se ridiculise jusqu'au bout : il n'a pas la page manquante en question ; il travaille donc très certainement à partir de BT et non de JL. Les prétentions enveloppées de forfanterie et de mystères de ce groupe, sur sa supposée possession d'un exemplaire de la Version JL qu'on refuserait de montrer, sont démasquées.

Comme de surcroît, HH manifeste une phobie incoercible à avouer sa dette à l'endroit de JAM, il s'élève à des sommets de falsification : on emprunte à JAM des fragments qui ne peuvent venir que de lui : "psychologie des patterns", "le ton a chuté", et on fabrique avec cela un artefact qui ressoude sans rien vouloir dire les pages XX,10 et 11 de BT :

" dans la position la plus commune de la [psychologie des patterns. Le ton a chuté, la chose est] tombée au dérisoire..."

****

5/- Conclusions

Les conclusions de ce travail sont assez évidentes :

a) - HH n'a pas de version JL et travaille à partir de BT et de JAM.

b) - HH n'est donc qu'une version dépendante de deuxième ordre à mettre au panier.

c) - JAM travaille probablement à partir de JL complété de la page manquante BT.XX.10.

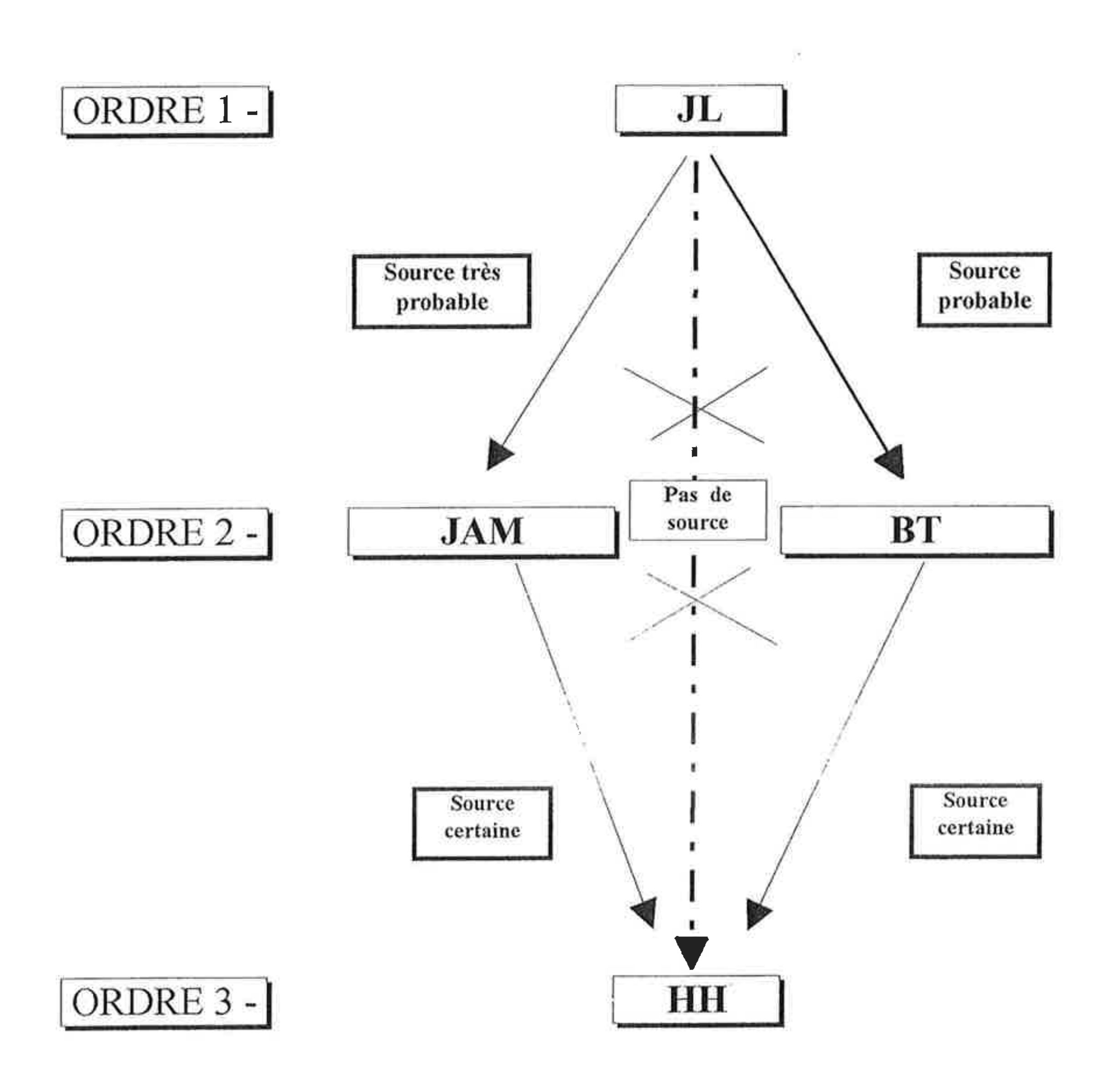
d) - A toute autre version ~~indépendante~~, en attendant le miracle qui fera tomber sur JL, on préférera sans aucune discussion la Version BT, qui certes est dépendante, mais qui semble être une refrappe extrêmement fidèle de JL.

****

NUIT DE NOEL 1995

* En hommage à Ariane Butzbach-Tribillon, qui, non contente de me dépuceler, m'a fait accéder à cette version. Elle est aujourd'hui décédée.

DEPENDANCE DES SOURCES POUR LES VERSIONS CONNUES DU SEMINAIRE III



Gérôme TAILLANDIER

OBITUAIRE 2001

Né en 1947. Après des études secondaires du temps où l'enseignement français existait, bac math-élém. Se fourvoie stupidement en philosophie au lieu de s'inscrire à l'école des impôts et d'y faire son beurre.

Met 20 ans à se remettre d'une névrose que personne ne veut prendre en compte et d'un QI = 135.

Ne réussit à rien dans la vie, ce qui amènera ses amis à l'estimer schizophrène.

Vers 1981, une lueur d'espoir l'amène à devenir psychanalyste. Cette tragique erreur lui permet un temps de croire qu'il va s'en sortir.

Mort de son chat Mowgli en 1985.

Constate un beau jour que la société française (et par conséquent les psychanalystes) ne lui conviennent plus. A partir de là, chute progressive dans le baromètre social de son milieu.

Cette lente descente aux enfers, se transforme en chute libre grâce à une relation amoureuse catastrophique qui l'amène à une connaissance sans égale de l'hystérie.

Survit en gagnant sa vie avec la psychanalyse grâce à quelques amis, et la perd largement par ailleurs, à l'exception de quelques études de physique qui font de la relativité et de la théorie quantique ses jouets favoris.

Ses chats morts, attend avec impatience de leur tenir compagnie au royaume des chats.

Attend avec patience sa prochaine réincarnation en cloporte, seul animal sans problème dans tout le système solaire.

Espère que le nirvānā ressemble à une famille de chats heureux.

07/01